
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001462 0



PROGRAMME

D'UNE

APOLOGIE SCIENTIFIQUE

DE LA FOI CHRÉTIENNE



PUBLICATIONS DU MÊME AUTEUR

SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR LIBRE

L'Université libre de Toulouse. — Gr. in-8°, 1875.

Allocution pour la rentrée de la Faculté libre de droit. — Gr. in-18, 1877.

Discours pour l'inauguration de la Faculté libre des lettres. — Gr. in-18, 1878.

Rapport à NN. SS. les Evêques du Sud-Ouest sur les travaux de la Faculté des lettres pendant l'année scolaire 1878-1879.

Rapports à NN. SS. les Évêques du Sud-Ouest sur les travaux et les actes de l'École supérieure de Théologie, de 1879 à 1884.

L'Enseignement supérieur libre. Luttes et destinées, organisation et réformes. — Gr. in-8°, 1881.

L'Enseignement secondaire libre. Dangers qui le menacent, moyens de salut, projet d'association. — Gr. in-8°, 1882.

Discours pour l'inauguration solennelle des Cercles catholiques d'ouvriers, à Toulouse, 1873.

Discours pour l'inauguration solennelle des Cercles catholiques d'ouvriers, à Albi, 1875.

APOLOGIE SCIENTIFIQUE
DE LA FOI CHRÉTIENNE

PAR

LE CHANOINE F. DUILHÉ DE SAINT-PROJET
Ancien Doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse,
Professeur d'apologétique et d'éloquence sacrée à l'École supérieure de Théologie,
Lauréat de l'Académie française.

περὶ ἀρχῶν

SECONDE ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
Victor PALMÉ, directeur, rue des Saints-Pères, 76

TOULOUSE
ÉD. PRIVAT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES TOURNEURS, 45
1885



DILECTO FILIO

DUILHÉ DE SAINT-PROJET, CANONICO

LEO PP. XIII

DILECTE FILI, SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Operis a te nuper editi, quod inscripsisti Apologie scientifique de la foi chrétienne. *exemplum accepimus libenter et grate. Eo vel magis quod isti tuæ lucubrationi duæ nominatim res, ut videntur, pretium arrogant : excellentia propositi, et commendatio opportunitatis. Hoc enim vis, hoc sapienter verissimeque contendis, nihil esse in variis scientiarum disciplinis, quod fidei catholicæ minuere possit auctoritatem; imo vero quæcumque a Deo ipso tradita sunt, præclare cum iis cohærere quæ mentis humanæ peperit investigatio et labor. Id tamen multi, pernicioso errore decepti, nimis sæpe non vident; atque hac ætate plures fortasse*

quam antea, omnem prope philosophiam detorquere conantur ad mysteria et præcepta Christiana coarguenda, ad sacrarum litterarum elevandam fidem.

Nobis igitur non sine caussa probatur quod industriam tuam ingeniique facultatem in eiusmodi argumento exercueris, quod est cum magni momenti per se, tum ad naturam temporum valde aptum Ceterum non dubitamus, quin, quantum opera et contentione vales, in tuenda fide Christiana elaborare, dicendo, scribendo pergas; is enim est ingenii doctrinæque fructus maximus.

Divinorum autem munerum auspicem, benevolentiæque testem, tibi Apostolicam benedictionem peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S Petrum die VIII *Julii, Anno* MDCCCLXXXV. *Pontificatus Nostri Octavo.*

LEO PP. XIII.

A NOTRE CHER FILS

LE CHANOINE DUILHÉ DE SAINT-PROJET

LÉON PP. XIII

NOTRE CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE[1]

Nous avons reçu avec plaisir et reconnaissance l'ouvrage que vous venez de publier sous ce titre : *Apologie scientifique de la foi chrétienne.* Il Nous a été d'autant plus agréable que ce genre d'études auxquelles vous vous êtes livré Nous paraît se recommander par deux qualités spéciales : l'excellence du but et le mérite de l'opportunité. Ce que vous soutenez, en effet, ce que vous établissez avec autant de sagesse que de vérité, c'est qu'il n'y a rien dans les divers enseignements de la science qui puisse porter atteinte à l'autorité de la foi catholique, et

1. La seconde édition de ce Manuel était entièrement imprimée lorsque nous avons eu l'insigne honneur de recevoir la Lettre Apostolique de S. S. le Pape Léon XIII. Ce n'est pas sans une vive émotion, on le comprendra, que nous avons retrouvé, dans les paroles du Souverain Pontife, la confirmation des idées qui ont inspiré notre Introduction générale à l'*Apologie scientifique* et l'*Apologie scientifique* elle-même; *is enim est ingenii doctrinæque fructus maximus.*

bien plus, qu'il existe une éclatante harmonie entre toutes les vérités de la révélation divine et les découvertes dues aux laborieuses recherches de l'esprit humain.

C'est là cependant ce que beaucoup d'hommes, aveuglés par l'erreur, refusent trop souvent de reconnaître; et il est peut-être plus grand aujourd'hui qu'il ne le fut jamais le nombre de ceux qui abusent de la plupart des sciences philosophiques pour combattre les mystères et les préceptes du christianisme, pour faire disparaître toute foi aux Saintes Écritures.

Ce n'est donc pas sans motifs que Nous vous félicitons d'avoir appliqué tous vos soins et les ressources de votre esprit à une démonstration apologétique, et d'une très grande importance en elle-même, et parfaitement appropriée aux nécessités des temps présents. Vous continuerez d'ailleurs, Nous n'en doutons pas, à consacrer ainsi toutes vos forces et tous vos travaux à la défense de la foi chrétienne par la parole et par les écrits. Ce sont là, en effet, les fruits les plus précieux du talent et de la doctrine.

Comme gage de la récompense divine et comme témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement, en Notre-Seigneur, la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le VIII de juillet, l'an MDCCCLXXXV, de Notre Pontificat la huitième année.

LEO PP. XIII.

AVANT-PROPOS

Nous ajouterons peu de chose à ce que nous écrivions, il y a trois mois à peine, en tête de la première édition de ce livre[1]. Nous avons été profondément touché, vivement encouragé par les appréciations si bienveillantes de la presse, et par les communications particulières non moins sympathiques qui se sont

1. Dans cette édition nouvelle, revue avec soin, les modifications ou additions ne sont ni très nombreuses ni très étendues ; quelques-unes touchent à des points assez importants. (Voir les ch. VIII, XIX, XX, XXI.)

succédé dans ce court espace de temps. Ce qui nous a surtout frappé, c'est de voir une si grande variété d'adhésions précieuses, de suffrages autorisés, se rencontrer sur deux points essentiels avec une constante unanimité.

Le premier concerne l'état actuel des esprits, des idées et des doctrines, le caractère de la lutte religieuse à l'heure présente, l'*opportunité* d'une *apologie scientifique* de la foi chrétienne. En recevant notre modeste ouvrage des mains de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Toulouse, Léon XIII a daigné parcourir la table du volume et constater aussitôt « l'incontestable opportunité des matières traitées ». Ce ne sont pas seulement NN. SS. les évêques, dans leurs approbations très explicites, mais les journalistes et les savants laïques qui s'unissent à ce témoignage souverain. Je n'ai donc plus le droit d'en douter, le Manuel d'apologie scientifique est venu à son heure, et c'est ce qui explique la rapide faveur avec laquelle il a été accueilli.

Le second point concerne la *méthode* adoptée et fidèlement suivie. La pensée — bien simple assurément — de distinguer et de préciser sur chaque question, soit au nom de la foi, soit au nom de la science, ce qui est certainement vrai, ce qui est certainement faux; de montrer entre les deux le champ immense livré aux libres recherches, et de calmer ainsi toute anxiété de conscience, a été, de même, si unanimement approuvée que je me hasarde à exposer un plan d'Apologie générale, dont je me sentais obsédé depuis déjà longtemps.

Pourquoi ne ferait-on pas dans le domaine des sciences *philosophiques*, et dans le domaine des sciences *historiques,* ce que nous avons essayé de faire dans le domaine des sciences *naturelles?* La méthode ne serait ni moins simple, ni moins rationnelle, ni moins féconde. Sur tous les points de philosophie ou d'histoire, intéressant la croyance chrétienne, — opérer le triage des vérités cer-

taines, intimement liées avec la foi ; — séparer les thèses ou plutôt les hypothèses encore douteuses, les simples opinions, ouvrir le vaste champ des discussions libres ; — déterminer enfin et réfuter les systèmes qui sont en même temps contraires à la foi, et en opposition formelle avec les vraies méthodes philosophiques et historiques. Les difficultés d'exécution paraîtront sérieuses peut-être, elles ne sont pas insurmontables.

Trois manuels ainsi conçus, dans les trois ordres de connaissances purement humaines, contiendraient le germe, ou, selon le langage expressif de l'embryologie spiritualiste, « l'idée créatrice » du monument d'apologétique le plus complet, le plus en harmonie avec les temps présents, et aussi, sans doute, avec les temps à venir.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

« Il y a trois choses bonnes et nobles entre toutes : la foi, les armes et l'étude[1] », c'est-à-dire les trois choses qui font le chrétien, le soldat et le savant. Celui qui se prépare par l'étude à combattre pour sa foi ; celui qui cherche la vérité, non seulement pour la connaître, pour la posséder, mais encore pour la propager et pour la défendre, résume à lui seul tous ces titres.

Cela est vrai dans tous les temps. Mais quand on traverse une heure de crise douloureuse, où toutes les vérités fondamentales de la religion et de la philosophie sont attaquées, raillées, répudiées ; une heure où l'erreur totale se pare des noms les plus pompeux et les plus séduisants, se couvre du manteau de la science et pénètre ainsi jusque dans l'école et dans l'atelier, pour y nier Dieu et l'âme immortelle, alors plus que jamais le chrétien doit pratiquer les armes et l'étude, devenir un soldat et un savant ; la défense de la vérité devient alors le plus impérieux, le plus patriotique des apostolats.

Ce livre, destiné à venir en aide aux défenseurs de la foi, n'est qu'un programme, un simple manuel, et il résume quinze années d'études assidues.

1. Joubert, *Pensées*.

En 1869, j'entrepris, sous l'inspiration et en présence de Mgr l'Archevêque de Toulouse, de démontrer, dans une série de conférences, l'accord de la vérité scientifique et de la foi chrétienne. La guerre à outrance, déclarée au nom de la science à la révélation, troublait déjà bien des âmes croyantes. Je n'ai pas cessé, depuis, de suivre le mouvement des idées et des doctrines sur ces questions souveraines. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de les traiter, sous différents aspects, dans des cours publics, sans que l'attention des auditeurs parût se lasser.

Entre toutes les instances si bienveillantes qui ont déterminé la publication de ces essais d'apologie scientifique, il en est une du plus haut prix : la lettre suivante de S. Em. le cardinal archevêque de Toulouse devait faire cesser mes trop légitimes hésitations :

« Mon cher Chanoine,

« Laissez-moi vous dire que vous avez bien fait « de vous résoudre à publier vos conférences : au « besoin, j'aurais appuyé de ma voix les instances « réitérées qu'on vous a faites dans ce but.

« N'était-il pas naturel, en effet, que vos nom- « breux auditeurs désirassent pouvoir se procu- « rer, sous la forme durable d'un livre, les diverses « thèses apologétiques qu'ils avaient si légitime- « ment applaudies? N'était-il pas à souhaiter, en « outre, dans l'intérêt de la société religieuse, que « les esprits sérieux et cultivés qui ont été privés « de vous entendre eussent la satisfaction de vous « lire? Ces deux motifs, je le sais, sont bien loin « d'être les seuls qui vous aient déterminé à livrer

« votre travail à l'impression ; mais je les allègue « de préférence à tous les autres, parce que votre « modestie pourrait être tentée de les passer sous « silence.

« Puisse, mon cher Chanoine, l'important ou- « vrage que vous allez écrire, pour attester la « parfaite harmonie qui existe entre la doctrine « catholique et les conclusions les plus incontes- « tables de la physique générale, de la biologie, « de l'anthropologie, démontrer irrésistiblement « aux hommes de bonne foi que notre Dieu ne « s'appelle pas en vain le « Maître des sciences », « *scientiarum Dominus*.

« Ce noble dessein était digne de tenter votre « plume. Aujourd'hui que vous allez heureuse- « ment le réaliser, je vous en remercie, je vous « en félicite, et je bénis l'œuvre, ainsi que son « habile auteur.

« Veuillez agréer, mon cher Chanoine, l'assu- « rance de mon affectueux dévouement en Notre- « Seigneur.

« ✝ Fl., Card. DESPREZ,
« *Archevêque de Toulouse.*

« 7 mars 1884, fête de saint Thomas d'Aquin. »

L'apologie scientifique de la foi chrétienne forme une littérature particulière qui s'enrichit tous les jours. Elle possède déjà d'excellents recueils périodiques, des travaux d'un grand mérite que nous aurons l'occasion de citer bien des fois. Mais ces publications sont, pour la plupart, des livres spéciaux, de savantes monographies consacrées à quelque partie déterminée du vaste domaine apologétique, ou de véritables encyclopédies qui de-

mandent beaucoup de temps pour être lues et coordonnées.

Nous ne connaissons pas d'ouvrage accessible à tous, qui, sous un mince volume, embrasse l'ensemble des problèmes agités de nos jours, et permette en peu de temps d'éclairer les difficultés, de réfuter les objections soulevées de toutes parts au nom de la science. Un pareil livre, s'il était bien fait, pourrait servir de *vade mecum* au chrétien militant, à peu près comme ces armes de petit calibre qui assurent au voyageur, traversant un pays mal gardé, une suffisante et légitime défense.

« Qui ne serait ému, dit le cardinal Newman, en pensant à cette classe très nombreuse d'hommes, souvent animés d'un esprit sincère, les uns simplement troublés, les autres effrayés, conduits au désespoir par la confusion dans laquelle les théories récentes ont jeté leurs idées et leurs plus chères croyances ! » Notre espoir de faire quelque bien à cette « classe d'hommes », plus nombreuse qu'on ne pense, et d'aider à la défense de la foi, est surtout fondé sur la méthode constamment suivie dans ce Programme. Elle peut être ainsi résumée : — En tête de chaque question, de chaque point de doctrine attaqué, discuté, ou seulement menacé, exposer la vérité chrétienne dans son expression la plus brève, la plus nette, l'enseignement de la foi, mais strictement ce qui appartient à la foi. Immédiatement après, et comme en regard, donner sur cette même question, sur ce même point, les conclusions de la science positive, les résultats démontrés, définitivement acquis. Voilà pour les certitudes; l'accord se manifeste de lui-même et avec éclat.

— En second lieu, exposer les hypothèses, les théories plus ou moins probables de la science; et, en même temps, du côté de la métaphysique, de l'exégèse et de la théologie, les opinions libres, les interprétations plus ou moins autorisées. Ici encore, on verra bien des malentendus disparaître. En tout cas, plus d'anxiété de conscience, puisqu'il s'agit de questions n'intéressant pas essentiellement la foi.

— En troisième lieu, aborder, pour les réfuter, les systèmes pseudo-scientifiques, les erreurs formelles, accréditées par les savants positivistes et matérialistes, ouvertement opposées à la foi et à la raison.

Cette méthode très simple et très rationnelle suffit pour montrer dans quelle paix sereine, dans quelle vive lumière peuvent se concilier, sur toutes les questions soulevées et si vivement discutées aujourd'hui, les vérités religieuses, philosophiques et scientifiques, la foi du chrétien et la liberté du savant [1].

Nous offrons ce livre aux hommes du monde, aux hommes d'étude ou d'affaires qui s'intéressent encore aux choses de l'âme. Quel est celui qui n'est pas exposé à rencontrer chaque jour, à chaque pas, dans le livre, le journal, la revue en renom, au cercle, en voyage, dans les relations ordinaires de la vie, au sein même de la famille, des assertions et des négations affublées de mots sonores, plus ou moins accréditées dans ce qu'on appelle le monde savant, et propres à troubler les croyances communes, la foi des aïeux? Une instruction reli-

1. *Vide infrà*, l'Introduction générale, ch. VI.

gieuse, réputée suffisante jusqu'à présent, ne permet pas toujours de discerner le sophisme sous sa forme nouvelle, de démasquer le mensonge de la fausse science.

La femme chrétienne, elle aussi, pour remplir sa mission la plus noble et la plus sainte, pour éclairer ceux qui s'égarent autour d'elle, doit élever le niveau de ses connaissances en matière de religion. Aux nouveaux programmes officiels, elle doit opposer des programmes non moins riches et plus féconds, qui perfectionnent l'éducation traditionnelle sans la dénaturer. Le dévouement le plus assidu, les inspirations du cœur les plus héroïques ne suffiraient pas toujours à préserver le foyer des invasions de la science incrédule. Dans cet apostolat providentiel de la mère, de l'épouse, de la fille, une piété ardente est toujours utile, mais une piété ardente et savante peut seule assurer la victoire.

Nous offrons ce Programme d'études à nos frères dans le sacerdoce, au clergé français. L'édifice apologétique, nous le savons tous, repose sur des bases immuables; mais ses formes extérieures se renouvellent avec les hommes et les temps. Au commencement de l'époque moderne, le terrain de la lutte était encore théologique, plus tard il devint philosophique; dans la seconde moitié de ce siècle, il est surtout scientifique, et la science elle-même a été transformée. Le front de bataille, la tactique générale, la nature des armes, les formules de guerre et la langue elle-même, tout a changé.

Il n'est donc pas étonnant qu'un prêtre, voué au labeur absorbant du ministère, possédant d'ail-

leurs largement toute la substance des vérités dogmatiques et morales, puisse être surpris, sinon déconcerté, par une objection formulée dans une langue toute nouvelle, s'appuyant sur un fait dénaturé, sur une découverte mal interprétée; il n'est pas étonnant que ses livres de théologie pure, que ses souvenirs d'argumentation scolastique ne lui permettent pas toujours de relever, de rasséréner une de ces victimes de la fascination scientifique qui viendrait lui confier ses doutes, ses cruelles anxiétés.

« Les temps où nous vivons, a dit Léon XIII, « exigent une doctrine qui n'embrasse pas seule« ment la science sacrée, mais aussi la science « philosophique enrichie de toutes les découvertes « physiques et historiques... Pour la philosophie, « nos lettres encycliques, *æterni patris,* ont tracé « la voie et la meilleure méthode. Mais un grand « nombre d'esprits distingués ont réalisé de belles « et fécondes inventions ; il convient d'autant « moins de les ignorer que les incrédules se sai« sissent avidement des progrès de chaque jour, « pour s'en faire des armes contre les vérités révé« lées. Il faut donc que le défenseur de la foi s'ap« plique plus que par le passé à l'étude des sciences « naturelles [1]... »

Ces difficultés, ces arguments d'invention nouvelle, d'apparence scientifique, contre les vérités révélées, se présentent tôt ou tard au prêtre dans l'exercice de son ministère; ils sont colportés par des livres de haute science et par des brochures populaires à bon marché; par les demi-savants qui

1. *Lettre encyclique* du 15 février 1882.

pullulent ou même par les enfants qui peuplent les écoles; ils peuvent se produire à chaque instant, inconsciemment peut-être, au sein des familles chrétiennes, et jusque dans une leçon de catéchisme.

Enfin, nous ne craignons pas d'offrir ce simple manuel aux savants de profession, à ceux qui consacrent leur vie à sonder les mystères de la nature. Ils verront avec quel soin empressé nous avons interrogé leurs travaux, avec quelle sincérité nous y avons cherché la lumière, avec quel respect nous avons recueilli toute parcelle de vérité scientifique. Peut-être que notre méthode apologétique les attachera par sa simplicité même. Ils verront par quel étrange malentendu on a pu soutenir que la foi et la philosophie chrétiennes sont incompatibles avec la liberté de la science.

L'homme, a-t-on dit avec raison, est sollicité par deux genres de curiosités : la petite et la grande. Toutes les connaissances purement humaines, si belles, si attachantes qu'elles soient, appartiennent à la petite curiosité. Elles amusent, elles passionnent, elles élèvent l'esprit et le cœur, elles ne les satisfont jamais pleinement. La grande curiosité n'a qu'un objet : le problème des origines et de la destinée. Le moyen le plus sûr, le plus rationnel, le plus décisif au temps où nous sommes, de résoudre ce problème unique, c'est LA CONTRE-ÉPREUVE DES CERTITUDES DE LA FOI PAR LES CERTITUDES DE LA SCIENCE.

Tel est notre but, tel est notre PROGRAMME.

Février 1885.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

§ I. État des esprits ; idées et doctrines à l'heure présente.
§ II. Double crise de la foi et de la pensée principalement en France.
§ III. Caractère dominant de la lutte religieuse à notre époque.

La croissance calme et menaçante du positivisme est un phénomène plus vaste que l'explosion d'une hérésie.

(C[al] NEWMANN.)

Il faut, bon gré, mal gré, se placer en face des problèmes nouveaux..., il faut envisager la réalité scientifique dans toute sa grandeur, dans toute sa terreur.

(E. CARO, *Revue des Deux-Mondes*)

§ I.

ÉTAT DES ESPRITS ; IDÉES ET DOCTRINES A L'HEURE PRÉSENTE.

Pour mieux apprécier, dès le début, l'importance des études que nous entreprenons et l'opportunité de notre programme, il est nécessaire de poser et

d'éclairer certaines questions pratiques, véritablement souveraines, trop souvent inquiétantes, sur le mouvement des idées et des doctrines à l'époque où nous sommes.

Où en est, à cette heure, l'esprit humain en matière de croyances religieuses et philosophiques? Où en est la lutte formidable de la pensée libre contre la pensée chrétienne? Est-il vrai — et ces paroles viennent de haut — que « nous soyons, à une époque toute nouvelle dans les expériences de l'humanité, en présence d'un phénomène plus vaste et qui n'est pas la même chose que l'audacieuse explosion d'une hérésie »? Quel est le nombre, quelles sont les forces de ceux qui ne croient plus et qui ont déclaré la guerre à toute croyance? Où en sommes-nous, nous autres catholiques et philosophes spiritualistes, que faisons-nous pour repousser l'invasion du scepticisme religieux et du matérialisme dans les âmes?

Avons-nous su renouveler à temps nos arsenaux apologétiques, remplacer certains engins de guerre très vénérables par les services qu'ils ont rendus, mais désormais inoffensifs et encombrants? Nos moyens de défense sont-ils en harmonie avec tous les moyens d'attaque habilement transformés? Quelle est notre science en face de la science qu'on nous oppose? De quelle autorité jouissons-nous dans ce qu'on appelle le monde savant? Sommes-nous, comme nos aïeux des grands siècles chrétiens, à la tête de tous les progrès intellectuels?

La réponse à ces questions est dure à entendre. Peut-être serions-nous accusé de pessimisme, si nous exposions tout d'abord nous-même ce que nous croyons, ce que nous savons être la vérité. Voici quelques témoignages, très divers d'origine et de caractère, dont il serait difficile de ne pas tenir compte.

Au mois d'octobre 1882, la *Revue catholique* de Louvain publiait, en tête de ses colonnes, un article très remarqué, sans nom d'auteur, et paraissant ainsi exprimer la pensée du groupe entier des savants théologiens qui la dirigent. Ce cri d'alarme, ce pressant appel rencontra dans la presse religieuse un écho puissant et prolongé. Les fragments qui suivent en feront comprendre la haute portée et la véritable signification :

« Aujourd'hui, on ne peut le méconnaître, la science domine le monde qui pense, elle forme les idées et les opinions. Il n'y aurait pas de mal à cela, si toute chose conservait sa nature et son rang ; mais il n'en est rien malheureusement. Les adversaires de toute religion ont fait de la science l'antithèse de la foi. Leurs efforts n'ont que trop bien réussi. Il serait puéril, il serait dangereux de se le dissimuler, car l'ignorance du mal empêche de chercher le vrai remède.

« Après un temps de progrès et de splendeur qui a marqué le milieu de ce siècle, la religion a subi les pertes les plus déplorables, et la foi s'est éteinte complètement chez un grand nombre. Le

mal a pris même un caractère beaucoup plus grave... A l'heure présente, on affiche, on prêche hautement le plus profond mépris; le christianisme est déclaré la religion la plus absurde qui ait jamais existé; la Bible n'est qu'un ramassis de fables païennes les plus méprisables.

« La hache est portée à la racine de l'arbre; ce sont les dogmes les plus élémentaires de la religion qui sont traînés dans la boue. Chaque jour voit naître un nouveau système qui sert à faire tomber une pièce de l'édifice biblique et à miner quelque croyance chrétienne. Il n'est pas une page des Écritures, pas un point de notre foi ou de notre culte qui ne subisse ces assauts.

« Plus de cent revues savantes distribuent périodiquement la science au monde entier, et forment les systèmes régnants que d'autres feuilles presque innombrables vulgarisent jusque parmi le peuple. Or, de ces revues, qui forment ainsi l'opinion générale et dont la lecture est nécessaire au monde savant, combien en est-il qui soient entre les mains des catholiques et qui servent leur cause?...

« Un système paraît, destructeur de notre foi: un homme, parfois plus zélé que préparé à la chose, nous donne une réfutation apologétique qui satisfait le public ordinaire, et l'on croit que tout est sauvé. Et l'on ne sait pas que le système funeste persévère malgré les critiques, dont les revues savantes ne se préoccupent aucunement, et continue

ses ravages. C'est là une des causes, la cause principale de la décadence du christianisme.

« Plusieurs de nos lecteurs jugeront ces craintes exagérées et penseront que le mal n'est ni si profond, ni si intense. Il doit en être ainsi, car beaucoup ignorent l'état réel des choses et ne peuvent le connaître, placés qu'ils sont en dehors du terrain de la lutte. Ne lisant guère que des livres et des revues catholiques, ne voyant intimement que des croyants catholiques, comment pourraient-ils se faire une idée exacte de ce qui se passe en dehors de notre camp, et sur cette limite où se font les désertions et les apostasies ?

« On s'étonne de l'impiété radicale et cynique de ceux qui tiennent les fonctions en France. On les voit, avec autant d'étonnement que d'horreur, balayer les couvents et porter leurs mains sacrilèges jusque sur le crucifix. Cela peut surprendre celui qui ne connaît pas l'état réel des esprits, mais n'a rien d'étonnant pour ceux que leurs études et leur mission spéciale mettent en rapport continuel avec les hommes de science, et qui ont forcément et constamment un pied en pays ennemi.

« Ah ! si ces optimistes, parmi lesquels on en compte malheureusement des plus influents, pouvaient se résoudre à sortir de leur sphère et à jeter un coup d'œil sur le dehors, ils seraient bien vite convaincus de l'à-propos et de la nécessité des avertissements qui leur sont donnés par les

hommes mêlés aux luttes de la science... On ne connaît qu'imparfaitement cette propagande active, fiévreuse, que l'athéisme poursuit non seulement dans ses livres et ses journaux, mais surtout dans les rapports intimes, dans les cafés et jusque dans les salons, propagande qui s'attaque même aux femmes et jusqu'aux jeunes filles. Qu'est-ce que votre foi ? leur dit-on; que sont ses défenseurs? parmi les maîtres de la science, il n'y en a pas un qui la soutienne encore.

« On croit généralement, parmi les catholiques optimistes, que la sottise des attaques, la futilité des objections les rendent inoffensives, et qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper beaucoup quand elles sont de cette nature. C'est là une idée aussi fausse que funeste : les plus ineptes sont souvent les plus dangereuses.

« Que ceux qui douteraient encore veuillent bien examiner la chose de près, sortir de leur isolement, interroger ceux qui sont à même de connaître les temps, les hommes, les besoins de l'heure présente, et ils seront bientôt convaincus. L'ignorance du mal et de son étendue est certainement ce qui lui a permis de grandir à ce point et d'exercer de tels ravages [1]. »

Dans un ouvrage assez récent, qui a fait sensation en Angleterre et provoqué en France l'atten-

1. L'Apologétique et les Sciences orientales. *Revue catholique*, octobre 1882.

tion du public sérieux, l'auteur, « dégagé de tout préjugé mystique ou chrétien », interprète à plusieurs reprises, avec une sincérité pénétrante et souvent originale, l'impression générale sur la double crise intellectuelle et religieuse que nous traversons :

« Nous sommes, à la lettre, à une époque qui n'a point de parallèle dans l'histoire. Il s'agit d'un mal réel qui a de profondes racines et qui se développe chaque jour, c'est une vaste désagrégation des anciennes croyances, c'est la transformation d'une ère qui finit et d'une autre qui commence. Pendant des siècles, la foi, avec les sentiments élevés qui s'y rattachent, avait sa voie toute tracée ; l'empire de la pensée humaine lui appartenait. Mais cet ancien état de choses n'existe plus : sur cet empire, comme sur tant d'autres, le malheur s'est abattu ; une horde de barbares intellectuels y a fait irruption et l'a envahi tout entier et dans tous les sens.

« La croyance en Dieu et à l'ordre surnaturel n'a pas seulement été mise en question de nos jours, mais se trouve en quelque sorte annihilée sous l'action envahissante de la science. On se targue de scepticisme à l'égard de la certitude métaphysique ou religieuse ; on tient pour douteux tout ce qui n'est pas expérimentalement démontré..... On nous parle du christianisme, avec ses tendances et ses vues surnaturelles, comme d'un *épisode de maladie ou de délire*, comme d'un rêve confus dont nous nous réveillons enfin...

« Le Dr Newmann pense qu'on ne saurait prévoir, à moins d'une intervention presque miraculeuse, un retour à l'universalité du sentiment religieux, à la foi endémique du moyen âge[1]. Il semble annoncer que le positivisme et la religion continueront de marcher côte à côte, se livrant sans cesse un combat où ni l'un ni l'autre n'auront la victoire. Mais il y a lieu de penser que les nouvelles formes d'incrédulité qu'on voit à l'œuvre ne sont pas de celles qui font leur œuvre à moitié : elles deviendront toutes-puissantes ou seront réduites à rien. Ceux qui les soutiennent prétendent qu'elles auront la puissance, et de plus en plus, autour de nous, le monde commence à le croire[2]. »

Parmi les partisans les plus avoués de l'athéisme scientifique, parmi ceux qui regardent « la continuation et la consommation du mouvement positiviste comme nécessaires », la disparition de toute croyance religieuse comme inévitable, il en est qui reculent épouvantés devant le monstre qu'ils ont eux-mêmes déchaîné. De tels aveux sont éloquents. « Jamais, s'écrie l'un d'entre eux, calamité plus effrayante n'a atteint le genre humain ; jamais, dans l'histoire de l'homme, calamité semblable à celle que peuvent prévoir maintenant tous ceux qui regardent l'avenir : elle avance comme un déluge,

1. *Lettre au duc de Norfolk*, de H. Newmann.

2. William Hurrell Mallock, *Is live Worth living*, pp. 9, 15, 25, 210.

noire de ses destructions, irrésistible dans sa puissance, déracinant nos espérances les plus chères, engloutissant nos plus précieuses croyances, ensevelissant nos vies les plus élevées dans une désolation inimaginable[1] ». Ces cris désespérés, emphatiques en apparence, n'auraient pourtant rien d'exagéré, si les théories positivistes et nihilistes devenaient jamais une réalité sociale.

Enfin, si nous descendons jusqu'aux régions inférieures de la révolution intellectuelle et doctrinale, l'enquête ne sera ni moins instructive, ni moins effrayante. Les libres penseurs de l'usine et de l'atelier ont aussi leur logique brutale. On ne peut songer sans frémir à l'épouvantable profession de foi acclamée dans un congrès socialiste d'ouvriers, il y a déjà longtemps, mais qui semble inspirer aujourd'hui le plus grand nombre de manifestations ouvrières : « On nous parle de la vie future, on nous parle du ciel, la science a démontré que c'est une rêverie, un mensonge. Nous n'en voulons pas. Ce que nous demandons, c'est l'enfer, c'est le néant avec toutes les voluptés qui le précèdent [2]. »

1. *A Candid Examination of Theism*, cité par W. Mallock, p. 212.

2. D'après le *Bien public*, de Gand, 12 septembre 1877.

§ II.

DOUBLE CRISE DE LA FOI ET DE LA PENSÉE EN FRANCE.

Ces citations résument fidèlement des milliers de témoignages qu'il eût été trop facile d'accumuler : elles sont empruntées à des publications étrangères. Il faut donc encore compléter l'enquête en ce qui nous concerne, nous catholiques français, par une nouvelle constatation, d'autant plus douloureuse qu'il n'est plus permis d'en discuter la rigoureuse exactitude.

Cette crise formidable qui s'étend dans le monde moderne, sur toutes les nations civilisées, n'est nulle part aussi menaçante que dans notre malheureux pays. Nulle part elle n'est aussi puissamment aggravée par la complicité du pouvoir, devenu le maître, le distributeur de l'enseignement à tous les degrés, et qui a juré de faire « l'unité morale » de la France. « Or, faire l'unité morale de la France, écrit M. Jules Simon, cela ne signifie rien ou cela signifie faire l'unité dans le nihilisme... Nous étions croyants, nous sommes devenus sceptiques, demain nous serons nihilistes. » Pauvre France ! nous avons vu les dernières splendeurs de cette époque bien finie, hélas ! qui fut la plus

vaillante, la plus brillante de ce siècle, et dont le souvenir rend plus amères les tristesses du présent et les menaces de l'avenir.

En ce temps-là, du moins, le combat pour la vérité, c'est-à-dire le combat pour la vie, puisqu'il s'agit de l'homme et de la société humaine, la lutte pour la vérité religieuse était livrée sur les hauteurs du spiritualisme philosophique. Dans la presse comme au foyer domestique, à l'école primaire comme sur les hautes chaires de l'enseignement supérieur, on croyait encore à Dieu-Providence, à l'âme immortelle, à l'univers invisible[1]. Il a suffi d'un quart de siècle pour amener la décadence, pour troubler la foi dans les âmes, pour préparer le triomphe du lourd positivisme qui nous écrase. On s'efforce de renchérir sur le vieux matérialisme; ne pouvant rabaisser la doctrine, on invente des noms barbares qui ternissent la transparence de notre belle langue philosophique : monisme, mécanicisme, nihilisme. Chacune de ces appellations semble marquer un progrès vers la négation totale, et nous ne sommes pas au dernier bout. Ce n'est donc pas seulement une crise religieuse que nous traversons, c'est une crise métaphysique: ce n'est plus l'ancienne foi

1. Du côté des catholiques, quels maîtres et quels ouvriers ! quelles fêtes pour l'esprit et pour le cœur ! quelle pâture pour les âmes aimantes et croyantes ! une conférence de Lacordaire, une brochure de l'évêque d'Orléans, une leçon d'Ozanam, un discours de Montalembert, un grand article de Veuillot !...

divine qui est menacée, c'est la pensée humaine.

Pour accomplir son œuvre, l'État dispose de trois formidables instruments : la faculté, le collège, l'école. Par la faculté et le collège, il forme les classes appelées dirigeantes.

La France offre, à cette heure, l'exemple d'un pays catholique dans lequel un jeune homme catholique peut recevoir gratuitement, exiger légalement de l'Etat, dans les conditions les plus favorables, l'enseignement supérieur sur toutes les branches des connaissances humaines, sauf en ce qui concerne sa propre religion, la religion de la majorité de ses concitoyens. Les diverses facultés de droit, des lettres, des sciences, de médecine, sont « accablées de subventions folles ». La Faculté de théologie catholique est seule exceptée, dédaigneusement répudiée. Bien plus, non seulement l'État refuse tout secours, dénie toute justice à l'enseignement théologique, mais il développe de toute manière un enseignement analogue, ouvertement hostile ; il poursuit « lentement mais sûrement » *la laïcisation des Facultés de théologie*[1].

1. Qu'est-ce autre chose que les chaires d'histoire comparée des religions, et tant d'autres cours hybrides, rattachés à grand-peine, soit aux lettres, soit aux sciences, soit à la médecine, et qui se disputent quelques lambeaux de l'enseignement théologique, *disjecta membra ?* Le programme a été, d'ailleurs, nettement formulé, et on l'exécute point par point. Voir *la Théologie considérée comme science positive, et sa place dans l'enseignement laïque*, par M. Maurice Vernes. (*Revue scientifique* du 1er février 1879.)

L'enseignement supérieur de la théologie catholique ne peut

C'est là une phase nouvelle dans l'histoire des luttes du christianisme, et qui vaut bien la peine qu'on y prête quelque attention.

On ne sait pas assez combien les programmes de l'enseignement secondaire ont été habilement calculés pour ménager aux doctrines positivistes des moyens d'action irrésistible. Ce n'est pas ici le lieu de développer un aussi grave sujet; nous insisterons sur un seul point qui se rattache de plus près à nos études apologétiques, et qui fera mieux sentir leur pressante opportunité.

Dans les classes de philosophie, on étudie la physiologie comparée, et, vu l'immensité des matières, le professeur, de l'aveu de tous, devra principalement enseigner la physiologie humaine. Sans parler de la délicatesse de pareilles leçons adressées à un auditoire d'adolescents, supposons, et Dieu sait si l'hypothèse est gratuite, dans un même lycée, le professeur de philosophie et le professeur de physiologie engagés dans le courant positiviste si bien accrédité à cette heure : il est impossible

être donné dans les séminaires, car, si admirable que soit leur organisation, les années de travail y sont comptées; les maisons d'étude des corps religieux sont dispersées, expatriées; reste l'Institut, représentant l'Université d'autrefois, comme foyer unique et providentiel. Ce qui rend la situation d'une école supérieure de théologie particulièrement favorable au sein des Instituts catholiques, c'est le voisinage des autres Facultés. Il y a là un groupement de forces merveilleusement fécond, un échange continuel de recherches, de découvertes, de lumières qui s'unissent et se confondent sur les sommets, dans l'éternelle vérité religieuse.

que la foi d'un jeune homme, ainsi enlacée par ce double enseignement, qui s'adresse tantôt à l'esprit, tantôt aux sens, ne soit troublée, obscurcie, perdue probablement pour jamais.

Le troisième instrument « d'unification morale », c'est l'école. Il est inutile d'insister sur les dangers de l'école « neutre », de l'enseignement primaire organisé et dirigé par l'État. L'instituteur est chargé d'écouler, de propager le poison dont il possède le codex tout formulé dans les manuels civiques. L'enfant le reçoit, sème la contagion autour de lui, et prépare au prêtre, au catéchiste, des étonnements douloureux, des anxiétés nouvelles, dans une besogne déjà si ingrate.

Il y a quelques années, une bruyante querelle agitait l'Allemagne savante au sujet des programmes scolaires. Trois partis, trois chefs d'école étaient en présence : Virchow, Hæckel, Oscar Schmith. On était assez d'accord sur les principes: c'était de la question d'opportunité qu'on disputait, c'était aussi de la question de mesure. Faut-il réserver l'exposition de la science athée, du système monistique du monde à l'enseignement supérieur? N'est-il pas temps de l'introduire dans l'enseignement secondaire? Convient-il, enfin, de le faire entrer par doses progressives dans l'enseignement primaire, d'en propager la semence jusqu'au sein de la famille, d'y habituer l'enfant au sortir du berceau? Virchow reculait, Hæckel et O. Schmith n'hésitaient pas. Il est parmi nous une

école de savants et de politiques qui hésitent moins encore, et je pourrais citer les pages d'une publication très répandue, où l'on discute les moyens les plus efficaces d'inoculer les premiers éléments du matérialisme à l'enfant « lorsque, poussé par la curiosité naturelle à son âge, il demande : Qui a fait le monde ? Où va quelqu'un qui vient de mourir[1] ?

La « neutralité » religieuse dans l'éducation secondaire des filles, menaçant de remplacer la femme savante qui n'était que ridicule par la femme positiviste qui sera odieuse, un simple travers par une monstrueuse difformité, n'est-ce pas un acheminement direct vers ces écoles maternelles de l'athéisme selon le cœur de Hæckel, d'Oscar Schmith et de leur disciple Paul Bert ?

En Allemagne, les idées, les doctrines, les utopies audacieuses, extravagantes, peuvent s'attarder longtemps, s'acclimater même dans le domaine de la spéculation, séjourner dans les nuages sans provoquer la tempête ; aussi sont-elles moins dangereuses. En France, elles descendent plus promptement, plus fatalement dans les faits ; il est même des moments terribles où les doctrines se précipitent en événements, poussées par je ne sais

1. « Faut-il conduire peu à peu l'enfant de l'anthropomorphisme à la théorie de l'inconnaissable ? Vaut-il mieux lui avouer que nous ignorons complètement d'où vient le monde et ce que nous devenons quand nous sommes morts ? Je le crois. » (*Revue scientifique*, 18 mai 1878.)

quels courants perfides, par les passions violentes, par les ambitions, les haines, les appétits malsains ; on dirait de ces étés brûlants qui hâtent la germination outre mesure et ne produisent que la désolation. Nous en sommes là : les symptômes avant-coureurs ne font pas défaut.

Les pages qui précèdent suffisent amplement pour répondre à la question proposée en tête de ce chapitre : où en est à l'heure présente, principalement en France, la lutte de la pensée libre contre la pensée spiritualiste et chrétienne. Elles suffisent pour justifier ces paroles du cardinal Newmann, interprétant la pensée du Souverain Pontife : « L'extension calme et menaçante du positivisme, ses transformations successives, son évolution logique et rapide vers le nihilisme, constituent un phénomène plus vaste et plus redoutable que l'explosion de la plus audacieuse hérésie[1]. »

1. Le cardinal Guibert, commentant lui aussi les paroles de Léon XIII, exprimait récemment la même pensée et presque dans les mêmes termes :

« Il s'est formé une ligue pour détruire les croyances religieuses. Les hommes engagés dans cette impie conjuration sont nombreux et puissants, répandus par les diverses classes de la société ; il s'en rencontre même dans les hautes régions du pouvoir. Nous ne sommes plus en présence d'une erreur ou d'une hérésie particulière, comme dans les siècles passés ; la guerre est déclarée à toute notion surnaturelle par l'athéisme, qui en est la négation totale et absolue. Si ces dégradantes doctrines prévalaient jamais, l'homme descendrait au rang des animaux et n'aurait pas d'autres destinées. »

§ III.

CARACTÈRE DOMINANT DE LA LUTTE RELIGIEUSE À NOTRE ÉPOQUE.

« Quel est le caractère propre de la guerre religieuse qui sévit en ce siècle ? Elle est éminemment scientifique. »

« Il faut, bon gré, mal gré, se placer en face de ces problèmes nouveaux qui préoccupent les esprits les plus distingués de ce temps ; il faut envisager la réalité scientifique dans toute sa grandeur, dans toute sa terreur... »

Ces paroles d'hommes exercés à ce genre de luttes résument bien la vérité sur l'état des âmes, sur la nature du mal et sur le seul remède efficace. Elle se dégage clairement de ce qui précède, mais elle est assez importante pour que nous tenions à la mettre en plus vif relief, en terminant ce premier chapitre.

A l'autorité doctrinale de l'Église, aux traditions de la saine philosophie, l'erreur et la négation sont parvenues à opposer, auprès des masses naguère croyantes, l'autorité de la science, de cette chose abstraite, insaisissable qu'on appelle la science et dont aucune science positive ne consentirait à être solidaire. C'est là le vrai, le grand péril.

Depuis l'origine du christianisme, il y a eu, il y a encore, Dieu merci! des légions de fidèles qui croient, qui prient, qui meurent consolés par les espérances éternelles, appuyés sur l'autorité de la foi. Aujourd'hui, il y a des hommes dont le nombre beaucoup plus grand qu'on ne pense augmente tous les jours, appartenant à toutes les classes de la société, qui ne croient plus, qui ne prient plus, qui n'aspirent qu'aux jouissances matérielles, qui abdiquent froidement toute royauté, toute espérance, la vie future, l'immortalité, appuyés, disent-ils, sur l'autorité de la science!

L'histoire des aberrations humaines n'offre pas de spectacle plus douloureux que celui-là. Je le répète, c'est le danger de l'heure présente: il serait puéril de le nier, il serait criminel de n'en avoir pas souci. Croire que les simples protestations du sens commun, que d'agréables railleries sur l'homme-singe et les atomes crochus, que toute autre fin de non-recevoir pourront suffire partout et toujours serait une illusion funeste. Pour se préserver soi-même, pour préserver les autres, pour délivrer les consciences troublées ou déjà captives, il n'y a qu'un moyen sûr: se placer en face des problèmes nouveaux, opposer au mensonge scientifique la vérité scientifique.

CHAPITRE DEUXIÈME

§ I. Les belligérants; trois ordres de connaissances humaines : science, métaphysique, théologie.

§ II. Subdivision de la science : sciences historiques, sciences de la nature.

§ III. Objet propre de ce Programme d'Apologie chrétienne.

> Le brouillard repose souvent sur la région moyenne des montagnes, entre la plaine éclairée et les cimes inondées de lumière. La grande erreur est de rester à mi-côte, et de conclure que, puisqu'il a fallu monter pour atteindre la région obscure, le brouillard occupe les sommets.
>
> (E. NAVILLE, *la Physique moderne.*)

§ I.

LES BELLIGÉRANTS; TROIS ORDRES DE CONNAISSANCES HUMAINES : SCIENCE, MÉTAPHYSIQUE, THÉOLOGIE.

Dans le vaste domaine de nos connaissances actuelles ou possibles, il est aisé de reconnaître trois régions distinctes, bien que les limites paraissent souvent peu précises et les frontières communes.

Les phénomènes matériels, les faits positifs, sensibles, leurs causes immédiates, les lois qui les

régissent, l'inconnu dans le passé, l'inconnu dans la nature, constituent le domaine particulier de la science. Il s'étend dans le temps et dans l'espace, il embrasse les infiniment grands et les infiniment petits, c'est-à-dire l'univers matériel tout entier.

Les faits intellectuels et moraux observables à l'aide de la conscience, les vérités premières, les causes substantielles, les questions d'origine et de finalité, l'être nécessaire, l'être contingent, immatériel et libre, toutes ces réalités d'un ordre supérieur, connues par les lumières naturelles de la raison, constituent le domaine propre de la philosophie.

Les rapports de la créature avec le créateur, les destinées immortelles de l'homme, connues par une lumière supra-rationnelle, « Dieu, ainsi que l'a dit saint Thomas d'Aquin, envisagé comme la cause suprême, non seulement tel que la raison peut l'atteindre, mais encore et surtout dans ce qu'il connaît seul de lui-même et qu'il a communiqué aux autres par la révélation[1] », constituent le domaine de la théologie.

Voilà les trois grandes régions que l'esprit humain a explorées et qu'il explore encore tous les jours et dans tous les sens. Il n'est pas une seule de nos connaissances qui ne soit originaire de l'une de ces patries, et toutes les trois sont bien réelles. J'ai emprunté la définition de la science

1. *Summ. theol.*, 1 P., Q. 1a, art. 6.

aux savants, la définition de la philosophie aux philosophes, la définition de la théologie aux théologiens. Jusque-là, il n'y a pas de difficulté.

Mais dès qu'il s'agit de déterminer les rapports hiérarchiques entre ces trois puissances, leurs droits respectifs, leurs titres à l'estime, à la reconnaissance du genre humain, les limites que chacune d'elles doit respecter, aussitôt les dissentiments éclatent, les prétentions naissent et grandissent, les plus monstrueuses erreurs s'agitent sur les frontières communes; depuis quelques années surtout, on ne voit que violations de territoire, empiétements, invasions, confusion et anarchie.

On connaît les phases diverses qui ont conduit à cet état d'hostilité, si funeste pour tous. La science sacrée régna longtemps paisible et sans rivale, et nul, même parmi ses adversaires les plus déclarés, ne saurait contester de bonne foi les services immenses qu'elle a rendus à la civilisation, aux lettres et aux sciences, qui n'eurent d'autre abri, pendant bien des siècles, que ses ailes maternelles.

La philosophie fut la première à s'émanciper de la tutelle religieuse; non contente d'affirmer son indépendance dans une juste mesure reconnue par la théologie elle-même, non contente de substituer au rôle de servante celui de puissante alliée qu'elle pouvait revendiquer à bon droit, elle a nié toute autorité, toute lumière qui n'était pas la sienne, elle a nié le surnaturel et, par conséquent, la théologie.

Par un juste retour des choses d'ici-bas, elle subit à cette heure la dure peine du talion. Des représentants plus ou moins autorisés de la science ont surgi de toutes parts, n'admettant rien au-dessus ou seulement en dehors de la connaissance expérimentale, rien en dehors des phénomènes palpables et de leur enchaînement fatal.

L'école positiviste, « plus vivante et plus puissante que jamais, du moins comme tendance », regarde les questions d'origine, de substance, de cause première, de causes finales comme « hors des prises de l'observation sensible », ce qui est vrai; elle ajoute qu'elles sont absolument inaccessibles à la raison, et c'est là son erreur capitale.

L'école matérialiste va plus loin. Si elle refuse toute autorité aux sciences morales, ce n'est pas pour déclarer leur trône vacant, mais pour s'y asseoir à leur place. Elle s'empare de tous les problèmes métaphysiques ou religieux, et elle entend les résoudre; la philosophie n'est à ses yeux qu'une physique plus raffinée dont les éléments sont identiques, qu'on les appelle idées ou atomes, force ou volonté, intelligence ou mouvement. Les uns et les autres, positivistes et monistes, répudient l'immatériel sans plus de façon que le rationalisme n'en avait mise à répudier le surnaturel, et, du même coup, ils ruinent toute métaphysique aussi bien que toute théologie.

Ces tristes querelles dont nous sommes témoins, ces révoltes insensées de la science contre la mé-

taphysique et contre la Révélation, découlent-elles nécessairement de la nature même des choses? Faut-il admettre qu'il y a contradiction entre les données positives de l'expérience et les enseignements de la conscience ou de la foi, entre le témoignage des sens externes et le témoignage du sens intime? Pour n'être pas en retard avec le progrès moderne, faut-il abandonner, comme un bagage inutile et trop lourd, les croyances universelles du genre humain? Pour se montrer digne de l'avenir, faut-il renier tous les grands siècles, tous les grands génies, toutes les gloires du passé?

Je n'imagine pas, je raconte. Je pourrais citer bien des hommes jouissant d'une bruyante popularité, et qui ne reculent pas devant de telles conséquences, qui répondent à chacune de ces désolantes questions par une affirmation hardie, imperturbable et souvent railleuse. Mais nous savons qu'il n'en est rien, nous verrons qu'il n'en est rien. La vérité scientifique, la vérité philosophique, la vérité religieuse réfléchissent les aspects divers d'une seule et même vérité éternelle: elles sont les rayons d'un même soleil, les manifestations multiples d'une même lumière.

La science observe les phénomènes de la nature, et proclame les lois: la raison remonte au principe, et proclame le législateur; la foi s'inspire de la parole divine, et proclame le rédempteur, le rémunérateur. Ce sont là des conceptions diverses, mais non contradictoires. Il y a entre elles des corres-

pondances merveilleuses; bien loin de se détruire, elles se complètent, elles se superposent et se pénètrent en se fortifiant l'une l'autre, comme ces couches de terrains dont est formé notre globe, et qui deviennent, à mesure que l'on monte, de plus en plus riches et révélatrices, depuis le granit primitif, azoïque, mort, jusqu'à la surface toute peuplée, toute vivante, toute baignée de lumière et de chaleur.

Est-il donc si difficile de contempler ce gigantesque édifice dans son ensemble, avec ses belles proportions? Est-il si difficile de voir la science, la métaphysique, la foi unissant leur triple clarté en une seule clarté, de se reposer dans cette synthèse doctrinale la plus vaste, la plus complète, la plus lumineuse à laquelle il soit possible d'aspirer? Une telle volupté est-elle à jamais interdite à l'esprit humain? Non, certes, et c'est à ce somptueux banquet que nous osons convier le lecteur. Nous lui proposons de gravir avec nous ces sommets élevés, sereins, bien au-dessus des orages de la plaine, d'où nous pourrons voir tous les horizons s'éclairer sans se confondre, toutes les oppositions se perdre dans une ravissante harmonie.

§ II.

SUBDIVISION DE LA SCIENCE : SCIENCES HISTORIQUES, SCIENCES DE LA NATURE.

Au point de vue qui doit surtout nous occuper dans cette apologie de la foi chrétienne, et pour marquer plus nettement la voie que nous devons suivre, il est essentiel de distinguer, dans le domaine même de la science, deux départements limitrophes et pourtant très divers, deux vastes champs dont la culture comme les produits diffèrent à bien des égards. Les confondre l'un avec l'autre, dans la controverse religieuse et philosophique, serait s'exposer à des malentendus dangereux, à bien des mécomptes. Je veux parler de la distinction, depuis longtemps établie et universellement adoptée, entre les sciences historiques et les sciences de la nature.

Les premières comprennent tous les genres de recherches, toutes les connaissances qui se rattachent au passé étudié dans les monuments écrits ou figurés : le vaste groupe des sciences archéologiques et philologiques, la critique historique, l'érudition dans son acception la plus étendue. Les secondes renferment toutes les sciences physiques et biologiques. La physique générale, telle que

nous l'entendons ici, commence à l'apparition de la matière, ce qui la sépare des sciences purement abstraites[1] : elle s'arrête à l'apparition du monde organique, où commence la biologie[2]. Dans les lignes suivantes, écrites à diverses époques de sa vie, M. Renan a mis en assez vive saillie cette importante distinction :

« Ici, au bord de la mer, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature... Autrefois, ces études me passionnèrent au plus haut degré ; j'en fus détourné par la philologie et l'histoire. Mais chaque fois que je cause avec des savants, je me demande si, en m'attachant à la science historique de l'humanité, j'ai pris la meilleure part.

« Que sont, en effet, les trois ou quatre mille ans que nous pouvons connaître dans l'infini de durée qui nous a précédés !. . L'histoire, dans le sens ordinaire, c'est-à-dire la série des faits que nous savons du développement de l'humanité, n'est qu'une portion imperceptible de l'histoire véritable, entendue comme le tableau de ce que nous

1. Ernest Naville, *la Physique moderne*.

2. Sur les confins les plus éloignés des annales humaines, les sciences historiques et les sciences de la nature ont de nombreux points de contact. Le *préhistorique*, nom malheureux d'une science nouvelle fort accréditée, tient à la fois de l'archéologie, de la critique, de l'anthropologie, de la géologie, de la paléontologie. Les historiens des anciens peuples de l'Orient ont dû, pour être complets, aborder ces difficiles études. (V. l'important ouvrage de M. F. Lenormand, etc.)

pouvons savoir du développement de l'univers[1]. »

. . . .

« Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. On voit poindre, en effet, un âge où l'homme n'attachera plus beaucoup d'intérêt à son passé. Je crains fort que nos écrits de précision de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, destinés à donner quelque exactitude à l'histoire, ne pourrissent avant d'avoir été lus.

« C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler. Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour mes études un genre de recherches qui ne s'imposera jamais et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue[2]. »

En qualifiant ainsi l'histoire de « petite science conjecturale », l'auteur des *Origines du christianisme* avait sans doute en vue l'école du criticisme et du scepticisme historique à laquelle il appartient. Son appréciation, très juste à cette adresse, ne saurait atteindre la grande et vraie science des faits, du développement de l'humanité dans le monde. N'oublions par que la démonstration de la

1. *Dialogues et fragments philosophiques*, 1876, p. 153.
2. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1881.

religion chrétienne repose en définitve sur des faits historiques; que c'est l'histoire qui prouve invinciblement l'apostolicité, la sainteté, la divinité de l'Église, son action souveraine et civilisatrice dans le monde. Voilà pourquoi le pape Léon XIII, dans sa lettre aux savants cardinaux Hergenrœther et Pitra, recommandait naguère aux catholiques de s'exercer sans trêve au maniement de cette arme, toute-puissante pour le bien comme pour le mal, dont les adversaires de la foi savent user avec tant d'audace et de perfide habileté.

Mais, cela posé et bien compris, il est vrai de dire que le mouvement des idées. les tendances de l'esprit contemporain se portent manifestement vers les sciences de la nature, dont le rôle devient chaque jour plus important dans la lutte suprême de la foi nouvelle, moniste ou nihiliste, contre la foi traditionnelle de l'humanité.

On n'a pas assez remarqué cette évolution significative de l'incrédulité militante au dix-neuvième siècle. Après avoir longtemps emprunté ses principaux moyens d'attaque, ses armes de prédilection à la critique historique, à l'exégèse rationaliste, à la philologie, elle a reconnu son impuissance dans cette voie, elle a appelé à son aide les sciences physiques et naturelles, chargées désormais de consommer l'œuvre de destruction. Ce n'est pas seulement une alliance, c'est une véritable abdication. Le chef incontesté du criticisme théologique allemand, Friedich Strauss, dans un

livre qu'il appelait sa *Confession* ou son testament, traçait ces lignes significatives :

« C'est là, à la science de la nature, qu'on doit aller et qu'on ira, là où les fanions flottent joyeux au gré des vents. Nous autres, philologues et théologiens critiques, avions beau dire, quand nous décrétions la fin du miracle ; notre sentence restait sans écho, parce que nous n'apprenions pas à s'en passer, parce que nous ne savions pas montrer une force de la nature qui pût le suppléer à la place où il paraissait le plus indispensable. La science (le darwinisme) a montré cette force, cette action de la nature ; elle a ouvert la porte par laquelle une postérité plus heureuse doit chasser le surnaturel à tout jamais[1]. »

On vient de voir avec quel dédaigneux sans-façon le disciple fidèle de Strauss répudie à son tour les « petites sciences conjecturales » qui constituent le criticisme historique, et comment il lègue à la chimie, à l'astronomie, à la physiologie générale l'honneur de découvrir le secret de l'être et du monde. Tel est le courant qui se manifeste de plus en plus dans la littérature positiviste et antichrétienne.

1. Friedich Strauss, *l'Ancienne et la Nouvelle foi*. § 54.

§ III.

OBJET PROPRE DE CE PROGRAMME D'APOLOGIE CHRÉTIENNE.

Ces études apologétiques sont exclusivement consacrées aux sciences de la nature dans leurs rapports avec la philosophie spiritualiste, avec la foi chrétienne. Nous venons de faire pressentir les puissants motifs qui nous ont guidé dans ce choix et dans la rédaction de notre programme. Nous insistons, parce qu'il importe de les bien connaître pour les bien apprécier.

C'est, en premier lieu, la popularité des sciences physiques et naturelles. Elles sont plus attrayantes, plus accessibles au grand nombre, plus pratiques, car elles se rattachent à l'industrie, à l'agriculture, aux arts professionnels. Elles se montrent partout dans les livres illustrés, dans les journaux à images. Elles piquent la curiosité, insinuent trop souvent l'erreur dans les muséums, les collections, les expositions publiques, par l'étalage et le rapprochement des squelettes d'hommes et d'animaux, de tous les débris des temps géologiques ou préhistoriques habilement groupés. Les merveilles qu'elles enfantent, les prodiges et les bienfaits matériels incontestables qu'elles sèment sur le passage de l'humanité pro-

voquent l'enthousiasme et surexcitent la passion des découvertes; enfin, elles occupent une large place dans l'enseignement à tous les degrés. Les murailles des écoles primaires sont tapissées d'échantillons et de tableaux vivement coloriés; à partir des classes inférieures de l'enseignement secondaire où les enfants sont déjà initiés aux systèmes des géologues, les objections, les négations, les sophismes sans nombre, nés de ces obscures profondeurs peupleront bientôt toutes les têtes d'écoliers, et deviendront d'autant plus désastreux que le savoir sera plus superficiel.

Un second motif, non moins grave, a dicté nos préférences apologétiques. Les ravages de la science mal comprise pénètrent plus profondément dans les âmes et aboutissent à la négation totale. Le mensonge historique, le criticisme rationaliste peuvent bien troubler la foi religieuse, confondre la révélation divine avec les mythologies, travestir complètement les origines des différents cultes, conduire au scepticisme en matière de religion. C'est là sans doute une grande ruine. Mais ils ne sauraient par eux-mêmes atteindre le caractère essentiel de l'homme, le fondement même de l'ordre moral, l'existence du principe spirituel, l'âme humaine, et il y a encore prise pour reconstituer la vérité.

En d'autres termes, le criticisme historique tend à troubler la foi religieuse, la fausse science tend à ruiner la foi métaphysique; le premier obscurcit

et méconnaît les origines du christianisme, la seconde les origines de l'univers et de l'homme. Le matérialisme contemporain s'appuie sur les sciences de la nature pour nier Dieu et l'âme, pour soutenir l'identité essentielle de l'homme et de la bête.

Enfin, une dernière considération semble recommander au zèle du prêtre, à la bonne volonté des catholiques militants, l'apologie scientifique, l'étude des problèmes physiques et biologiques dans leurs rapports avec la foi. C'est que cette étude a été, jusqu'à ces derniers temps, beaucoup moins pratiquée par les défenseurs naturels aussi bien que par les soldats volontaires de la vérité religieuse.

On rencontre assez souvent, parmi les hommes du monde voués au travail, des chercheurs, des érudits, des écrivains distingués qui se consacrent aux investigations du passé, qui soutiennent vaillamment la lutte dans les questions historiques controversées ou travesties. D'autre part, l'histoire occupe une place, trop restreinte sans doute, mais pourtant honorable, dans les programmes d'études ecclésiastiques; elle est le complément essentiel de toute éducation libérale.

Il n'en est pas de même des sciences. En dehors des professions spéciales et d'un enseignement dont les chaires sont comptées, les vocations spontanées ne se produisent guère. Lorsqu'il s'est agi d'organiser les Facultés libres, on a pu constater combien les docteurs ès sciences étaient rares, partout

à peu près introuvables, au sein du clergé; tandis que les licenciés et les docteurs ès lettres sont incomparablement plus nombreux et le deviennent chaque jour davantage.

Combien je m'estimerais heureux si je pouvais, par la conviction, par l'entrain de ces excursions rapides à travers les questions fondementales agitées autour de nous, au cœur même des graves problèmes qui préoccupent si vivement et à si juste titre les générations contemporaines, si je pouvais inspirer, raviver le goût de l'apologie scientifique, susciter de nouveaux propagateurs, de nouveaux défenseurs de la vérité religieuse; si quelque rayon de lumière, quelque pensée féconde recueillie dans ces humbles pages devaient se prolonger au dehors, rasséréner des âmes troublées par les affirmations audacieuses, par les systèmes trompeurs de la fausse science.

Ne nous lassons pas de le répéter : la plus funeste des erreurs de notre époque, l'erreur maîtresse pourrait-on dire, car elle les suscite et les protège toutes, c'est l'antagonisme prétendu de la connaissance positive, de la certitude scientifique avec la croyance religieuse. Si cette monstrueuse absurdité, que l'enseignement officiel à tous les degrés s'efforce trop souvent de patronner ou d'accréditer, était acceptée par la société moderne, tout serait perdu; si elle est victorieusement réfutée, vaincue, désavonée, la foi triomphe, et tout peut être encore sauvé.

CHAPITRE TROISIÈME

Autorité rationnelle des trois ordres de connaissances :
§ I. Autorité de la Science.
§ II. Autorité de la Métaphysique.
§ III. Autorité de la Foi.
§ IV. Division des pouvoirs; Droits et devoirs respectifs.

> Nous nous efforçons de voir les choses avec deux yeux : l'œil de la science et l'œil de la foi ;... nous renonçons à satisfaire les critiques extrêmes soit du côté de la science, soit du côté de la religion, qui regardent un homme ayant deux yeux comme un monstre.
>
> (Balfour-Stewart et Tait, *l'Univers invisible*.)

Dans l'étude des grands problèmes de la nature, de la vie, de l'âme, des origines et de la destinée, que nous essayerons de pénétrer et d'éclairer, nous serons constamment en présence d'une triple affirmation : affirmation de la science, de la philosophie, de la foi. Il est donc nécessaire de bien déterminer, de définir exactement l'autorité réelle de chacun de ces moyens de connaître, de limiter le domaine qui lui est propre, de prouver son indéniable légitimité. Il est nécessaire d'établir, dans l'immense champ de la connaissance, la séparation des pouvoirs, la division du travail.

Ce chapitre a une importance capitale, on le

comprend ; il s'agit de montrer la nature et la valeur des divers critériums de certitude dans la controverse doctrinale ; il s'agit de poser la base scientifique de nos raisonnements et de nos conclusions. Pour plus de clarté, nous examinerons successivement l'autorité de la science, l'autorité de la métaphysique, l'autorité de la foi.

§ I.

AUTORITÉ DE LA SCIENCE.

On sait le rang qu'occupe M. Berthelot parmi les savants contemporains. Voici comment il définit la « science positive », c'est-à-dire la vraie science, pour la séparer de « la science idéale », hypothétique, fantaisiste. Je choisis à dessein le témoignage d'un maître autorisé et peu suspect de mysticisme : « La science positive ne poursuit ni les causes premières, ni la fin des choses ; mais elle procède en établissant des faits, et en les rattachant les uns aux autres, par des relations immédiates..., l'esprit humain constate les faits par l'observation et par l'expérience ; il les compare, il en tire des relations, c'est-à-dire des faits plus généraux, qui sont à leur tour, et c'est là leur seule garantie de réalité, vérifiés par l'observation et par l'expérience. C'est la chaîne de ces relations, chaque jour étendue plus loin par les efforts de

l'intelligence humaine, qui constitue la science positive[1]. »

On ne saurait s'exprimer plus correctement, on ne saurait décrire en termes plus exacts la méthode rigoureuse, logique, inattaquable de la vraie science, et nous acceptons d'avance, au nom de la philosophie et de la théologie, toute vérité naturelle, tout progrès, toute découverte ainsi constatés, démontrés et contrôlés.

Les savants les plus autorisés qui se sont occupés de la vraie méthode scientifique, pouvant seule amener à la certitude, ont tenu le même langage. Nous pourrions multiplier les citations, nous choisissons parmi les maîtres.

« Le caractère essentiel de tout fait scientifique, écrivait Claude Bernard, est d'être déterminé ou du moins déterminable. Déterminer un fait, c'est le rattacher à sa cause immédiate et l'expliquer par elle. » « La science expérimentale, dit à son tour M. Pasteur, est essentiellement positiviste, en ce sens que, dans ses conceptions, jamais elle ne fait intervenir la considération de l'essence des choses, de l'origine du monde et de ses destinées. »

Les sciences possèdent donc des méthodes qui leur sont propres, rigoureusement logiques, et qui conduisent, lorsqu'elles sont fidèlement suivies, à de véritables certitudes. Cela est vrai pour toutes les sciences sans exception.

1. *La Science idéale et la Science positive.* Lettre à M. Renan.

Prenons, par exemple, la géologie, une des plus jeunes, on peut dire qu'elle datera de ce siècle; une des plus complexes, car elle réclame le concours d'un grand nombre d'autres sciences particulières, et enfin une des plus importantes dans la controverse religieuse. Elle est encore environnée d'obscurités, hérissée de problèmes, surchargée d'hypothèses et de théories contradictoires; elle est, néanmoins, en possession de véritables certitudes, de conclusions indéniables, absolument démontrées : la haute antiquité du globe, l'existence d'une période azoïque précédant la période organique, le développement progressif de la vie, l'apparition relativement récente de l'homme, etc.

Ce n'est pas tout. A côté des certitudes, des conquêtes définitives de la science, il y a des hypothèses fondées sur de fortes probabilités, sur des analogies sérieuses, autorisées par la méthode la plus sévère. Ce sont bien souvent des intuitions de génie, qui se fortifient chaque jour du témoignage de quelque fait nouveau, de quelque expérience nouvelle. Il importe, sans doute, de leur conserver le caractère d'hypothèse, de ne pas les confondre avec les vérités rigoureusement démontrées, mais il serait imprudent, il serait dangereux de les condamner à la légère, de n'en pas tenir compte dans la controverse philosophique ou religieuse, dans les interprétations exégétiques.

« Dans tout ce qui n'est pas d'intuition immé-

diate, dit Ampère, il n'y a point de plus grande certitude que celle qui repose sur une hypothèse démontrée. » « Toute science de faits se compose d'abord d'hypothèses qui deviennent des lois plus ou moins certaines, selon le degré de leur confirmation expérimentale. » La conception de la nébuleuse primitive, née d'une pensée de Descartes, adoptée par Kant et par Herschell, formulée savamment par Laplace, rectifiée et complétée par M. Faye, est une magnifique et féconde hypothèse qui éclaire d'un jour merveilleux le problème de la formation des mondes. « La physique moderne, considérée dans son ensemble, est une grande hypothèse en voie de confirmation[1]. »

Mais s'il est raisonnable, s'il est nécessaire, dans l'intérêt même de la vérité religieuse, de reconnaître l'autorité de la science positive, d'accueillir comme une richesse nouvelle chacune de ses certitudes, de suivre attentivement la vérification de ses hypothèses sérieuses, il n'est pas moins nécessaire de se tenir en garde et de repousser, au nom de la science même, toute contrefaçon. M. Berthelot n'a pas été moins heureux lorsqu'il a défini d'un mot la science « idéale » aventureuse, dont les conclusions — les seules que la métaphysique chrétienne eût jamais à combattre — « ont pour principal fondement, dit-il, les opinions indivi-

1. Ernest Naville, *Logique de l'hypothèse; — la Physique moderne*, p. 41; P. de Smetd, *Principes de la critique*, ch. xv.

duelles et la liberté[1] », c'est-à-dire la fantaisie.

Sa méthode, si tant est qu'elle puisse en avoir une, est directement opposée à la vraie méthode expérimentale. Loin de s'en tenir aux relations immédiates des phénomènes, de suivre, anneau par anneau, la chaîne de fer du déterminisme scientifique, elle arrive par bonds à des conclusions extrêmes; elle s'affranchit de l'analyse minutieuse des faits, condition indispensable de toute induction légitime; elle s'affranchit du soin de vérifier ses affirmations par la contre-épreuve de l'expérience, seule garantie de toute certitude inductive; elle systématise sans cesse, transforme des hypothèses gratuites, souvent grotesques, en théories définitives, et prétend atteindre l'essence, les causes premières, l'origine et la fin des choses.

Ici, plus que partout ailleurs, les preuves abondent; le vaste champ de la science est jonché d'hypothèses en ruine, encombré d'hypothèses en construction : affirmations téméraires, conclusions prématurées, synthèses aventureuses, c'est une véritable contagion dans la science moderne enivrée de son succès. Les plus glorieux et les plus sages de ses représentants ne cessent de le constater et de s'en plaindre. Il y a telle école extrême, indépendante, anarchique, où, comme le disait Fichte, « le *moi* pose le monde et crée la nature », interprète les faits selon des idées préconçues, et ne

1. M. Berthelot, *loc. cit.*

craint pas « d'inventer des types non existants pour le besoin de ses théories ». Tout cela se fait et se dit avec ce ton dogmatiseur et rogue qui en impose si facilement à la naïveté des masses, et qui rappelle un personnage de comédie : « Je suis sir Oracle; quand j'ouvre la bouche qu'on ne laisse pas un chien aboyer. »

Quelques exemples, pris çà et là, peuvent seuls donner une juste idée de ces audaces ou de ces fantaisies scientifiques. Un bon recueil de ce genre formerait un des plus piquants chapitres de l'apologétique contemporaine.

Le parangon du matérialisme savant en Allemagne, Hæckel, pour concilier l'idée d'âme ou de force vitale avec sa théorie monistique et mécanique de la vie, soutient, très sérieusement, cette facétieuse hypothèse : Chaque molécule organique, qu'il nomme plastidule, est douée d'une âme; la réunion de ces petites âmes plastidulaires constitue l'âme de la cellule, et l'ensemble des âmes cellulaires forme « ce qu'on est convenu d'appeler âme » dans un être organisé : homme, animal ou plante. Il conviendrait d'ajouter, pour être complet, que « le cerveau, particulièrement chargé des fonctions plus complexes, connues sous le nom de pensée, d'intelligence, de raison », renferme des plastidules privilégiées qui contribuent à la formation des « cellules psychiques ».

Si l'on demande : Quelle est la nature des âmes plastidulaires, infinitésimales, Hæckel répond par

une seconde hypothèse, encore plus bizarre et plus obscure que la première : l'âme de la plastidude est « un mouvement ondulatoire rythmique, ramifié... qu'on peut toujours ramener à la mécanique des atomes ». On le voit, le matérialisme n'y perd rien, et la logomachie scientifique y gagne une formule nouvelle.

Autre exemple. Dans la question si vivement débattue du poids de l'encéphale et de ses rapports avec l'intelligence, des observations incomplètes ou précipitées ont conduit plus d'un savant à des généralisations bizarres presque aussitôt démenties par des faits contradictoires. Un docteur français, M. Le Bon, était déjà parvenu à jauger l'intelligence dans le cerveau comme un liquide dans son fût ; il apporte des chiffres : le gorille, 148 centimètres cubes ; le nègre, 204 ; l'ancien Égyptien, 353 ; le Parisien du temps de Louis XIV, 472 ; le Parisien moderne, 593. Ainsi, depuis le grand siècle, l'intelligence du Parisien a grandi de 25 pour 100.

Un docteur anglais, M. Flower, avait démontré, de son côté, que l'habitant de Londres doit être mis au premier rang par la capacité de son cerveau, c'est-à-dire par son intelligence. On n'a pas encore évidemment d'étalon commun, chacun se sert de mesures nationales.

Mais voici des expériences craniométriques plus récentes et non moins piquantes. M. G. Delaunay a pu « constater que la *pointure* des chapeaux était notablement plus faible chez les séminaristes

de Saint-Sulpice que chez les élèves de l'École normale supérieure et les étudiants en général ». De là, une induction toute naturelle et peu favorable à l'intelligence des séminaristes, c'est-à-dire du clergé français. Toutefois, paraît-il, et on s'en doutait bien un peu, de pareils renseignements sont loin d'avoir une précision scientifique: l'ensemble des mesures recueillies chez les chapeliers donne des résultats embarrassants. Ainsi, la capacité cranienne des paysans de l'Auvergne, mesurée directement par Broca, se trouve être supérieure à la capacité cranienne des Parisiens; de telle sorte, qu'en vertu des principes de la craniologie, les normaliens de Paris eux-mêmes sont contraints de s'incliner devant la *carrure* bien connue des Auvergnats de Saint-Nectaire[1].

Troisième exemple de cette science « idéale, dont parle M. Berthelot, qui n'a d'autre fondement qu'une opinion individuelle et la liberté ». M. de Mortillet, professeur à l'école d'anthropologie de Paris, couronne son ouvrage sur *le Préhistorique*, destiné à résumer l'état de nos connaissances en cette matière, par une théorie chronologique qui peut être citée comme modèle du genre. Il s'agissait de déterminer scientifiquement l'antiquité de l'homme. Il est difficile d'imaginer une plus séduisante combinaison d'hypothè-

1. *Revue scientifique*, 3 juin 1882.

ses, une plus apparente sincérité de chiffres et de calculs.

Première hypothèse : identité parfaite dans l'intensité des forces naturelles, dans l'énergie des causes agissant à l'époque glaciaire et aux temps actuels. — Deuxième hypothèse : division du quaternaire et détermination précise de la durée proportionnelle des différents âges préhistoriques. — Troisième hypothèse : identification de la période glaciaire et de la période dite *moustérienne.* — Quatrième hypothèse : évaluation en années de la période glaciaire. Cette dernière hypothèse est la plus ingénieuse, la plus féconde en résultats merveilleux; elle sert de base chronométrique à tout le système. Il ne s'agit plus d'une durée relative, mais absolue, évaluée en chiffres; pour cela, il a fallu écarter tous les facteurs embarrassants, accumuler les conditions favorables, arranger convenablement la formation et le mouvement des glaciers, la vitesse de la marche, la pente du sol, le temps d'arrêt et de recul, les étapes des blocs erratiques, etc.

Cette série d'affirmations arbitraires et de prémisses complaisantes une fois posée, rien n'est plus facile que d'aligner des chiffres et de venir à bout de son petit calcul. L'auteur nous le dit lui-même avec un charmant abandon : « Du moment où l'*on sait* que le glaciaire ou moustérien a duré cent mille ans », et moyennant quelques suppléments de siècles et d'hypothèses, la conclusion de-

vient manifeste, « c'est un total de deux cent trente mille à deux cent quarante mille ans pour l'antiquité de l'homme[1]. »

L'apologiste chrétien ne doit redouter en aucune façon les conclusions certaines de la science « positive » touchant la grave question de l'antiquité de l'homme sur la terre — nous espérons bien le démontrer dans ce manuel — mais son droit et son devoir est de s'inscrire en faux contre des affirmations aussi gratuites que tranchantes, contre « les opinions individuelles d'une science idéale ».

Enfin, et pour clore une revue qui ne s'épuiserait pas de sitôt, un naturaliste hardi, mais convaincu, autant au moins que M. de Mortillet, n'a pas craint d'opposer au darwinisme, qu'il daube sans pitié, une théorie nouvelle, « l'origine végétale des animaux[2] ». Il s'appuie lui aussi sur l'observation des faits. Il suffit, nous dit-il, d'examiner les vieux troncs d'arbres « arrivés à cet âge de décrépitude végétale, qui est le point de départ de la vie animale », pour constater la relation ancestrale entre la forme de ces *souches* et la forme du crâne des animaux. Cette opinion, toute individuelle, a été très agréablement raillée et daubée à son tour, et elle le méritait bien. Mais, franche-

1. *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, p. 627.
2. *Origine des animaux, nouvelle théorie de l'évolution*, etc. par M. Renooz ; 1 vol. in-8. Paris, J.-B. Baillière, 1883.

ment, les théories anthropologiques que nous venons de rappeler, pour être moins fantastiques et moins choquantes au premier aspect, sont-elles en réalité plus scientifiques ?

Au congrès anthropologique d'Allemagne, en 1882, un des savants les mieux accrédités dans le camp matérialiste, Vizchow, donnait à ses coreligionnaires ce conseil prudent et amical, malgré sa forme railleuse : « L'expérience du passé nous a suffisamment prévenus que nous avons le devoir de ne pas tirer des conclusions prématurées. Quand on parle ou qu'on écrit pour le public, on devrait, à mon sens, examiner deux fois combien, dans ce qu'on dit, entre de vérité réellement scientifique ; on devrait imprimer en petits caractères, en notes, tous les développements purement hypothétiques, et ne laisser dans le texte que ce qui est la vérité réelle ». Quelle révolution dans la typographie scientifique contemporaine, si ce sage conseil était suivi !... C'est ce piquant et difficile triage que nous nous proposons de faire pour tout ce qui intéresse la saine philosophie et la foi chrétienne.

Les aberrations scientifiques ne sont pas toujours aussi faciles à discerner. Telle théorie, magistrale en apparence, établie sur des faits, sur des analogies incontestables mais exagérées, devient fausse et dangereuse dès qu'on lui accorde une valeur absolue. Elle entraîne quelquefois les meilleurs esprits et peut induire en erreur l'exégète et l'apologiste. La thèse de l'évêque de Cliffton, qui a

si longuement et si vivement occupé la controverse catholique, en est un témoignage frappant. Le savant prélat a été surtout amené à sacrifier le caractère historique du premier chapitre de la Genèse, parce que l'interprétation communément adoptée des jours-périodes, à limites définies, lui paraissait incompatible avec la théorie des causes lentes et continues soutenue par Lyell. Or, d'une part, le texte sacré n'implique nullement des périodes brusquement limitées, et, d'autre part, la théorie du célèbre géologue anglais, acceptée tout d'abord avec une sorte d'engouement, est aujourd'hui très ébranlée par les faits et généralement abandonnée, du moins comme théorie absolue.

Comme tout ce qui procède de l'esprit humain, la science a ses défaillances et ses obscurités, elle est en butte à d'étranges contrefaçons ; mais cela ne doit pas empêcher de reconnaître l'autorité, la réalité des certitudes scientifiques, la logique de l'hypothèse. Un théologien distingué par sa manière saine et large d'interpréter la Bible dit avec raison : « S'il suffit, pour rejeter une science, d'y trouver des points obscurs où la discussion règne encore, qu'aurons-nous le droit de dire, nous autres exégètes, à l'incrédulité théologique du naturaliste ? Avons-nous tout éclairé dans notre propre domaine ? L'homme ne connaît le tout de rien ; il n'aperçoit la vérité qu'à travers des ombres. Ce serait manquer de sagacité que de ne pas la recon-

naître quand elle veut bien se découvrir ; ce serait faire preuve de pusillanimité que de la craindre quand on la reconnaît[1] ».

On a dit et répété, un peu en riant sans doute, mais aussi en philosophant un peu : « La moitié du monde se moque de l'autre moitié ». Il est encore plus vrai de dire : La moitié du monde savant est occupée à combattre, à corriger, à renverser les erreurs, les systèmes éphémères péniblement accumulés par l'autre moitié. Mais, au milieu de ces contradictions et de ces luttes, le train royal marche toujours ; laissant tomber à droite et à gauche les théories surannées, les hypothèses aventureuses, les rêveries matérialistes ou athées, il emporte à travers les âges le solide trésor des faits, des lois, des certitudes, les plus petites parcelles de vérité, toujours en harmonie avec la raison philosophique, avec la foi chrétienne.

§ II.

AUTORITÉ DE LA MÉTAPHYSIQUE.

Il y a aujourd'hui en Europe et dans les contrées les plus civilisées du nouveau monde une vaste école de chercheurs, j'ose à peine dire de penseurs, exclusivement voués aux sciences physi-

1. *Moïse, la Science et l'Exégèse*, par M. Motais, pp. 18 et 19.

ques et naturelles, qui n'admettent d'autres vérités, d'autres certitudes que celles qui sont acquises par l'observation extérieure sensible. Ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle de la science expérimentale.

Rien ne serait plus divertissant, si ce n'était avant tout humiliant et douloureux, que d'entendre certains de nos savants modernes, même parmi ceux qui jouissent d'une célébrité bruyante, disserter de la métaphysique, des premiers principes, des vérités *a priori*, universelles, nécessaires, qu'ils traitent de « conceptions purement sentimentales ». Petit ou grand, chacun veut se donner le relief d'un coup de pied à cette pauvre métaphysique hors d'âge. Voici comment frappait un Allemand, au début de cette levée de boucliers matérialistes : « La métaphysique des Platon, Descartes, Malebranche, Bossuet, Fénelon, Leibnitz, Clarke, peut bien faire illusion aux esprits novices : on ne la prend pas au sérieux comme science [1]. »

Chez nous on y met plus de façons. On veut bien encore permettre la métaphysique « comme distraction aux penseurs délicats », mais cela ne saurait durer, ajoute-t-on : « le domaine de la physiologie doit grandir aux dépens de celui de ses aînées : la métaphysique et la psychologie. Demain l'absorption sera complète, et de la métaphysique pure il ne restera que le souvenir..... Les études biolo-

1. Büchner, *Force et Matière*.

giques se réduisent en dernier ressort à la physiologie. Le champ de la métaphysique se restreint d'heure en heure, et finira par n'être plus qu'une rêverie, donnant la main, dans l'ordre des choses de l'esprit, à la poésie, à l'esthétique et autres conceptions qui ne sauraient être que des plaisirs intellectuels ». Pour l'auteur de la grande *Histoire du Matérialisme*, le professeur Lange, « la métaphysique et la religion sont dépourvues de toute réalité objective[1]. »

Un physiologiste célèbre, dans un discours prononcé à Berlin devant une assemblée de savants, et qui contient une sorte de profession de foi collective, montre jusqu'où peut aller l'exagération positiviste, chez les esprits même les plus distingués. Dans son « exposition critique des sources de la connaissance, des principes de la méthode », Helmholtz met en opposition le savant qui s'appuie sur l'observation et l'expérience, et le « philosophe qui s'élève sur les ailes d'Icare de la métaphysique ». Non seulement il repousse avec dédain « les prétentions de la pensée pure, l'intuition *a priori* devenue la forteresse des métaphysiciens », mais il condamne ceux qui « accordent à la géométrie ce qu'ils refusent à la métaphysique, et tiennent encore les axiomes comme des principes antérieurs à toute expérience. » « C'est pourquoi, ajoute-t-il, je considère comme un grand progrès

1. *Histoire du Matérialisme*, t. I, p. 3.

les nouvelles recherches de quelques savants sur la possibilité logique d'un changement des axiomes de la géométrie, et la preuve donnée par eux que les axiomes sont des propositions pouvant être acquises ou démenties par voie expérimentale. En voyant la colère de toutes les sectes métaphysiques, on ne peut s'y tromper, ces recherches sont un coup de hache donné au dernier abri un peu solide qui restât à leurs prétentions [1]. »

Après avoir déclaré que la métaphysique est à la philosophie naturelle, à la science expérimentale ce que l'astrologie était autrefois à l'astronomie, Helmholtz recommande aux savants positivistes, « destinés à jouer le principal rôle dans la véritable explication du monde », cette maxime qu'il n'a cessé de répéter à ses élèves : « Toute conclusion métaphysique est, ou bien un sophisme ou bien

1. Il ne faut pas confondre les axiomes proprement dits, d'évidence immédiate et absolue, avec des théories géométriques encore imparfaites, comme la théorie des parallèles, etc., avec certaines propositions admises sans démonstration (*postulata*). Des mathématiciens de grand mérite ont recherché et signalé ces lacunes, ces incertitudes de la géométrie. (Gauss, Lobatchefsky, Riemann, de Tilly, P. Carbonnelle, etc. V. *Revue des questions scientifiques*, octobre 1883.) Mais il y a loin de là à dire que les *axiomes* sont des vérités de circonstance, qui sont aujourd'hui dans leur phase axiomatique et peuvent être remplacés demain par de nouveaux axiomes, jusqu'à l'évolution prochaine, et ainsi de suite ; que si aujourd'hui encore le tout est plus grand que sa partie, demain un expérimentateur, plus puissant que les médecins de Molière, pourra changer tout cela. Il est surtout absurde de soutenir que des travaux faits pour découvrir et combler les lacunes de la géométrie puissent infirmer en quoi que ce soit l'autorité de la métaphysique.

un résultat déguisé de l'expérience[1]. » Il y a là un intervertissement de rôles dont il serait aisé de raconter l'origine : « une physique transformée en philosophie, c'est-à-dire une science particulière transformée en science universelle. »

La principale cause de cette tendance générale à se séparer de la métaphysique, à nier même toute philosophie, c'est l'absence de véritables notions philosophiques, c'est le vieux sophisme de l'école qui consiste à parler de ce qu'on ne connaît pas, *ignoratio elenchi*, c'est l'ignorance. Chez les savants positivistes ou matérialistes, il y a le plus souvent deux hommes : l'observateur, l'expérimentateur, le physicien, l'astronome, le naturaliste,... et le penseur, le philosophe théoricien. Le premier peut être éminent, le second médiocre ou nul. Le public ne sépare pas ces deux hommes, il attribue à l'un et à l'autre la même autorité; telle est la triste genèse du désordre intellectuel et doctrinal de ce temps-ci.

C'est là une thèse que l'écrivain anglais cité plus haut, W. Mallock, démontre avec beaucoup de verve, et de manière à contenter les plus difficiles. Dans la suite de son ouvrage et principalement aux chapitres consacrés à la *superstition du positivisme*, à la *logique de la négation scientifique*, il prend à partie les chefs d'école, et fait ressortir l'inhabileté, l'hésitation, la faiblesse qui se trahis-

1. *Revue scientifique*, 6 juillet 1873.

sent dans leurs vues et dans leur pensée, « leur impuissance féminine de s'attacher à la suite d'un raisonnement ». Il faut donc ramener sur les bancs, à l'école de philosophie, ces maîtres de la science, et leur apprendre ce que c'est que la métaphysique.

On peut distinguer dans la philosophie une partie objective, à laquelle se rattachent la cosmologie, l'anthropologie, la théodicée, même à certains égards la psychologie; et une partie subjective, comprenant la logique et la métaphysique. Celle-ci a pour objet les notions premières de la raison humaine, c'est-à-dire la pensée même, tandis que la logique a pour objet les notions secondes, les lois de la pensée. Chose curieuse, parmi les plus fougueux contempteurs de la métaphysique, il n'en est pas un seul qui ne se pique de raisonner avec justesse, qui ne se fasse honneur de respecter la logique, laquelle cependant, comme toutes les sciences particulières, dérive de la métaphysique et ne vit que par elle. Nier la seconde, c'est supprimer la première.

La métaphysique ou philosophie première (Aristote), nommée encore ontologie et protologie, comprend l'essence des choses, les principes suprêmes, les causes les plus élevées de la connaisance et de l'existence. C'est par elle que nous discernons les idées fondamentales d'être, de substance et de phénomène, de temps ou de durée, d'espace ou

d'étendue, de cause et d'effet, d'unité, d'ordre, de conséquence, d'identité, de personnalité ; les axiomes, les vérités intuitives ou d'évidence immédiate, qui sont en dehors des prises de l'expérience.

Un grand penseur et un écrivain de génie a pu dire avec raison : « Tout le savoir humain est comme un arbre dont les racines sont la métaphysique ». Que le positiviste le plus déterminé essaye de définir la science comme il l'entendra, d'analyser l'opération intellectuelle la plus élémentaire, d'appliquer à un ordre de faits quelconque sa méthode de prédilection, à chaque pas, à chaque affirmation, il devra, bon gré, mal gré, s'appuyer sur quelque vérité première, absolument irréductible, sur quelque principe de la pensée pure, antérieur à toute observation ; en un mot, faire de la métaphysique sans le vouloir et sans le savoir.

Comment en serait-il autrement ? Le principe de permanence, appliqué aux lois, dans le temps et dans l'espace, — les mêmes antécédents étant donnés, le même conséquent suivra partout et toujours, — est le principe directeur de toutes les sciences ; sans cette base, toute observation est stérile, toute affirmation générale, c'est-à-dire toute induction devient impossible ; la notion même de science positive disparaît. Je ne puis énoncer une seule loi physique, par exemple la loi de la pesanteur, et affirmer que, les circonstances étant les mêmes, une pomme que je vois tomber aujour-

d'hui tombera demain et toujours, et partout, en Amérique comme en France, sans être pris en flagrant délit de métaphysique.

La métaphysique est comme la pensée elle-même : « on ne peut la nier qu'en l'exerçant, c'est-à-dire en tombant dans une contradiction manifeste ». C'est bien ainsi que l'entendait Claude Bernard lorsqu'il écrivait[1] :

« La métaphysique tient à l'essence même de notre intelligence ; nous ne pouvons parler que métaphysiquement. Je ne suis donc pas de ceux qui croient qu'on peut supprimer la métaphysique. Je pense seulement qu'il faut bien étudier son rôle dans la conception des phénomènes du monde extérieur, pour ne pas être dupe des illusions qu'elle pourrait faire naître dans notre esprit. » C'est là ce que nous ne cesserons de recommander : la distinction des domaines et des méthodes, la division du travail. Seulement, disons avec M. Barthélemy Saint-Hilaire : « La métaphysique a moins besoin de la science que la science n'a besoin de la métaphysique. »

Concluons : non seulement la métaphysique a des certitudes qui lui sont propres, mais elle porte dans ses entrailles toutes les certitudes ; il n'en est point une seule qui ne procède plus ou moins directement de la métaphysique. Pour l'honneur et

1. Cl. Bernard, *Phénomènes de la vie*, t. I, p. 291, cité par l'abbé Arduin, t. III, p. 38.

le bonheur de l'humanité, aussi longtemps qu'il y aura des êtres pensant et raisonnant, la métaphysique ne cessera de verser des torrents de lumière sur ses plus obstinés blasphémateurs.

§ III.

AUTORITÉ DE LA FOI.

On vient de voir, on a pu apprécier l'attitude hostile, souvent dédaigneuse, de la science athée, du matérialisme contemporain, à l'égard de la philosophie et surtout de la métaphysique. Dès qu'il s'agit de théologie, de foi chrétienne ou de toute foi religieuse, dès qu'il s'agit de surnaturel et de miracle, le dédain et l'hostilité prennent un caractère plus violent, plus universel. C'est principalement au sein des nouvelles couches scientifiques que se manifeste la révolte. Au-dessous des patriciens de la science qui suivent la large route tracée par les grands initiateurs croyants : Copernic, Kepler, Bacon, Descartes, Newton, Galilée, Leibniz, Linné, Cuvier, Ampère, Liebig, Faraday, Biot, Cauchy, etc., des hommes trop facilement écoutés ne craignent pas de nier « les principes qui ont fondé la science », et de proclamer ce qu'ils appellent l'incompatibilité de la connaissance positive et de la croyance religieuse.

Les grandes nations placées à la tête du mouvement intellectuel, la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis, convoquent chaque année, à de solennelles assises, le ban et l'arrière-ban de la science. Ses soldats, dispersés, accourent de tous les points de l'horizon, chacun apportant son butin, ses conquêtes récentes, et aussi ses négations systématiques, ses théories hâtives, ses conclusions précipitées. C'est là que certains chefs d'école, les agitateurs d'idées, édictent leurs programmes sonores; c'est de là qu'ils « sonnent le combat du lendemain ». On les a vus trop souvent imprimer aux investigations scientifiques une direction fatale, entraîner des légions de disciples dans un même courant de doctrines.

Quelques citations sont ici nécessaires pour faire connaître le caractère violent et peu rationnel de ces hostilités ouvertes contre l'autorité de la foi.

En 1872, il serait inutile de remonter plus haut, au congrès des naturalistes et des médecins allemands réunis à Rostock, le président, M. Virchow, déclare brutalement la guerre à toute orthodoxie philosophique ou religieuse. D'après ce physiologiste, le savant moderne doit renier complètement la foi séculaire de l'humanité, renoncer à toute entente avec ceux qui croient à une âme personnelle distincte du corps, plus encore avec les sectateurs d'une religion positive quelconque, et par-dessus tout avec les chrétiens.

« Il n'y a aucun rapprochement possible, dit-il,

entre des hommes pleins des faits que nous enseigne l'observation, qui considèrent les corps célestes comme étant en voie d'évolution perpétuelle, et d'autres hommes qui se représentent le ciel comme une région *où tout est bleu*, et peuplé d'êtres imaginaires. » Cette profession de foi, parsemée de traits si fins et si accablants, à l'adresse de ceux qui croient que dans le ciel « tout est bleu », fut vivement applaudie par l'élite des médecins et des naturalistes allemands[1].

Peu de temps après, au mois de septembre 1874, l'insurrection de la science contre l'autorité de la foi prit un caractère d'universalité et de violence plus marqué. Le professeur Tyndall, un des plus savants physiciens de l'Angleterre, prononça au congrès de Belfast un discours tristement célèbre, destiné, comme il le dit lui-même, « à faire boire la jeunesse catholique d'Irlande aux sources du matérialisme, à lui faire subir la fermentation de

1. L'Allemagne est aujourd'hui le principal foyer du matérialisme scientifique ou systématique. Son action est puissante, son influence prédomine dans le monde savant. Un article très remarqué du journal américain *Science*, reproduit par le journal anglais *Nature* et par la *Revue scientifique* (17 novembre 1883), débute ainsi :

« L'Allemagne dirige actuellement le mouvement scientifique ; au commencement de ce siècle, ce rôle était rempli par la France. Les étudiants, qui allaient autrefois à Paris, vont aujourd'hui en Allemagne ; ils en reviennent imbus des doctrines allemandes et n'ayant qu'un but : imiter ces doctrines et les propager. C'est ainsi qu'elles ont été répandues et acceptées dans presque tous les pays. Elles dominent en Suisse, en Russie, en Italie, en Pologne, en Belgique, en Angleterre et en Amérique. »

la science athée ». Il attaquait toute autorité religieuse, toute croyance, la Bible, la tradition, l'Église, Dieu créateur et Providence, la spiritualité de l'âme, la liberté humaine, la vie future, et terminait son programme par cette froide aspiration vers le néant : « Je dois quitter ici ma thèse qui surpasse nos forces actuelles, mais qui sera de la compétence des esprits plus avancés, lorsque vous et moi nous nous serons fondus, comme les nuages légers du matin, dans l'azur infini du passé ».

Le matérialisme applaudit d'un bout du monde à l'autre; ses « chants joyeux » retentirent jusqu'au fond de l'Amérique[1] : « Il est des manifestations qui marquent des époques dans l'histoire de l'humanité, parce qu'elles font vibrer la note intellectuelle du moment, et sonnent, du haut d'une position élevée, le combat inévitable des années qui vont suivre. Le discours prononcé par M. Tyndall devant le public scientifique de la Grande-Bretagne est de cette nature. Il montre comme très prochain le coup de balai que la science s'apprête à donner aux derniers appuis des dogmes religieux.

1. *Scientific american journal*, 1874, cité par M. l'abbé Moigno. A l'heure même où il était ainsi acclamé, l'orateur de Belfast écrivait une véritable amende honorable, se défendant d'avoir voulu « jeter la religion par-dessus ses épaules », avouant que s'il aspirait quelquefois au néant, ce n'était qu'aux heures de défaillance et d'obscurité. « J'ai remarqué, depuis des années d'observation sur moi-même, dit-il, qu'en présence de pensées plus fortifiantes ou plus saines, cette doctrine se dissout toujours comme n'offrant pas la solution du mystère dans lequel nous sommes plongés et dont nous faisons partie. »

Les avant-postes ont été enlevés depuis longtemps, et l'on est entré dans la citadelle elle-même. Il s'agit maintenant de la subversion complète des doctrines enseignées dans le monde clérical : la distinction entre l'âme et le corps, l'immortalité personnelle de l'homme, sa royauté sur la nature, et tout ce que ces dogmes entraînent avec eux. »

En France, les attaques contre la vérité religieuse ne viennent pas des sommets occupés par les maîtres : par les Dumas, les Chevreul, les Pasteur, etc. Elles s'élèvent des régions moyennes ou même inférieures, et sont, le plus souvent, envenimées par la passion politique. L'homme le plus célèbre dans ce triste rôle, M. Paul Bert, se plaît à opposer l'enseignement scientifique à l'enseignement religieux, la méthode et l'autorité de l'un à la méthode et à l'autorité de l'autre. Le premier, disait-il dans une circonstance solennelle, « s'appuie sur la raison qui engendre la science ; le second, l'enseignement de l'Église, affirme, et, en affirmant, il s'appuie sur la foi, mère de la superstition, et devient quasi-fatalement l'école du fanatisme et de l'imbécillité..., absence de toute critique, abandon de toute intelligence, de toute spontanéité, crédulité aveugle et absurde, enseignement d'abrutissement et d'abêtissement[1] ».

Ces trois snbstantifs joints font admirablement.

Disons-le de nouveau, la haute science française

1. *République française*, 31 août 1881.

n'a rien de commun avec ces excès de mauvais langage et de mauvais goût.

Voilà pourtant jusqu'où peuvent descendre le ton et le style de la déclamation positiviste; depuis bien des années, le thème est toujours le même et les variations horriblement monotones. Les plus modérés, les plus débonnaires témoignent une certaine commisération, une courtoisie compatissante à l'égard des savants, encore attachés à un symbole religieux, qui s'attardent à faire concorder la révélation avec les données de l'expérience. On pousse la générosité jusqu'à leur permettre « la satisfaction d'avoir, sur la même table, la Bible et un traité de physique[1] ».

Il est essentiel de remarquer que ces déclamateurs grands ou petits n'ouvrent pas de discussion, n'abordent pas même une critique sérieuse du caractère logique de la foi, de ses fondements rationnels, qu'ils n'ont jamais pris la peine de scruter; ils affirment ou ils nient, voilà tout. Ici encore, et plus que partout ailleurs, quand il n'y a pas mauvaise foi, il y a ignorance à un degré qui étonne chez des savants de profession.

1. *Revue scientifique*, 5 mai 1883. — Combien plus nobles et plus vraies ces paroles de M. Dumas, le second initiateur de la chimie après Lavoisier : « En dehors de l'âme, de son origine et de sa fin, qui sont du domaine de la foi, le reste de l'univers appartient à la science... Laissons l'âme à Dieu... et marchons résolument à la conquête de l'univers. » (*Ibid.*, 26 août 1876.)

Quelle est l'autorité rationnelle, rigoureusement scientifique de la foi?

Pour répondre à cette question capitale, il suffit d'une analyse complète et détaillée de l'acte de foi; il suffit de se rappeler les enseignements élémentaires de la logique touchant les caractères infaillibles qui distinguent le vrai du faux, les trois critériums de la certitude : l'évidence immédiate, l'évidence du raisonnement, l'évidence du témoignage, et de s'assurer qu'il n'est pas une seule vérité dogmatique qui ne repose, en définitive, sur une de ces bases de toute connaissance, qui ne soit acquise à la raison individuelle par un des motifs logiques de certitude. C'est un édifice dont la première pierre repose sur le granit, dont toutes les assises sont liées entre elles « par des tenons de fer », sans faille, sans lacune, et surmontées par la croix.

Cela est si vrai que le rôle de l'évidence rationnelle dans l'acte de foi constitue une des questions les plus délicates de la théologie. Pressés par les attaques et les analyses psychologiques du rationalisme moderne, les théologiens ont dû expliquer comment l'évidence inductive ou déductive n'anéantissait pas toute différence essentielle entre la certitude scientifique et l'assentiment aux vérités de foi, assentiment qui ne saurait être un acte purement rationnel[1].

1. Une des solutions de cette difficulté consiste à dire que,

Chaque grande époque, chaque grande évolution de la pensée humaine a eu son apologie particulière de la vérité religieuse. Il n'y a pas au monde une littérature plus riche, plus forte, plus imposante que celle-là. Et, chose admirable, à mesure que l'esprit d'investigation et de doute avance dans la voie des négations, la démonstration chrétienne avance avec lui et se transforme comme lui.

Au commencement des temps modernes et du libre examen, à partir de la longue et savante lutte contre l'hérésie protestante, la synthèse théologique dut être précédée du traité de l'Église. Plus tard, lorsque la lutte fut engagée avec les libertins incrédules, avec les philosophes déistes, il fallut pénétrer plus avant dans les fondements de la foi : le traité de la vraie religion précéda le traité de la véritable Église. Aujourd'hui, la néga-

dans l'adhésion du croyant au fait de la révélation et à l'autorité révélatrice, les motifs de croire sont eux-mêmes saisis par la foi; la même lumière surnaturelle et supra-rationnelle, la même parole intérieure de Dieu révèle tout à la fois dans l'âme du chrétien, et les vérités qu'il doit croire et les motifs pour lesquels il doit les croire. (Vid. *Bulletin de l'Institut catholique de Toulouse*, septembre 1881.) On pourrait dire encore, et plus simplement, en s'appuyant sur l'histoire du scepticisme religieux et philosophique, tristement continuée sous nos yeux : La nature de l'esprit humain est telle que, même en présence d'une évidence rationnelle touchant l'existence de Dieu ou le fait de la révélation, il n'y a pas évidence nécessitante, et, par là même, il y a toujours place pour l'intervention des motifs surnaturels et supra-rationnels.

tion dite scientifique devenant plus radicale, il faut bien la suivre et creuser encore. Le traité de la religion devra être précédé d'un véritable *Périarchon*, traité des origines, conception scientifique de l'univers, de la vie, de l'homme et de sa place dans la nature. Ce sont les éléments de ce traité que nous essayerons de rassembler et d'ordonner dans ces études, laissant à d'autres le soin d'en développer les magnifiques proportions.

Il est aisé de montrer en action, sous une forme vivante, cette belle thèse des fondements logiques de la foi, de son autorité scientifique. M. Renan a publié, en 1883, des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, composés avec le plus grand soin, dans le but principal, sinon unique, de justifier, aux yeux du siècle dont il se glorifie d'avoir eu audience, l'abandon de la foi catholique. L'auteur de la *Vie de Jésus* est évidemment tourmenté par l'inexorable souci de démontrer la sincérité de son évolution et la sérénité de son âme. Nous sommes assuré de retrouver là, habilement condensé, plus habilement présenté, tout ce que le criticisme a pu soulever de doutes subtils, d'objections spécieuses, de négations savantes, les résultats les plus raffinés de l'investigation allemande avec les séductions de l'exposition française. Or, voici ce qu'on pourrait appeler le dernier mot de ce plaidoyer *pro domo sua,* pour son apostasie, le dernier mot du Renan en pleine possession de lui-même, et désavouant

d'avance tout repentir possible, toute rétractation ultérieure :

« Il ne faut pas nier qu'un rationalisme très avoué ne soit au fond de la scolastique (c'est-à-dire de la théologie chrétienne) : dans un tel système la raison est avant toute chose, la raison prouve la révélation, la divinité de l'Écriture et la divinité de l'Église... C'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons de fer; mais la base est d'une extrême faiblesse. Cette base est le traité de la religion;.. « car on ne réussit pas à prouver qu'il se soit passé un fait surnaturel, un miracle » (Littré)... *C'est là le bloc qu'on ne remuera point*[1]. »

Ce bloc, que M. Littré, cité par M. Renan, avait déjà remué sur son lit de mort, un modeste et savant professeur de séminaire le fait disparaître par cette simple réflexion :

« Le christianisme ne s'appuie pas sur le miracle comme sur son *premier* fondement; il est un fait historique s'appuyant sur des témoignages historiques, lesquels démontrent historiquement la réalité des miracles... Le miracle est possible, ou Dieu n'existe pas; il est réel, ou l'histoire n'a plus aucune valeur[2] ».

Le fait de la révélation se prouve comme tout

1. *Revue des Deux-Mondes*, 1882.

2. *Revue des questions historiques*, janvier 1883; excellente réponse aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par M. F. Vigouroux.

fait historique ; dans cet examen, la raison ne relève que d'elle-même : elle est libre de mettre en œuvre toutes les règles, toutes les exigences de la critique la plus rigoureuse. C'est uniquement à la lumière de l'évidence et de la certitude historiques qu'elle reconnaît le caractère divin des origines du christianisme. Les mystères de la foi restent incompréhensibles, sans doute, comme les « énigmes absolument transcendantes » de la science[1] ; ils sont de leur nature insondables, mais la raison peut s'assurer qu'ils ne renferment aucune contradiction logique, aucune incompatibilité réelle avec quelque certitude scientifique.

Le fait de la révélation, par cela même qu'il est un fait historique, ne peut être démontré par la méthode expérimentale, pas plus que l'existence de César ou de Napoléon ; mais il est connu avec la même certitude que l'existence de César ou de Napoléon[2].

Il faut bien s'arrêter, si entraînantes que soient de telles matières... Non seulement la science ne perd rien de sa dignité, ne transgresse en aucune façon les lois de la méthode qui lui est propre, en reconnaissant l'autorité de la foi, mais elle y trouve un instrument de progrès et une sauvegarde. Elle est fidèle aux principes de sa méthode, puisqu'elle n'admet rien qui ne soit prouvé par des arguments

1. Du Bois-Reymond, sur *les limites infranchissables des sciences expérimentales.*

2. V. *la Science et la Religion*, par l'abbé de Broglie, 1883.

tirés de la raison; elle est, au contraire, perfectionnée, puisque, à l'aide des vérités de la foi, il lui est possible de combler les lacunes qui, de l'aveu de ses disciples les plus illustres, se trouvent en elle lorsqu'elle est abandonnée à ses propres forces. « Si nous étions privés de ces conceptions, dit M. Pasteur, les sciences y perdraient cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec les vérités infinies.... et je me demande au nom de quelle découverte on peut arracher de l'âme humaine ces hautes préoccupations[1]. »

§ IV.

DIVISION DES POUVOIRS; DROITS ET DEVOIRS RESPECTIFS.

En démontrant l'autorité réelle, rationnelle des trois ordres de connaissances, chacun dans le domaine qui lui est propre, nous avons par là même déterminé leurs droits et leurs devoirs respectifs. La pensée de l'Eglise, à cet égard, s'est de nouveau et très clairement manifestée dans le Concile du Vatican :

« Non seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais encore elles se prê-

1. Pasteur, *Discours de réception à l'Académie française.*

tent un mutuel secours: la droite raison démontre les fondements de la foi, et, éclairée par sa lumière, elle développe la science des choses divines... Bien loin que l'Église soit opposée à l'étude des arts et des sciences humaines. elle la favorise et la propage de mille manières; car elle n'ignore pas, elle ne méprise pas les avantages qui en résultent pour la vie des hommes... Elle ne défend pas assurément que chacune de ces sciences, dans sa sphère, ne se serve de ses propres principes et de sa méthode particulière: mais, tout en reconnaissant cette juste liberté, elle veille avec soin pour les empêcher de se mettre en opposition avec la doctrine divine, de dépasser leurs limites respectives, pour envahir et troubler ce qui est du domaine de la foi[1]. »

Voilà le véritable esprit du juge infaillible ; tout ce qui a été, tout ce qui sera dit ou fait en opposition avec cette doctrine, les prétendus « conflits

1. Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest... Neque solum fides et ratio inter se dissidere nunquam possunt, sed opem quoque sibi mutuam ferunt, cum recta ratio fidei fundamenta demonstret, ejusque lumine illustrata rerum divinarum scientiam excolat... Quapropter tantum abest ut Ecclesia humanarum artium et disciplinarum culturæ obsistat, ut hanc multis modis juvet atque promoveat. Non enim commoda ab iis ad hominum vitam dimanantia aut ignorat aut despicit... Nec sane ipsa vetat, ne hujusmodi disciplinæ in suo quæque ambitu, propriis utantur principiis et propria methodo; sed justam hanc libertatem agnoscens, id sedulo cavet, ne divinæ doctrinæ repugnando errores in se suscipiant, aut fines proprios transgressæ, ea quæ sunt fidei, occupent et perturbent. (*Constitutio fidei*, cap. IV.)

entre la science et la religion » dont on a fait tant de bruit, ne sauraient être imputés à l'Église, qui en proclame le désaveu solennel.

Il serait difficile de concevoir une constitution plus large, plus juste, plus rationnelle. Lorsque la science, se renfermant et se mouvant en pleine liberté, dans le domaine si vaste et si beau qui lui est propre, observe les faits, les compare, les contrôle à l'aide de l'expérimentation, constate l'ordre actuel des phénomènes, en induit les lois qui les régissent, la théologie n'a pas à intervenir. Dans le vaste champ de l'investigation, l'Église laissera toujours la science maîtresse d'elle-même, elle ne contrariera aucun de ses mouvements, n'entravera aucun de ses progrès, reconnaîtra chacune de ses conquêtes.

Mais si de la méthode expérimentale on passe à la prétention métaphysique, si, par une contradiction manifeste avec les procédés logiques, avec les principes mêmes du déterminisme, le représentant de la science ne se contente plus d'affirmer l'exactitude des faits observés, leur transformation immédiate, d'en induire les lois générales; s'il prétend décider de la doctrine, s'il bâtit des théories sur la cause première, sur les bases de la morale, sur la religion, etc., il devient philosophe et relève de la philosophie, il construit un symbole théologique, et tombe sous le contrôle de la théologie : l'Église peut et doit intervenir. Il y a plus, non seulement la théologie est alors compétente,

mais elle est seule compétente; la science cesse de l'être, elle envahit un domaine qui ne peut ressortir, en aucune façon, à son autorité. En résumé, l'Eglise juge les résultats des spéculations doctrinales, et non les résultats des expériences; elle respecte les droits de la science, mais elle ne saurait créer un privilège en sa faveur, lui permettre de devenir pour le dogmatisme un prétexte à exception[1].

Nous nous souvenons d'avoir lu dans une correspondance de Rome un trait bien simple, qui probablement est passé inaperçu, et où se trouve mise en vive saillie cette répartition de compétence qui nous occupe. Un bon chanoine italien demandait au Souverain Pontife de bénir et d'approuver une découverte scientifique qu'il venait de faire. Il s'agissait, croyons-nous, d'une application nouvelle de l'électricité à la télégraphie. Pie IX lui répondit, avec cette spirituelle bonhomie qui n'était qu'un mélange de finesse et de loyauté : « Eh! mon cher chanoine, *mio caro canonico*, il est des gens qui voudraient restreindre mon autorité doctrinale, et vous voulez l'étendre aux mathématiques et à la physique; adressez-vous au P. Secchi; il en sait plus long que moi là-dessus. » Si ce petit dialogue n'était pas vrai, il resterait du moins très vraisem-

1. C'est là le véritable sens de ces paroles de saint Thomas : « Non pertinet ad sacram doctrinam probare principia aliarum scientiarum, sed solùm judicare de eis. » (*Sum. Theol.*, 1 P., Q. 1ª, art. 6.)

blable. De même que le Souverain Pontife, l'Église, la théologie, la Bible nous disent bien haut : « Je n'ai pas mission d'enrichir le trésor de la science profane ; adressez-vous à ceux qui en savent plus long que nous là-dessus. »

CHAPITRE QUATRIÈME

§ I. L'Apologétique chrétienne; principes et tradition.
§ II. Conditions nouvelles de l'Apologétique en face de la science moderne; ses devoirs, ses droits, sa force.

Sciendum est quod circa inceptionem rerum ... in his quæ de necessitate fidei non sunt, licuit sanctis diversimode opinari, sicut et nobis.

« N'oublions pas que dans les questions d'origine,... pour tout ce qui n'est pas absolument de foi, les saints docteurs purent embrasser librement les opinions les plus diverses; nous avons les mêmes droits. »

(S. Thomas D'AQUIN, 2 dist. 2, q. 1, a. 3.)

§ I.

L'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE; PRINCIPES ET TRADITION.

Les principes de l'apologétique chrétienne, les règles supérieures qui dominent et caractérisent toute défense de la vérité religieuse n'ont pas changé et ne peuvent changer. Mais l'application des principes, la mise en œuvre, la tactique, la langue, les programmes ont été successivement transformés, adaptés au génie des peuples et des temps, en constante harmonie avec les besoins, les

lumières, les aspirations de chaque siècle. Il n'y a pas de vérité plus fortement éclairée par l'histoire que celle-là.

C'est en nous basant sur les enseignements de la tradition chrétienne, de l'expérience des siècles, aussi bien que sur les prescriptions les plus élémentaires de la logique et du simple bon sens, que nous essayerons d'établir les conditions de l'apologie chrétienne en face de la science moderne, ses devoirs et ses droits.

Lorsque la défense de la foi s'adresse à ceux qui sont en dehors de l'Eglise, τοῖς ἔξω, tels que furent les rhéteurs et les sophistes païens des premiers siècles, tels que sont aujourd'hui les savants positivistes ou nihilistes, elle porte plus particulièrement le nom d'*apologie*. S'il s'agit de défendre l'unité de la doctrine, les points essentiels de la croyance contre des chrétiens dissidents, des novateurs hérétiques, la discussion prend un caractère théologique et constitue la *polémique* religieuse. Enfin, dans le sein de l'unité catholique, lorsque ceux qui partagent la même foi et récitent le même symbole se séparent sur des questions libres, sur des opinions d'école, leurs disputes philosophiques ou théologiques sont plus exactement désignées par le mot *controverse*.

Dès la naissance du christianisme et dans la suite des temps, ces différents genres de luttes doctrinales, de combats pour la vérité sont constamment mais fort inégalement représentés. Lors-

que, poussée à bout par la violence et par la calomnie, la civilisation chrétienne sort des catacombes, se dresse ouvertement en face de la civilisation antique pour montrer au monde sa divine supériorité sur le paganisme persécuteur, la voix de l'apologiste domine; le deuxième et le troisième siècles furent le règne de l'apologie. Les annales de l'humanité n'offrent pas de plus grand spectacle que ce long et formidable duel. Les défenseurs de la foi sont des païens convertis, des philosophes ralliés, d'un esprit élevé et cultivé, gardant le court manteau caractéristique, et couronnant presque toujours leurs éloquents plaidoyers par le martyre.

A partir du quatrième siècle, si fécond en docteurs et en orateurs de génie, après le triomphe légal du christianisme, l'activité des esprits se concentre sur l'interprétation de la doctrine, sur la définition des mystères, sur des questions de dogme et de morale; la polémique contre les erreurs théologiques absorbe tout. Il en sera de même au commencement des temps modernes, à l'apparition de la grande hérésie protestante, du libre examen en matière de religion.

Dans les siècles de foi, aux époques les plus actives et souvent créatrices du moyen âge, la controverse sur les opinions libres se mêle à la haute théologie et passionne les intelligences les plus vigoureuses, les plus subtiles. Les diverses écoles théologiques, également soumises aux prescrip-

tions essentielles de la foi, creusent en tous sens le vaste champ de la spéculation.

Il est clair que si les principes et les procédés logiques, dans ces différents genres de luttes intellectuelles, restent invariables comme l'esprit humain lui-même, la nature des arguments, le point de départ et le point d'appui sont essentiellement distincts.

Dans la polémique contre l'hérésie, on ne peut invoquer les décisions doctrinales de l'Église, décisions souveraines dans la controverse entre catholiques. De même, dans une apologie du christianisme qui s'adresse aux incroyants, on ne peut s'appuyer sur l'autorité de la Révélation, autorité toute-puissante dans les discussions théologiques avec des chrétiens dissidents. Bien des confusions, bien des insuccès douloureux ont été et peuvent devenir encore les conséquences de l'oubli de ces règles élémentaires.

Il importe donc avant tout et par-dessus tout, au défenseur de la foi, d'interroger son époque, de reconnaître le terrain choisi par les adversaires, afin de pouvoir discerner et adopter l'unique base d'opérations vraiment sûre, les armes et la tactique les plus efficaces. C'est ce que nous avons fait dès les premières pages.

N'oublions pas la dure leçon qui nous fut donnée par la seconde moitié du dix-huitième siècle, et sachons en profiter. Troublés, déconcertés par les bruits confus et l'audace des assaillants, la

plupart des apologistes de ce temps-là firent fausse route dès le début : ils s'écartèrent des habitudes logiques de leurs devanciers. Certes, ils furent de savants théologiens, des soldats robustes ; mais, embarrassés de leurs lourds bagages, de leurs munitions, de leurs armes vieillies, ils se traînèrent péniblement à la poursuite d'une armée de tirailleurs ; leurs coups égarés ne portèrent plus. C'était, en réalité, la force, la vérité, la vie, sous les dehors de la détresse. « Il y eut à cet égard, dit un polémiste éminent, défaut de correspondance entre l'ordre réel et l'ordre logique, entre la matière de la discussion et sa forme nécessaire ; disproportion intellectuelle qui, toutes les fois qu'elle s'est présentée dans l'histoire des controverses, a mis dans un état passager de souffrance la cause de la vérité[1]. » C'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

Nous l'avons démontré par des témoignages et par des faits, l'état des esprits, actuellement en pleine révolte contre l'autorité de la foi, offre deux caractères dominants qui déterminent les devoirs de l'apologiste. Le premier caractère, c'est « le besoin intense », ou, plus exactement, la prétention de se rendre compte de tout. Cet « instinct » s'est développé dans le monde moderne, il y a introduit un élément inconnu jusqu'ici, du moins à un pareil degré. On n'admet plus rien sans en sa-

1. Mgr Gerbet, *Coup d'œil sur la controverse.*

voir le comment et le pourquoi. « Rien ne peut nous dispenser, dit le professeur Clifford, du devoir qui s'impose à tous de mettre en question tout ce que nous croyons. » C'est là un scepticisme réel qui a de profondes racines et qui se développe chaque jour.

Scepticisme avoué et recommandé en matière de religion et de philosophie, liberté absolue de penser, de douter et de nier, voilà le premier caractère.

Soumission aveugle à l'égard de la science ou de ce qui en porte la livrée, engouement universel poussé jusqu'à l'abdication de la conscience et de toute indépendance personnelle, voilà le second. — « Il n'y a point à s'étonner de ce prestige de la science, nous dit-on sans cesse; elle peut invoquer en sa faveur des prodiges et des bienfaits matériels sans nombre. Toutes les puissances merveilleuses que l'homme s'est appropriées dans ce siècle, elle les réclame comme ses œuvres et ses dons. Tout ce qui, dans le domaine des sens, environne notre vie lui appartient et lui rend journellement hommage. »

Deux mots peuvent donc résumer l'état des âmes autour de nous : scepticisme et fétichisme; scepticisme religieux, fétichisme scientifique. Ajoutez à cela l'opinion si obstinément soutenue, propagée, vulgarisée par l'école positiviste, que la science a le monopole de la certitude, et qu'elle est en opposition fatale avec la religion. « Partout où ré-

gnera cette opinion, on ne saurait espérer que la foi revivra. » Cela n'est que trop vrai. Comment pouvons-nous la renverser? à quelles conditions pouvons-nous assurer la victoire?...

§ II.

CONDITIONS NOUVELLES DE L'APOLOGÉTIQUE EN FACE DE LA SCIENCE MODERNE; SES DEVOIRS, SES DROITS.

Dans la crise religieuse que nous traversons, une des premières conditions de succès pour le défenseur de la foi chrétienne, c'est de professer en toute occasion une haute et sincère estime pour la science positive, pour la vraie science. Loin de la traiter en ennemie, il doit l'accueillir comme une alliée nécessaire, providentielle, la seule qui puisse, avec la vertu, ramener les âmes troublées ou égarées, rendre à la religion son ancienne et légitime influence sur les peuples.

Il est des chrétiens timides, je devrais dire pusillanimes, et surtout peu éclairés, qui en ont peur, qui « regardent comme un monstre un homme ayant deux yeux, l'œil de la science et l'œil de la foi », et condamnent comme une faiblesse dangereuse, presque comme une complicité coupable, toute opinion en matière libre, toute interpréta-

tion nouvelle, imposées par les découvertes les plus certaines. C'est ici surtout que la voix de la tradition est imposante et décisive.

« Le premier des biens, dit saint Grégoire de Nazianze, un des plus grands docteurs de l'Église, c'est la science; et je n'entends pas seulement la nôtre, qui s'attache au salut et à la beauté des biens spirituels, je parle aussi de la science profane, que tant de chrétiens, bien aveugles sans doute, rejettent comme pleine d'écueils et de dangers, comme éloignant de Dieu... Ne méprisons pas la science parce qu'elle déplaît à quelques-uns, et regardons ses ennemis comme des grossiers et des ignorants. Ils voudraient que tout le monde leur ressemblât pour cacher leur ignorance dans celle des autres. N'avoir que les mœurs ou la science toute seule, c'est n'avoir qu'un œil. Mais ceux qui brillent dans les deux à la fois, véritables ambidextres, ceux-là sont les parfaits [1]. »

Saint Augustin, « en qui se résume la science des Pères de l'Église », écrit à son tour : « Il arrive souvent qu'en ce qui regarde le ciel, la terre et ses divers éléments, le mouvement des astres, les éclipses, le retour des saisons, la nature des animaux, des plantes et des pierres, un incrédule a acquis, par l'expérience ou par le raisonnement, des connaissances très certaines. Il est vraiment honteux,

1. S. Gregor. Naz., *Oratio* XLIII, 10, 12. (V. *Revue des questions scientifiques*, t. VI, p. 31.)

souverainement dangereux pour la foi, qu'un chrétien, prétendant parler sur ces matières d'après l'enseignement des Écritures, soutienne en présence de savants, étrangers à nos croyances, de telles insanités (*ita delirare*), des erreurs tellement opposées à la vérité scientifique, qu'elles les font éclater de rire[1]. »

Ce n'est pas seulement une tactique habile pour un chrétien d'honorer la science, c'est aussi une question de dignité : il ne doit pas ressembler aux ennemis de sa foi, qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Mais ce n'est pas encore assez : pour assurer le triomphe de la vérité, il faut aimer et pratiquer la science, il faut s'emparer de chacune de ses découvertes, de son prestige, de sa popularité. Ici encore, nous devons invoquer l'enseignement de l'histoire, l'autorité de la tradition, les préceptes et les exemples des plus grands génies.

Les maîtres du didascalée, les chefs illustres de l'école chrétienne d'Alexandrie, Clément et Origène, ces deux puissants initiateurs qui eurent pour disciples les plus célèbres docteurs de l'Orient

1. Le texte latin est plein de vigueur : « Plerumque accidit ut aliquid de terra, de cœlo, de cœteris hujus mundi elementis, de naturis animalium, fruticum, lapidum, atque hujusmodi cœteris etiam non christianus ita noverit, ut certissima ratione vel experientia teneat. Turpe est autem nimis et perniciosum ac maxime cavendum, ut christianum, de his rebus quasi secundum christianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut, quemodmodum dicitur, toto cœlo errare conspiciens, risum tenere vix possit. » (*De genesi ad litt.*, lib. 1, n° 39.)

et préparèrent les splendeurs du quatrième siècle, n'eurent pas d'autre but, d'autre mot d'ordre que celui-là; ils s'emparèrent de la science de leur temps, des richesses de l'hellénisme, de tous les trésors de la philosophie antique pour en parer l'autel du vrai Dieu.

Dans des temps moins anciens, en plein moyen âge, la foi catholique fut vivement troublée, mise en péril par l'invasion de systèmes philosophiques et scientifiques qui semblaient, comme aujourd'hui, prêts à conquérir l'empire des intelligences, la popularité universelle. C'était la philosophie d'Aristote mal interprétée par les Arabes, altérée par des souvenirs du gnosticisme, se mêlant tout à la fois au dualisme oriental et au sensualisme mahométan. Les évêques, les docteurs, les universités s'émurent; saint Bernard fit entendre des cris d'alarme, Albert le Grand traça le premier la véritable voie à suivre, saint Thomas d'Aquin consomma la ruine de l'ennemi en lui prenant ses propres armes, tout son arsenal métaphysique et dialectique.

Entre cette époque et la nôtre, l'analogie est frappante en vérité. Aujourd'hui, les théories purement rationnelles n'occupent point le front de bataille; ce sont les sciences expérimentales, d'observation et d'investigation, les sciences physiques et naturelles qui troublent les consciences et semblent mettre la foi en péril. Voilà les richesses nouvelles, les forces vives, le formidable arsenal

dont il faut s'emparer ; telle est la noble tâche qui s'ouvre aux véritables continuateurs de la grande scolastique, aux vrais disciples de saint Thomas d'Aquin.

Nous sommes naturellement amené à des considérations véritablement importantes sur les devoirs, sur les conditions essentielles de l'apologie du christianisme à l'heure présente. Ce mot *scolastique* peut être pris dans deux acceptions très diverses : il peut signifier, en premier lieu, l'ensemble des procédés dialectiques et la somme des solutions philosophiques ou théologiques, c'est-à-dire une méthode et une doctrine. L'une et l'autre atteignirent leur plus haut degré de perfectionnement, leur expression la plus complète au treizième siècle, particulièrement dans la personne et les œuvres de saint Thomas d'Aquin.

Le mot *scolastique* peut être aussi appliqué à un programme d'études, à l'ensemble des thèses, des questions proposées, débattues dans les diverses écoles théologiques, quelques-unes très élevées, très propres à éclairer la profondeur des mystères, d'autres purement curieuses, subtiles, ou même absolument oiseuses, comme celles qui encombrèrent la fin du quatorzième siècle. Or, sans parler des excès de ce genre, de la dialectique ainsi dégénérée qui, selon l'expression de Bossuet, avait été une tache pour la théologie bien loin de lui être utile [1], il est évident que même les meilleurs pro-

1. « Ad contaminandam potius quam ad tractandam theolo-

grammes de la scolastique, très féconds, très suffisants autrefois, ne le sont plus aujourd'hui. Ils furent déjà profondément modifiés, allégés d'une part, complétés de l'autre, pendant la lutte contre les protestants, et sous l'inspiration du Concile de Trente. La science des faits, l'érudition et la critique y prirent une large et glorieuse place. Désormais, la science de la nature doit y trouver la sienne non moins large, et, si on sait vouloir, non moins glorieuse.

Un grand nombre de questions utilement agitées dans les siècles de foi ne sauraient intéresser, encore moins éclairer et guérir une époque sceptique et se targuant de positivisme comme la nôtre; nos adversaires sont trop vivants et trop pressants pour qu'il soit permis de s'attarder à combattre des fantômes[1]. Un grand nombre de problèmes, qui

« giam. » Saint Augustin a stigmatisé lui aussi les anciens abus de la dialectique : « Fuerunt quidam philosophi subtilia multa « tractantes, dividentes, definientes, ratiocinationes acutissi- « mas concludentes, libros implentes, suam sapientiam buccis « crepantibus ventilantes. (*Tract.* 45, *in Joan.*)

1. Vers la fin du dix-septième siècle, Mabillon écrivait dans son *Traité des études monastiques :* « Si en parlant des questions inutiles que l'on pourrait retrancher de la théologie scolastique j'ai apporté pour exemple plusieurs questions... et généralement la plupart de celles qui regardent le *quomodo ;* je n'ai pas cru choquer en cela les théologiens scolastiques... Que si après tout on ne trouve pas bon que j'ai apporté ces exemples, je consens qu'on n'y ait aucun égard, pourvu qu'on m'accorde ce que je demande, qu'il est à propos de retrancher de la théologie scolastique les questions inutiles. » (*Traité des études monastiques.* Avertissement.)

n'etaient pas même pressentis dans ces temps reculés, sollicitent aujourd'hui l'attention universelle. Les seules découvertes de notre siècle ont renouvelé le champ de l'apologétique comme les eaux d'un fleuve débordé changent l'aspect des plaines environnantes. Les voies anciennes ont été défoncées, de nouveaux sillons profondément creusés.

Avec sa double autorité de pape et de docteur, Léon XIII rappelait naguère cette impérieuse nécessité, ce devoir pressant de perfectionner notre armure, de compléter la science traditionnelle par la science de chaque siècle. Après avoir parlé des « graves raisons qui sont de tous les temps » et qui demandent aux prêtres, aux défenseurs de la foi, de grandes et fortes vertus, le Souverain Pontife ajoute :

« Les temps où nous vivons exigent plus encore. La défense de la foi catholique réclame aujourd'hui une doctrine qui ne soit pas vulgaire, mais éminente et variée ; une doctrine qui n'embrasse pas seulement la science sacrée, mais aussi la science philosophique, enrichie de toutes les découvertes physiques et historiques. Il faut déraciner les nombreuses erreurs de ceux qui s'efforcent de saper les fondements de la vérité chrétienne. Il faut lutter avec des adversaires très préparés, opiniâtres dans la controverse, qui empruntent perfidement des armes à toutes les branches de la science...

« Pour la philosophie, Nos lettres encycliques,

Æterni patris, ont tracé la voie et la meilleure méthode. Mais un grand nombre d'esprits distingués ont réalisé de belles et fécondes inventions ; il convient d'autant moins de les ignorer que les incrédules se saisissent avidement des progrès de chaque jour pour s'en faire des armes contre les vérités révélées. Il faut donc que le défenseur de la foi s'applique plus que par le passé à l'étude des sciences naturelles, et soit, en même temps, instruit dans les matières qui touchent à l'interprétation ou à l'autorité des Écritures[1]. »

Telle est la doctrine recommandée « aux défenseurs de la foi catholique » par le pontife restaurateur de la grande scolastique : une doctrine éminente et variée, riche de toutes les découvertes des temps modernes.

Ce n'est pas seulement le programme apologétique qui doit être, sous peine de stérilité, adapté aux habitudes d'esprit, aux nécessités de chaque époque, c'est encore la langue. Sans doute, la scolastique, comme toute science, peut et doit avoir un vocabulaire et des formules qui lui soient propres, pour l'usage et le grand avantage des initiés. Mais en dehors de l'école, sur la place publique, dès qu'il s'agit d'éclairer les âmes, de résoudre les problèmes soulevés par la science contemporaine, elle doit être accessible, intelligible à tous, elle

1. *Lettre encyclique* du 15 février 1882.

doit parler pour tous. Trop souvent on persiste à vouloir résoudre des difficultés toutes nouvelles par des formules stéréotypées depuis des siècles. Notre langue nationale est assez riche, assez précise, assez transparente pour énoncer clairement tout ce qui est bien conçu.

Nous ne connaissons rien de plus instructif à cet égard, rien de plus éloquent que l'odyssée philosophique du plus ancien des apologistes martyrs, élevé dans le paganisme, et frappant à la porte des écoles les plus célèbres pour s'enquérir de la vérité sur Dieu, sur la destinée humaine. Saint Justin nous le raconte ainsi lui-même :

« Je me mis tout d'abord sous la conduite d'un philosophe stoïcien ; mais je m'aperçus bientôt que je ne faisais aucun progrès dans la connaissance du vrai Dieu ; car lui-même n'en savait rien, et il ne jugeait pas même que cette science fût nécessaire. Je m'adressai alors à un péripatéticien, homme d'une grande finesse d'esprit, du moins à ce qu'il croyait. Au bout de quelques jours il me pria de convenir avec lui des honoraires, afin que, disait-il, notre commerce devînt plus fructueux. Je quittai ce maître, ne le jugeant pas même digne du nom de philosophe. Toujours animé du désir d'apprendre, j'allai trouver un pythagoricien, philosophe d'une grande réputation et fier de son savoir. Or, la première question qu'il m'adressa fut celle-ci : « Connaissez-vous la musique, l'as-« tronomie, la géométrie ? car n'espérez pas com-

« prendre mes leçons si vous n'êtes préalablement « initié à ces diverses connaissances. » Là-dessus, il me fit un pompeux éloge de cette discipline préliminaire. Je lui confessai mon ignorance en cette matière, et, sans pousser plus avant, il me renvoya[1]. »

Gardons-nous d'imiter ce maître pythagoricien ; n'exigeons pas de ceux que nous voulons ramener à la foi chrétienne une discipline préliminaire trop lourde pour leurs épaules ; gardons-nous de mettre l'éternelle vérité au prix d'initiations impossibles aux modernes générations.

Nous venons de résumer les devoirs de l'apologiste chrétien en face de la science ; les devoirs supposent des droits. Une des premières conditions de succès dans cette lutte formidable contre l'erreur contemporaine, contre la négation totale, c'est de laisser à l'apologiste la liberté de ses mouvements. Sa tâche est assez difficile, assez ardue sans qu'on vienne embarrasser sa marche, entraver ses opérations, surcharger ses épaules des opinions d'école, des doctrines particulières, des interpré-

1. Après avoir vainement passé quelque temps à l'école d'un platonicien, saint Justin rencontra sur les bords de la mer un vénérable vieillard qui lui parla sa langue, qui lui montra la simplicité, la clarté, la beauté de la foi chrétienne, et il se convertit : « Je trouvai que cette philosophie-là seule était sûre et utile ; quiconque la médite jouira d'un repos plein de douceur. » (*Dialogue avec Tryphon*, II, VIII.)

tations plus ou moins respectables, et certainement libres, en philosophie, en théologie, en exégèse.

Dans l'étude de la patrologie, deux enseignements pratiques m'ont toujours paru se détacher fortement et se recommander à l'attention des théologiens voués à l'interprétation et à la défense de la doctrine. — Les Pères et les Docteurs de l'Église consacrèrent toutes leurs forces à combattre les hérésies vivantes, à préserver les âmes des dangers les plus pressants, sans perdre un temps précieux, comme cela arrive trop souvent aujourd'hui, à décrire minutieusement, à réfuter longuement des erreurs mortes ou du moins inoffensives, et qui n'ont peut-être plus un seul représentant au monde. — Les Pères et les Docteurs de l'Église, pour tout ce qui n'était pas de l'essence même de la foi, professèrent librement les opinions les plus diverses, ouvrant des voies nouvelles, attirant à eux toute lumière sacrée ou profane, et préparant ainsi le grand édifice théologique. Il en fut de même à ces époques si fécondes du moyen âge dont nous venons de parler. Nulle part on ne rencontre plus de hardiesse, plus d'indépendance que chez les docteurs de la scolastique. Ils suivaient librement la trace de leurs ancêtres des premiers siècles : *In his quæ de necessitate fidei non sunt, licuit sanctis diversimode opinari, sicut et nobis.* Et comment auraient-ils pu, sans cela, organiser, systématiser la doctrine, édifier une Somme théologique? Pour une telle œuvre, pour atteindre cette

hauteur de vol, il faut pouvoir déployer librement les ailes.

Nous avons trouvé, nous, la science toute faite, les compendiums tout rédigés. Ce qui n'entre point dans ce moule trop étroit nous paraît une nouveauté dangereuse et nous effraye. Et pourtant, aujourd'hui, comme aux époques d'initiation, comme au douzième et au treizième siècles, il faut des moules nouveaux, assez larges pour contenir toutes les formes nouvelles du progrès, toutes les conquêtes de la science; il faut à l'éternelle jeunesse de l'Église la Somme théologique des temps modernes.

Celui qui a reçu la belle et féconde mission de défendre la foi ébranlée dans ses fondements, d'éclairer les consciences profondément troublées dans leurs croyances les plus chères, doit pouvoir marcher sans crainte vers le but. Il ressemble au pionnier d'un nouveau monde : obligé de se frayer un passage à travers les broussailles, il est moins à l'aise que ceux qui ont toujours suivi des sentiers battus. Les yeux fixés sur ses modèles des grands siècles chrétiens, toujours attentif au moindre signal de l'Église et du Saint-Siège, il n'a pas à tenir compte des étonnements de la routine, des susceptibilités doctrinales, respectables sans doute, mais où l'habitude joue le plus grand rôle et où l'orthodoxie n'est pour rien.

Il est un mot particulièrement redouté de ceux qui ont voué leur temps et leurs forces à démon-

trer l'accord de la science et de la foi, un mot dont on use, dont on abuse inconsidérément, dans ces temps si difficiles, au risque de paralyser les volontés les plus droites et les meilleurs esprits. Lorsque, à la suite d'un progrès réel de la critique historique, après une découverte rigoureusement constatée, une conquête définitive du savoir humain, l'apologiste abandonne ou modifie, à l'égard de certains faits ou de certains textes, des opinions anciennes mais libres, des interprétations auxquelles on s'était habitué et qui sont démontrées fausses, on qualifie cela de regrettable *concession*.

Cette tendance malheureuse date de loin. Dès les premiers pas de l'Église, le Concile de Jérusalem, présidé par saint Pierre, déclara qu'on ne devait pas imposer aux païens nouvellement convertis certaines prescriptions mosaïques, et consacra ainsi une doctrine regardée jusque-là, par de très hauts esprits, comme une regrettable concession. On pourrait citer d'autres exemples plus ou moins célèbres. Nous en rappellerons un seul qui date de ce temps-ci et dont les témoignages sont encore vivants. Lorsque, après les révélations dûment constatées de la géologie, de vrais savants et des croyants sincères proposèrent de substituer aux jours de vingt-quatre heures des époques indéterminées, il y eut une violente et très longue protestation contre une concession si regrettable. Aujourd'hui, chez les exégètes, elle est devenue

une sorte de lieu commun ; pour quelques-uns d'entre eux, elle n'est même plus suffisante.

Voici des paroles pleines de sens, publiées dans un recueil qui se pique, avec raison, d'une rigoureuse orthodoxie : « Le devoir du théologien est de ne point étouffer de son autorité privée, et à cause de ses préférences de doctrines, une opinion très utile à l'apologétique et au salut des âmes. Ce serait agir avec peu de sagesse que de rejeter *a priori* toute nouveauté, fût-elle même très utile, parce qu'il peut y avoir des nouveautés dangereuses... Dire que l'Église se tait uniquement par indulgence, tout en réprouvant en silence, c'est affirmer ce qui est en question [1]. »

J'ai exposé la crise philosophique et religieuse que nous traversons, dans toute sa réalité, « dans toute sa terreur ». Plus d'un peut-être m'accusera de grossir le danger, d'exagérer le mal ; je puis donc ajouter, sans être soupçonné d'optimisme, qu'avec une apologétique savante et libre, telle que j'ai essayé de la décrire, on pourrait espérer pour le christianisme des journées glorieuses et de belles victoires.

Ah ! si nous comprenions bien notre force à nous, catholiques, si nous savions nous jeter hardiment dans cette mêlée confuse, prendre la place qui nous convient à la tête de ce mouvement désordonné mais si puissant de la pensée moderne,

1. *Controverse*, octobre 1883, p. 128.

de la science moderne! Seuls nous avons le point d'appui et le levier, c'est-à-dire de quoi soulever le monde. Les vérités métaphysiques, les certitudes de la foi, voilà le point d'appui; les procédés traditionnels de la saine dialectique, voilà le levier [1]. On nous accorde « la saveur et l'accent [2] », c'est-à-dire la conviction, l'âme, la vie; que faut-il de plus? Puissé-je être entendu de ceux qui dirigent l'éducation religieuse et théologique des temps prochains!

1. Pour comprendre jusqu'où peuvent descendre les esprits les plus distingués lorsque tout point d'appui manque, lorsque la vraie discipline dialectique fait défaut, il suffirait de lire ces conclusions d'un savant article de M. Alfred Fouillée :

« ..... Il faut transformer le plus de matière possible en pensée et en sentiment... Peut-être, dans l'univers, les forces qui s'ignorent encore arriveront-elles peu à peu à se connaître, puis à s'entr'aider et à s'organiser. Que de forces ou de combinaisons possibles de forces qui ne sont pas encore parvenues à la conscience d'elles-mêmes! C'est seulement depuis cent ans que l'électricité — qui, pourrait-on dire, avait dormi des siècles dans l'inconscience — est arrivée à se connaître par l'intermédiaire du cerveau humain. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1882, p. 435.) M. Renan, qui a choisi pour dernier refuge de ses doctrines philosophiques et religieuses le principe de contradiction, qualifie de « barbare et enfantine » la scolastique du treizième siècle! (*Ibid.*, 15 décembre 1881, p. 759.)

2. *Ibid.*, 1er janvier 1881.

CHAPITRE CINQUIÈME

§ I. L'exégèse et l'apologie scientifique de la foi ; deux systèmes opposés : Concordisme, Idéalisme.
§ II. Système intermédiaire : Concordisme idéalisé; liberté de l'exégèse.

> Les chercheurs qui travaillent à écarter toute apparence de conflit entre les découvertes modernes et la Bible ne doivent pas se laisser intimider par des cris pareils à ceux qu'a fait pousser mon interprétation du premier chapitre de la Genèse.
>
> (Mgr Clifford, *Annales de philosophie.*)

§ I.

L'EXÉGÈSE ET L'APOLOGIE SCIENTIFIQUE DE LA FOI : DEUX SYSTÈMES OPPOSÉS : CONCORDISME, IDÉALISME.

Les rapports de l'Écriture sainte avec la science, de la Bible avec la nature, tiennent une si grande place dans l'apologétique contemporaine, qu'il nous a paru utile de consacrer un chapitre spécial à l'exégèse biblique, considérée à ce point de vue. Ces questions sont vastes, délicates; elles ont occasionné bien des confusions regrettalbes, provoqué d'interminables et stériles débats;

il n'y en a pas de plus populaires dans les deux camps opposés des croyants et des incroyants. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser dans ses détails une pareille matière; il vaut mieux la simplifier. Nous donnerons brièvement quelques indications synthétiques, en insistant principalement sur certaines règles générales, qui, si elles sont bien comprises, suffiront pour résoudre les difficultés particulières.

Ce qui étonne, ce qui peut même déconcerter, tout d'abord, c'est le nombre et la diversité des systèmes d'interprétation du texte sacré, dans ses rapports avec l'explication de la nature. Si l'on entreprenait de les définir ou seulement de les énumérer, la série même incomplète paraîtrait plus fatigante qu'instructive. Pour arriver à des notions claires et justes, qui permettront de se prononcer en connaissance de cause, il suffira de distinguer les deux tendances extrêmes, les deux principes opposés auxquels se rattachent, de près ou de loin, les méthodes exégétiques connues ou même possibles, — le principe *concordiste* et le principe *idéaliste*. Ces expressions, déjà usitées dans de savants ouvrages spéciaux, peuvent être acceptées; elles sont suffisamment intelligibles et faciliteront un exposé plus rapide d'un sujet très complexe. Il s'agit uniquement ici, on le comprend, de l'interprétation littérale ou naturelle des Écritures; les divers sens mystiques — allégorique, tropologique ou anagogique — ne sauraient

intéresser directement une apologie scientifique de la foi.

La méthode concordiste compte de vénérables ancêtres dans la longue histoire de l'exégèse chrétienne : elle conserve aujourd'hui encore des partisans sincères et autorisés. Selon eux, la Bible renferme un ensemble d'affirmations scientifiques ; un très grand nombre de textes visent les faits de la science pure. Il suit de là, pour l'apologiste chrétien, l'obligation de soutenir, jusque dans les détails, la vérité absolue de tous ces passages de l'Écriture, l'accord positif entre chacun de ces enseignements et les découvertes successives de la science.

Le système idéaliste se rattache à l'école judæo-alexandrine, et peut se réclamer des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, depuis les maîtres du didascalée, Clément et Origène, jusqu'à saint Augustin. Le nombre de ses défenseurs, plus ou moins déclarés, augmente chaque jour avec les nécessités de l'apologétique et les progrès de la science. Née à Rome, cette impulsion dans une voie plus large, plus rationnelle, plus conforme à la vraie tradition des saints Pères, s'est fortement accentuée en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Italie ; en France, elle rencontre plus d'hésitation et de préjugés [1].

1. Il serait difficile de le contester, l'exégèse biblique, l'interprétation de l'Écriture, dans les matières mixtes et certainement

Le point de départ, le principe même de l'exégèse idéaliste est directement opposé au précédent : « La sainte Écriture n'a rien de commun avec les sciences profanes; elle a positivement évité de nous instruire en cet ordre de choses, elle ne poursuit jamais que des fins religieuses. Le devoir du théologien exégète est de dégager la Bible de tout conflit avec les sciences profanes, de toute responsabilité vis-à-vis d'elles. S'il parvient à rendre tout antagonisme impossible, en séparant, en isolant les deux domaines, son but est atteint, son but est uniquement l'accord négatif. »

Il est aisé de montrer les sérieux inconvénients qui résultent de chacun de ces deux systèmes contraires, lorsqu'ils sont trop rigoureusement appliqués. La tendance concordiste étroitement préoccupée des détails est presque toujours stérile et le plus souvent dangereuse. Lorsqu'on a interrogé, pressé, torturé en tous sens les textes sacrés, épuisé les ressources de la philologie, de la critique, de l'hypothèse, il arrive que ces expli-

libres, est plus timide chez nous que partout ailleurs. Faut-il attribuer cette timidité relative à une infériorité dans les études bibliques? On pourrait tirer cette conclusion de certaines appréciations critiques, récemment publiées, trop sévères à coup sûr et d'ailleurs incomplètes. Ne serait-il pas plus vrai de dire qu'en France l'habitude et le tempérament national portent à voir dans un scrupuleux concordisme plus de piété, plus de respect à l'égard des saintes Écritures? C'est l'orthodoxie sentimentale mise à la place de l'orthodoxie raisonnable et raisonnée.

cations dites conciliatrices, mais surtout ingénieuses, subtiles, ou même bizarres, se détruisent les unes des autres; il arrive plus fréquemment encore, qu'une conclusion provisoire de la science, une prétendue découverte à laquelle on s'était efforcé, à si grands frais, d'accommoder un passage de l'Écriture, sont démenties par une découverte nouvelle; et il faut se résigner à battre en retraite, il faut recourir à quelque autre expédient conciliateur. Ces variations indéfinies, loin de profiter à l'exégèse, nuisent à son autorité, à sa dignité. Un savant évêque les flétrissait, trop sévèrement peut-être, du nom de palinodies. Les exemples et les leçons de ce genre ne furent jamais plus multipliés qu'en notre siècle, parce que les révélations de la science n'avaient jamais été plus nombreuses et ses théories plus éphémères.

On comprend, dès lors, comme nous l'avons déjà dit, que les exégètes contemporains les plus clairvoyants, les plus autorisés manifestent leur préférence pour une méthode plus large et plus féconde[1].

1. Cette tendance est très marquée dans un ouvrage récent de Bernhard Schæfer, *la Bible et la Science*, dont il serait difficile de contester la sagesse et l'autorité. Le savant professeur d'exégèse de Münster dit dans sa préface : « La sainte Écriture n'empiète pas sur la science ; elle ne poursuit jamais que des fins religieuses ; en proposant les vérités du salut, elle use d'un mode d'exposition populaire et du langage des apparences ; telles sont mes bases. » (Voir le résumé critique de M. de Foville, *Revue des questions scientifiques*, t. XXII et XXIII.)

Le journal *l'Univers*, qu'on ne saurait accuser de faiblesse en matière de concession, publiait dans les numéros du 25 et

Mais il est bon d'ajouter, et nous insistons sur ce point, que cette tendance opposée offre aussi ses dangers, et qu'il importe de se tenir en garde contre un idéalisme exagéré.

On ne peut, en effet, admettre, sans imprudence, sans une sorte d'abdication, que l'unique but de l'apologiste est de montrer un accord négatif, l'absence de contradiction et même de « contrat réel » entre les textes inspirés et les sciences de la nature. L'apologiste peut et doit aller plus loin, sous peine de livrer des positions maîtresses qu'il regretterait amèrement plus tard d'avoir abandonnées.

Il y a dans la Bible, en ne prenant que les grandes lignes, des enseignements qui ne sauraient être isolés des enseignements parallèles de la science. Nous le prouverons surabondamment dans ce simple Manuel ; mais nous pouvons donner dès à présent, comme exemple, le développement successif et progressif de la vie sur le globe, nettement affirmé de part et d'autre. Bien plus, pour quelques-unes de ces affirmations de la Bible, inséparables des arffimations scientifiques correspon-

du 29 novembre 1882, sur la question des six jours de la création, un travail assurément très sage et très modéré, mais dont l'auteur avait su tenir compte des résultats positifs de la géologie. La rédaction du journal le faisait procéder des réflexions suivantes : « Ce travail, que nous publions aujourd'hui, date d'une quinzaine d'années. A cette époque il eût été peut-être *prématuré* de le publier. Après les controverses récentes, il est de circonstance. » Ce simple fait montre bien le chemin parcouru dans ces derniers temps.

dantes, il existe des interprétations autorisées, engageant la foi, par exemple l'unité de l'espèce humaine. Il y a dans ces questions — et c'est là un des caractères indéniables du livre inspiré — un accord positif, non pas seulement dans ce sens que les enseignements de la révélation ont pu guider le savant dans ses recherches, mais bien en ce que la même vérité clairement énoncée dans la Bible a été, dans la suite des temps, et principalement dans le nôtre, librement et définitivement constatée par la science.

§ II.

SYSTÈME INTERMÉDIAIRE : CONCORDISME IDÉALISÉ, LIBERTÉ DE L'EXÉGÈSE.

De tout ce que nous venons de dire il est aisé de conclure que la méthode à la fois la plus sûre et la plus féconde d'interpréter la Bible, dans ses rapports avec les sciences de la nature, sera une méthode intermédiaire, qui peut se résumer ainsi :

Dans les grandes lignes, pour toutes les affirmations absolument claires, vraiment autorisées de l'Écriture, affirmations rares sans doute mais réelles, démontrer l'accord positif avec les certitudes parallèles de la science; exemple : unité de l'espèce humaine.

Éviter les préoccupations de détail, les subtilités

concordistes, bonnes tout au plus à fournir de nouveaux chapitres à la trop longue histoire des variations exégétiques.

Pour maintenir le principe de l'inspiration, distinguer avec soin la vérité scientifique absolue de la vérité relative ; le langage *scientifique* du langage *véridique*[1].

Cette théorie modérée, qui emprunte aux théories extrêmes ce qu'elles ont de vrai, ne saurait être considérée comme nouvelle, seulement les nécessités actuelles de l'apologétique font mieux apprécier son efficacité. Elle a été appliquée à l'interprétation de l'œuvre des six jours par le Dr Güttler, qui l'appelle *théorie concordiste idéalisée;* le nom importe peu, mais le principe et la règle de conduite qu'il exprime sont excellents. Le professeur Schæfer, malgré ses prédilections pour les fins exclusivement surnaturelles des saints Livres, déclare la théorie concordiste idéalisée supérieure aux deux autres : « Nous pensons, dit M. de Foville, que c'est sur un certain compromis

1. Dans les passages le plus souvent mis en cause, depuis le système de Ptolémée jusqu'à la classification du lièvre, l'Écriture use d'un mode d'exposition populaire, du langage des apparences, c'est-à-dire intelligible ; il y a vérité relative. L'erreur positive, absolue, si légère, qu'elle soit, est incompatible avec le principe de l'inspiration. « Imaginerez-vous, dit M. Faye, que Dieu ait autrefois révélé la vérité sur un point quelconque. Mais personne ne l'aurait comprise. Aujourd'hui encore, nous ne le comprendrions pas : les mots manqueraient pour l'exprimer. » (*De l'Origine des mondes*, etc.)

de concordisme et d'idéalisme que la conciliation des systèmes divergents doit s'opérer dans une mesure croissante. »

Une interprétation comparée, une simple application partielle de chacun de ces trois systèmes au récit de la création, en fera mieux comprendre le caractère et la portée. — Le concordisme, après avoir abandonné, non sans peine, les jours de vingt-quatre heures (il en est qui y tiennent encore) s'efforcera de maintenir un parallélisme minutieux et continu entre l'ordre chronologique indiqué par Moïse, et la succession de chaque époque, de chaque phase cosmique, géogénique, paléontologique. Ainsi, sans parler de la création de la lumière et des astres, qui a défrayé de longs et savants débats, il épuisera la série des faits observés, des hypothèses, des interprétations plus ou moins ingénieuses, pour démontrer, conformément au récit biblique, la priorité de la plante sur l'animal, etc.

L'idéalisme, avec saint Augustin, tranche la difficulté d'un mot : il fait abstraction de tout ordre chronologique. Moïse a tracé le tableau de la création simultanée en suivant un ordre purement logique : *Eadem dies septies repetita*. On a même été plus loin et dépassé la mesure en refusant au premier chapitre de la Genèse tout caractère historique.

Le système intermédiaire, le concordisme idéalisé, ne s'embarrassera jamais d'une thèse encore

douteuse, soit du côté de la science, soit du côté de l'exégèse, et qui n'intéresse nullement la véracité des Livres saints, le principe de l'inspiration. Mais il maintiendra, dans le récit de la création, la merveilleuse harmonie des affirmations claires de la Bible et des conclusions certaines de la science : la nébuleuse initiale, homogène ou le chaos, une longue période azoïque précédant l'être organisé, la progression ascendante dans l'ensemble des manifestations de la vie, l'apparition relativement récente de l'homme, l'unité de l'espèce humaine.

Saint Thomas d'Aquin, parlant de l'interprétation littérale touchant l'ordre chronologique, qui fut celle des maîtres cappadociens et de la majorité des Pères, reconnaît qu'elle s'accorde mieux avec le texte sacré, du moins en apparence, *magis consona videtur litteris quoad superficiem ;* mais celle de saint Augustin lui paraît plus rationnelle, plus efficace, pour défendre la sainte Écriture contre les railleries des incrédules, *rationabilior, magis ab irrisione infidelium scripturam defendens.* « Le Docteur angélique ne tolérait pas seulement, mais, à prendre l'ensemble de ses œuvres, il favorisait positivement le mode d'interprétation idéale vers lequel le grand évêque d'Hippone penchait plus que vers tout autre[1]. » Il nous sera permis de croire que si l'auteur de la *Somme*

1. *Revue des questions scientifiques*, juin 1883.

avait pu être témoin des récentes révélations de la science et de leur harmonie avec les grandes lignes de la Bible, il s'en serait emparé pour glorifier la foi chrétienne, comme il le fit de la philosophie d'Aristote et de la science de son temps.

Chacun est libre assurément de s'attacher au système exégétique qui lui paraît le meilleur, mais nul n'a le droit de condamner ceux qui pensent autrement. La controverse très ardente et très savante suscitée par la théorie de Mgr Clifford aura du moins ce résultat heureux : elle rendra manifeste aux yeux de tous, la liberté que l'Église laisse à ses défenseurs. Après plusieurs années de lutte, l'évêque de Clifton persiste à soutenir que « les trente-quatre premiers versets du livre de la Genèse ne sont pas une narration historique de la manière dont le monde fut créé, mais une dédicace des jours de la semaine à la mémoire de la création. » Nous pensons qu'il se trompe ; mais il peut affirmer avec raison qu'aucun de ses adversaires « n'a songé à l'accuser d'avoir parlé contre la foi [1]. »

On a vu de graves théologiens aller trop loin, en déclarant tel ou tel système scientifique faux et presque hérétique, et en le condamnant comme tel. « La cause de cette erreur, dit le Dr Schæffer, est cette coutume autrefois générale, et que l'on rencontre encore aujourd'hui chez bien des catho-

1. *Dublin Review*, avril 1883.

liques, de chercher dans les Livres saints, interprétés à la lettre, des lumières qu'ils n'ont pas pour but de nous offrir sur les problèmes de physique, d'astronomie ou de biologie; de faire de la Bible une sorte de critérium de la vérité dans les sciences, de mêler à tout propos les textes sacrés aux controverses sur les phénomènes de la nature. »

Voilà où serait le vrai danger : la condamnation de Galilée, « fait unique dans l'histoire de l'Église, peut être regardée comme une intervention solennelle de la Providence pour établir la distinction radicale des deux ordres de vérité, le naturel et le surnaturel, aussi bien que leur indépendance mutuelle dans les limites de leur objet propre. Si l'erreur commise par la cour romaine a été rendue possible une fois, c'est pour que le renouvellement en devînt à tout jamais impossible. »

On voit encore des théologiens non moins graves soutenir que « le côté exégétique ne saurait être en aucune manière subordonné aux révélations de la science; qu'avant tout essai de conciliation, il est nécessaire de bien établir le vrai sens du texte ». Ils ne songent pas assez que les enseignements certains, que les hypothèses vraiment sérieuses de la science, peuvent constituer un des éléments indispensables pour établir « le vrai sens du texte ».

« L'apologiste de notre siècle ne fait que marcher sur la trace des Pères de l'Église et se conformer à leurs principes, en interprétant la parole

de Dieu à l'aide des lumières que lui fournit la science. De même qu'il a le devoir de mettre à profit les découvertes archéologiques, historiques, géographiques, philologiques pour expliquer les passages jusqu'ici restés obscurs, ou même mal compris, de même est-il obligé de se servir des découvertes scientifiques, quand elles sont certaines, pour fixer le sens des endroits de la Bible qu'elles peuvent éclaircir. En ce point, au lieu d'être infidèle à la tradition de l'Église, il ne fait que suivre les exemples du passé[1]. »

L'autorité de la tradition, les décisions infaillibles de l'Église concernant la fidélité des versions et le sens des textes, s'exercent sur ce qui regarde directement ou indirectement la foi et les mœurs. Pour toutes les interprétations libres, historiques, chronologiques, scientifiques, la tradition, même constante et universelle, peut être modifiée par les conséquences d'une découverte. L'Église appelle, loin de le repousser, le secours des sciences humaines; elle attend avec une patience sereine, elle accueille avec une joie reconnaissante toute lumière qui ne peut être qu'une confirmation nouvelle de sa divinité.

C'est, en vérité, un bien beau et bien consolant spectacle que le triomphe permanent de la Bible à travers les siècles. Elle a été placée en face de la

1. *La Cosmogonie biblique d'après les Pères de l'Église*, par l'abbé Vigouroux.

négation absolue, et il a fallu démontrer l'existence d'un Dieu révélateur, la possibilité, la nécessité, la réalité d'une révélation. Elle a été placée en face de la critique particulièrement prétentieuse sinon redoutable à notre époque, et elle a dû justifier de son origine, de son authenticité, de son intégrité, de sa véracité. On imaginerait difficilement de quelles analyses minutieuses, impitoyables, de quelles discussions obstinées elle est sortie intacte et victorieuse. La grammaire, la philologie, l'archéologie, l'histoire, l'ethnographie, l'érudition, la topographie, l'esthétique, tout ce qui compose le long cortège de la critique rationaliste, lui ont tour à tour rendu un hommage forcé.

Enfin elle a été placée en face de la nature, et depuis longtemps déjà ces pages sacrées, où sont renfermés les secrets de l'origine et de la destinée humaine, passent et repassent à travers les flammes dévorantes de la science moderne, et subissent cette longue épreuve du feu, sans perdre un seul iota tracé par le doigt divin.

CHAPITRE SIXIÈME

§ I. Méthode d'exposition et de démonstration scientifique adoptée dans ce Programme.

§ II. La synthèse de l'erreur, « Summa contra Deum. »

§ III. Ordre des matières traitées; leur importance et leur attrait.

> Connaître la vérité scientifique, c'est repenser les pensées du Créateur.
> (KEPLER.)
>
> Oh! la lumière, la lumière, quelle ivresse!
> (H. REGNAULT.)

§ I.

MÉTHODE D'EXPOSITION ET DE DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE ADOPTÉE DANS CE PROGRAMME.

Notre espoir de faire quelque bien à ceux qui désirent raffermir ou recouvrer leurs croyances, et d'aider à la défense de la foi, est surtout fondé sur la méthode de démonstration que nous avons adoptée.

Ce qui rend aujourd'hui particulièrement difficile et laborieuse une apologie scientifique du christianisme, c'est la nature incertaine, le caractère irrégulier, souvent contradictoire, des théories

de la science, l'extrême mobilité de ses conclusions doctrinales. L'ancien émule de M. Gladstone à l'Université d'Oxford, devenu depuis prince de l'Église et l'un des grands théologiens catholiques, le cardinal Newmann, fait très bien ressortir la situation de l'apologiste chrétien en présence de ces variations de la libre pensée, du positivisme contemporain. « Une des plus grandes difficultés, dit-il, consiste dans l'embarras de préciser ce qu'il faut attaquer et renverser; des hypothèses sont soulevées pour tomber bientôt; il est difficile de prévoir celles qui resteront debout ou quel sera l'état de la science, par rapport à elles, d'année en année. Dans cet état de choses, un catholique est contraint de poursuivre ce qui ne sera bientôt plus que des fantômes, et d'inventer, en vue de quelques objections spéciales, une réfutation qui, avant d'être achevée, aura peut-être été rendue inutile par l'apparition d'une théorie plus récente et d'objections nouvelles[1]. »

Cela est parfaitement vrai. La science ne combat contre la religion qu'à « coups de provisoire »; il faut donc, si l'on veut aboutir, opérer soigneusement un premier triage, séparer les conclusions définitives, rigoureusement démontrées, d'avec les affirmations encore incertaines, les hypothèses, les systèmes prématurés ou certainement faux.

D'autre part, il est une seconde source de malen-

1. *Histoire de mes opinions religieuses*, 5e partie.

tendus non moins féconde, non moins funeste, qu'il faut s'efforcer de tarir à tout prix. Ce sont rarement les vérités de foi qui troublent les consciences sincères, avides de lumière, mais bien les fausses interprétations de ces vérités, les méprises historiques ou dogmatiques concernant certains problèmes mixtes, la confusion des choses révélées et des choses purement humaines. « Combien de tentations contre la foi, combien de doutes sont survenus à beaucoup d'hommes, à l'occasion de certaines dissonances entre les circonstances accidentelles et les doctrines[1]. » Il faut donc encore, si l'on veut aboutir, opérer un second triage « des éléments divins du problème religieux d'avec les éléments humains »; déterminer avec le plus grand soin les points que l'Église a décidés, et sur lesquels les découvertes ne sauraient avoir de prise. Tel sera notre rayon conducteur.

Pour éviter une double confusion également préjudiciable en matière de science et en matière de religion, pour constituer une sorte de programme permanent d'apologie chrétienne, indépendant, autant que possible, des variations de la science et des interprétations particulières du dogme ou de l'Écriture, voici la méthode qui sera scrupuleusement suivie.

En tête de chaque question, de chaque grand problème, de chaque point de la doctrine, attaqué,

1. Van Weddingen, *Apologétique fondamentale.*

obscurci, discuté ou seulement menacé, nous résumerons tout d'abord la vérité chrétienne, dans son expression la plus brève et la plus nette, l'enseignement de la foi, mais seulement et strictement ce qui appartient à la foi. Immédiatement après, et comme en regard, nous donnerons sur ce même point, sur cette même question, les conclusions définitives de la science, les résultats acquis, démontrés, admis comme tels par tous les juges compétents, véritablement autorisés.

Voilà pour les certitudes. Elles sont moins nombreuses qu'on ne pense, elles constituent la base inébranlable d'une apologie scientifique de la foi.

Nous exposerons, en second lieu, les hypothèses de la science en voie de confirmation, les problèmes dont la solution, quoique pressentie, n'offre pas encore le caractère de la certitude, les théories plus ou moins probables; et, en même temps, du côté de la métaphysique, de l'exégèse et de la théologie, les opinions libres, les interprétations plus ou moins autorisées. Ici encore, on verra bien des obscurités s'éclairer, bien des malentendus disparaître, l'accord positif se manifester souvent avec éclat. En tout cas, plus d'anxiété de conscience, on peut attendre avec calme les solutions définitives, puisqu'il s'agit de questions n'intéressant pas essentiellement la foi.

Enfin, en troisième lieu, nous aborderons, pour les réfuter, les systèmes pseudo-scientifiques, les erreurs positives accréditées par les savants pan-

théistes ou matérialistes, ouvertement opposées à la foi et à la raison. Ici, par exemple, pas de conciliation, pas de transactions possibles; la négation des vérités religieuses s'y confond avec la contradiction logique, avec le mensonge scientifique.

Ainsi : ce qui est certainement vrai, défini, absolument démontré;

Ce qui est encore incertain, livré aux libres recherches, à la libre discussion;

Ce qui est certainement faux, contraire en même temps à la réalité des faits et à l'enseignement de l'Église, à la foi et à la raison.

Cette classification très simple et très rationnelle suffira pour montrer dans quelle paix sereine, dans quelle vive lumière peuvent se concilier, sur tous les problèmes agités de notre temps, les vérités religieuses, philosophiques et scientifiques, la foi du chrétien et la liberté du savant.

Une méthode analogue d'apologétique ou de polémique a été consacrée par un grand exemple, par un modèle immortel. Dans les commencements de l'époque moderne, qui est la nôtre, pendant les premières luttes de l'Église contre le protestantisme, la théologie déploya une activité puissante, une grande aptitude à dominer les temps nouveaux. Les défenseurs de la foi essayèrent tout d'abord de combattre l'erreur en détail, de défendre, les unes après les autres, les vérités attaquées. Une telle tactique n'était pas propre à clore le

débat; jamais on n'aurait vu le dernier bout des subtilités, des interprétations de textes ou de faits, des variations et des transformations de l'erreur. Des esprits d'élite comprirent qu'on faisait fausse route, et qu'il était urgent de prendre et de ruiner l'hérésie par sa base[1].

Les livres de polémique et de controverse, à cette époque, furent innombrables, pleins de doctrine, d'érudition, de vigueur. Mais il en est un qui se distingue entre tous, un petit livre d'une centaine de pages à peine. A lui seul il a éclairé, ramené un plus grand nombre d'âmes que des masses d'in-folio. Il obtint l'autorité d'un document universel de l'Église et la portée d'un symbole. Quel est le secret d'une telle force! C'est que l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, de Bossuet, résume admirablement la vérité catholique

1. Melchior Cano, une des gloires de l'Université de Salamanque, comprit, un des premiers, la nécessité de donner une impulsion, une direction nouvelle à l'apologie de la foi catholique. Il composa son célèbre traité *de Locis theologicis*. On sait qu'il en distingue dix : les sept premiers appartiennent en propre à la théologie, les trois autres viennent du dehors : l'autorité — de la raison — des philosophes et des juristes — de l'histoire. C'est ce dernier, comprenant la critique historique, l'érudition, etc., qui caractérise le progrès de l'apologétique au seizième siècle. Il permit d'établir sur les faits le dogme fondamental de l'Église contre le protestantisme. — Désormais, pour combattre efficacement l'erreur positiviste et matérialiste, on ne saurait se dispenser d'ajouter à l'œuvre de Melchior Cano un onzième *lieu théologique*, qui la complétera très heureusement : l'autorité de la science. C'est surtout là, on a déjà pu s'en assurer, que tendent nos efforts.

dans son expression la plus nette, la plus substantielle, toute la foi et rien que la foi. Dès lors, l'erreur n'eut plus de prise. Elle protesta que ce n'était point là une exposition complète de la doctrine romaine, que les évêques et le Saint-Siège la répudieraient, la condamneraient ; les évêques avec le Saint-Siège l'approuvèrent, la consacrèrent.

Une lecture assidue et réfléchie des principales attaques de la science moderne contre la religion a fait naître en nous cette conviction profonde : Dans la crise actuelle, « plus vaste et plus formidable que l'explosion de la plus audacieuse hérésie », une exposition comparée des certitudes constituera la meilleure des apologies. Il faut, à l'imitation de Bossuet, mais à un point de vue nouveau, s'efforcer bien moins de découvrir et d'entasser des arguments en faveur de la doctrine chrétienne, que de la montrer dégagée de toute surcharge, de toute interprétation humaine, de tout préjugé : *Non tam doctrinam catholicam probare, quam illam candide, nitide, distincte exponere, seclusis tot corruptionibus, præjudiciis, figmentis quibus deformatur*[1].

1. Ces paroles sont empruntées à un ouvrage très érudit en cours de publication. Le Dr H. Hurter parle ainsi de l'*Exposition de la doctrine chrétienne* : « Hic libellus omnium forte « Bossueti operum celeberrimum est, innumerorum episcopo- « rum et ipsius Innocentii XI encomiis collaudatum et appro- « batum ; et, ipso comprobante eventu, ad errantium conver- « sionem admodum utile. Nititur in hoc opusculo non tam « doctrinam catholicam probare, quam illam candide, nitide,

On ne doit donc pas chercher dans ce Manuel les démonstrations déjà connues, éprouvées par le temps, des vérités métaphysiques ou religieuses, pas plus que les objections et les réponses que l'on peut facilement retrouver dans un grand nombre d'ouvrages spéciaux, philosophiques ou théologiques. Nous nous proposons uniquement de montrer que ces vérités de la foi chrétienne, de la philosophie traditionnelle, possédées depuis des siècles, avec la quiétude parfaite d'esprit, excluant toute crainte de se tromper, qui constitue la certitude, ne sont nullement atteintes par les découvertes nouvelles de l'esprit humain. NOUS VOULONS FAIRE LA CONTRE-ÉPREUVE DES CERTITUDES DE LA FOI PAR LES CERTITUDES DE LA SCIENCE.

§ II.

UNE SYNTHÈSE DE L'ERREUR, « SUMMA CONTRA DEUM ».

Au point où nous sommes parvenu, une question du plus haut intérêt se présente, s'impose même à l'attention de l'apologiste chrétien. Dans

« distincte exponere et proponere, seclusis tot hereticorum « corruptionibus, præjudiciis, figmentis, quibus illam solebant « deformare. » (*Nomenclator litterarius recentioris theologiæ catholicæ theologos exhibens*, t. II, p. 769.)

ce chaos de doctrines nouvelles qu'il s'agit de démêler et de comparer à la foi ancienne, religieuse ou philosophique, une synthèse de l'erreur est-elle possible? Est-il possible de coordonner ces milliers de systèmes qui se croisent et se contredisent, d'arrêter un symbole, une dogmatique de la foi nihiliste proposée à l'humanité?

De même que nous possédons une Somme contre les incroyants, *Summa contra gentes,* se complétant, se perfectionnant sans cesse, existe-t-il, ne fût-ce qu'à l'état d'ébauche, une Somme contre les croyants, une somme contre Dieu, car tel serait le titre qui conviendrait le mieux à l'ensemble systématisé des négations positivistes, *Summa contra Deum?*

Il n'y a pas, il n'y aura jamais de démonstration rationnelle de l'erreur : ces mots impliquent contradiction. Mais parmi tant de formules vides, de tentatives avortées, un livre que j'ai déjà eu l'occasion de citer, m'a toujours paru d'une conception assez large, assez vigoureuse, je dirai même d'un assez grand style, pour qu'il soit possible d'y saisir le ton, l'accent, les aspirations suprêmes, et en même temps la détresse logique du nihilisme contemporain. Ce puissant assemblage de sophismes date de quelques années; mais il n'a pas été dépassé, il reste encore le plus complet : théologie, philosophie, critique, sciences historiques, sciences de la nature, il embrasse tout, et laisse bien loin derrière lui les théoriciens vulgaires du matérialisme, les synthèses

de laboratoire. On ne saurait choisir, pour l'apologie chrétienne, un meilleur centre d'opérations.

David-Friedich Strauss fut, au dix-neuvième siècle, le plus grand agitateur des consciences, le plus mortel ennemi du christianisme. Dans le pays qui se proclame le plus érudit et le plus profond penseur de l'Europe, il dirigea l'érudition et la pensée, créa un nouveau genre de critique dissolvante, « dépassant tous ceux qui lui avaient frayé le chemin, contraignant tous ceux qui le suivaient à le reconnaître, bon gré, mal gré, pour leur chef. »

Lorsque, en 1835, Strauss publia sa *Vie de Jésus*, « un cri d'effroi, nous dit-il lui-même, sortit de la poitrine des vieux et des jeunes..., et plus d'un franchit le passage de la foi à la libre pensée ». Plus tard, il composa une histoire des dogmes, qui « ressemble à une dogmatique comme un cimetière ressemble à une ville. » Enfin, pour couronner dignement et logiquement l'œuvre de quarante années, en 1872, peu de temps avant de mourir, il publiait *l'Ancienne et la Nouvelle foi*, qu'il appelle aussi sa *Confession*, et résumait, par un suprême effort, dans une négation universelle, toute une vie de négations et de luttes.

Pour ce dernier assaut contre la foi spiritualiste et chrétienne, Strauss a non seulement rassemblé toutes les forces, toutes les ressources de la philosophie et de la critique allemande, mais il a surtout mis à profit les théories les plus récentes et les plus séduisantes des sciences naturelles, de la

cosmogonie, de la biologie, de l'évolution morphogénique et matérialiste.

Après s'être efforcé de ruiner tous les dogmes, tous les mystères chrétiens : la Trinité, la création, la Rédemption, la Bible, l'Église, le culte, la spiritualité de l'âme, la vie future, l'immortalité, il oppose à la *Somme théologique,* une cosmogonie sans Dieu, une série d'évolutions sans commencement, l'homme sans âme, la vie humaine sans lendemain, la fatalité sans entrailles. Et puis, entre la foi ancienne catholique et cette foi nouvelle athée, matérialiste, nihiliste, il proclame, il démontre, avec une puissance de logique irrésistible, impitoyable, la nécessité de choisir : tout ou rien, pas de compromis, pas de *via media,* plus de *halben* ou mi-partis, tout ou rien. Vieux-catholiques, protestants chrétiens, protestants libres penseurs, déistes, rationalistes, il les poursuit tous du même défi, il les accable tous des mêmes sarcasmes. Semblable à l'infernal batelier de Michel-Ange à la Sixtine, il pousse, il frappe, il précipite tous les retardataires dans l'abîme qu'il a creusé.

De nombreuses éditions de cet ouvrage inondèrent, en quelques jours, l'Allemagne. L'émotion fut grande et s'étendit rapidement à l'étranger. En Angleterre, le premier ministre, Gladstone, n'hésita pas à se mettre en frais pour rassurer ses coreligionnaires, et prémunir les jeunes étudiants des universités anglicanes. Je le répète, la critique et la science athée n'ont rien produit de plus fort ;

la *Confession* de Strauss est le dernier évangile de la libre pensée. Nous trouverons là l'expression la plus savante des erreurs qu'il s'agit de combattre, le plan général et les principaux éléments de la Somme que nous cherchions. Il suffira de compléter la synthèse du vieux critique au moyen des systèmes et des doctrines de quelque importance qui se sont manifestés depuis sa mort[1].

§ III.

ORDRE DES MATIÈRES TRAITÉES; LEUR IMPORTANCE ET LEUR ATTRAIT.

On connaît bien maintenant la méthode ou voie à suivre, le but à atteindre ; il n'y a plus qu'à dé-

1. Il serait intéressant de montrer dans l'œuvre de Strauss, tantôt les traces, tantôt le pressentiment des procédés et des tendances les plus accrédités dans la dernière moitié de ce siècle : le positivisme étroit de Comte et de Littré, le positivisme anglais et les divers *agnosticismes* de Stuart Mill, d'Hamilton et de Spencer, le monisme allemand avec ses variétés, métaphysique selon Spinosa, scientifique selon Hæckel, le pessimisme railleur de Schopenhauer, etc., tout cela fortement trempé de kantisme et saturé de ce criticisme théologique dont l'auteur est la plus puissante incarnation. Strauss fait même intervenir le dilettantisme des modernes disciples de Hégel, moins philosophes qu'historiens, moins historiens qu'artistes; il complète sa conception d'un univers éternel, vieillissant et se rajeunissant sans cesse, « par un gracieux voyage dans le domaine de l'art poétique et musical » (§ 89 à 110). Ironie cruelle, contraste amer avec la fatalité inexorable qui reparaît dans la *conclusion* pour anéantir toute foi, toute espérance, et sceller à tout jamais la pierre tombale de l'humanité.

terminer la suite des questions, des problèmes à résoudre, l'ordre suivant lequel ils doivent être étudiés et résolus. L'ordre logique a une grande importance en de telles matières. Dans chacun des trois vastes domaines où l'esprit humain est appelé à se mouvoir, et que nous avons déjà définis et comparés, — la théologie, la philosophie, la science, — le point de départ est différent.

Pour le théologien, le premier objet d'étude c'est Dieu ; il descend du Créateur aux créatures. C'est ainsi que, dans les Sommes de la scolastique; dans la *Somme* par excellence de saint Thomas d'Aquin, aussi bien que dans les monuments modernes de la théologie érudite et positive, tels que les *Dogmes théologiques,* de Petau ou de Thomassin, on rencontre tout d'abord le traité *de Deo.*

La philosophie, au contraire, remonte, par un procédé éminemment logique, de l'homme créé au créateur; la connaissance de soi-même conduit à la connaissance de Dieu. Telle est la marche suivie dans la plus belle œuvre philosophique de Bossuet.

Dans les sciences de la nature, l'observation se porte tout d'abord sur les phénomènes matériels, sur le monde qui nous environne, sur le cosmos. Nous devons adopter le même point de départ que les savants, physiciens ou naturalistes, et les suivre pas à pas.

C'est pourquoi la conception du monde, l'origine et la formation de l'*univers,* les problèmes de la

nature inorganique feront l'objet de notre première étude. — Que nous dit la foi sur ces questions fondamentales? Que nous dit la science? Quels sont les principaux systèmes, les grandes hypothèses, les erreurs capitales?

Après ces questions d'origine et de formation universelle, le phénomène qui frappe le plus vivement, dans l'observation de la nature, c'est la *vie*, tous les problèmes de la vie : origine, développement, évolution, finalité. — Sur tout cela encore. que révèle la foi? qu'enseigne la science? Certitudes, hypothèses, théories, objections, erreurs.

Entre tous les êtres vivants, il en est un qui domine, qui commande l'attention, c'est l'*homme*. Notre troisième étude aura l'homme pour objet : sa nature et son origine; existence de l'âme spirituelle, raisonnable, libre; l'homme et la bête; l'homme primitif; histoire, antiquité, unité, destinée de l'espèce humaine. — Sur chacune de ces questions, quels sont les enseignements certains de la Bible, de la foi? quelles sont les certitudes de la science? Opinions libres, hypothèses, affirmations prématurées, systèmes et sophismes pseudo-scientifiques.

Origine et formation de l'*univers* matériel, — origine et développement de la *vie*, — origine, nature, histoire, destinée de l'*homme*. — Tous les conflits possibles entre les sciences de la nature et la foi chrétienne, tous les problèmes soulevés et si passionnément poursuivis par notre siècle, sont là.

Je ne sais si cette exposition rapide a pu faire apprécier l'importance, l'intérêt, la vivante actualité de pareilles études. Le mystère à pénétrer, l'inconnu à découvrir, ou, en d'autres termes, l'insondable poésie de l'être constitue le plus puissant et peut-être le seul véritable attrait de la science; mais la science n'y répond jamais pleinement. Le génie investigateur, après chaque conquête, après chaque découverte, se détourne pour chercher sans trêve des régions inexplorées, de nouveaux cieux, de nouvelles terres à découvrir. La fascination du problème est à la fois sa volupté et son tourment.

On rapporte que le vieux Newton n'eut ni le goût, ni le courage de revoir le célèbre livre des *Principes*, qui devait compléter son œuvre et mettre le sceau à sa gloire; il laissa ce soin à un disciple. Tant de savants calculs, objet de ses anciennes et profondes méditations, étaient désormais impuissants à le captiver; ces vérités conquises ne pouvaient plus retenir son regard toujours fixé en avant.

On rapporte également que Lagrange avait à peine terminé le *Traité de mécanique analytique*, son chef-d'œuvre, qu'il fut saisi d'un invincible dégoût; il ne voulait plus s'en occuper ni en entendre parler. Ces merveilleuses combinaisons analytiques, qui feront toujours l'admiration des mathématiciens, étaient devenues pour lui comme un de ces jouets d'enfant, ardemment désirés, puis

tôt ou tard usés et mis à l'écart[1]. Ces étranges retours, plus fréquents qu'on ne pense, ne sauraient amoindrir en aucune façon la beauté, la grandeur des vérités de l'ordre scientifique; ils prouvent seulement que le génie de l'homme est plus grand qu'elles, qu'il n'en sera jamais satisfait, jamais rassasié. Il faut autre chose à la conscience du genre humain.

L'homme, quelle que soit d'ailleurs son origine et sa nature, qu'il s'en rende compte ou non, est pressé, sollicité par des soucis d'un genre tout particulier, par un instinct *sui generis*, qui n'a rien, absolument rien de pareil chez l'animal. Ce sont des phénomènes propres à sa race. Qu'il soit savant ou ignorant, sauvage ou civilisé, il est des questions formidables qui le poursuivent sans cesse, qu'il ne peut ni résoudre ni supprimer : où mène la mort?... est-ce le néant?... est-ce le réveil?... est-ce la fin?... est-ce le commencement?...

La question de l'infini, le problème de la destinée humaine est agité sans cesse par ceux-là même qui affectent le plus de le mépriser, de le nier. Prenez les livres les plus vantés parmi ceux qui doivent donner le dernier coup aux croyances surannées, rassurer l'humanité contre les chimériques frayeurs du mysticisme, lisez attentivement entre les lignes, au revers des pages, vous constaterez partout l'anxiété du doute, l'irrésistible be-

1. V. A. Valson, *Contemporain*, janvier 1877.

soin de sonder l'abîme. La main fiévreuse qui dirige le microscope du naturaliste au sein des infiniment petits, ou la lunette de l'astronome dans l'infiniment grand, cherche sans trêve à découvrir et à éclairer un point, une heure, un jour, le lendemain de la mort.

Les négations les plus dédaigneuses ne prouvent rien. Il est aisé de prendre les plus sceptiques en flagrant délit de mysticisme; penchés, eux aussi, sur le gouffre de nos destinées, comme Empédocle sur la bouche de l'Etna, interrogeant le Sphynx et attendant la réponse d'une oreille avide et anxieuse[1].

Strauss lui-même, si fier et si sûr de son nihilisme scientifique; Strauss, le grand contempteur de la foi ancienne à la vie future, lui qui renvoie dédaigneusement à Moïse et aux prophètes quiconque refuserait de quitter avec sérénité la vie pour le néant, lui qui, en pleine santé, avait pris soin d'arranger à sa façon le chœur d'Isis de la *Flûte enchantée*, de Mozart, pour être exécuté à ses funérailles, autour de son cercueil ombragé de lauriers; lui, David-Friedich Strauss, se sentant près de mourir, a voulu entendre lire les pages du Phédon sur l'*Immortalité de l'âme*. Ainsi, après avoir mutilé, outragé, déchiré l'Écriture feuillet par feuillet, il demande à reposer son regard mourant sur un pâle reflet de la Révélation, et rend

1. V. Aug. Nicolas, *l'Art de croire*.

ainsi, malgré qu'il en ait, un hommage suprême à l'Évangile.

Peut-être quelques-unes des pages qui vont suivre paraîtront-elles un peu abstraites aux lecteurs moins familiarisés avec les méditations philosophiques. Je les prie de ne point reculer devant ces inévitables incidents d'une route d'ailleurs facile, largement ouverte, où les rencontres imprévues, le pays à parcourir offrent à chaque pas d'heureuses compensations. Je me suis appliqué à rendre les considérations de ce genre aussi rares et aussi transparentes que possible, évitant à dessein ou rejetant en note les détails trop techniques de la science et de la théologie. On me permettra de rappeler ici ce que j'écrivais naguère en tête d'un ouvrage bien autrement hérissé de calculs et d'abstractions scientifiques[1]. — Celui qui ne se laissera pas décourager par la fatigue de l'ascension sera largement dédommagé en touchant aux sommets. L'horizon plus vaste et mieux détaché lui permettra de distinguer « l'avenue qui sert de communication entre les deux champs de nos connaissances, entre la science positive et la religion révélée ». — C'est surtout en présence d'un pareil spectacle, à mesure que l'on voit le jour se

1. *L'Univers invisible, études physiques sur un état futur*, par MM. Balfour-Stewart et Tait, traduit de l'anglais sur la dixième édition; *Avertissement aux lecteurs français.*

faire, toutes les vérités s'harmoniser, les plus chères croyances, les plus chères espérances de la foi chrétienne s'éclairer de nouveaux rayons, que ce cri s'échappe du cœur : « Oh! la lumière, la lumière, quelle ivresse! »

SECONDE PARTIE

ORIGINE ET FORMATION DE L'UNIVERS

CHAPITRE SEPTIÈME

§ I. Origine de l'univers inorganique; enseignements de la foi.
§ II. L'Origine de l'univers et la science positive.

In principio creavit Deus.
(Genes.)

Credo in Deum... creatorem.
(Symb. Apost.)

Si quis... Deum... creatorem negaverit; anathema sit. (Conc. Vatic.)

Les causes premières ne sont point du domaine scientifique et elles nous échappent à jamais, aussi bien dans la science des corps vivants que dans la science des corps bruts. (Claude BERNARD.)

Le premier problème qui se présente à nos investigations concerne l'origine et la formation de l'univers matériel, du monde des atomes. Il se présente sous cette double formule : D'où vient l'univers? comment s'est formé l'univers? Il ne s'agit pas seulement de la terre, mais du cosmos tout en-

tier, des mondes qui peuplent l'espace et de l'espace lui-même.

N'oublions pas que nous sommes en possession de trois grands foyers de lumière, de trois moyens de connaître, tous les trois légitimes, indéniables, souverains dans leurs domaines respectifs, produisant la certitude rationnelle lorsque les conditions de la méthode qui leur est propre sont rigoureusement remplies. Nous pouvons donc entreprendre en toute sûreté l'examen critique, l'étude comparée des différentes solutions, des deux symboles en présence — le symbole de la foi nouvelle, matérialiste, athée, — et le symbole de la foi traditionnelle, spiritualiste, chrétienne. De part et d'autre, le premier article concerne l'origine des mondes : c'est là, en effet, le point fondamental de la doctrine, la base de tout le système.

§ I

ORIGINE DE L'UNIVERS; ENSEIGNEMENTS DE LA FOI

A cette première question : D'où vient le monde? la foi chrétienne, d'accord avec la philosophie traditionnelle et même avec le rationalisme spiritualiste, répond par le dogme de la création. Quinze siècles avant notre ère, Moïse écrit à la première page de la Bible : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». Dès le début du christia-

nisme, les Apôtres rédigent le symbole de la religion nouvelle et tracent, à leur tour, une première ligne, un premier article : c'est la première ligne de la Bible : « Je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre ». Depuis cette époque, la même profession de foi a été répétée de génération en génération sur toute la surface du globe; elle a été connue, comprise, embrassée par les savants comme par les ignorants. La critique et la science, les philosophes et les théologiens ont scruté le dogme de la création; des difficultés nombreuses et sérieuses ont été soulevées, rationnellement discutées, définitivement résolues[1]. A quarante-cinq siècles de Moïse écrivant sur le mont Nabo, les évêques du monde catholique, réunis au mont Vatican, décrètent la même doctrine : « Si quelqu'un nie que le monde et toutes les choses qui y sont contenues aient été produites du néant par Dieu... qu'il soit anathème[2] ! »

Voilà l'enseignement intégral, voilà toute la doctrine chrétienne sur cette question fondamentale des origines premières; il n'y en a point d'autre; les prescriptions de la foi se bornent là.

1. Ces objections sont du domaine exclusif de la philosophie ou de la théologie, et n'entrent pas dans notre programme. On en trouvera la solution dans tous les ouvrages spéciaux. Nous verrons que le positivisme contemporain a vainement essayé de formuler contre la doctrine de la création *ex nihilo* une seule difficulté, vraiment nouvelle, de l'ordre scientifique.

2. Canon V du ch. Ier, *de Fide*

§ II.

L'ORIGINE DE L'UNIVERS ET LA SCIENCE POSITIVE.

Quels sont les enseignements, les certitudes de la science sur cette même question? que nous apprend-elle, que peut-elle nous apprendre touchant l'origine première de l'univers?

Rien.

Non seulement aucune des sciences de la nature, en tant que science, ne dit rien, ne répond rien; mais aucune ne peut et ne pourra jamais rien répondre, rien affirmer sans répudier les procédés qui lui sont propres, les seuls logiques, sans violer les lois essentielles de la méthode qui la constituent.

Nous n'avons qu'à rappeler ici les définitions magistrales, les règles indiscutables du déterminisme scientifique citées plus haut. « La science positive ne poursuit ni les causes premières ni la fin des choses... La recherche de l'origine et celle de la fin des choses échappent à la science positive. Pour conduire à des résultats certains, la science doit constater les faits par l'observation et par l'expérience; elle en tire des relations, c'est-à-dire des faits plus généraux, des lois physiques qui doivent être à leur tour — *et c'est là leur seule garantie de réalité* — vérifiés par l'observation et par l'ex-

périence. » Le plus autorisé des positivistes le dit expressément : « L'expérience n'a prise aucune sur les questions d'essence et d'origine[1]. »

Il est donc évident pour tous que l'origine du monde est en dehors des relations directement observables, déterminables, qu'on ne peut la rattacher par l'observation à sa cause immédiate, qu'elle ne saurait être constatée, vérifiée par l'expérience; par conséquent, toute affirmation à cet égard est en dehors de la seule vraie méthode, en dehors de la science proprement dite.

Lorsqu'une difficulté quelconque se produit sur ce premier problème de la création ou de l'origine de l'univers, elle ne peut se réclamer en aucune façon d'une théorie positive, d'un progrès, d'une découverte modernes; elle est purement philosophique : la philosophie, la raison commune est seule compétente pour la résoudre. En pareille matière, tout étalage scientifique est une parure d'emprunt, un masque trompeur, un mensonge.

Parcourez les ouvrages matérialistes les plus récents, écoutez les chefs d'école les mieux accrédités, les objections les plus formidables contre le dogme de la création se réduisent à cette formule, reproduite à satiété, mais dont aucun appareil scientifique ne saurait couvrir la naïveté puérile.

La création suppose l'intervention d'une volonté particulière, surnaturelle, c'est-à-dire le miracle :

1. Littré, *la Science au point de vue philosophique*, 1873, p. 332.

Or, la science ne peut admettre le miracle;

Donc, la science ne peut admettre la création.

Voilà ce que dit le matérialisme; voici ce que répond la logique :

La création suppose l'intervention d'une volonté particulière, surnaturelle, c'est-à-dire le miracle;

Or, la science, de même que la philosophie, « ne « peut choisir qu'entre la création ou la contra- « diction proprement dite », c'est-à-dire l'absurde;

Donc, la science, tout comme la philosophie, doit admettre le miracle, sous peine de contradiction proprement dite [1] ».

Il n'y a pas de milieu : ou la doctrine de la création ou l'absurde. Qu'on veuille bien retenir ce dilemme, qui sera l'objet et la conclusion de cette étude sur l'origine des mondes.

1. Le miracle entre dans le monde par la création ; il est le premier phénomène sensible et sert de point de départ au principe de continuité. (Voir les chapitres suivants.)

CHAPITRE HUITIÈME

§ I. Formation de l'univers inorganique; enseignements de la foi.

§ II. Hypothèses scientifiques concernant la formation de l'univers matériel.

§ III. Les théories cosmogoniques et la Bible.

> L'arrangement des corps célestes ne peut-il pas être un effet des lois du mouvement, et la Suprême Intelligence que Newton fait intervenir ne peut-elle pas l'avoir fait dépendre d'un phénomène plus général ? Tel serait, selon nous, celui d'une matière nébuleuse éparse dans l'immensité des cieux.
>
> (LAPLACE, *Expos. du syst. du monde.*)

§ I.

FORMATION DE L'UNIVERS INORGANIQUE ENSEIGNEMENTS DE LA FOI.

Nous n'insisterons pas sur la distinction de ces deux formules, ayant chacune un sens clair et précis : *origine* de l'univers — *formation* de l'univers. La première correspond à l'acte immédiat de Dieu, à l'acte créateur proprement dit ; la seconde se rapporte aux premières évolutions ou transformations de la matière initiale, en vertu des lois établies par la « suprême intelligence », lois dont

la détermination constitue l'objet même de la science. Cette distinction bien comprise, la première question à poser est celle-ci :

Que prescrit la foi touchant la *formation* de l'univers?

Rien [1].

Le dogme de la création une fois admis, il est loisible à chacun de rechercher et d'expliquer l'action des causes secondes, de remonter aux lois par l'observation des faits et par leurs relations immédiates. Dès le premier instant de son existence, le monde est livré aux libres discussions, à l'ardente et noble curiosité de l'esprit humain. Toutes les sciences cosmologiques, — l'astronomie, la géogénie, la physique générale, — peuvent donc se mouvoir à l'aise dans ce champ immense; leurs investigations, poursuivies selon les principes et la méthode qui leur sont propres, ne provoqueront jamais le plus léger conflit entre elles et la religion.

Mais ici, et conformément aux principes d'exégèse apologétique que nous avons établis, se pré-

1. Dans son récent ouvrage sur l'*Origine du monde*, M. Faye semble craindre de « heurter des sentiments respectables ». Ce sont là des scrupules assurément très « respectables », mais ce sont des scrupules. L'éminent astronome parle de Dieu créateur en termes éloquents; il peut, dès lors, se livrer en toute liberté à ses recherches sur « la formation et la classification » des mondes; ni la foi, ni l'exégèse chrétiennes ne sauraient s'en inquiéter.

sente cette seconde question : Les dix premiers versets de la Bible, concernant la formation de l'univers matériel ou les phases géogéniques à leur début, ne renferment-ils pas des affirmations claires et autorisées, qui, sans être intentionnellement scientifiques, sans intéresser la foi, énoncent positivement des vérités naturelles, inconnues aux siècles passés, et constatées aujourd'hui par la science?... En ne considérant que les grandes lignes, en dehors de toute préoccupation concordiste de jours ou d'époques plus ou moins limités, plus ou moins conciliables avec les périodes géologiques scientifiquement déterminées [1], on doit signaler au moins deux de ces révélations indirectes mais réelles et vraiment dignes de fixer l'attention :

Pour mieux établir le monothéisme, Moïse fait d'abord apparaître la matière en masse informe, homogène, universelle ; le *tohu* et *bohu* ou chaos précède l'organisation par voie évolutive, la distinction formelle des substances et de tous les êtres particuliers : *creatio prima, opus distinctionis*. L'exégèse traditionnelle — la patristique et l'école — est à peu près unanime à cet égard ;

1. Si Moïse, dans son récit des diverses phases de la création évolutive, emploie le terme *jour*, avec soir et matin, et adopte le nombre *six*, c'est pour atteindre plus sûrement une des fins principales qu'il s'était proposées : l'institution de la semaine et du septième jour ou sabbat consacré au Seigneur. Que de discussions aussi savantes qu'inutiles, que de variétés d'hexaméron cette explication si simple et si conforme au véritable esprit des Écritures eût pu éviter !

et un tel accord est d'autant plus frappant qu'il est plus rare. Les paroles suivantes de saint Bonaventure, résumant la tradition, sont significatives : « La généralité des interprètes a vu dans les mots *in principio creavit Deus cœlum et terram* la substance de toutes les choses visibles ; elle est donc une, et il faut en conclure que les corps célestes et les corps terrestres ont été produits, *quantum ad esse,* d'une seule et même matière [1] ».

Moïse affirme, en second lieu et plus nettement encore, que la terre, pendant les premiers temps de sa formation, était impropre à la vie, ne portait aucune substance animée ; il affirme la période azoïque qui précéda l'apparition de tout être vivant, le passage de l'inorganique à l'organique [2].

1. *Sentent.*, lib. II, dist. XII. Voir le résumé de cette thèse dans la *Controverse*, février 1883, pp. 146 et suiv.

2. Cette période de formation tellurique, antérieure à la vie, incommensurable en années, et si clairement affirmée dans la Bible, n'était guère comprise ou admise, même au commencement de ce siècle, avant les dernières révélations de la science. Pour le plus célèbre écrivain de cette époque, dans la plus poétique et la plus populaire des apologies, le monde a été créé tel que nous le voyons, « à la fois jeune et vieux... ».

« Il est vraisemblable, dit Chateaubriand, que l'auteur de la nature planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis ; que les animaux naquirent, les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent à la fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes. Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts ou trembla dans le vague des airs... La brebis n'était pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits ; les buissons cachaient des rossignols étonnés de chanter leurs premiers airs, en échauffant les fra-

Pour apprécier la portée de ces deux affirmations difficiles à contester, il suffira de les rapprocher des théories correspondantes de la science, que nous allons résumer.

§ II.

HYPOTHÈSES SCIENTIFIQUES TOUCHANT LA FORMATION DE L'UNIVERS MATÉRIEL.

La science ne saurait rien affirmer touchant l'*origine* des choses, sans violer les lois logiques, fondamentales qui la constituent ; nous l'avons clairement démontré. Mais elle peut, au moyen de puissantes analogies, d'inductions parfaitement légitimes et rationnelles, remonter très haut dans l'histoire de leur *formation*. C'est ainsi que pour expliquer les premières évolutions de la matière, des éléments cosmiques, elle a été amenée à concevoir de magnifiques théories, hypothèses sans

giles espérances de leurs premières voluptés... Le jour même où l'Océan répandit ses premières vagues sur ses rives, il baigna des écueils déjà rongés par les flots, des grèves semées de débris de coquillages... Sans cette vieillesse originaire, une insipide enfance d'éléments, de plantes, d'animaux, eût couronné une terre sans poésie... » (*Génie du christianisme*, liv. IV, ch. v.) Voilà où peut conduire une dévotion concordiste exagérée. Ces puériles rêveries ne se produisent pas toujours avec le charme et l'harmonie d'une page de Chateaubriand.

doute, mais hypothèses en voie de confirmation ou de rectification continuelles, qui témoignent de la puissance du génie humain, et permettent de pénétrer l'immensité créée, d'assister à la genèse du globe, au développement de l'univers tout entier. Telle est la conception scientifique de la nébuleuse primitive, née d'une pensée de Descartes, adoptée par Kant et par Herschell, formulée plus savamment par Laplace, récemment modifiée par M. Faye, destinée sans doute à recevoir de nouveaux perfectionnements, à se rapprocher de plus en plus de la réalité.

Cette théorie cosmogonique tend à déterminer l'état primitif du monde physique, l'état de la matière au sortir des mains du Créateur. Elle la conçoit comme une poussière cosmique, « nébuleuse, éparse en amas divers dans l'immensité des cieux[1] », comme un fluide atomistique, impalpa-

1. Expressions de Laplace. « Newton, dit-il, affirme que *l'admirable arrangement du soleil, des planètes et des comètes ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent et tout-puissant.....* Mais cet arrangement ne peut-il pas être lui-même un effet des lois du mouvement ; et la suprême intelligence que Newton fait intervenir, ne peut-elle pas l'avoir fait dépendre d'un phénomène plus général ? Telle est, suivant nous, celui d'une matière nébuleuse éparse en amas divers dans l'immensité des cieux. » (*Exposition du système du monde.*) On le voit, Laplace recule l'action du créateur ; il ne la supprime pas. « Ce savant, dit M. Naville, a bien pu négliger dans ses travaux la pensée du créateur, mais il a suivi les principes directeurs dont cette pensée avait été la source pour Kopernick, Képler, Galilée et Newton. Si le soleil est absent de son œuvre, son œuvre est visiblement éclairée par les rayons de l'astre du jour. »

ble, d'une raréfaction qui échapperait à tous nos sens et presque à notre imagination. Les éléments de cette matière diffuse auraient été soumis à une impulsion venue du dehors, scientifiquement indéterminée sinon indéterminable, — loi de gravitation, double mouvement simultané de translation et de rotation. Sous cette impulsion se produit le phénomène initial, d'où procéderont tous les phénomènes matériels, dans le temps et dans l'espace, loi unique, fait unique dont la continuité sera désormais interrompue au sein de l'univers invisible, où rien ne se perdra, pas un atome de force ou de matière ; c'est le plus vaste, le plus attachant, le plus fécond des problèmes que la science moderne est en voie de résoudre.

Que se passe-t-il d'abord au sein de la nébuleuse universelle? Sur divers points de l'immensité, deux ou plusieurs atomes se joignent ; c'est la loi de gravitation qui agit, la formation de l'univers qui commence[1]. Ce sont autant de centres d'attraction en activité; un premier travail de condensation s'accomplit. Des sphères se forment, — toute masse fluide tendant par elle-même à prendre la

1. Nos connaissances modernes nous permettent de nous reporter, presque avec certitude, au temps où il n'existait rien que la matière gravitante et son énergie potentielle, dans toute l'étendue de l'espace. Par suite de légères différences locales de distribution, cette matière a dû converger vers un ou plusieurs noyaux, et former ainsi, avec le temps, des systèmes solaires et stellaires séparés. (Balfour-Steward et Tait, *op. cit.*, p. 166.)

forme sphérique[1], — et s'augmentent des atomes voisins. Ce groupement se continue et peu à peu s'accélère avec l'accroissement des masses. Sous la multitude des petits chocs d'atomes et conformément à l'impulsion initiale, le double mouvement de rotation et de translation se manifeste et ne doit plus s'arrêter.

En vertu d'une loi bien constatée aujourd'hui, — l'énergie vibratoire augmente aux dépens de l'énergie visible, — le mouvement se transforme en chaleur, et la chaleur produit la lumière. La lumière apparaît ainsi dans la création avant même la formation complète des astres à l'état d'étoiles ou de soleils[2].

1. C'est au physicien E. Plateau que l'on doit la démonstration expérimentale de cette loi naturelle. Dans un verre préalablement rempli d'un liquide ayant une densité égale à celle de l'huile, eau et alcool, on laisse tomber, au moyen d'un siphon terminé en pointe, une goutte d'huile; cette goutte ainsi soustraite à l'action de la pesanteur prend la forme sphérique. Si on fait tourner ce petit globe sur son axe, il devient un sphéroïde plus ou moins aplati ; si on accélère suffisamment la rotation, la zone extérieure se détache, et la goutte d'huile reproduit le phénomène des anneaux de Saturne. (V. Plateau, *Recherches expérimentales sur les figures d'équilibre d'une masse liquide libre et soustraite à l'action de la pesanteur;* six séries, 1843-1861.)

2. Les mondes qui ont peuplé, qui peuplent ou qui peupleront l'espace peuvent être rattachés à deux grands embranchements : 1° les *nébuleuses*, poussières gazeuses portées à l'incandescence ; 2° les *étoiles*, mondes stellaires, systèmes solaires.

Entre les deux se placent les systèmes en formation, offrant des aspects très divers, un travail de condensation plus ou moins avancé. Les nébuleuses dont la constitution chimique, suffisamment variée, contient, outre les gaz parfaits, des subs-

Cependant, la force centrifuge augmentant avec la vitesse de rotation, des zones de condensation se produisent, un anneau de matière incandescente se détache, çà et là, de quelques centres nébuleux, se brise, se resserre vers le point de la plus grande concentration, et devient, en vertu de lois mécaniques également constatées, une autre sphère, une planète, de laquelle pourront se détacher un nouvel anneau, de nouveaux astres, des satellites.

Franchissons le temps comme nous avons franchi l'espace, la pensée est assez puissante pour cela : au sein de la grande nébuleuse solaire plusieurs anneaux se sont formés et enroulés en sphères ; de l'une de ces sphères, de l'une de ces planètes en formation, de la petite nébuleuse qui doit être la terre, s'est déjà séparé l'anneau destiné à devenir un astre inférieur et à lui servir de satellite, la lune. Notre globe a traversé la période d'enfance ou nébuleuse, la période de jeunesse ou solaire[1] ; il s'est refroidi peu à peu, c'est l'âge

tances susceptibles de revêtir la forme solide, se transforment en étoiles ou systèmes solaires. Tout amas de matériaux purement gazeux ne constituera jamais qu'une nébuleuse ; « gazeuse elle est, gazeuse elle restera si de nouveaux éléments ne lui viennent de quelque autre région de l'espace ». (V. Faye, *Classification des mondes*, *Revue scientifique* du 18 avril 1885.)

1. « D'après les recherches de M. Cornu, les substances les plus répandues à la surface du soleil seraient le fer, le nickel et le magnésium. Or ce sont là les principaux éléments des météorites, qui circulent dans le voisinage de la terre, et ceux des roches lourdes qui paraissent dominer dans les profondeurs du globe... Notre terre serait donc bien, comme l'a depuis

mûr, l'âge des fruits et de la fécondité; il s'entoure d'une première écorce solidifiée, les vapeurs d'eau se condensent et l'enveloppent; sur les terrains primitifs encore azoïques, morts, de nouvelles roches sédimentaires se posent, quelques îlots émergent çà et là, la terre est enfin apte à recevoir la vie.

Cette théorie cosmogonique et géogénique est acceptée, dans son ensemble, par le plus grand nombre de savants, et ce nombre augmente tous les jours. Les progrès de l'astronomie et de la physique générale, les découvertes, les expériences récentes, les merveilleuses révélations d'un rayon de lumière qui permettent une véritable analyse des corps célestes, la rendent de plus en plus acceptable, de plus en plus probable.

C'est ainsi, par exemple, que l'uniformité, l'homogénéité primitives de la poussière cosmique, de la nébuleuse initiale, remplissant l'immensité de l'espace, est rendu infiniment probable, presque évidente, par l'uniformité des éléments qui composent les mondes. L'analyse spectrale révèle partout les mêmes substances simples, les mêmes éléments dans tous les corps célestes.

Bien plus, nous pouvons encore constater de

longtemps soupçonné Descartes, un astre éteint. » (De Lapparant, *Traité de géologie*, Introduction.) « On peut enregistrer comme définitive cette conclusion, qu'il est vraisemblable que la terre, fragment de la nébuleuse solaire, a brillé pendant quelque temps d'un éclat qui lui était propre, et qu'ainsi le globe que nous habitons est un astre éteint. » (*Revue scientifique* du 11 février 1885.)

nos yeux la succession des divers états, des transformations diverses que subirent, dès le commencement, ces éléments identiques. Nous pouvons observer directement aujourd'hui les phases successives de la genèse des mondes[1].

Il est donc vrai de dire que cette hypothèse grandiose est en voie de confirmation expérimentale; que ces belles inductions cosmogoniques peuvent être aujourd'hui même, comme l'exige la vraie méthode scientifique, contrôlées, vérifiées, certifiées probables, sinon absolument certaines, par l'observation et par l'expérience[1].

1. Des astronomes autorisés reconnaissent l'état de raréfaction extrême et presque primordiale dans la constitution des comètes; un état de condensation plus avancée dans la constitution de certaines nébuleuses actuelles (telles que la nébuleuse saturnienne du Verseau); les étoiles fixes représentent les systèmes d'astres déjà formés; enfin, les anneaux concentriques de la nébuleuse de la Lyre, etc., ainsi qu'une des grandes planètes de notre système solaire, *Saturne*, nous permettent de voir comment les satellites se détachèrent et se détachent encore sans doute, dans les sphères sidérales, des grands centres d'attraction. — Les récentes observations de MM. Lockyar, Perrotin et Tholin semblent montrer qu'il se produit un changement dans l'anneau de Saturne. (Acad. des sciences, séance du 24 mars 1884.) Peut-être est-ce une marche vers le fractionnement, vers la formation de nouveaux satellites (?).

1. Il serait très inexact de dire que les découvertes astronomiques concernant la planète Neptune, son satellite, la direction du mouvement des satellites d'Uranus, etc., ont « réduit à néant le système de Laplace, que cette théorie célèbre s'est écroulée, s'est effondrée, etc. » (*Revue scientifique* du 11 avril 1885.) L'hypothèse d'une nébuleuse initiale, d'une genèse des mondes par condensations et concentrations successives de la matière primitive, telle que nous venons de l'exposer, dans ses lignes maîtresses, en évitant de préciser les détails encore in-

§ III.

LES THÉORIES COSMOGONIQUES ET LA BIBLE.

Il est vraiment difficile de ne pas reconnaître l'harmonie réelle, l'accord positif entre l'histoire

certains, reste absolument intacte. Cette conception grandiose, avons-nous dit, devient de plus en plus probable ; nous aurions pu dire qu'elle est démontrée, qu'elle doit être classée parmi les certitudes scientifiques.

Les très savantes et très ingénieuses « tentatives cosmogoniques » de M. Faye la supposent et la confirment, bien loin de la « ruiner ». La théorie de Laplace, dit l'illustre président du Bureau des Longitudes, « qui fait dériver toutes les planètes du Soleil, ne peut donner que des rotations de planètes et des circulations de satellites de même sens, d'un bout à l'autre du système solaire, tandis qu'elles sont en réalité directes dans la première moitié et rétrogrades dans la seconde. » (V. *Sur l'origine du monde*, etc. Paris, 1884. — Ces vues nouvelles ont été exposées pour la première fois par M. Faye à la Sorbonne, le 15 mars 1884.) Voilà le fait à expliquer, le point essentiel à rectifier. Ce n'est pas l'idée fondamentale, le principe génésiaque qui a dû être abandonné, mais seulement l'ordre et le mode de formation des différents astres dont se compose notre système solaire.

Nous voudrions pouvoir faire comprendre en quelques mots ces modifications ou rectifications cosmogéniques :

Bien avant la condensation complète de l'astre central, du Soleil, l'immense nébuleuse sphérique, destinée à devenir notre système solaire actuel, se partagea en zones concentriques. Ces diverses zones, obéissant à la force centrifuge, tournaient avec une vitesse d'autant plus grande qu'elles étaient plus éloignées du centre. Par la même raison, leurs particules extérieures étaient animées d'un mouvement giratoire linéaire plus rapide que les particules intérieures. Dans cet état de choses, les anneaux les plus rapprochés du centre, qui se brisèrent les premiers, s'enroulèrent en sphère, de l'extérieur à l'intérieur, et furent entraînés dans un mouvement de rotation *direct*, c'est-à-dire

de la formation de l'univers, retrouvée, chaque jour mieux éclairée par la science, et les grandes lignes de cette même histoire racontée par la Bible.

dans le même sens que l'entière masse nébuleuse primitive. C'est ainsi que se formèrent les planètes les plus rapprochées du centre : Mercure, Vénus, la *Terre*, Mars, Jupiter et Saturne.

Cependant, l'astre central, le Soleil, poursuivait son travail de condensation, et en se condensant sa masse exerçait une attraction de plus en plus énergique sur les anneaux extérieurs, non encore brisés. Cette attraction agissait plus fortement sur les particules intérieures de ces anneaux. De telle sorte que lorsqu'ils se brisèrent à leur tour, ils s'enroulèrent en sphère, de l'intérieur à l'extérieur, et furent entraînés dans un mouvement de rotation *rétrograde*, c'est-à-dire analogue à celui des aiguilles d'une horloge.

En d'autres termes, les planètes et les satellites qui évoluent dans le même sens que le Soleil se sont formés avant le Soleil, alors que dans l'immense nébuleuse sphérique la vitesse de rotation des poussières cosmiques croissait proportionnellement à leur distance du centre. — Les planètes et les satellites à rotation rétrograde se sont formés après le Soleil, alors que l'astre central était assez puissant pour intervertir, en vertu de son attraction, l'ordre des vitesses linéaires. Ce dernier système est surtout représenté par Neptune et son satellite ; le monde d'Uranus semblerait trahir le passage d'un mode de formation à l'autre.

La cosmogonie de M. Faye réalise un progrès incontestable sur la théorie de Laplace ; c'est déjà beaucoup, c'est une vraie gloire. Elle a suscité des objections dans le monde savant ; elle n'explique pas tout (la perpendicularité du système d'Uranus, les inclinaisons planétaires, etc.). La conclusion la plus claire qu'il serait permis d'en tirer, c'est que la Terre est beaucoup plus ancienne que le Soleil. Les exégètes aux tendances concordistes verront là une nouvelle harmonie de détail entre la science et la Bible. Afin de mieux prévenir tout danger de retour en arrière, nous aimons mieux, comme toujours, nous en tenir aux grandes lignes, aux certitudes, laissant aux hypothèses le temps de s'éclairer, de se solidifier, comme les nébuleuses dont il vient d'être question, de se transformer en étoiles fixes ou en soleils.

Il ne s'agit que des dix premiers versets de la Genèse ; nous ne sommes pas encore à l'apparition de la vie, des êtres organisés, mais seulement à la formation des mondes et de la terre, aux premières évolutions des atomes matériels. Il s'agit donc uniquement de cette classe de sciences appelées cosmogonie, astronomie, géogénie, physique générale.

Les grands traits de la Bible se réduisent à ceci : la matière cosmique ou le chaos ténébreux ; l'impulsion de l'esprit créateur, *Spiritus Dei*, ou l'énergie infuse primitive ; les nébuleuses suffisamment condensées devenant phosphorescentes, des clartés indistinctes mais réelles, une lumière vague mais une vraie lumière, avant la complète formation des centres lumineux ; enfin, la planète terrestre se refroidissant peu à peu, les océans et les nuées, l'émersion des roches primitives, *arida*, l'atmosphère s'étendant autour de l'écorce solidifiée et attiédie, la terre prête à recevoir la vie...

Est-ce là un accord artificiel, cherché, forcé, entre l'interprétation scientifique et l'interprétation biblique, interprétations les plus obvies, les mieux accréditées, suffisamment dégagées des concordismes de détail, inutiles et encombrants ? En ce qui concerne la nébuleuse chaotique [1], n'est-il pas frappant de voir les commentateurs de la Bible, depuis

1. « Dans l'hypothèse mosaïque de la création, l'idée d'une différenciation graduelle de la matière primitivement simple se montre à nous avec une clarté et une netteté surprenantes... » (Hæckel.)

les temps les plus anciens, persister dans une même conception hardie, inconnue à la science profane, et « donner ainsi la main à Laplace qui, probablement, ne se doutait guère, en créant son magnifique système, qu'il était, sur ce point, le continuateur de la vieille exégèse traditionnelle »?

Voilà donc qui semble bien acquis à l'apologie scientifique de la foi : premièrement, en ce qui touche à l'origine de la matière et du monde, — la foi, d'accord avec la philosophie, affirme la création *ex nihilo*, — la science n'affirme rien et ne peut rien affirmer.

Secondement, en ce qui concerne la formation de l'univers et de la terre, — la foi ne prescrit rien, — la science ne certifie rien, mais les interprétations les plus autorisées, les hypothèses les plus sérieuses, et universellement acceptées, sont, de part et d'autre, en parfaite harmonie.

CHAPITRE NEUVIÈME

§ I. Systèmes pseudo-scientifiques touchant l'origine et la formation de l'univers.

§ II. Réfutation des théories matérialistes contemporaines ; — l'atome éternel, l'atome manufacturé.

§ III. La conception monistique du monde et l'hypothèse transformiste.

> Chacun regardant l'univers du fond de sa cervelle, comme du fond de la caverne de Platon, bâtit son système..... Telle fantaisie sourit à celui-ci, telle autre s'empare de celui-là ; l'exubérance de ces sortes de productions est vraiment inépuisable.
>
> (Bacon.)

> Quant à nier Dieu, c'est comme si de ces hauteurs on se laissait choir lourdement sur le sol..... Il est faux que la science ait jamais abouti d'elle-même à cette négation.
>
> (Faye.)

§ I.

SYSTÈMES PSEUDO-SCIENTIFIQUES TOUCHANT L'ORIGINE ET LA FORMATION DE L'UNIVERS.

Ne craignons pas les redites : jusqu'à présent nous avons pu constater, de la part de la foi, une prescription formelle, un dogme unique, le dogme de la création ; de la part de la science, aucune

certitude proprement dite, mais une hypothèse probable sur la formation de l'univers, un système plein de grandeur, appuyé sur de puissantes analogies, et parfaitement d'accord avec les affirmations les plus claires, avec l'interprétation la plus naturelle, la plus communément admise, des premiers versets de la Bible. Jusqu'ici donc, aucune cause de trouble entre la science et la conscience, bien au contraire, joie et harmonie, lumière et repos pour la raison et pour la foi. Nous devons aborder maintenant les systèmes et les hypothèses pseudo-scientifiques « qui n'ont d'autre fondement que les opinions individuelles et la liberté. »

Par la théorie cosmogonique de la nébuleuse primitive, la science arrive aux dernières limites de l'investigation possible, de l'induction légitime. Elle remonte jusqu'à l'état initial des atomes matériels, uniformément répandus dans l'espace. Elle atteint le dernier anneau de la chaîne des relations déterminées et déterminables, elle ne peut plus découvrir au delà une cause immédiate, simplement phénoménale, elle touche à la frontière extrême qui la sépare de la philosophie, de la théologie; elle rencontre une cause substantielle, « la suprême Intelligence », le Dieu créateur: elle s'arrête.

La science vraie, positive, celle qui peut faire « imprimer ses résultats en gros caractères », s'arrête là; seule, la science « libre » poursuit ses investigations irrégulières, bâtit ses théories con-

tradictoires, proclamant l'éternité de la matière et de l'énergie moléculaire, déifiant l'atome. Voilà les seuls adversaires de la foi chrétienne et de la philosophie spiritualiste. Constatons bien, dès à présent, ce que nous ne cesserons de démontrer dans la suite de ces études : la science n'est et ne peut être antireligieuse qu'en cessant d'être positive.

Toutes les cosmogonies, panthéistes ou matérialistes, se rattachent à des conceptions purement arbitraires du monde. Je choisis les formules les plus célèbres, les plus séduisantes.

« Il n'y a qu'un tout, cela se comprend de soi-même ; un tout infini aussi bien en durée qu'en étendue. Le tout est le tout ; par conséquent il n'y a rien en dehors de lui, pas même le néant... L'univers est un ensemble infini de mondes à tous les degrés de l'accroissement et du déclin, se mouvant dans un perpétuel échange de jeunesses et de sénilités ; conservant éternellement la même abondance de force absolue, dans cette transformation et ce mouvement éternels... Çà et là, dans l'immensité, les mondes et les arrangements de mondes périssent quand, au contraire, l'évolution est en pleine activité dans d'autres parties de l'espace infini... C'est une continuité incessante de cycles cosmiques, une nature nouvelle sortant du nouveau chaos que produit sa destruction... L'univers est un infini de matière qui, au moyen de décompositions, de transformations et de luttes,

s'élève à des formes et à des fonctions toujours plus hautes [1]. »

« Il est évident que le monde a un but ; il y a quelque chose qui se développe par une nécessité intérieure, par un instinct inconscient, analogue au mouvement des plantes vers l'eau ou la lumière... Le monde va vers ses fins avec un instinct sûr... »

« L'univers est coéternel à Dieu et infini comme lui..., la cause première agit dès le premier moment de son existence... En vain les mille religions diverses ont eu l'audace naïve d'inventer des dieux à l'image de l'homme... Dieu est l'infini et l'inconnaissable. L'univers est en création perpétuelle. Des genèses de mondes s'allument actuellement dans les cieux :... des cimetières de planètes défuntes circulent dans les profondeurs des nuits étoilées. Les comètes vagabondes, qui gravitent de systèmes en systèmes, sèment sur leur passage les étoiles filantes, centres de mondes détruits, et le

1. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, pp. 135 et suiv. Strauss commente ces paroles de Kant, dans sa *Théorie du ciel :* « L'univers est un phénix qui se consume pour sortir de ses cendres avec une nouvelle vie et une jeunesse nouvelle. Dans certaines parties de l'espace, les mondes périssent dévorés par l'abîme de l'éternité, pendant que la création est en perpétuelle activité dans d'autres contrées célestes. Quand un système solaire n'est plus qu'un membre superflu de la chaîne des êtres, alors il n'a rien de mieux à faire que de jouer son dernier rôle dans la scène des transformations incessantes de l'univers. L'infini de la création est assez grand pour estimer un monde ou une pléiade de mondes ce que nous estimons une fleur ou un insecte comparés à la terre. »

carbone germe des organismes à venir... Il n'y a jamais eu plus de création qu'aujourd'hui [1]. »

« Mille cieux, mille terres se sont déjà évanouis dans la grande nuit. Un jour aussi, quand notre immense univers sera mis en pièces, une vie nouvelle fermentera, de nouveaux essaims de soleils et de planètes surgiront, chargés d'êtres dont le malheur fera sa proie; mais les atomes, les ruines mêmes n'en garderont pas plus de traces que s'ils n'avaient jamais été [2]. »

Comme on le voit, ces diverses conceptions matérialistes [3] présentent, sous des formes plus poétiques, à coup sûr, que scientifiques, un caractère commun qu'il importe de signaler. Ce n'est plus, comme autrefois, un seul et même univers éternel, mais un tourbillon infini de mondes se succédant éternellement; c'est une série sans commencement et sans fin de cycles cosmiques, où « la lumière et la vie » alternent avec les ténèbres et le chaos, qui remplit l'infinité du temps et de l'espace.

1. *Le Monde avant la création de l'homme*, par C. Flammarion, p. 15. Voilà comment « l'audace naïve » d'une imagination et d'une langue ultra-poétique remplacent la science positive et la bonne vieille logique. Le mot *création* employé comme synonyme de *formation*; deux infinis : l'univers coéternel à sa cause; la cause première *éternelle* agissant dès le *premier moment de son existence*, etc. C'est ainsi qu'on *vulgarise* la science ! Sans parler des genèses qui s'allument, des cimetières de planètes défuntes qui circulent, etc.

2. Louis Büchner, *Lumière et Vie*.

3. L'archigonie monistique de Hæckel sera directement réfutée à propos de « l'origine de la vie ». (Voir ch. XII.)

La logique de l'erreur ne bénéficie guère de cette théorie nouvelle, de cette dernière « fantaisie évolutive », qui, du reste, lui a été imposée. Il est, en effet, scientifiquement démontré que l'univers physique actuel doit finir, et, par conséquent, qu'il a commencé. Il existe deux formes d'énergie qui se transforment l'une dans l'autre : l'énergie cinétique, actuelle, externe, visible, et l'énergie potentielle, moléculaire, vibratoire. En vertu d'une loi générale, rigoureusement constatée, la quantité d'énergie vibratoire augmente sans cesse aux dépens de l'énergie visible; par suite de cette inégalité de transformation, si l'énergie universelle reste la même en quantité, elle devient de moins en moins utilisable. La tendance de la chaleur vers une distribution uniforme entre tous les corps conduit fatalement le sxstème des atomes à la ruine, à un état final tout à fait comparable à la mort. Nous montrerons plus tard combien ces prédictions de la science s'harmonisent avec la conception spiritualiste et les croyances religieuses sur les destinées de la création : il suffit de constater maintenant que « la physique générale fait toucher du doigt le commencement et la fin de l'univers physique actuel[1]. »

1. L'univers visible peut être très exactement comparé à une vaste machine thermique ; le soleil est le foyer ou la source de la chaleur pour notre système, comme les étoiles le sont pour d'autres systèmes. Mais pendant que le soleil est ainsi notre fournisseur d'énergie, il se refroidit lui-même. Par l'effet de sa

Les théoriciens du matérialisme, pour maintenir l'éternité de l'atome, ont donc été forcés de recourir à une succession de mondes, à un « perpétuel échange de jeunesses et de sénilités cosmiques ». Mais si la difficulté pour eux paraît ainsi éloignée, elle est loin d'être résolue. La théorie d'un renouvellement de l'univers actuel, bien comprise, rationnellement limitée, n'est pas plus antichrétienne qu'elle n'est antiscientifique. « Il est infiniment probable qu'à d'immenses intervalles de temps, il y aura de puissantes catastrophes provoquées par la rencontre de soleils éteints[1]. » La plus grande partie de la matière dont ils se composent sera pulvérisée, ramenée à l'état de nébuleuse ; et l'on peut dès lors admettre une nouvelle formation de planètes plus grandes, entourant de nouveaux soleils plus vastes et plus féconds, des systèmes stellaires de beaucoup supérieures aux nôtres, « de nouveaux cieux et de nouvelles terres ». Toutes ces hypo-

radiation indéfinie dans le temps et dans l'espace, le soleil doit s'éteindre. Sa masse obscure, après avoir englouti la terre et les autres planètes, finira par se confondre avec les masses les plus voisines... » (Balfour-Stewart et Tait, *op. cit.*)

1. L'ouvrage de MM. Balfour-Stewart et Tait, *l'Univers invisible*, cité plusieurs fois dans cette seconde partie de notre programme, touche à de hautes et délicates questions, renferme des thèses et des conclusions pleines de hardiesse. Les savants auteurs déclarent eux-mêmes qu'ils ne sont ni théologiens ni philosophes ; et il s'en faut qu'à ce double point de vue leur doctrine soit toujours sûre. Mais lorsqu'il s'agit de science pure, de physique générale ou de mathématiques appliquées, leurs démonstrations sont difficilement attaquables, leur autorité est celle des maîtres éminents.

thèses grandioses, tous ces pressentiments de la physique moderne, nous les acceptons avec joie, avec gratitude.

Mais il y a loin de là à la conception matérialiste. L'évolution des mondes peut-elle être sans commencement et sans fin, ou, ce qui revient au même, la matière et le mouvement sont-ils éternels? l'atome est-il l'être nécessaire? Le monisme dit oui; la foi et la métaphysique disent non; la science positive, autant que ses méthodes peuvent y suffire, conclut comme la foi et la raison; il n'y a pas de certitude mieux éclairée, plus tangible que celle-là. On va en juger.

§ II.

RÉFUTATION DES THÉORIES MATÉRIALISTES CONTEMPORAINES; L'ATOME ÉTERNEL, L'ATOME MANUFACTURÉ.

C'est ici surtout, dans cette réfutation forcément sommaire et un peu abstraite de l'athéisme contemporain, du monisme pseudo-scientifique, que nous voudrions prémunir contre toute tentation d'ennui ou de lassitude ceux de nos lecteurs qui sont moins familiarisés avec les spéculations de la science et de la philosophie. Qu'ils veuillent bien ne pas s'effrayer outre mesure de ces quelques pages; si nous

les qualifions d'abstraites, c'est par excès de précaution et par comparaison avec ce qui doit suivre; car, en vérité, elles sont largement accessibles à tout esprit attentif, à toute bonne volonté sérieuse. D'ailleurs, la chose en vaut la peine. La thèse contre l'éternité de la matière, contre cet « axiome » fondamental de l'erreur qui nous envahit sous le couvert de la science, est tout à fait actuelle; Dieu est au bout, le Dieu que l'on nie, que l'on chasse de l'école et de la société, que l'on combat à outrance; il se montre dans chaque conclusion, et de si près qu'on ne peut s'empêcher de s'écrier avec Linné : *Vidi et obstupui* [1].

Dépouillées des phrases sonores et vides que nous avons citées, des formules d'apparence scientifique

1. L'athéisme est ainsi formulé à la première page du plus récent et du plus mal écrit des *Manuels d'instruction laïque*, destinés aux bibliothèques scolaires, ouvrières, etc. :

« Q. Qu'est-ce que Dieu ?

R. Nous n'en savons rien...

Q. Dieu n'est-il pas celui qui a tout créé et qui régit tout ?

R. Qu'en savez-vous ?... Démontrez sa nécessité...

Q. Tout existe par lui, et sans lui rien n'existe.

R. Prouvez-le.

Q. Nous ne pouvons le prouver.

R. Pourquoi donc nous occuper de ce que vous ne pouvez ni montrer ni prouver ?... »

L'auteur, dépourvu de toute notoriété, dans l'espoir de se donner quelque crédit, affirme que ce passage a été « corrigé par M. Littré ». Ces vulgarisations brutales du positivisme athée montreront, sans doute, aux plus optimistes combien il est nécessaire d'en vulgariser la réfutation.

destinées à séduire les esprits crédules, à troubler les consciences naïves, toutes les théories matérialistes sur l'origine de l'univers se réduisent à l'absurde, à la contradiction proprement dite. C'est là ce qu'il faut démontrer. Rappelons d'abord la doctrine définitivement acquise, la certitude scientifique touchant l'inertie de la matière.

L'inertie de la matière est le principe essentiel, le *postulatum* nécessaire des sciences physiques : elle se trouve à la base de toute hypothèse féconde, de toute expérience, de toute découverte. Les sciences physiques modernes, sans exception, se rattachent à la mécanique ; la mécanique repose entièrement sur cette loi fondamentale qui est l'expression la plus nette de l'inertie :

Un corps en repos ne peut se mettre de lui-même en mouvement ; — un corps en mouvement ne peut modifier de lui-même son état de mouvement.

Nier cette double loi, c'est nier la mécanique ; nier la mécanique, c'est nier la science moderne, c'est perdre le droit de se faire entendre dans une discussion scientifique.

Ajoutez à cela que la loi d'inertie est la condition absolue de l'application des mathématiques aux phénomènes matériels. N'est-il pas évident, en effet, que la seule possibilité d'un acte spontané de la matière rendrait tout calcul incertain ? Or comme « la physique entière tend de plus en plus à se réduire à des explications mathématiques, que c'est là un de ses caractères essentiels », on peut

affirmer que la loi d'inertie est mathématiquement démontrée [1].

Chose étonnante en vérité et bien propre à prouver aux dupes volontaires, aux admirateurs de parti pris, « la faiblesse féminine » de certains docteurs du positivisme, même fort célèbres, en matière de métaphysique ou de simple logique : le principe de l'inertie est tour à tour nié, affirmé, emphatiquement exagéré, au-delà de toute limite, par les mêmes savants au nom de la même science.

Je citerai un seul exemple. Dans sa profession de foi de Belfast, Tyndall déclare renoncer aux définitions des livres classiques qui n'attribuent à la matière que des propriétés purement mécaniques; pour lui, l'atome possède, en puissance, non seulement la spontanéité vivante, mais encore tout ce qui doit constituer, dans des circonstances favorables, l'activité psychique. Et ce même D[r] Tyndall, devenu le défenseur chaleureux des conclusions de M. Pasteur sur les générations spontanées, dans une série d'expériences, de travaux de premier ordre, ne cesse d'affirmer, théoriquement et pratiquement, le principe d'inertie qu'il vient de nier. Bien plus, il l'étend, hors de sa sphère, aux choses

1. L'inertie de la matière implique « l'absence de toute activité interne, indépendante, originelle », mais elle n'exclut pas l'activité acquise résultant d'une impulsion première, et que l'on appelle force. La force dans la matière n'est autre chose que la permanence, en vertu même de l'inertie, du mouvement primitivement reçu. L'inertie de la matière n'exclut pas davantage la propriété des corps.

morales, à la vie entière de l'humanité, il passe au mécanisme universel. « Si l'on suppose, dit-il, qu'une planète s'échappe du soleil, se mette à tourner sur son axe et accomplisse son évolution autour de l'astre solaire, à la même distance que la terre, on arrive à cette conclusion que la masse une fois refroidie verra se dérouler la même succession d'époques, de faunes et de flores, et enfin, aux mêmes endroits, une autre race semblable à la nôtre, des créatures ayant les mêmes facultés, les mêmes destinées; l'histoire entière de l'humanité se reproduira rigoureusement. » On le voit, c'est l'inertie universelle, le mécanicisme absolu. « Le résultat en est clair : tout ce que nous connaissons, tout ce que nous voyons et sentons, une étoile ou une pensée, une fleur ou une affection, tout est enchaîné à certaines évolutions matérielles, à certaines forces mécaniques et fatales [1] ». Il est difficile de pousser plus loin le désarroi doctrinal, la contradiction systématique.

Le principe de l'inertie de la matière étant bien établi et formellement reconnu par ceux-là même

1. Du Bois-Reymond exprime la même doctrine mécaniciste, étendue aux phénomènes spirituels, dans cette singulière hypothèse : « Qu'on s'imagine que tous les atomes qui constituaient César à un instant donné, au Rubicon par exemple, soient, à l'aide d'un artifice mécanique, mis chacun à sa place, et que la vitesse requise leur soit imprimée dans la direction convenable : d'après nous, alors, César serait rétabli *corps et âme.* » (*Les bornes de la philosophie naturelle;* 1873.)

qui, « aux heures de vertige et de faiblesse », essayent de le nier, il est aisé de montrer l'absurdité logique de l'atome éternel.

Au commencement, avant tout commencement, la matière existe ; — on ne peut comprendre l'existence éternelle, c'est-à-dire nécessaire, d'une substance inerte, dépendante, divisible, mobile, etc. ; nous verrons bientôt que cela est impossible [1] ; mais passons. — Cette matière doit être conçue soit dans l'état de repos, soit dans l'état de mouvement.

Si on la suppose en repos, ce sera le repos perpétuel, l'immobilité, la stérilité absolues. Telle est la première loi de la mécanique, le principe même de l'inertie. Qu'un seul instant rien ne soit, éternellement rien ne sera ; qu'un seul instant la matière, conçue comme l'être unique, soit en repos, éternellement elle se reposera.

Un argument analogue est présenté par M. Naville sous un aspect un peu différent : « En rétrogradant dans l'évolution on arrive à la nébuleuse ; supposera-t-on la nébuleuse éternelle ? Le mouvement s'y sera manifesté à un moment donné. Pourquoi ? On ne peut trouver aucune cause dans le *moment*, c'est-à-dire dans la catégorie du temps. Il faudrait donc admettre une puissance dans la matière même, ce qui serait contraire à la doctrine de l'inertie, ou bien admettre la manifestation du

1. Un être nécessaire est, par là même et nécessairement, ce qu'il est et tel qu'il est, et, par conséquent, incompatible avec le mouvement, etc.

mouvement sans cause, ce qui serait la négation des bases de toute science ».

Dans un discours célèbre, prononcé devant l'Académie de Berlin (8 juillet 1880), M. du Bois-Reymond, l'enfant terrible du matérialisme, commentant sa doctrine sur les limites de la science expérimentale, proclame sept énigmes qui se dressent comme un défi en face du génie humain. Il place en première ligne l'origine du mouvement. « Le mouvement n'étant pas essentiel à la matière, le besoin de causalité, dit M. du Bois-Reymond, exige, ou l'éternité du mouvement, et alors il faut renoncer à rien comprendre, difficulté absolue pour tout homme sain d'esprit; ou une impulsion surnaturelle, et alors il faut admettre le miracle, difficulté désespérante pour le positivisme. »

Voici ce qu'on a trouvé de mieux pour expliquer l'origine du mouvement en dehors de toute intervention créatrice : « Le commencement du mouvement dans l'univers, et par conséquent du *fierî* universel, fut une rupture d'équilibre qui vint elle-même d'une non-homogénéité, car un monde homogène n'aurait jamais bougé ; il se serait reposé éternellement sans développement, sans progrès. Pourquoi l'univers ne se tint-il pas tranquille? Pourquoi voulut-il courir les aventures, au lieu de dormir au sein de l'uniformité absolue? C'est qu'un aiguillon le poussa. Une inquiétude secrète lui donna le tressaillement; un vague intérieur amena

des nuages sur la morne sérénité de son azur. Ce qui fait la vie est toujours une sortie brusque de l'apathie, un désir, un mouvement dont personne n'a l'initiative, quelque chose qui dit : « En avant ! » [1]. On est tenté de se demander si M. Renan croit sérieusement venir en aide aux théoriciens du matérialisme, ou s'il a voulu les railler agréablement. Donc, si la matière est supposée primitivement en repos, l'origine du mouvement devient « une difficulté absolue ». Passons à la seconde partie du dilemme, à la seconde hypothèse : le mouvement éternel.

Au commencement, avant tout commencement, la matière peut-elle être conçue dans l'état de mouvement ? — Mouvement éternel, infini, sans moteur, sans aucune impulsion extérieure, c'est l'abandon du principe de causalité, « et il faut renoncer à rien comprendre » ; mais passons. — Ce mouvement est-il purement mécanique ? un tel univers doit être, dès le premier instant, ce qu'il sera à jamais : une seule molécule matérielle ne pouvant d'elle-même modifier son mouvement initial ni la direction de ce mouvement ; c'est toujours la même loi fondamentale de la mécanique.

Est-ce déjà un mouvement ordonné, le *processus* évolutif avec ses forces déterminées, avec sa

1. E. Renan, *Dialogues philosophiques*, p. 52.

direction et ses lois telles qu'elles se manifestent aujourd'hui sous nos yeux?... On ne comprend pas un tel ordre sans ordonnateur, des lois sans législateur, etc.; mais passons encore, car voici la difficulté capitale, impitoyable, voici la contradiction proprement dite, l'impossibilité mathématique d'une pareille conception de l'univers.

Ce *processus* sans commencement, cette marche évolutive vers l'état actuel, vers le perfectionnement, ce développement infini vers un but, puisqu'il a eu toute l'éternité pour aboutir, a dû aboutir de toute éternité. L'effet nécessaire d'une cause éternelle est nécessairement éternel lui-même. Il ne peut y avoir un seul instant où cette force inhérente à la matière n'ait déjà produit tout son effet [1].

Bien plus, dans une succession d'êtres, de phénomènes, de causes et d'effets se produisant régulièrement, nécessairement les uns les autres, devant commencer et finir à leur tour, aucun phénomène n'est actuellement possible : puisque de sa nature il doit commencer et finir, être produit, produire, cesser d'être, et qu'il a eu l'éternité pour

1. « Si la matière et son mouvement étaient éternels, le moment qu'on voudrait prendre pour point de départ aurait derrière lui un temps indéfini. Donc le monde aurait dû arriver à son état actuel à un moment quelconque de la durée, puisque, à un moment quelconque de la durée, il aurait eu le temps supposé nécessaire pour arriver à l'état présent. Dès qu'on fait intervenir la pensée de l'éternité, tout point de départ échappe... et il faut un point de départ à la science. » (E. Naville, *op. cit.*)

accomplir sa destinée, il a dû finir, cesser d'être de toute éternité.

Il n'est pas possible de dire : « L'univers est toujours égal à lui-même, absolu ; ce sont ses parties constituantes, les mondes particuliers dont il se compose, qui se meuvent dans un perpétuel échange de jeunesses et de sénilités ». Cela n'est pas possible, car chacun de ces mondes particuliers, chacune de ces parties, destinés à commencer et à finir, ont eu l'éternité pour commencer et pour finir. Toutes ces jeunesses et toutes ces sénilités devraient donc nécessairement, absolument être finies de toute éternité. L'univers, composé de parties successives, ne peut être en même temps absolu.

Il n'est pas possible de dire : « La série des mondes est constituée par un tourbillon circulaire de mouvements et de phénomènes ; ce sont des cycles successifs, complets, ayant chacun sa tâche et décrivant un cercle éternel [1]. » Cela n'est pas possible, car le mouvement actuel ne saurait être la cause du mouvement qui l'a précédé et qui existait à un moment quelconque du passé : le phénomène actuel ne peut être cause avant d'exister. Pour

1. « On a trouvé une loi naturelle, écrit M. Clausius, qui permet de conclure d'une manière certaine que, dans l'univers, tout n'a pas un cours circulaire, mais que les modifications ont lieu dans un sens déterminé, et tendent ainsi à amener un état limite. » (Cité par le P. Carbonnelle, *les Confins de la science et de la philosophie*.)

échapper à cette absurdité métaphysique, à cette contradiction manifeste, il n'est pas permis de recourir à une série infinie de cycles, car ce serait admettre un nombre actuellement infini, un nombre concret, déterminé, c'est-à-dire fini et en même temps infini, plus grand et plus petit que lui-même, etc.[1]; ce serait la contradiction plus manifeste encore, l'impossibilité mathématique[2].

Cette conception du cercle éternel offre d'ailleurs, et par surcroît, un inconvénient d'un autre genre : elle détruit toute idée de progrès, elle est incompatible avec le *processus* évolutif, qui est la base même de la conception matérialiste ou panthéiste

1. « Nombre actuellement fini et origine à distance finie sont une seule et même chose... Un nombre qui aurait son dernier chiffre et qui n'aurait pas son premier chiffre serait un bâton à un seul bout, et comment concevoir un bâton réel existant sans ses deux bouts. (Moigno, *Splendeurs de la foi.*)

2. On sait que le grand mathématicien Cauchy se chargeait de prouver de mille manières l'impossibilité mathématique d'un nombre actuellement infini, c'est-à-dire tout à la fois déterminé et infini. — Toute espèce de nombre déterminé est mesuré par l'unité ; or, ce qui est mesuré ne saurait être infini ; ce raisonnement est de saint Thomas d'Aquin.

Voici une autre forme de démonstration également claire et concluante : deux instants déterminés ne peuvent être séparés que par un intervalle fini, donc « entre le moment actuel et l'instant où s'est produit dans le passé un événement réel, il ne peut y avoir qu'un intervalle fini. Donc, aucun événement réel, aucun phénomène matériel ne peut correspondre à un passé infini. Donc l'éternité de la matière en mouvement est une impossibilité intrinsèque, et la série des phénomènes qui constituent le monde matériel a eu nécessairement un commencement. » (P. Carbonnelle, *les Confins de la science et de la philosophie.*)

de l'univers. Si le monde tourne éternellement sur lui-même, il ne progresse pas, le *fieri* universel, le perpétuel devenir, le développement indéfini ne se conçoivent plus.

Donc, que la matière éternelle soit conçue en repos ou dans l'état de mouvement, la difficulté est « absolument transcendante, et la perplexité également douloureuse entre le miracle de la création et la conscience positiviste ». Si le mouvement n'a pas existé de toute éternité, il existe actuellement sans cause; s'il a existé de toute éternité, le monde doit être actuellement en repos : deux absurdités parfaites. Mais les défenseurs de la « foi nouvelle » ne se laissent pas déconcerter pour si peu.

« Oui, si le mouvement a existé de toute éternité, on ne conçoit pas que le monde n'ait pas atteint le repos et la perfection. Il n'est pas plus facile d'expliquer comment l'équilibre ne s'est pas encore rétabli que d'expliquer comment il s'est rompu. » Oui, tout cela est vrai! mais « nous touchons ici aux antinomies de Kant, à ces gouffres de l'esprit humain où l'on est ballotté d'une contradiction à une autre. Arrivé là on doit s'arrêter[1]. » Ce qui revient à dire : nous concevons le monde sans Dieu, en dehors de toute création, de la même manière que nous concevons, avec le vieil Héraclite[2] et le trans-

1. E. Renan, *Dialogues et Fragments philosophiques*, p. 146.

2. Héraclite affirmait l'identité de ce qui est droit et de ce qui est courbe, du haut et du bas, des ténèbres et de la lumière, du pur et de l'impur, du bien et du mal;... « les immortels, disait-il.

cendantalisme allemand, qu'il n'y a pas de différence entre le fini et l'infini, la lumière et les ténèbres, le oui et le non, le vrai et le faux, l'esprit et la matière, l'être et le néant. Nous arrivons logiquement, ainsi que nous l'avions annoncé, et de l'aveu même de nos adversaires, à cette implacable alternative : ou la main créatrice de Dieu, ou la contradiction proprement dite.

L'observation et l'expérience semblent promettre des éléments nouveaux, plus directement scientifiques, en faveur d'une démonstration déjà si complète. Des physiciens éminents ont déduit de l'étude longtemps poursuivie de la molécule, de l'atome matériel, la certitude de sa non éternité. M. l'abbé Moigno cite et commente, dans les *Splendeurs de la foi,* ces paroles autorisées de M. Clerk-Maxwell : « Toutes les molécules de l'univers portent en elles un cachet très appréciable... Quelles que soient les catastrophes et la succession des systèmes solaires et planétaires, les molécules, qui sont la base de tout et comme les pierres fondamentales de l'univers, restent intactes en dimension et en nature... Ainsi que l'a dit sir John Herschell, elles conservent le caractère essentiel d'ar-

sont mortels, et les mortels sont immortels. » Hegel a sans doute ignoré plusieurs de ces propositions d'Héraclite, connues seulement par la découverte des *philosophumena ;* mais on voit que le principe de l'identité des contraires, dernier refuge de nos savants positivistes, date de loin.

ticles *manufacturés;* elles excluent l'idée d'une *existence éternelle*, ou d'une entité existant par elle-même:... leurs attributs indestructibles sont le cachet de Celui qui, au commencement, a créé non seulement le ciel et la terre, mais la matière qui les composent. »

M. Tyndall, dont le témoignage ici ne saurait être suspect, comparant les idées de Gassendi avec celles que « le professeur Clerk-Maxwell avait si bien développées dans son discours de Bradford[1] », reconnaît à ce dernier le droit de « conclure » scientifiquement la cause première. « Dans ses matériaux *préparés,* ajoute-t-il, dans ses articles *manufacturés*, M. Clerk-Maxwell trouve la base d'une induction qui lui permet d'escalader les hauteurs philosophiques que Kant jugeait inaccessibles, et de s'élancer logiquement des molécules jusqu'à la création. »

Nous avons sous les yeux, et il nous serait facile de reproduire ici une suite de définitions et de conclusions d'un caractère incontestablement scientifique sur ce « cachet de non éternité » propre à la molécule matérielle[2]. On connaît, d'autre part, les affirmations de la métaphysique, de la raison universelle sur ce même sujet : la matière est essentiellement dépendante, contingente, imparfaite; le contingent suppose le nécessaire, le

1. *Revue scientifique*, 18 octobre 1873.
2. Vid. Balfour-Stevart et Tait, *op. cit.*, § 217.

possible suppose le réel, l'imparfait suppose le parfait, le mouvement un moteur, etc.

Ce merveilleux accord de la science la plus moderne, de la métaphysique la plus ancienne et de la foi toujours une et immobile, est bien propre assurément à convaincre les esprits même difficiles, à rasséréner et à fixer les consciences incertaines. M. Renan s'est encore chargé d'achever la ruine des théories matérialistes ou positivistes en confiant à M. Berthelot cette solution un peu timide, il est vrai, mais certainement la meilleure qu'il ait su découvrir : « Ne pensez-vous pas que la molécule pourrait bien être, comme toute chose, le fruit du temps, qu'elle est le résultat d'un phénomène très prolongé, d'une agglutination continuée pendant des milliards de milliards de siècles [1] ?

L'indifférence dynamique du temps, considéré seul et en lui-même, est absolue; l'idée de le poser ainsi comme cause suprême, comme facteur universel, est un pur non-sens; le temps ne peut pas même être conçu quand rien n'existe. « Une agglutination de zéros pendant des milliards de milliards de siècles », telle serait donc dans son expression dernière, et la plus quintessenciée, la conception athée de l'univers!

1. *Dialogues et Fragments philosophiques*, lettre à M. Berthelot, p. 171.

§ III.

LA CONCEPTION MONISTIQUE DU MONDE ET L'HYPOTHÈSE TRANSFORMISTE.

On chercherait vainement, avons-nous dit, dans les innombrables productions de la littérature matérialiste contemporaine, un argument vraiment nouveau contre la doctrine de la création. Seule, la célèbre théorie de Darwin, « qui a pénétré comme un ferment » dans le monde de la philosophie aussi bien que dans celui de la science, et dont il est impossible de ne pas tenir compte, a paru donner au monisme systématisé un aspect moderne, une sorte de refuge protecteur. Les contradictions n'y sont pas moins réelles, et il importe de les démasquer, de les rendre manifestes à tant d'esprits prévenus ou aveuglés. Pour ne rien enlever à l'objection de sa forme et de sa valeur, nous laissons parler les deux chefs d'école les plus autorisés, le théologien critique et le naturaliste philosophe, Strauss et Hæckel.

On connaît déjà le manifeste à la fois naïf et révélateur du premier : « La théorie de Darwin est encore bien imparfaite; elle met sur la voie de solutions possibles plutôt qu'elle ne les fournit elle-même, et n'est pas sans analogie avec un tracé

de chemin de fer : combien d'abîmes il faudra combler, combien de ponts il faudra jeter, combien de montagnes il faudra percer, combien d'années devront s'écouler avant que la voie soit devenue rapide et commode au voyageur! Néanmoins, c'est là qu'on doit aller et qu'on ira... Nous autres philosophes et théologiens critiques, avions beau dire quand nous décrétions la fin du miracle, notre sentence restait sans écho, parce que nous n'apprenions pas à s'en passer, parce que nous ne savions pas montrer une force de la nature qui pût le suppléer, à la place où il paraissait le plus indispensable. Darwin a montré cette force, cette action de la nature... Il n'y a désormais de choix qu'entre *la main créatrice de Dieu* et la *théorie de Darwin*[1]. »

Hæckel partage pleinement les espérances de Strauss : « Le darwinisme proprement dit, dans le sens rigoureux du mot, c'est-à-dire la théorie de la sélection, en dépit de toutes les attaques, conserve une valeur considérable, et fournit la solution des plus gros problèmes. Il n'est rien de moins que la réponse définitive à cette question : Comment des formes organiques, adaptées à un but, peuvent-elles se développer sans l'intervention d'une cause agissant en vue de ce but? Comment un édifice régulier peut-il s'élever sans un plan préconçu et sans un architecte? Au siècle

1. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, pp. 161 et 162.

dernier, les plus grands philosophes, les plus profonds critiques tenaient encore la question pour insoluble: la science reculait devant les explications d'ensemble et surtout *devant le problème de la création* [1]. »

L'hypothèse transformiste sera examinée de plus près dans la troisième partie de ce Programme, consacrée à « l'origine et au développement de la vie » : c'est là sa place naturelle. Comment a-t-elle été mise en cause à propos de la formation de l'univers inorganique, qui seule nous occupe encore? C'est ce qu'on ne saurait expliquer autrement que par la détresse du positivisme, absolument à bout de ressources. Il fallait bien « suppléer la main créatrice à la place où elle paraissait le plus indispensable... et fournir la solution du plus gros problème ».

Le transformisme, le darwinisme, mais que peut-il faire ici, tel qu'il a été conçu, embrassé, exalté par ses plus habiles défenseurs? Il s'agit du cosmos initial, de simples atomes matériels, de mouvements mécaniques obéissant à des lois rigoureuses; pas une seule molécule animée dans cet univers primitif, pas un phénomène vivant, pas un seul acte spontané. Que peuvent faire ici, encore une fois, la sélection naturelle, la lutte pour la vie, l'adaptation, l'hérédité, l'atavisme, etc.?

1. *Discours à l'Association des naturalistes allemands* (Session d'Eisenach), *Revue scientifique* du 2 décembre 1882.

Dans l'état initial des mondes nous voyons des lois mécaniques, fatales, et une finalité évidente, donc une cause substantielle, intelligente, consciente, c'est-à-dire Dieu. Si « l'intervention créatrice et tout ce que le miracle traîne après lui » embarrassent autant qu'on le suppose, il faudra bien chercher une autre force de la nature, un autre système plus apte à les remplacer[1].

Sans sortir de la théorie cosmogonique de Kant, de Herschell, de Laplace, de M. Faye, ne voit-on pas une aptitude, une direction, une finalité évidentes dans chacune de ces molécules infinitésimales, de ces atomes purement matériels qui s'attirent, se groupent et se meuvent de façon à former des sphères, des mondes et des systèmes de mondes, de façon à enfanter des soleils, et autour des soleils, les planètes attiédies, solidifiées, fécon-

1. « La doctrine de l'évolution et la doctrine de la création ne peuvent se remplacer; ce sont des théories de deux ordres différents, et qui ne concernent pas le même objet. La première exprime une loi de succession des phénomènes, la seconde affirme une cause. Admettre que la loi remplace la cause est une erreur de métaphysique. Non seulement la théorie de l'évolution ne saurait remplacer la doctrine de la création, mais, loin de la contredire, elle lui apporte un assez ferme appui. En effet, elle met la pensée en présence d'un point de départ qui veut une cause autre qu'un antécédent soumis lui-même à l'évolution.

« La croyance au Dieu créateur a inspiré les fondateurs de la physique moderne (vérité historique rigoureusement prouvée). Cette science, étudiée dans ses conséquences philosophiques, confirme la doctrine sous l'influence de laquelle elle a pris son essor. » C'est par ces nobles paroles que M. Naville a voulu clore son ouvrage sur la *physique moderne*.

des, verdoyantes et vivantes? En dépit de Hæckel, « la théorie de la sélection ne fournira jamais une réponse définitive à cette question : Comment des formes *inorganiques*, adaptées à un but, ont-elles pu se développer sans l'intervention d'une cause agissant en vue de ce but? »

CHAPITRE DIXIÈME

§ I. Le plan providentiel et la loi du monde physique; le principe de continuité en Dieu; — la prière et le miracle : enseignements de la foi.

§ II. Le principe de continuité dans la science; l'idée d'ordre et de finalité; les lois expérimentales et les lois nécessaires.

§ III. Objections pseudo-scientifiques : l'efficacité de la prière et la loi cosmique; le miracle et l'idée fondamentale de loi.

La simplicité est le signe du vrai.
(BOERHAAVE.)

La foi chrétienne enseigne que l'univers, et tout ce que renferme l'univers, a été créé *ex nihilo*; ses prescriptions touchant l'*origine* des choses se bornent là.

La science expérimentale ne contredit pas, ne peut pas contredire cet enseignement de la foi, la question d'origine première étant en dehors des prises de l'expérience; son programme le plus élevé, son but suprême est de déterminer les lois de la matière créée, de la nébuleuse primitive, et d'expliquer ainsi la *formation* de l'univers par les causes secondes.

De part et d'autre, les certitudes acquises sont en parfaite harmonie.

La science athée, matérialiste ou moniste, qui, contrairement aux règles fondamentales du déterminisme scientifique, prétend connaître de l'essence et de l'origine des choses, nie la création et proclame l'éternité de la matière, aboutit logiquement, fatalement, à la contradiction proprement dite, à l'absurdité pure.

Telles ont été les conclusions des trois chapitres précédents.

Pour épuiser ce premier problème, pour compléter cette partie essentielle de notre programme apologétique, concernant l'origine et la formation de l'univers, il reste à résumer et à réfuter les objections, d'apparence scientifique, qui se rattachent au gouvernement des choses créées, il reste à démontrer la corrélation et l'harmonie de la loi cosmique avec la loi providentielle.

§ I.

LE PLAN PROVIDENTIEL ET LA LOI DU MONDE PHYSIQUE ; LE PRINCIPE DE CONTINUITÉ EN DIEU ; — LA PRIÈRE ET LE MIRACLE : ENSEIGNEMENTS DE LA FOI.

Dieu connaît tout par une seule idée, il crée tout par un seul acte, il gouverne tout par une seule loi. La Providence est la création continuée, diri-

gée vers sa fin [1], ou, pour employer une expression aujourd'hui consacrée dans la langue scientifique, l'action providentielle n'est autre chose que la « conservation de l'énergie » créatrice dans le monde [2]. Affirmer la Providence, c'est affirmer, en l'élevant à sa plus haute puissance, la constance de l'impulsion initiale, le « principe de continuité » qui sert de base à la science moderne [3].

Nous espérons montrer comment ce principe de continuité, pris dans son sens le plus large, le seul absolument vrai, comprend et explique la doctrine chrétienne sur l'efficacité objective de la prière, sur la possibilité du miracle ; nous espérons montrer comment cette doctrine traditionnelle se confond avec l'idée fondamentale de loi.

Quelle est la véritable notion philosophique et religieuse de la prière? Quel est son rôle dans le gouvernement de l'univers?

Pour la réalisation du plan divin dans l'homme et par l'homme, être doué de raison et de liberté,

1. Ratio ordinandorum in finem. (S. Thomas, *Summa*, I, 22. 1.)

2. Nous croyons qu'il y a un réel avantage pour l'apologiste à s'emparer, toutes les fois que cela est possible, des formules scientifiques usitées dans les théories qu'on lui oppose.

3. « La continuité des choses est une vérité mise en lumière par la science, un principe avec lequel la philosophie et la théologie doivent compter désormais... » (A. Réville, *la Science et l'Orthodoxie en Angleterre*. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1875.) — Il ne s'agit nullement ici de la « loi de continuité ou des espèces équivoques » de Bernouilli, de Leibniz, de Gioberti, etc.

deux conditions sont nécessaires : la coopération gratuite de la volonté divine, la coopération libre de la volonté humaine. C'est dans la prière et par la prière que ces deux volontés, ces deux actions distinctes se rencontrent et s'unissent pour une même fin. Toute élévation de l'âme vers Dieu : foi, louange, amour, action de grâces, adoration, sacrifice, supplication ou demande, tout cela est prière. Considérée dans ce dernier sens — le plus ordinaire et le plus précis — d'intercession, de demande spéciale, la prière a pour but d'obtenir un bien ou de conjurer un mal. Le bien obtenu, le mal conjuré peuvent appartenir soit à l'ordre spirituel ou moral, soit à l'ordre physique, temporel, concernant les choses nécessaires ou utiles à la vie[1].

La prière entre comme élément « ordinaire » dans le plan divin, dans le cours continu des choses : son efficacité n'exige le plus souvent que des faits purement naturels. La notion du miracle offre un caractère différent. — N'oublions pas que nous sommes placés au point de vue des objections de la science, et qu'en traitant ici de la Providence, de

1. La prière par excellence, l'Oraison dominicale, comprend sept demandes ou prières particulières. Une seule, *panem nostrum da nobis*, a pour objet propre les biens nécessaires à la vie; la dernière, *libera nos a malo*, s'étend au mal moral et au mal physique. Lorsqu'il s'agit des biens purement spirituels, la loi cosmique ne saurait être mise en cause; les difficultés sur l'efficacité objective de la prière ne concernent, on le comprend, que les biens et les maux temporels intéressant la vie terrestre.

la prière ou du miracle, nous devons nous occuper uniquement des lois et des faits qui se rapportent à l'ordre physique.

Ainsi envisagé, le miracle est un phénomène sensible, pouvant être observé et constaté comme tout fait expérimental, mais qui ne saurait être scientifiquement « déterminé »[1], c'est-à-dire naturellement expliqué par sa cause apparente immédiate. L'essence du miracle est de dépasser évidemment les énergies connaissables de l'univers[2].

Son but, son caractère « téléologique » est de manifester l'intervention d'une volonté particulière, extérieure et supérieure à la nature, d'accréditer la parole du Dieu créateur ou de son envoyé ; il est un signe, un témoignage divin.

Le miracle entre dans le plan de la création, dans le gouvernement providentiel du monde, comme élément « extraordinaire » mais essentiel ; son rôle est prévu, ordonné ; il est, ainsi que nous l'avons déjà dit, une conséquence de la conservation de l'énergie créatrice, du principe de continuité pris dans son acception la plus vraie et la plus compréhensive.

1. « Déterminer un fait, c'est le rattacher à sa cause immédiate et l'expliquer par elle. » (Claude Bernard.)

2. Un fait miraculeux dépasse les énergies naturelles de l'univers (*præter causas naturales*), soit par la nature même de son action, du pouvoir exercé, comme cela a lieu dans la résurrection d'un mort ; soit par le degré, la quantité de la force mise en œuvre, comme dans la guérison instantanée d'un malade.

Cette doctrine touchant l'efficacité objective de la prière dans l'ordre physique, touchant la nature, la possibilité et la finalité du miracle est conforme en même temps à la raison philosophique, à la foi chrétienne, et, comme on va le voir, aux enseignements les plus sûrs, les plus communément acceptés de la science positive.

§ II.

LE PRINCIPE DE CONTINUITÉ DANS LES SCIENCES PHYSIQUES ; L'IDÉE D'ORDRE ET DE FINALITÉ ; LES LOIS EXPÉRIMENTALES ET LES LOIS NÉCESSAIRES.

La science positive enseigne la constance de la masse et la constance de l'énergie. Aucune force ne se perd, aucun atome n'est anéanti [1]. La somme des énergies ne peut ni croître, ni décroître ; elles se conservent en se transformant. Les phénomènes du monde matériel se réduisent à des mouvements obéissant à des lois rigoureusement déterminables : l'explication mathématique de ces phénomènes

1. La philosophie chrétienne n'avait pas attendu les révélations de la science moderne pour enseigner cette vérité. Elle a été soutenue par les maîtres de la scolastique, et on la trouve clairement affirmée à l'époque des Pères. Saint Grégoire de Nysse parle déjà d'une circulation établie dans la nature, où tout se transforme et rien ne se perd ; c'est une idée pythagoricienne appliquée à l'interprétation de la Genèse mosaïque.

suppose et démontre leur nature mécanique. Telle est la thèse générale.

Mais la constance de la force dans l'univers matériel est-elle scientifiquement certaine? est-elle absolue? La démonstration expérimentale fait et fera toujours défaut. C'est une loi admirable de simplicité et de fécondité, c'est une hypothèse nécessaire, la seule qui puisse rendre compte des faits, mais elle ne saurait en aucune façon exprimer la nature éternelle et essentielle des choses. Cette loi perd même le caractère de certitude lorsqu'on passe de la nature inerte, du monde inorganique au monde organique, à la nature vivante. On se trouve ici en présence d'une « troisième catégorie d'existences », d'un troisième élément, l'âme ou la vie, dont il faut tenir compte, bon gré, mal gré, pour comprendre l'harmonie qui résulte de la corrélation des mouvements et de la constance de la force.

« Dans le monde minéral, chaque antécédent a un conséquent équivalent... Le monde végétal lui-même est incompétent à engendrer de nouveau, soit de la matière, soit de la force. » Mais il n'est pas vrai de dire que « le monde animal est dépourvu de toute faculté créatrice[1] ». Il y a dans les mouvements volontaires la manifestation d'une force extérieure, non atomique, qui tend à altérer

1. Tyndall; Cf. *les Écrits philosophiques de Tyndall*, par le P. Delsaux. — *La Physique moderne*, 4e étude.

la constance de l'énergie totale de l'univers[1]. « On peut bien montrer que la plus grande partie de la force disponible chez les êtres animés provient des actions chimiques, de la nutrition et de la respiration, c'est-à-dire que l'énergie est à peu près conservée : mais il est impossible de démontrer qu'elle le soit absolument. » Et cela suffit pour enlever à l'hypothèse du déterminisme universel tout caractère scientifique.

Au-dessus de la loi de conservation de la matière et de la force, il y a un principe qui l'éclaire et la complète, une idée souveraine qui domine tout : l'idée d'ordre ou de finalité, sans laquelle le monde n'est plus qu'un « monceau de faits ». C'est la conception adéquate de continuité s'appliquant à la nature vivante aussi bien qu'à la nature morte, pouvant seule expliquer l'harmonie totale des choses créées ; vérité *a priori* et vérité expérimentale, certitude tout à la fois philosophique et scientifique, elle est le corollaire infaillible des sciences les plus anciennes, comme l'astronomie ; elle éclate dans les premières révélations des sciences les plus jeunes, telles que la géologie, la chimie, la physio-

1. L'énergie mécanique due à l'activité de l'agent volontaire équivaudrait, d'après les expériences de Matteucci, à un trente-millième de l'énergie développée par la contraction du muscle ; elle s'exerce immédiatement sur les hémisphères du cerveau, se communique, en se transformant, aux nerfs, à la surface du corps, et enfin au milieu ambiant où elle se mêle à l'énergie totale de l'univers. (Cf. Rambosson, *les Phénomènes nerveux..., leur transmission*, etc.)

logie : elle se manifeste également aux deux bouts extrêmes de l'univers, dans les infiniment grands et dans les infiniment petits ; « dans la science de la mécanique céleste et dans la science des phénomènes moléculaires ». (Chevreul.).

Le Traité de géologie « le plus récent et le plus complet » s'ouvre par cette lumineuse profession de foi : « Maître absolu de notre programme, il nous a été loisible de n'obéir, dans sa disposition, qu'à des considérations purement scientifiques et philosophiques. Celle qui a tout dominé est l'idée d'ordre, et c'est autour de ce grand principe que nous avons cherché à grouper tous les faits d'observation... Nous croyons que le meilleur moyen de conquérir des adeptes à la science est de témoigner soi-même quelque confiance dans la vertu qu'elle a d'édifier des doctrines. Telle n'est pas, sans doute, la méthode des positivistes ; mais la nôtre s'inspire d'un tout autre esprit, et seule, elle peut mettre convenablement en lumière cette notion d'ordre à laquelle nous attachons tant de prix [1]. »

« Tel est l'ordre dans la nature, dit à son tour l'éminent chimiste Wurtz ; à mesure que la science y pénètre davantage, elle met au jour, en même temps que la simplicité des moyens mis en œuvre, la diversité infinie des résultats ; à travers ce coin du voile qu'elle nous permet de soulever, elle nous

1. De Lapparent, *Traité de Géologie*, préface, p. VII.

laisse entrevoir tout ensemble l'harmonie et la profondeur du plan de l'univers [1]. »

La simplicité est le signe du vrai. « Ce principe favori de Boerhaave est aussi celui de Kopernik, de Fresnel, de Galilée et de Newton ; Laplace l'inscrit en toutes lettres dans ses œuvres : c'est le principe directeur de toutes les recherches de la physique moderne..... Qu'est-ce donc que la science entière, sinon la recherche de cet ordre dans la nature [2] ? »

La science positive, on le voit, en parfait accord avec la métaphysique, oppose l'idée d'ordre et de finalité à l'idée de fatalité absolue, de mécanicisme universel. Elle établit une distinction profonde entre les lois mathématiques, nécessaires, et les lois physiques, expérimentales ; entre les lois logiques qui se confondent avec la raison elle-même, avec l'essence des choses, et les lois cosmiques constatées par l'observation, essentiellement contingentes.

« Il y a dans la nature « une collocation de choses » (Chalmers) que nous pourrions concevoir autrement : la forme et les dimensions des orbites des planètes, par exemple, ne sont déterminées par aucune loi nécessaire, mais dépendent d'une distribution particulière de la matière. » Le nombre des atomes et des soleils est un nombre actuelle-

1. Wurtz, *Revue scientifique*, 22 août 1874.
2. Naville, *op. cit.*, 3e étude.

ment déterminé, par conséquent fini ; il pourrait être plus grand ou plus petit. « Dans notre système du monde, dont les lois auraient pu être différentes de ce qu'elles sont (Duhamel) et où les corps ne sont pas seulement figurés, comme la géométrie les suppose, mais matériels, il est indispensable de demander à l'observation et à l'expérience certains rapports entre les effets et les forces ou causes. »

Ce caractère de contingence propre à la loi cosmique, à la loi expérimentale, se montre plus clairement encore dans la nature vivante ; le monde organique tout entier pourrait servir d'exemple : prenons au hasard l'embranchement zoologique des entomozoaires ; il comprend des animaux sans pieds — les vers, les annélides apodes ; des animaux avec six pieds — les insectes ; avec huit pieds — les arachnides : avec dix pieds — les crustacés décapodes ; enfin, avec un nombre de pieds beaucoup plus considérable — les myriapodes. Cette loi zoologique constatée par l'expérience et qui sert de base à une classification naturelle est un fait, elle n'est pas une nécessité. « Dieu a dit : Que cela soit, et cela fut », mais cela aurait pu être autrement.

Entre toutes ces lois contingentes, entre tous ces phénomènes, ces arrangements et ces mouvements d'atomes « que nous pourrions concevoir autrement », il en est qui offrent une « délicatesse de construction » telle qu'ils semblent avoir pour

caractère « l'incalculabilité ». Les mouvements orbitaires des planètes sont éminemment calculables et calculés d'avance avec la plus rigoureuse exactitude; mais les mouvements météorologiques ne le sont pas; « ils se produisent avec la brusquerie et l'inattendu inhérent à la délicatesse. Aussi ont-ils été instinctivement attribués à l'intervention d'une volonté supérieure particulière. »

Tels sont les enseignements les plus autorisés de la science positive touchant le cours continu des choses, avec ses distinctions essentielles, ses certitudes et ses hypothèses. Ils suffiraient sans contredit pour formuler, dès à présent, avec le savant auteur de *la Conservation de l'énergie*, des conclusions logiques, indéniables, et pour mettre hors d'atteinte la doctrine chrétienne sur la prière et sur le miracle.

« Nul ne pourrait affirmer, dit Balfour-Stewart, que les lois des phénomènes météorologiques, dont le caractère paraît être l'incalculabilité, n'admettent pas l'efficacité objective de la prière; car il n'y a pas de raison pour que l'action d'une cause supérieure n'intervienne dans le monde visible, au moyen des arrangements délicats établis dans ces régions... Au point où nous sommes arrivés, ajoute-t-il, nous pouvons facilement répondre à toute difficulté scientifique à l'égard des miracles... On ne doit plus regarder les événements miraculeux comme des infractions absolues à la loi supérieure de continuité, infractions que nous sommes con-

venus de regarder comme impossibles..... Quand nous déterrons une fourmilière nous faisons un acte qui plonge ses habitants dans une mystérieuse perplexité, et qui confond toutes les notions de leur expérience; mais nous, nous savons très bien que la chose se fait sans violer aucunement la continuité des lois de l'univers[1]. »

L'exposition et la discussion des théories pseudo-scientifiques, monistes ou mécanicistes, nous feront pénétrer plus avant dans ces problèmes trop souvent dénaturés, et montreront avec plus d'évidence « l'accord positif » de la loi providentielle et de la loi cosmique.

§ III.

OBJECTIONS PSEUDO-SCIENTIFIQUES: L'EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE ET LA LOI COSMIQUE; LE MIRACLE ET L'IDÉE FONDAMENTALE DE LOI.

Un des grands physiciens de ce siècle, Auguste de la Rive, proclamait la conservation de l'énergie créatrice comme conclusion dernière de ses leçons de physique : « Si j'ai appris quelque chose dans les longues années d'une étude qui a fait l'un des charmes de ma vie, c'est que Dieu agit continuellement; c'est que sa main, qui a tout créé, veille

1. *Op. cit.*, ch. VII.

sur tout dans l'univers. » La Providence est la création continuée. Il n'y a pas de dogme mieux établi, plus universellement reconnu et respecté dans l'histoire de la pensée philosophique ou religieuse. Il n'y en a pas de plus violemment attaqué par le matérialisme contemporain. Il devait en être ainsi : l'intervention particulière de la Divinité est un démenti permanent au principe même de la foi nouvelle, à la négation du surnaturel.

« Pour toute personne initiée à l'esprit scientifique, écrivent les monistes, il est certain que dans l'univers on ne saisit aucune trace de l'action d'un être déterminé supérieur à l'homme... Une nécessité absolue et inflexible domine la matière; la loi de la nature est une loi mécanique, éternelle, immuable qui se confond avec les lois de la raison elle-même; elle est l'expression la plus rigoureuse de la nécessité. Aucune puissance, quelle qu'elle soit, ne peut échapper à cette nécessité, qui n'a ni exception ni restriction... Tous les phénomènes sans exception sont gouvernés par des lois invariables dans lesquelles n'intervient aucune volonté, soit naturelle, soit surnaturelle... La loi de conservation exclut rigoureusement, nécessairement, toute intervention d'une puissance extérieure. » (Moleschott, Stuart Mill, Tyndall, etc.)

Friedich Strauss s'appuie sur l'autorité de Kant, de Scleiermacher et de Feuerbach, pour déclarer absurde toute croyance à l'efficacité objective de

la prière[1]. « En voyant les lords anglais, dit-il, reprocher au ministère de n'avoir pas ordonné une pénitence publique, à l'occasion d'une épidémie de peste bovine, faut-il penser à l'abêtissement de l'Eglise anglicane, ou à une misérable hypocrisie? Lorsque dans un pays catholique la sécheresse menace de compromettre les produits des champs, les paysans attendent de leur curé une procession à travers la campagne pour implorer la pluie du ciel. En voyant une telle procession, on ne peut s'empêcher de crier sur ces paysans le : *O sancta simplicitas;* on aspire plus encore au jour où l'enseignement des écoles étant amélioré, l'habitant des campagnes aura appris qu'il a affaire à un phénomène naturel, soumis à des lois précises, comme les éclipses de lune et de soleil[2].

Dans une de ses excursions scientifiques, M. Tyndall avait rencontré, « à l'auberge qui est au pied du glacier du Rhône, un jeune prêtre aux formes athlétiques. Celui-ci, après avoir expédié un solide déjeuner et une bouteille de vin, fit connaître qu'il était venu pour bénir les montagnes. La chose se faisait annuellement en ce lieu; cha-

1. Les philosophes panthéistes, matérialistes, etc., « au lieu de faire consister l'importance de la prière dans l'accomplissement d'un résultat *objectif*, la placent dans une action *subjective* sur l'esprit humain. L'illusion de l'espérance peut agir efficacement sur le croyant qui prie, calmer son mal, raviver son courage, etc. Telles sont les suites possibles, naturelles, *subjectives* et psychologiques de la prière. » (Kant.)

2. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, § 37.

que année le Très Haut était supplié de prendre des mesures météorologiques propres à assurer aux troupeaux des Velaisans la nourriture et l'abri... Le jeune prêtre eût pu demander tout aussi bien un changement de direction du Rhône ou un approfondissement du lit du fleuve, ce qui eût été un avantage incalculable pour les habitants de la vallée. La saison propice réclamée par les bons Velaisans est un fait ni plus ni moins miraculeux que la dérivation du Rhône. Aucun acte d'humiliation individuel ou national ne peut, d'après les données de la science, faire tomber une ondée du ciel ou faire arriver vers nous un seul rayon de soleil, sans une perturbation tout aussi grave des lois naturelles que s'il s'agissait d'arrêter une éclipse ou de faire remonter au fleuve Saint-Laurent les chutes du Niagara[1]. »

Voilà l'objection présentée par les chefs d'école, avec ses formules doctrinales et sous ses aspects les plus pittoresques et les plus saisissants. Eh bien! c'est précisément la théorie mécanique de l'univers matériel, entendue comme elle doit l'être, telle que nous venons de l'exposer d'après les vrais maîtres, qui fournit une explication rationnelle, rigoureusement scientifique, de l'action providentielle, une justification claire, positive, mathématique de la foi chrétienne touchant l'efficacité objective de la prière et la possibilité du miracle. Les

1. *Dans les Montagnes*, par John Tyndall, ch. V.

bases, les données premières de la thèse, les éléments de la démonstration, sont empruntés aux adversaires eux-mêmes de toute intervention divine.

Dans un de ses retentissants discours, prononcé en 1873 au sein de l'Association des naturalistes allemands, M. du Bois-Reymond rappelle et commente à sa manière une hypothèse de Laplace : « On peut concevoir une connaissance de la nature telle qu'on arrive à représenter tous les phénomènes de l'univers par une formule mathématique, par un immense système d'équations différentielles simultanées, d'où l'on pourrait, pour chaque instant déterminé, déduire le lieu, la vitesse et la direction de chaque atome. « Une intelligence, dit « Laplace, qui, pour un instant donné, connaî- « trait toutes les forces dont la nature est animée, « et les situations respectives des êtres qui la com- « posent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour « soumettre ces données à l'analyse, embrasserait « dans la même formule les mouvements des plus « grands corps de l'univers et ceux du plus léger « atome : rien ne serait incertain pour elle, et « l'avenir comme le passé serait présent à ses « yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection « qu'il a su donner à l'astronomie, une faible es- « quisse de cette intelligence[1]. »

Dans la pensée de Laplace, il s'agit uniquement du monde des atomes, tandis que le plan divin em-

1. *Revue scientifique*, 1873.

brasse le monde vivant, le monde moral, les actes libres. A ce nouveau point de vue « le problème de l'univers s'élargit et dépasse la portée de toute intelligence créée ». Mais le principe de solution ne change pas. « L'intelligence suprême », le Dieu de la métaphysique et de la foi remplit toutes les conditions requises par Laplace et par M. du Bois-Reymond, étendues à toutes les forces, à tous les phénomènes, « à tous les êtres et à leurs situations respectives », sans exception. C'est une certitude rationnelle réalisant une hypothèse de la science, et l'explication de la prière objectivement efficace, son harmonie avec le cours naturel des choses devient aussitôt d'une simplicité extrême. Qu'on en juge :

« Une série de phénomènes peut être profondément altérée, sans qu'il soit nécessaire d'interrompre le cours des lois générales... Il y a deux choses distinctes dans tout problème de dynamique : les lois générales et l'état initial. En faisant varier celui-ci, on obtient par les mêmes lois et avec les mêmes forces des résultats très différents. » Dieu a établi les lois générales qui sont fidèlement, continuellement suivies. Il a disposé, en même temps, « un état initial des atomes en vue des phénomènes intellectuels et moraux, auxquels ils doivent concourir dans la suite des temps. Ce qui a déterminé le choix providentiel entre les états initiaux, c'est la prévision des *actes libres* ».

« Nous ne prions pas pour changer le plan divin, mais pour obtenir ce dont l'accomplissement a été,

dans ce plan, subordonné à la prière. » (Saint Thomas.) « Quand un fidèle adresse à Dieu une prière digne d'être exaucée, il ne faut pas s'imaginer que cette prière ne parvient qu'à présent à la connaissance de Dieu. Il l'a entendue de toute éternité, et il a arrangé exprès le monde en faveur de cette prière : en sorte que l'accomplissement fut une suite du cours naturel des événements. » (Euler.)

« Nul de nous ne peut dire ce que telle de ses actions libres, supprimée librement comme elle pouvait l'être, ou remplacée par son contraire, eût, grâce à la prescience ou à la volonté du Créateur, entraîné de changements dans le premier état atomique de l'univers, et, par suite, dans tous les états postérieurs.

« Cette prière adressée librement à Dieu, en telle année du dix-neuvième siècle, pour obtenir sa bénédiction sur les moissons ou la cessation d'un fléau, a été une des raisons qui ont fait disposer le premier état du monde, de manière à faire arriver à son heure le phénomène qu'elle sollicite. Elle produit ainsi son effet sans rien changer aux lois de la nature. Sans cette libre prière, un autre état initial aurait, de par les mêmes lois, amené des résultats tout autres[1]. »

1. Cf. *Études religieuses*, 1870 ; — *Revue des questions scientifiques*, octobre 1878 : — *les Confins de la science et de la philosophie*. Dans ces différents écrits, le P. Carbonnelle a traité cette question en s'appuyant sur de savantes considérations de mécanique rationnelle.

L'examen critique des objections purement philosophiques contre l'efficacité de la prière offre un bien vif intérêt; mais nous ne pourrions l'aborder convenablement ici sans sortir de notre « programme d'apologie scientifique ». Il nous sera néanmoins permis de rappeler que la principale difficulté du déisme rationaliste concerne l'immutabilité divine; or, cette difficulté maîtresse disparaît devant l'explication scientifique que nous venons de résumer. En exauçant nos prières, Dieu, qui a tout prévu, tout voulu, « dans son acte unique », ne change pas; « il ne tombe pas avec nous dans le temps[1] » qui est sa créature comme l'atome; « il n'interrompt pas le cours des lois générales », il le réalise; « il ne modifie en rien ses résolutions », il les exécute.

Pas plus que la prière, le miracle[2] n'est opposé à la « sérénité absolue », à l'immutabilité divine, au principe de continuité dans le plan providentiel, à l'idée fondamentale de loi. Ici encore, les conceptions de la plus rigoureuse des sciences, les calculs de la mécanique viennent en aide à l'apologiste de la foi, et faciliteront à certains esprits, plus fortement tournés de ce côté, l'accès des vérités plus hautes de la métaphysique et de la religion.

1. Expressions de M. Jules Simon.

2. Nous avons assez insisté sur la distinction essentielle de ces deux thèses : l'efficacité de la prière, le miracle; nous n'y reviendrons pas.

« Dans ces dernières années, Charles Babbage, le célèbre auteur de la machine à calculer, a démontré, dans un livre très remarquable, la possibilité de construire une machine qui, après avoir fonctionné longtemps d'une manière régulière, pourrait tout à coup présenter « un écart », et reprendre ensuite sa régularité première. Il conclut de là, sans rien enlever au miracle de sa force probante, qu'une dérogation apparente aux procédés physiques de l'univers est tout à fait compatible avec l'idée fondamentale, avec l'unité de la loi... Si de pareilles occurrences peuvent entrer dans le dessein et la prévision d'un artiste humain, il est certainement au pouvoir de l'artiste divin de ménager de semblables déviations dans le mécanisme des atomes, dans la construction universelle... La même cause qui a pu produire l'univers actuel avec toute son énergie a pu *a fortiori* préparer telles transmutations d'énergie susceptibles de rendre compte d'un événement miraculeux [1]. »

Le miracle n'est pas, comme on le croit, comme on le dit communément, une suspension, encore moins une transgression de la loi générale [2]. Il n'est

1. Jevons, *Principles of sciences*, Balfour-Stewart et Tait, *op. cit.*, §§ 80-245.

2. « Le miracle est à sa place dans les décrets du Créateur absolument comme les événements les moins miraculeux. Le contraire n'ayant jamais été décrété, le miracle ne saurait être une dérogation à un décret qui n'existe pas... On peut supposer que le miracle utilise seulement la quantité d'énergie qui anime l'univers physique sans y rien ajouter ou soustraire. On

pas une modification postérieure des résolutions précédemment arrêtées, une correction qui témoignerait d'une imperfection dans le plan. C'est un « écart » prévu dans le fonctionnement de l'univers, voulu librement et d'avance, conforme à l'idée supérieure d'ordre et de finalité, et destiné à manifester aux hommes, par un phénomène sensible, scientifiquement indéterminable, la volonté divine [1].

Ce double caractère du miracle — conformité à la loi supérieure, au principe de continuité, — manifestation divine dépassant les énergies déterminables des êtres créés — est matériellement repré-

peut supposer aussi que l'événement merveilleux se produise en dehors du système des faits mécaniquement enchaînés : il n'y aurait (dans les deux cas) aucune dérogation au cours des choses, puisque la succession des événements, mécaniquement subordonnés, n'en serait modifiée d'aucune sorte. » (De Bonniot, *Éclaircissement sur le miracle : Revue du monde catholique*, 1er mars 1883.)

1. Il est incontestable que toute intervention d'une volonté particulière, en dehors des forces déterminables de la nature, ne doit pas entrer comme élément dans la conception, dans la détermination des lois physiques. L'élément miracle est nécessairement exclu de toute induction, de toute généralisation scientifique. « La condition préalable de la science est d'écarter le surnaturel » ou, ce qui revient au même, le surnaturel (on dirait mieux le préternaturel) n'est pas l'objet des sciences naturelles. Cela est trop évident pour ne pas sembler naïf. Dans ce sens, il est vrai de dire avec Claude Bernard que la science est positiviste ; avec Strauss, Virchoff, Moleschott et tous les matérialistes que le miracle est « antiscientifique ». Malheureusement, la signification vraie de pareilles formules sert de pavillon pour couvrir la signification fausse et les conséquences absurdes qui en découlent.

senté dans la machine conçue par Babbage, dont les écarts resteraient le secret du mécanicien suprême; il est éclairé d'une plus vive lumière par ces paroles de *la Cité de Dieu :* « Nous disons de tous les miracles, qu'ils sont contre la nature; mais cela n'est pas. Comment serait contre nature ce qui arrive par la volonté de Dieu, la volonté du Créateur étant la nature même de chaque chose créée? Le miracle n'est donc pas contre la nature, mais contre ce que nous pouvons connaître de la nature [1]. » Saint Augustin dit ailleurs : « C'est un plus grand miracle de gouverner le monde entier que de rassasier cinq mille hommes avec cinq pains? Le premier pourtant, personne ne l'admire, tandis qu'on admire le second, non pas qu'il soit plus grand, mais parce qu'il est plus rare [2]. »

Saint Grégoire de Nysse, que nous aimons à citer, parce qu'il fut, entre tous les écrivains de l'antiquité chrétienne, un des plus remarquables par sa méthode, par l'usage constant et habile de la science de son temps, admet, comme Origène et saint Basile en Orient, comme saint Ambroise et saint Augustin [3] en Occident, la production simul-

1. Omnia portenta contra naturam dicimus esse; sed non sunt. Quomodo est enim contra naturam, quod Dei fit voluntate, cum voluntas tanti utique Conditoris conditæ rei cujusque natura sit? Portentum ergo fit, non contra naturam, sed contra quam est nota natura. (*De Civit Dei*, lib. XXI, c. 8.)

2. Tract. 24, *in Joan.*

3. Pour saint Augustin, « l'univers tout entier a été dès l'origine à l'état de force, de puissance causatrice..... Dieu ne crée

tanée, par le Verbe divin, de tous les êtres, de toutes les énergies. L'univers fut tout entier au premier instant, c'est-à-dire toutes les causes dans une seule cause, toutes les lois particulières dans une seule loi générale, tous les événements ordinaires ou extraordinaires dans un seul événement : la création.

L'intervention providentielle, la conservation de l'énergie créatrice est une question fondamentale dans l'apologétique contemporaine. Il suffit pour s'en convaincre de voir avec quelle passion, avec quel ensemble les adversaires de toute religion concentrent sur ce point leurs attaques. Elle est pourtant éclairée, on vient de le voir, du même jour que les principes mêmes de la science moderne. Il suffit de s'élever assez haut pour voir les oppositions apparentes, le brouillard des régions inférieures disparaître dans la même lumière, pour comprendre et pour accepter avec joie cette pensée qui aurait pu nous servir d'épigraphe : « L'ordre des mouvements dans la matière, le principe de continuité tel qu'il est conçu et constaté par la science, n'est qu'un des éléments de l'ordre universel, une manifestation partielle d'une harmonie totale où entrent des éléments d'une autre nature. »

rien ultérieurement, mais, ayant créé toutes choses à la fois, il les gouverne, les meut par son action dirigeante ; il opère sans cesse, se reposant et agissant à la fois. » (*De Genesi, ad litt.* I, v. c. 24.) C'est l'unique miracle de la création continué.

Le monisme affirme — c'est là son orgueil et aussi peut-être le secret de sa puissance séductrice sur bien des esprits — qu'il apporte l'explication simplifiée du monde : « Une substance unique, l'atome : une loi naturelle unique, perpétuellement agissante, donnant raison de tout ce qui est, de l'origine et du développement indéfini de toute chose. » (Hæckel.) Mais la simplicité monistique, sans Dieu, nie le principe de causalité, implique contradiction et conduit fatalement à l'absurdité pure. Avec Dieu, avec la foi spiritualiste et chrétienne, la simplicité devient le signe logique du vrai ; la conception de l'univers — origine et formation — se résume dans cette triple unité : une seule idée, un seul acte, une seule loi.

TROISIÈME PARTIE

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA VIE

CHAPITRE ONZIÈME

§ I. Les données de la science sur la nature des êtres vivants.
§ II. Origine de la vie : enseignements de la foi.
§ III. Certitudes scientifiques.

> En présence des grandes énigmes de la nature, le philosophe est depuis longtemps habitué à répéter, avec une mâle énergie, l'ancien verdict écossais : *ignoramus*.
> (DU BOIS-REYMOND.)

§ I.

LES DONNÉES DE LA SCIENCE SUR LA NATURE DES ÊTRES VIVANTS.

La physiologie moderne, placée au premier rang des sciences biologiques, se déclare impuissante à définir la vie. Un physiologiste, que personne ne sera tenté de récuser, Claude Bernard, a con-

sacré une de ses plus intéressantes leçons à démontrer cette impuissance. Il passe en revue les définitions les plus célèbres, depuis « l'entéléchie » d'Aristote jusqu'au « tourbillon vital de Cuvier[1] », jusqu'à « l'accommodation continue » de M. Herbert Spencer; depuis les formules les plus vagues et les plus prétentieuses : « la vie est l'équation de l'univers » (Burdach), jusqu'aux plus simples et aux plus naïves : « la vie est le contraire de la mort » (*Encyclopédie*). Il discute avec une attention particulière les définitions qui lui paraissent mieux caractérisées au point de vue physiologique, celle de Bichat par exemple : « la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », et celle de Tiédemann : « les corps vivants ont en eux leur principe d'action qui les empêche de tomber jamais en indifférence chimique. » Après avoir signalé dans chacune les points qui lui paraissent défectueux, il exprime ainsi les résultats de sa consciencieuse critique : « En résumé, il n'y a pas moyen de définir ou de caractériser la vie par un trait exclusif. Les tentatives qu'on a faites

1. Cuvier décrit ainsi la vie : « La vie est un *tourbillon* continuel dont la direction, toute compliquée qu'elle est, demeure constante, ainsi que l'espèce de molécules qui y sont entraînées, mais non les molécules elles-mêmes : au contraire, la matière actuelle du corps vivant n'y sera bientôt plus, et cependant elle est dépositaire de la force qui contraindra la matière future à marcher dans le même sens qu'elle. Ainsi, la forme de ces corps leur est plus essentielle que la matière, puisque celle-ci change sans cesse, tandis que l'autre se conserve. »

de tout temps sont obscures ou incomplètes ou erronées[1]. »

Renonçant à définir ce qu'il juge indéfinissable, abandonnant toute vue, toute méthode *a priori* sur la vie, Claude Bernard s'applique uniquement à distinguer les êtres vivants des corps bruts. Il ramène à quatre les caractères généraux, essentiels, absolument distinctifs — l'*organisation :* réunion de parties dont l'arrangement n'obéit pas aux lois de groupement de la matière brute : — la *génération* (*potentia generativa* de saint Thomas) : faculté de se reproduire, attribut exclusif et absolu de la vie ; — l'*évolution* (*vis augmentativa)* : seul, l'être vivant apparaît, s'accroît, décline et meurt ; — la *nutrition* (*vis nutritiva*) : la plus constante et la plus universelle manifestation de l'organisme vivant, pouvant suffire à le déterminer[2].

1. *Revue scientifique*, 1er décembre 1877.

2. Le monde organique vivant comprend le règne végétal, le règne animal et le règne humain, qui sera étudié dans la quatrième partie de notre programme. Existe-t-il entre le règne végétal et le règne animal une différence essentielle ? Les savants, naturalistes ou philosophes, ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns soutiennent que le « règne animal se distingue du règne végétal par deux caractères propres aux seuls animaux : la sensibilité consciente et le mouvement volontaire ». Les autres refusent de reconnaître cette distinction fondamentale. Selon eux, « les deux règnes forment deux lignes divergentes, mais partant d'un même point, et s'écartant de plus en plus à mesure qu'elles s'éloignent de leur commune origine. Ils soutiennent, avec Claude Bernard, « que la sensibilité n'est point l'apanage exclusif de l'animalité

Si donc il a été impossible, jusqu'ici, aux représentants de la science de s'entendre sur l'essence, sur la définition de la vie, il est néanmoins scientifique d'en caractériser les manifestations. Les conclusions du grand physiologiste dans cette grave question, sa double conception de la vie et de la mort ont une portée doctrinale qu'il importe de retenir.

Il y a, selon lui, dans tout être vivant, deux ordres de phénomènes continus : *destruction organique* et *organisation vitale.* A chaque instant et par leur jeu même les organes se détruisent partiellement ; ce sont là des phénomènes purement physico-chimiques, — combustion, fermentation, décomposition, dédoublement, etc., de véritables phénomènes de mort. Mais en même temps, dans l'être doué de vie, « tout se crée », chaque organe, à mesure qu'il est détruit, se

(la sensibilité chez les animaux inférieurs ne seraient, comme chez les plantes, que l'irritabilité, la réaction aux excitations), que les exemples de mouvements appropriés à un but fourmillent chez certaines plantes, etc. » Ils établissent toute une zone de formes intermédiaires, qui ne sont ni plantes ni bêtes — règne des *psychodiaires* (Bory de Saint-Vincent), ou des *protistes* (Hæckel). — Il est même des animaux, relativement élevés, qui participent des caractères végétaux ; tel est la *Convoluta schaltzii*, qui semble formée par l'association d'une algue et d'un ver. — Un caractère distinctif qui semble près d'être généralement adopté serait celui-ci : le végétal se nourrit de matières minérales ; l'animal se nourrit de substances déjà élaborées par le règne végétal. — Cette question n'intéresse nullement l'apologie de la foi ; elle reste ouverte et parfaitement libre.

reconstruit sans cesse au triple point de vue de sa structure, de sa forme, de ses propriétés essentielles; et cette évolution créatrice constitue les véritables phénomènes de vie.

Les premiers, les phénomènes de mort, sont les plus apparents, et, par une illusion habituelle, nous les prenons pour des signes de vie. Toutes les fois qu'un mouvement se produit, qu'un muscle se contracte, que la volonté ou la sensibilité se manifeste, il y a destruction organique, mort partielle. C'est tout ce que nous voyons. Les phénomènes de vie, au contraire, ne se voient pas directement. La synthèse organisatrice reste intérieure, silencieuse, cachée, rassemblant sans bruit de nouveaux matériaux, réparant sans cesse les dommages causés par les phénomènes de mort. L'évolution créatrice ne se révèle que par ses résultats.

Ainsi, pour le physiologiste moderne, — un phénomène d'organisation continuelle, accompagnant le phénomène d'incessante destruction, caractérise scientifiquement la vie; — la décomposition non suivie de réorganisation caractérise la mort. Les forces physico-chimiques suffisent à expliquer la destruction organique; elles n'expliquent pas l'évolution organisatrice, elles n'expliquent pas la vie. « Avec une foule d'hommes éminents de tout temps et de tous pays, dit M. de Quatrefages, avec la majorité des savants qui honorent le plus la science moderne, j'admets que les êtres orga-

nisés doivent leurs caractères distinctifs à une *cause spéciale*, à une *force propre*, à la *vie* qui s'associe chez eux aux forces inorganiques[1]. »

La difficulté ou si l'on veut l'impossibilité de donner une définition scientifique universellement acceptée par les biologistes[2] ne saurait nuire en aucune façon à la sûreté de nos recherches, à la certitude de nos conclusions sur l'*origine* et sur le *développement* de la vie. On est d'accord pour reconnaître et pour distinguer, dans la nature, des corps bruts et des corps vivants ; on est d'accord sur les propriétés auxquelles l'esprit attache immédiatement l'idée de vie, et cela suffit. « Qu'on soit ignorant ou savant, il est impossible de ne pas voir, avant tout, dans ce qui existe, deux

1. De Quatrefages (*Espèce humaine*, ch. Ier). La philosophie traditionnelle admet, comme principe de la vie, l'âme végétative dans les plantes, l'âme animale dans les animaux. Tel physiologiste, des plus modernes, (W. Reyer, d'Iéna), qui repousse au nom du monisme « l'existence de l'*anima*, comme peu scientifique et surtout peu claire », déclare en même temps que « la théorie de l'*ignis animalis*, du feu considéré comme force vitale innée (?), ne doit être ni dédaignée, ni désignée comme d'inutiles rêveries » (!). (Trad. Soury.)

2. Sur les hauteurs de la philosophie, on est plus près de s'accorder : Kant ne parle pas autrement qu'Aristote : « la vie est un principe intérieur d'action ». Un des représentants les plus autorisés de la philosophie moderne ne s'écarte guère de la scolastique : « *Activitas qua ens se ipsum movet — vis sui motrix* (Bouillier). — Dans l'examen critique des définitions qu'il nomme *a priori*, Claude Bernard nous paraît confondre quelquefois les conditions avec l'essence de la vie. — « La vie est un mouvement fécond, la mort une immobilité stérile » (Lacordaire). Dans la première partie de sa définition, l'orateur se rapproche beaucoup du physiologiste.

sortes d'objets bien distincts : les corps bruts et les êtres organisés [1]. » Aussi bien serait-ce le cas de rappeler ici la spirituelle boutade du célèbre mathématicien Poinsot : « A quelqu'un qui me demanderait de définir la *vie*, je répondrais : Savez-vous de quoi vous parlez? — Si l'on me disait : Non, — eh bien ! parlons d'autre chose. — Si l'on me disait : Oui, — eh bien parlons-en [2]. »

§ II.

ORIGINE DE LA VIE; — ENSEIGNEMENT DE LA FOI.

Quels sont les enseignements de la foi chrétienne touchant l'origine de la vie ? La doctrine révélée a été déjà affirmée à cet égard : le monde, et tout ce que le monde contient, a été tiré du néant par Dieu. L'origine, la cause première de la vie se confond avec l'origine, avec la cause première de toutes choses [3].

1. De Quatrefages. *l'Espèce humaine*, ch. 1er.

2. Cité par Claude Bernard ; il s'agissait de la définition du *temps*. Aujourd'hui, la question de la vie n'est pas plus avancée. Dans la vingt-neuvième session de l'Association américaine tenue à Boston, M. George Barker s'écriait : On s'est bien souvent demandé : « Qu'est-ce que la vie ? » Je pose moi aussi la même question, mais je crains que ce ne soit seulement pour répéter à mon tour : « Nous n'en savons rien ». Et il ajoutait : « Le feu follet de la vie danse encore au-dessus des marécages de notre faible savoir. » On ne saurait s'humilier plus métaphoriquement.

3. On a dit avec raison : L'esprit ne peut concevoir clairement

Si l'on demande après cela, la vie est-elle due à une création immédiate, à une intervention spéciale de Dieu ? ou bien est-elle le résultat d'un état initial, un effet de lois primitivement établies, se produisant dans des circonstances favorables, déterminées par le Créateur ? nous répondons : La foi ne prescrit rien à cet égard : le dogme de la création est aussi simple, aussi net que compréhensif ; il laisse un vaste champ entièrement libre aux investigations humaines, aux fécondes recherches de la biologie, de la géologie et de la paléontologie.

§ III.

ORIGINE DE LA VIE : CERTITUDES SCIENTIFIQUES.

Sur cette grande question, l'origine de la vie, la science possède-t-elle des réponses certaines, des vérités démontrées ? peut-elle offrir, touchant l'apparition de la vie sur le globe, des enseignements définitifs ? Oui, elle possède deux certitudes : 1° un fait ; il est scientifiquement démontré que la vie n'a pas toujours existé sur la terre, qu'elle

que trois créations distinctes et successives ; trois choses ont pu seules être créées dans le sens propre du terme :

1° L'atome matériel, la matière ;

2° Le germe vivant, la vie ;

3° L'âme humaine, la substance douée de raison et de liberté. — Il s'agit ici de notre univers : on conçoit également la création de toute substance purement spirituelle.

a eu un commencement; 2° une loi; il est expérimentalement démontré, du moins jusqu'à ce jour, que tout être vivant vient d'un être doué de vie. « S'il reste plus d'une question de détail, à laquelle on ne peut encore donner qu'une solution provisoire, l'ensemble de la série éruptive et de la série sédimentaire commence à être connu avec une remarquable précision. Aussi est-ce déjà une des études les plus attrayantes auxquelles on puisse se livrer, que celle des transformations subies par notre globe, depuis sa condition première, incompatible avec l'existence de l'organisme le plus rudimentaire, jusqu'à cet état final où la vie s'épanouit à sa surface dans toute la splendeur de son infinie variété [1]. »

La géologie et la paléontologie ont reconnu et déterminé une première phase tellurique où la vie n'existe pas, ne peut exister. Elles affirment avec certitude qu'il y a eu des temps azoïques, une écorce primitive azoïque (gneiss granitoïde, micaschistes, granite gneissique, première ébauche des continents).

Ce passage de la mort à la vie, de l'inorganique à l'organique sur notre globe, ce fait incontestable, incontesté, a une grande portée scientifique et doctrinale. Il est le tourment du matérialisme. Il eût été si simple d'affirmer l'éternité de la vie, comme on affirme l'éternité de la matière, de la

1. De Lapparent, *Traité de géologie*, p. 21.

force, du mouvement; se heurter contre une démonstration rationnelle, contre une évidence métaphysique, on y est habitué, on ne croit pas à la métaphysique: mais ne pas tenir compte d'un fait d'observation sensible, indéniable, on y répugne, du moins encore. La difficulté est donc grave; nous allons le voir; les plus audacieux et les plus habiles ne parviennent pas à la tourner. Après le formidable problème de l'origine de l'atome, le problème non moins formidable de l'origine de la vie. C'est pour la seconde fois que le monisme athée se trouve si étroitement emprisonné par cet impitoyable dilemme : ou reconnaître l'intervention créatrice, ou découvrir une théorie acceptable, une hypothèse vraiment scientifique qui puisse le remplacer.

Ce premier chapitre sur l'apparition initiale de la vie peut donc être ainsi résumé : la théologie et la philosophie chrétiennes démontrent le dogme de la création, mais ne prescrivent rien de plus. — La science positive possède au moins une certitude : la vie a commencé sur le globe. Et comme les premiers organismes, quels qu'ils soient, n'ont pas eu de parents, par là même qu'ils sont les premiers, il s'ensuit qu'ils ont été produits en dehors des lois naturelles actuellement connues.

Les savants qui ne craignent pas d'avouer leur incompétence touchant l'origine de la vie sur le globe sont de beaucoup les plus nombreux et sur-

tout les plus autorisés. Il serait trop aisé de multiplier, à cet égard, les citations et les témoignages. Nous empruntons aux seuls maîtres de la libre science, aux chefs d'école du matérialisme, quelques noms peu suspects de complaisance ou de faiblesse, et absolument significatifs.

Dans son présomptueux langage, l'orateur de Belfast s'étonne et regrette que « Darwin et Spencer aient glissé aussi légèrement que possible sur la question de l'origine de la vie... Il faut pourtant que la question se pose », ajoute-t-il. On s'attend à une solution: la voici : « Si l'on regarde jusqu'aux fondements, c'est par l'opération d'un mystère insoluble que la vie se dégage des éléments matériels tout-puissants dans l'abîme du passé ». On ne peut pas dire que Tyndall « glisse légèrement », mais pour être plus lourd il n'est pas plus clair dans son explication du « mystère insoluble ».

« La science, dit le professeur Huxley, n'a aucun moyen de se former une opinion sur les commencements de la vie; on ne peut faire que de simples conjectures, sans aucun caractère scientifique. » Du Bois-Reymond place l'origine de la vie au nombre des sept énigmes qui semblent défier la science expérimentale, non pas que la difficulté lui paraisse insoluble de sa nature, du moins si on lui accorde la matière en mouvement; mais, comme l'origine de la vie implique l'origine de la sensibilité consciente, l'énigme devient dès lors pour lui absolument transcendante. Le mouvement des

atomes transformé en sensibilité consciente, il y a là « un problème d'un intérêt poignant, et en même temps une borne immuable, une limite infranchissable opposée aux sciences naturelles[1] ».

Virchow, répondant à Hæckel, au Congrès des naturalistes, résume ainsi le débat : « A mon sens, sur le second point de la jonction du règne organique au règne inorganique, nous devons simplement reconnaître qu'en réalité nous ne savons rien. Nous ne pouvons pas présenter une hypothèse sous la forme de la certitude, un problème sous la forme d'une théorie établie[2]. » Enfin, Darwin ne craint pas de dire « qu'il y a une certaine grandeur à considérer la vie, avec toutes ses propriétés, comme ayant été donnée à son origine par le Créateur. »

Nous allons examiner les hypothèses, les « conjectures » de la science sur cet obscur problème si vivement agité pendant les dernières années de notre siècle; leur discussion offre à cette heure un intérêt apologétique puissant.

1. Du Bois-Reymond, *loc. cit.*
2. *Revue scientifique*, 8 décembre 1877.

CHAPITRE DOUZIÈME

§ I. Systèmes et hypothèses touchant l'origine de la vie : les générations spontanées et la science expérimentale ; — le « mucus amorphe », le « protoplasma façonné ».

§ II. Exposition et réfutation des théories monistiques sur l'origine de la vie ; l'archigonie autogonique et plasmagonique de Hæckel.

§ III. Origine et morphogénie du monisme contemporain ; — le matérialisme dans l'histoire.

> Les hommes véritablement scientifiques avouent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante de l'origine de la vie, sans une vie antérieure démontrée.
>
> (John TYNDALL.)

§ I.

SYSTÈMES ET HYPOTHÈSES TOUCHANT L'ORIGINE DE LA VIE : LES GÉNÉRATIONS SPONTANÉES ET LA SCIENCE EXPÉRIMENTALE ; — LE « MUCUS AMORPHE » ET LE « PROTOPLASMA FAÇONNÉ ».

Les divers systèmes imaginés pour expliquer l'apparition de la vie sur la terre se rattachent à la génération spontanée [1]. Par génération spon-

1. L'hypothèse de germes vivants qui seraient tombés du ciel sur la terre avec un bolide (Whompson), après avoir supporté une température supérieure à celle du boulet rouge, ne saurait être discutée sérieusement. Le problème d'ailleurs de l'origine de la vie serait ainsi déplacé, mais non résolu.

tanée ou *hétérogénie*[1], on entend « la production d'un individu organique sans parents » (Hæckel), c'est-à-dire un corps brut pour antécédent, et pour conséquent un être doué de vie. Cette question, une des plus attachantes à coup sûr et des plus mystérieuses que présentent les sciences naturelles, a été étudiée à des points de vue très divers.

Les uns ont eu pour but la solution d'un problème purement scientifique, l'observation, la détermination d'un fait, d'une loi. Existe-t-il dans la nature des générations spontanées? Une réponse affirmative à cette question n'exclut point par elle-même l'idée de Dieu, l'idée de cause première[2] : l'apparition d'un être organique sans parents, dans des circonstances favorables, pouvant résulter d'un mode d'action particulier de la puissance créatrice. La foi et la philosophie chrétiennes sont désintéressées dans une telle recherche, quelle que puisse être la solution.

D'autres, les monistes, affichent une double

1. A l'*hétérogénie* est opposée l'*homogénie*. L'expression *hétérogénie* elle-même est inexacte; quelques-uns préfèrent avec raison le mot *agénésie*. La formule *génération spontanée* est également impropre; il serait plus correct de dire : *production* spontanée de la vie, de la matière organisée.

2. Un des savants naturalistes qui ont joué le principal rôle dans les discussions si retentissantes sur la génération spontanée veut bien regarder comme chose très importante que nous l'ayons mis « à l'abri du reproche d'impiété ». (*L'homme avant les métaux*, par M. N. Joly, professeur à la Faculté des sciences, correspondant de l'Institut; Introduction.)

prétention doctrinale, à la fois scientifique et philosophique; ils entendent expliquer l'origine de la vie sans Dieu, par la seule action des forces mécaniques, fatales, inhérentes à la matière. Pour eux, l'atome vivant est une production spontanée ou plutôt une évolution nécessaire de l'atome éternel... Ils nient toute intervention surnaturelle, prochaine ou éloignée; ils proclament et enseignent « la création naturelle des êtres vivants ».

Il y a là deux thèses très distinctes qui doivent être exposées et discutées séparément; nos conclusions apologétiques pourront être ainsi déduites avec plus de force et de netteté. Examinons d'abord le problème scientifique: il se réduit à une question de fait : a-t-on pu constater, par l'observation ou par l'expérience, l'apparition d'un être vivant ne venant pas d'un être déjà doué de vie? La science positive et la science « libre » elle-même répondent : Non. Seulement cette dernière fait ses réserves, prétendant que ce qui n'a pas été constaté jusqu'à ce jour pourra l'être plus tard. Nous verrons bientôt la valeur d'une telle prétention.

Le côté historique de la question ne doit pas nous retarder. La croyance aux générations spontanées est très ancienne; elle a séduit les philosophes non moins que les poètes; elle fut partagée, à la suite d'Aristote, par plusieurs Pères de l'Eglise, par les docteurs de la scolastique les plus célè-

bres [1], par des théologiens et par des savants de toutes les époques. Nous l'avons déjà dit, elle n'intéresse point directement la foi.

Dans les trois derniers siècles, de Harvey (1628), à Spallanzani (1767), à M. Pasteur [2], le problème, plusieurs fois agité, se posa sous des formes de plus en plus simples et précises, l'observation se concentra sur des objets mieux déterminés, surtout plus rigoureusement limités. Dans des temps peu éloignés de nous, en plein dix-septième siècle, on pouvait encore soutenir la génération spontanée des abeilles, des scorpions, des grenouilles, des souris et même de certains oiseaux. Lorsque les progrès de la méthode expérimentale permirent d'entrevoir une solution positive, il ne s'agissait plus que de la génération des êtres inférieurs, placés au plus bas de l'échelle organique. Les derniers tenants de l'hétérogénie sont réduits aujour-

1. Saint Thomas, tout en acceptant l'opinion de son époque, limite la production spontanée aux plantes et aux animaux imparfaits; il semble même avoir pressenti la vérité sur ce difficile problème : *Illa qui naturaliter generantur ex semine non possunt naturaliter generari sine semine* Il ne serait pas difficile de faire entrer, aujourd'hui, dans la première partie de cette proposition, telle qu'elle est formulée, l'ensemble du règne organique. Ailleurs, saint Thomas est encore plus explicite : *Ad productionem animalium... requiritur virtus formativa in semine existens.*

2. Les savants qui ont plus ou moins contribué à la solution du problème de l'hétérogénie sont nombreux : Redi (1668), Vallisneri, Swamerdam; Malpighi, médecin d'Innocent XII : Réaumur, de Geer, Trembley, Charles Bonnet, Leuwenhoeck, Flourens, Gratiolet, Milne-Edwards, Dumas, Cl. Bernard, Van Beneden, Coste, Payen, Davaine, Koch, Balbiani, Tyndall, etc., etc.

d'hui à plaider la production autogone d'un simple « mucus amorphe », d'une matière primordiale, sans structure et sans organes. Mais, bien qu'ainsi réduit, le problème offre toujours le même intérêt scientifique; il est également gros de sophismes, de fausses interprétations doctrinales, grâce aux théoriciens du matérialisme en quête d'une transition, vainement cherchée, de l'évolution cosmique de Laplace à l'évolution biologique de Lamarck et de Darwin.

C'est vers le milieu de ce siècle, en 1858, que le débat a été repris non sans éclat; on peut dire, aujourd'hui, qu'il est épuisé et que ses conclusions sont définitives. Trois naturalistes distingués, M. P. Pouchet, de Rouen, MM. Joly et Musset, de Toulouse, engagèrent la lutte en faveur d'une doctrine déjà fortement ébranlée par les recherches et les résultats les plus récents. Le monde savant s'intéressa vivement au débat qui fut porté devant l'Académie des sciences. « Aux expériences de M. Pasteur, les défenseurs de l'hétérogénie répondaient par des expériences contraires; mais M. Pasteur relevait toujours quelque vice, quelque lacune dans les expériences de ses adversaires. » Enfin, l'Académie, suffisamment informée, prononça son verdict : « Les faits observés par M. Pasteur, et contestés par MM. Pouchet, Joly et Musset, sont de la plus parfaite exactitude[1]. »

1. Paroles de M. Balart, rapporteur de la Commission nommée par l'Académie.

La cause était finie; elle est devenue la cause même de la science positive. Un des savants qui s'étaient le plus compromis par une adhésion prématurée à la doctrine vaincue, M. Tyndall, dont les tendances matérialistes et la compétence scientifique sont d'ailleurs connues, est arrivé par des procédés nouveaux et très ingénieux (air optiquement pur) aux mêmes résultats que M. Pasteur. « Il n'y a dans la science expérimentale, déclare-t-il lui-même, aucune conclusion plus certaine que celle-là [1]. »

Nous nous sommes appliqué à résumer très succinctement cette longue et retentissante querelle des générations spontanées, pour épargner au lecteur une fatigue inutile. Il n'y a peut-être pas eu de question plus rebattue dans ces dernières années. En évitant les détails historiques ou techniques, étrangers à notre programme, nous avons dû insister sur les décisions de la science. Ces décisions, si formelles et sans doute irrévocables, nous serviront à mieux apprécier une des lacunes fondamentales du système MONISTE.

Toutefois, avant de quitter un problème qui a tant passionné notre siècle, nous tenons à signaler un point de vue moins familier au grand nombre, une réfutation de l'hétérogénie beaucoup moins ressassée, et bien propre à captiver les es-

1. *Les Microbes organisés.*

prits avides de lumière. Elle offre cet intérêt particulier que les révélations de la science et de la métaphysique s'y prêtent un mutuel appui, et donnent à la pensée un élan plus libre, un ressort plus vigoureux.

La thèse est celle-ci : démontrer la fausseté de la génération spontanée par l'observation directe de l'atome organique.

Pour compléter la réfutation des doctrines matérialistes touchant l'éternité de l'atome, nous avons déjà fait entrevoir (ch. IX) la force et l'attrait d'une argumentation tirée de la physique moléculaire. Toute parcelle de matière inerte a été reconnue, selon l'heureuse expression de John Herschell et de Clerk Maxwell, comme article *manufacturé*, c'est-à-dire marqué de l'empreinte ineffaçable d'une main ouvrière. « On trouve là, ajoute le professeur Tyndall, la base d'une induction qui permet d'escalader les hauteurs philosophiques réputées inaccessibles, et de s'élancer logiquement des molécules jusqu'à la création. »

La physiologie cellulaire interprétée par Claude Bernard, dont nous reproduisons les expressions significatives, a pareillement reconnu dans toute parcelle de matière vivante (qui ne saurait exister en dehors d'un être vivant) un article *façonné*. Le protoplasme[1] amorphe n'est et ne peut être qu'un

1. On donne le nom de *protoplasme* (*sarcode* de Dujardin) à l'élément primordial constitutif de tout organisme.

être vivant idéal ; le « protoplasme façonné » seul devient l'être vivant réel. Il manque à tout corps brut, à toute molécule inerte, déjà « manufacturée » comme telle, une façon nouvelle donnée par une main ouvrière, par une force antérieure ; il lui manque la forme, la structure spéciale, absolument indispensable pour passer à l'état de molécule vivante. Le premier organisme, quel que soit le nom dont on le pare ou dont on le déguise, par cela même qu'on le dit vivant, fut un protoplasme façonné. Or, ces deux formules, — protoplasme façonné, — organisation spontanée, — expriment deux idées qui s'excluent, absolument contradictoires.

Ce n'est pas tout ; l'observation directe permet de pénétrer encore plus avant, d'éclairer de nouveaux rayons le mystérieux problème biogénésique. De même que la physique moléculaire et la mécanique rationnelle ont pu découvrir et constater certaines tendances naturelles de la matière inerte, la biologie cellulaire et la chimie organique ont pu à leur tour découvrir et constater certaines tendances naturelles des atomes, dans les structures vivantes. Or, ce n'est pas la tendance organisatrice, la spontanéité vers le groupement, mais bien, au contraire, l'instabilité, la spontanéité dans la dissociation qui ont été constatées. Comment admettre dès lors l'association et l'organisation spontanées, qui supposent des aptitudes si nettement démenties par l'observation et par l'expé-

rience? Ici encore, nous sommes fatalement conduit à ces deux formules incompatibles, à ces deux idées contradictoires : instabilité naturelle, c'est le fait ; — organisation spontanée, c'est l'hypothèse.

Sans doute, lorsque déjà il y a vie, il y a « appétition harmonique de toutes les monades vitales, de toutes les énergies biologiques ». L'idée directrice, « créatrice », reconnue par les grands physiologistes, tend au groupement « intentionnel » des atomes, à la construction spéciale des différents organes. Ce sont là les phénomènes de vie dont nous avons déjà parlé. Mais les forces physico-chimiques livrées à elles-mêmes agissent tout autrement, manifestent des tendances tout opposées; leur action constitue les phénomènes de décomposition, les phénomènes de mort. Comment admettre l'intervertissement de rôles que suppose nécessairement la génération spontanée?

« Dans la matière organisée, la loi mathématique qui régit les structures chimiques est *éludée*[1]. » L'organisation spontanée de la matière supposerait donc une loi mathématique s'éludant spontanément elle-même, ce qui est un pur non-sens.

Arrêtons ici ces considérations un peu abstraites mais certainement fécondes, et dont on pourrait dire aussi qu'elles « permettent d'escalader les

1. Gaudin, *l'Architecture des atomes.*

hauteurs philosophiques, de s'élancer logiquement des molécules vivantes jusqu'à la création[1]. »

« Un jour, dit M. Caro, j'écoutais avec une curiosité émue l'illustre et regretté Claude Bernard, tandis qu'il m'exposait, dans une liberté superbe de spéculation, les conceptions les plus hautes sur les origines des êtres. « Mais c'est de la métaphysique que vous faites là! m'écriai-je. — Assurément, me répondit-il, et je vais aussi loin que possible dans cet ordre d'idées, auquel je crois d'une autre manière, mais tout autant qu'à l'ordre des faits dont je m'occupe tous les jours. La question est de ne pas mêler les méthodes[2]. » Oui, sans doute, la question est de ne pas mêler les méthodes : c'est, comme nous l'avons déjà vu, tout ce que demande l'Église dans le Concile du Vatican. Le triomphe de la vérité serait assuré s'il était possible de « restaurer le goût et le crédit de la pensée, de la saine philosophie, dans tous les départements de l'activité scientifique. » (F. Papillon.)

1. Vid. *Revue des questions scientifiques ;* juillet 1880. — Arduin, *Géologie et Géogénie*, t. II, 16e leçon. — Il existe, à l'Université catholique de Louvain, un cours de biologie générale peut-être unique au monde, fonctionnant dans un immense laboratoire de 28 mètres de longueur, et exigeant l'emploi simultané de 75 microscopes, maniés, à tour de rôle, par 150 élèves. Le professeur, M. le chanoine Carnoy, publie un ouvrage magistral sur la *biologie cellulaire*. Cela prouve au moins que la science chrétienne ne craint pas de fouiller au cœur de tous les problèmes, et de se rendre compte de sa foi.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1883.

§ II.

EXPOSITION ET RÉFUTATION DES THÉORIES MONISTIQUES SUR L'ORIGINE DE LA VIE. — L'ARCHIGONIE AUTOGONIQUE ET PLASMAGONIQUE DE HÆCKEL.

Nous avons dit que la question des générations spontanées pouvait être considérée à deux points de vue très distincts : comme hypothèse scientifique en dehors de toute interprétation doctrinale ; — comme système philosophique, c'est-à-dire comme élément indispensable de la conception matérialiste ou moniste du monde vivant. L'hypothèse scientifique, on vient de le voir, a été « réduite à néant » par l'observation et par l'expérience.

Il reste à démontrer comment l'expérience et la raison, l'observation et la métaphysique réduisent à l'absurde le système monistique, l'affirmation matérialiste.

On pourrait faire un livre d'un intérêt piquant sous ce titre : *Un matérialiste à la recherche d'une transition naturelle de l'inorganique à l'organique.* Jamais odyssée ne fut plus féconde en péripéties de toute sorte. Il serait aussi curieux qu'instructif, mais trop long malheureusement, de

raconter, sur ce sujet, les illusions, les déceptions, les mystifications du monisme, depuis les solennels débats sur l'hétérogénie que nous venons de rappeler, jusqu'à « la faillite définitive de la Société Carbone et Cie, reconnue incapable de donner naissance à la première plastidule » (Virchow); depuis l'*Eozoon canadense*[1] au nom si poétique, et d'une existence si problématique, jusqu'à l'infortuné *Bathybius Hæckelii*, l'embryon universel, le bruyant εὕρηκα de Huxley, si pompeusement annoncé au monde savant, si cruellement renié plus tard. Nous aurons à y revenir, car le Bathybius

Vaut seul un long poème.

De tous les systèmes imaginés pour expliquer l'origine de la vie en dehors de l'intervention créatrice, le plus retentissant, le plus complet, le plus habilement échafaudé est celui du célèbre professeur d'Iéna, Hæckel. Non pas qu'il soit accepté par les principaux chefs du matérialisme savant, ils le repoussent, au contraire, et l'accusent d'être antiscientifique, compromettant pour la foi nouvelle; mais la foule empressée des disciples, séduits par la nouveauté ou par l'audace des

1. L'Eozoon, l'animal aurore ou l'aurore des animaux, *Rhizopode foraminifère* (?), a été aperçu, ou à peu près, dans le terrain laurentien; — calcaires de la formation de l'ottawa (Canada). La chose ne vaut pas le mot; c'est une tache amorphe, qui paraît sous le microscope, et dont la nature est fort douteuse.

conceptions, entraînés par la perspective d'une renommée facile et tapageuse, le défend et le propage avec enthousiasme. Les vulgarisateurs par la presse et par la parole sont nombreux, ouvertement protégés, trop souvent populaires. En France, Hæckel ne compte pas de partisans dans la haute science ; mais dans la foule envahissante des demi-savants et des sectaires, il est le maître préféré. Le monisme de Hæckel est un danger pour bien des âmes ; il importe d'en faire ressortir le caractère purement « individuel », les lacunes et les contradictions.

Hæckel résume ainsi lui-même sa pensée et son but : « La théorie monistique ou mécanique regarde les formes de la nature organique, aussi bien que de l'inorganique, comme étant les produits des forces naturelles... Quand le dualisme téléologique cherche, dans les merveilles de la nature, les idées arbitraires d'un créateur capricieux, le monisme, considérant les véritables causes, reconnaît, dans les phases évolutives, les effets nécessaires des lois naturelles, éternelles et inéluctables...[1]. »

La génération spontanée est un élément nécessaire, une condition essentielle de cette conception monistique de la nature vivante. Supprimez la spontanéité de la vie, l'intervention créatrice apparaît aussitôt, et le monisme disparaît. Mais,

1. *Hist. de la création des êtres organisés.*

d'autre part, la génération spontanée est condamnée par la science, abandonnée par ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à la défendre... Pour réhabiliter son indispensable postulat, le naturaliste allemand crée non pas une science nouvelle, mais un lexique nouveau. Il pare ses « opinions, individuelles », ses hypothèses singulièrement aventureuses, de grands mots dérivés du grec ; c'est une interminable série de néologismes, d'apparence joyeuse et triomphante, qui fait songer en vérité à l'avalanche macaronique du médecin de Molière. La vieille formule discréditee est remplacée par des formules bien autrement significatives : la génération spontanée devient l'*archigonie autogonique ;* l'*autogonie* est complétée par la *plasmagonie*. Ces mots, d'une sonorité scientifique qui impose, semblent révéler une conception féconde, une force inconnue jusqu'ici, et on leur demande si peu, la formation d'une simple *monère*. Qui oserait nier que l'archigonie autogonique puisse engendrer une monère ?

Les monères, d'après Hæckel, sont les plus simples des organismes que nous connaissions et même que nous puissions concevoir, des corpuscules informes, de petite dimension, habituellement microscopiques. Elles sont constituées par une substance homogène, molle, albumineuse ou muqueuse, sans structure, sans organes ; mais elles n'en sont pas moins douées des principales propriétés vitales. Les monères se meuvent, se

nourrissent, se reproduisent par segmentation [1]. »

Pour rendre plus intelligible la transition naturelle de la matière brute à la matière vivante, pour faciliter l'opération autogonique initiale, le monisme imagine un intermédiaire plus chétif encore que la monère. La première manifestation de l'archigonie fut l'*archiplasson* ou protogène autogone, plastidule irréductible cette fois, unité vitale ; l'archiplasson précède le *bioplasson*, destiné à former toute substance organisée. Et maintenant, le pont est jeté, plus d'objection raisonnable, plus d'hésitation possible ; c'est l'évidence, c'est la simplicité même [2]. L'archigonie autogone suffit amplement à expliquer la plastidule primitive, une si imposante cause et un si minime produit. La plastidule, à son tour, suffit à expliquer « la création », y compris « l'anthropogénie », par les seules lois naturelles, éternelles et inéluctables ; elle suffit à construire et à légitimer « la religion monistique de la nature, la religion de l'avenir ».

En effet, avec la monère vivante et autogone pour base, toute la théorie monistique se consolide

1. Hæckel, *Anthropogénie*.

2. Nous avons entendu un fervent disciple de Hæckel, dans un cours libre d'anthropologie, se récrier sur ce que le maître ne cessait de vanter, à chaque page, la *simplicité* de ses conceptions embryogéniques et phylogéniques. Le professeur hæckélien, dans son enthousiasme très sincère, consentait bien à tout accepter, à tout enseigner, mais il ne pouvait admettre que ce fût chose si simple et si facile ; il consentait bien à boire le calice, mais il protestait contre la prétendue limpidité du breuvage.

et se déploie victorieusement. Il suffit, pour la comprendre, de comparer la *phylogénèse*, c'est-à-dire l'évolution de la vie universelle au sein de la nature, avec l'*autogénèse,* évolution de la vie individuelle dans le sein maternel. Les formes ou stades embryonnaires reproduisent les stades phylogéniques, dont elles sont « la récapitulation abrégée ». Hæckel décrit savamment les différentes formes de la vie, depuis sa production autogone, accumulant à plaisir les étapes organiques et les néologismes à effet. Ainsi, à la monère, parcelle de protoplasme sans noyau, stade *monerula,* succède la cellule simple ou amibe, parcelle de protoplasme avec noyau, douée de sentiment et de sensibilité, stade *cytula*, qui se multiplie et forme des communautés de cellules ou synamibes, stade *morula,* puis viennent les stades *planula* ou *blastula, gastrula, ascula, olyntha, ascometra... et cætera,* jusqu'à l'homme, après un nombre suffisant d'étapes ou formes animales successives, plus ou moins directes.

Ne nous laissons pas éblouir par cette brillante fusée de qualificatifs en *a* ; n'oublions pas le point de départ qui doit seul nous occuper dans ce chapitre : l'origine de la vie. Comment l'archigonie a-t-elle produit l'archiplasson ? L'autogonie de la monère diffère-t-elle de la génération spontanée, mise à néant par les Pasteur, les Tyndall, etc. ? M. Hæckel est un savant naturaliste, un observateur habile, d'une sagacité et d'une érudition in-

contestables; mais il a évidemment négligé l'étude de la métaphysique et de la logique, qui pourtant lui eussent été d'un grand secours pour construire son vaste système, pour fonder la religion de l'avenir.

Pressés de s'expliquer sur les points précis de la « création naturelle des êtres vivants », le maitre et les disciples sont également vagues et discrets. « Les monères primitives sont nées par génération spontanée dans la mer, comme les cristaux salins naissent dans les eaux mères ; elles provinrent, au commencement de la période laurentienne, de composés inorganiques, simples combinaisons de carbone, d'acide carbonique, d'hydrogène et d'azote... Ce petit nombre de matériaux, qui suffisent à la composition de l'organisme le plus complexe, se trouvant en présence dans l'océan primitif, la vie dut se manifester dès le debut de cette époque, sous l'action multiple de l'affinité chimique, de l'électricité, de la chaleur solaire, d'une pression énorme, de mille autres causes inconnues... Dans ces âges lointains, les influences et les milieux étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui[1]... »

1. Dans son plus récent ouvrage de vulgarisation, *le Monde avant la création de l'homme*, M. C. Flammarion consacre aux « origines de la vie » de longues considérations préliminaires pour aboutir... au *Bathybius* désavoué par son premier inventeur Huxley, et à « la Société Carbonne et Cie » déclarée en faillite par le matérialiste Virchow. « Pour le *penseur*, qui cherche à pénétrer les secrets de la nature, il n'est pas plus

On le voit, toute induction scientifique, rigoureuse, lui étant interdite par le défaut de faits positifs, le monisme est contraint de s'appuyer sur d'apparentes analogies qui font mieux ressortir le vide et l'impuissance du système. C'est ainsi qu'il s'efforce tout d'abord de se retrancher derrière les progrès possibles de la chimie organique. « Nos chimistes, dit Hæckel, savent facilement aujourd'hui composer par synthèse, et de toutes pièces, des produits tels que l'urée, l'alcool, les acides acétique, formique, etc., non moins complexes que les combinaisons albuminoïdes du carbone. Le jour n'est peut-être pas éloigné où ces dernières, comme les précédentes, pourront être obtenues dans les laboratoires. »

Voilà donc une simple conjecture, une espérance, un désir chargés de soutenir tout un système; et comme nous sommes loin de la réalité! Les corps vivants sont constitués par le carbone,

surprenant de voir *les combinaisons du carbone* donner naissance à des *corpuscules gélatineux* que de voir les cristaux arborescents d'une solution saline grandir et se développer à mesure que l'eau s'évapore... Ce sont là les êtres primitifs. L'organique vient de l'inorganique. La force vitale est née de la force physico-chimique... Le prophète qui eût été contemplateur de la terre à l'époque primordiale n'eût pas observé sans émotion cette ardente genèse qui allait créer un nouveau monde. Sous l'immense soleil des premiers âges, l'eau, l'eau partout, l'eau toujours... Dans son sein va germer la vie. » (Pages 135. 136.) Il est bon de montrer que dans les livres de science antichrétienne les plus populaires, les affirmations emphatiques tiennent souvent lieu de toute démonstration, de toute méthode.

l'oxygène, l'hydrogène et l'azote ; plusieurs contiennent, en outre, du soufre, du calcium, du fer, etc. Ce sont là les *éléments inorganiques* qui, par un groupement spécial, constituent les *principes immédiats*, tels que l'albumine, la fibrine, les fécules, le sucre, etc. Les principes immédiats contribuent à former des *composés organiques*, simples, amorphes, non encore organisés, non vivants. Ces composés organiques simples entrent dans la production de la *cellule*, point de départ de la vie réelle, et qui suppose toujours une cellule préexistante. Les cellules s'associent pour former les *éléments anatomiques ;* les éléments anatomiques s'assemblent et donnent des *tissus ;* les tissus groupés forment des *organes* spéciaux ayant chacun sa fonction ; les organes réunis constituent un *organisme*... Evidemment la synthèse chimique a du chemin à faire, et bien des échelons à gravir, pour arriver à cet organisme proto-autogone, capable de se mouvoir, de se nourrir, de se reproduire, indispensable postulat de la théorie monistique. « L'impuissance de la science expérimentale à convertir en énergies d'ordre vital les activités physico-chimiques devient chaque jour plus manifeste... Cette conversion, jusqu'ici du moins, paraît hors de la portée des hommes [1]. »

Nous croyons qu'il est permis de dire *a priori :*

1. F. Papillon, *la Constitution de la Matière ; Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1873.

jamais la synthèse chimique ne dépassera la limite qui sépare les structures matérielles, régies par une loi mathématique, des structures vivantes où cette loi est éludée.

Après avoir ainsi escompté un peu à la légère le laboratoire du chimiste, le monisme, toujours à la recherche de la monère autogone dont il ne peut se passer, interroge « le mystérieux laboratoire de la nature ». Là, jusqu'à présent, sa découverte la plus brillante et la plus décevante, hélas! est celle du *Bathybius*. Ce fut en 1868 que le professeur Huxley signala pour la première fois une sorte de mucus amorphe, tiré des profondeurs de la mer, une boue visqueuse, gélatineuse, qui pouvait bien être une production spontanée du protoplasme, l'élément primordial et universel des organismes vivants, Il lui donna le nom mystérieux de *Bathybius* [1], et le dédia à son ami Hæckel, qui en avait grand besoin.

Onze ans après, en 1879, ce même professeur Huxley assistait au Congrès de l'Association britannique, tenue à Sheffield. Le président, M. Allmann, dans son discours d'ouverture, eut la malencontreuse idée de rappeler la découverte du *Bathybius*. Huxley demanda la parole. Les fragments qui suivent, pleins de verve et d'esprit, feront connaître, bien mieux que je ne saurais le faire, l'histoire et les destinées de « la plus remarquable des monères » :

1. Qui vit dans les profondeurs.

« Je demanderai la permission de dire un mot sur une affaire qui m'est personnelle... Notre président a fait allusion à une certaine... chose, — je ne sais en vérité si je dois l'appeler une chose ou autrement (rires), — qu'il a nommée devant vous *Bathybius*, en indiquant, ce qui est parfaitement exact, que c'était moi qui l'avais fait connaître ; tout au moins c'est bien moi qui l'ai baptisée (nouveaux rires), et, dans un certain sens, je suis son plus ancien ami (éclats de rires). Quelque temps après que cet intéressant *Bathybius* eut été lancé dans le monde, nombre de personnes admirables prirent cette petite chose par la main et en firent une grande affaire (nouveaux rires...). Les choses allaient donc leur train, et je pensais que mon jeune ami *Bathybius* me ferait quelque honneur (rires) ; mais j'ai le regret de dire que, avec le temps, il n'a nullement tenu les promesses de son jeune âge (éclats de rire). Tout d'abord, comme vous l'a dit le président, on ne réussissait jamais à le trouver là où l'on devait attendre sa présence, ce qui était fort mal (rires), et de plus, quand on le rencontrait, on entendait dire sur son compte toutes sortes d'histoires. En vérité, je regrette d'être obligé de vous le confesser, quelques personnes d'esprit chagrin ont été jusqu'à prétendre que ce n'était rien autre chose qu'un précipité gélatineux de sulfate de chaux, ayant entraîné dans sa chute de la matière organique (rires)... »

M. Milne-Edwards résume ainsi les recherches

faites à bord du *Travailleur*, où « l'on s'était promis de ne rien négliger pour trouver et étudier le *Bathybius*... Souvent, au milieu de la vase, nous avons vu cette substance énigmatique ; nous l'avons soumise à l'examen du microscope, et nous avons cru reconnaître qu'elle ne méritait pas l'honneur qui lui avait été fait, et les pages éloquentes qui lui avaient été consacrées. Le *Bathybius* n'est qu'un amas de mucosités que les éponges et certains zoophytes laissent échapper quand leurs tissus sont froissés par le contact des engins de pêche. Le *Bathybius*, qui a trop occupé le monde de la science, doit donc descendre de son piédestal et rentrer dans le néant [1]. »

Et pourtant, on rencontre encore bien des transformistes, défenseurs obstinés de cette chose — mucus amorphe, gelée molle, gypse précipité ou plâtre détrempé — transformée par Hæckel en « maîtresse colonne de la théorie moderne de l'évolution [2]. »

1. Séance de l'Institut du 15 octobre 1882.

2. Il en est même qui ont cru découvrir son ancêtre dans la mer Arctique, le *Protobathybius* (Bessels, 1875). — On est quelque peu surpris de rencontrer dans un ouvrage de science sérieuse (*Éléments de zoologie*, par H. Sicard, professeur à la Faculté des sciences de Lyon), en tête du premier chapitre, cette affirmation au moins prématurée : « C'est sous l'aspect de petites masses de substance amorphe, comme dans le *Bathybius Hæckelii*..., que se présentent les organismes à leur plus grand état de simplicité. » — Voilà le sulfate de chaux mis au rang des organismes. — Et la première des 758 gravures intercalées dans le texte de ce livre, est destinée à figurer ce que personne

M. John Murray, du *Challenger*, après avoir dressé « un procès-verbal authentique, un acte mortuaire en bonne et due forme, où les constatations les plus écrasantes sont réunies pour affirmer l'écroulement définitif du *Bathybius* », ajoute : « J'ai connu un excellent naturaliste qui, faisant passer de la vase à travers ses doigts, disait qu'elle était vivante par la présence du protoplasme, et que c'était le *Bathybius* qui lui communiquait son toucher gluant et graisseux... J'ai vu plusieurs savants perdre leur sang-froid vis-à-vis de moi lorsque je leur disais qu'une méprise avait été commise à ce sujet, et que Huxley, Hæckel et autres avaient été induits en erreur par une circonstance quelconque. » Et ce sont de pareils savants qui repoussent, *a priori*, toute foi métaphysique ou religieuse comme antiscientifique !

Pour en finir avec le *Bathybius*, ajoutons que cette campagne du monisme est d'autant plus malheureuse que, même en admettant l'existence de « la plus remarquable des monères, douée de toutes les propriétés vitales, colonne de la théorie moderne de l'évolution », il resterait encore à prouver qu'elle est le produit de la génération spontanée. Après comme avant le *Bathybius* la question est entière.

Le dernier argument du monisme, le plus net

n'a encore vu bien distinctement. Il est vrai qu'une *figure amorphe* ne saurait être compromettante.

sinon le plus logique, est celui-ci : Si la matière inorganique ne peut s'organiser d'elle-même, par un concours de circonstances purement naturelles, il faut avoir recours au surnaturel, au miracle, à Dieu; or, cela est antiscientifique, cela est impossible. Les constatations les plus certaines de l'expérience sont comptées pour rien, si Dieu est au bout. Le traducteur de Hæckel, M. Soury, dans un de ses commentaires du maître, le dit sans détour, après bien d'autres, car ils sont unanimes sur ce point : « Il n'existe pas d'autre alternative pour expliquer l'origine de la vie. Qui ne croit pas à la génération spontanée, ou plutôt à l'évolution séculaire de la matière inorganique en matière organique, admet le miracle. C'est une hypothèse nécessaire, et qu'on ne saurait ruiner, ni par des arguments *a priori*, ni par des expériences de laboratoire [1] », c'est-à-dire supérieure à l'évidence même, à la raison philosophique et à la science positive. Après tout, « les limites de l'expérience ne sont pas celles de la nature; il faut voir au-delà des horizons scientifiques : ce qui n'a pas encore été constaté peut l'être un jour. » Mais que devient alors le principe de l'induction qui, seul, permet de généraliser, de remonter aux lois de la nature? que devient la science, si l'on oppose des faits possibles aux faits réels, aux faits constatés?

Cette nécessité de choisir, entre la certitude ex-

1. Soury, préface des *Preuves du Transformisme*, de Hæckel.

périmentale, métaphysique, religieuse d'un côté, et le postulat indispensable au monisme de l'autre, a été solennellement proclamée en face de Hæckel lui-même, par son maître, peu suspect de tendances mystiques, par Virchow.

« On ne connaît pas un seul fait positif qui établisse qu'une masse inorganique, même de la Société Carbone et Cie, se soit jamais transformée en masse organique. Et pourtant, si je ne veux pas croire qu'il y ait eu un créateur spécial, je dois recourir à la génération spontanée; la chose est évidente, *tertium non datur*. Quand une fois on dit, — je n'admets pas la création et je veux une explication de l'origine de la vie, — on émet une première thèse; mais il faut arriver, bon gré, mal gré, à la seconde, *ergo*, j'admets la génération spontanée. Mais nous n'en avons aucune preuve; personne n'a vu une production spontanée de matière organique; *ce ne sont pas les théologiens, ce sont les savants qui la repoussent*... Il faut opter entre la génération spontanée et la création; à parler franchement, nous savants (matérialistes) nous aurions une petite préférence pour la génération spontanée. Ah ! si une démonstration quelconque venait à surgir... Mais je pense que nous avons encore le temps d'attendre..., avec le *Bathybius* a disparu une fois de plus l'espoir d'une démonstration [1]. »

1. *Revue scientifique*, 8 décembre 1877.

En résumé, le monisme, dans son expression la plus complète, la plus récente, la plus péniblement élaborée, est antiscientifique et antimétaphysique, en opposition flagrante avec la méthode expérimentale et avec l'évidence rationnelle.

Il est antiscientifique ; — pour convaincre les plus difficiles, il suffira de rappeler ces paroles de M. Berthelot, qui semblent écrites tout exprès pour qualifier la méthode de Hæckel et de ses partisans : « La science positive ne poursuit ni la cause première, ni la fin des choses ; mais elle procède en établissant des faits, par l'observation et par l'expérience... Elle les compare, elle en tire des relations, c'est-à-dire des faits plus généraux qui sont à leur tour, et c'est là leur seule garantie de réalité, vérifiés par l'observation et par l'expérience. C'est la chaîne de ces relations qui constitue la science positive... La science idéale (l'antiscience) a pour fondement les opinions individuelles et la liberté [1] ».

Le monisme hæckélien est antirationnel, — car il implique une contradiction métaphysique. La création étant remplacée par « les phases évolutives de la matière éternelle », nous nous retrouvons en face de la difficulté inextricable, impitoyable, inhérente à l'éternité de la matière et du mouvement. Peu importe que la vie soit considérée comme un simple mouvement, ou comme une force spé-

1. Berthelot, *loc. cit.*

ciale, ce qui aggraverait la difficulté d'une complication nouvelle.

Il n'est pas moins évident, en effet, que ce nouveau *processus* sans commenceineet, cette marche évolutive vers la production de la vie, ce développement « des forces naturelles », puisqu'il a eu toute l'éternité pour aboutir, a dû aboutir de toute éternité. L'effet nécessaire de lois éternelles, « inéluctables », est nécessairement éternel lui-même ; donc, le monde organique aurait dû arriver à son état actuel, à un moment quelconque de la durée... Bien plus, aucun phénomène vital n'est actuellement possible ; puisque, de sa nature, il doit commencer et finir, et qu'il a eu toute l'éternité pour accomplir sa destinée, il a dû finir, cesser d'être de toute éternité...

Nous n'insistons pas sur cette argumentation métaphysique, nous l'avons suffisamment développée ailleurs. Mais on comprendra qu'elle conserve ici toute sa force, toute son importance apologétique. Quand bien même la science devrait accepter et constater, un jour, la génération spontanée; quand bien même on finirait par découvrir une monère véritablement vivante et *autogone*, un *Bathybius* saisissable et authentique, la conception monistique, la théorie de « la création naturelle » sans Dieu, ne serait pas plus avancée pour cela; elle se heurterait toujours contre cette absurdité logique, contre cette impossibilité mathématique : l'autogonie de l'atome, l'éternité

de la matière et du mouvement. (Voir ci-dessus, ch. IX, § II.)

§ III.

ORIGINE ET MORPHOGÉNIE DU MONISME CONTEMPORAIN ; LE MATÉRIALISME DANS L'HISTOIRE.

Strauss expose très nettement la symbolique fondamentale de « la foi nouvelle », opposée à « la foi ancienne », spiritualiste et chrétienne. « Si l'on trouve dans notre théorie, dit-il, l'expression du plus complet matérialisme, je n'y contredirai pas. En effet, j'ai toujours considéré comme une querelle de mots la fameuse antithèse autour de laquelle on fait tant de bruit, entre le matérialisme et l'idéalisme, ou de quelque façon qu'on veuille nommer cette seconde idée opposée à la première. Tous deux ont leur adversaire commun dans le *dualisme,* qui, d'après les idées dominantes dans toute la période chrétienne, divise l'homme en corps et âme, partage son existence en temps et en éternité, et place, en face du monde créé et périssable, un Dieu créateur et éternel. A côté de cette conception dualiste du monde, le matérialisme et l'idéalisme se comportent tous deux comme le *monisme*, c'est-à-dire qu'ils cherchent à expliquer l'ensemble des phénomènes d'après un seul prin-

cipe, à se représenter le monde et la vie d'une seule pièce[1]. »

Il y a là une première division générale des systèmes et des doctrines que nous croyons juste, et à laquelle on ne saurait au moins refuser le mérite de la simplification.

Toute doctrine, toute philosophie, toute science qui n'admet formellement, ou par voie de conséquence logique, qu'une substance unique, se rattache au *monisme*.

Toute doctrine qui reconnaît l'existence de deux substances essentiellement distinctes, l'esprit et la matière, appartient au *dualisme*[2].

Monisme ou dualisme, Strauss a raison, et l'on reconnaît ici l'homme au terrible dilemme : *Tout ou rien*. Ainsi, toutes les doctrines contemporaines sans exception, toutes ces dynasties de philosophes panthéistes, positivistes, nihilistes, tous ces adorateurs de l'idéal et du transcendantal, dont les conclusions glissent si obstinément dans la main dès qu'on essaye de les serrer, qui affirment Dieu et l'âme à la première page, les nient à la deuxième, affirment et nient tout à la fois à la troisième, doivent se décider à passer à droite ou à gauche. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de centre en pareilles matières : *tout ou rien*[3].

1. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, ch. LXVI.

2. On ne doit pas confondre ce dualisme orthodoxe avec le dualisme des manichéens, des gnostiques, etc.

3. Il serait aisé d'appliquer cette règle de démarcation, de prolonger cette sorte de ligne équatoriale, à travers l'histoire de

Il est intéressant et facile de remonter, dans les temps modernes, aux origines de la foi nouvelle, à la genèse du monisme. Quelques mots suffisent pour résumer assez exactement cette histoire ou, selon le langage scientifique en faveur, la morphogénie de l'erreur matérialiste contemporaine.

La première transformation de la foi traditionnelle, de la foi catholique, a été opérée en Allemagne par la Réforme. Les premiers novateurs repoussèrent l'Église et conservèrent la Bible. La deuxième phase morphogénique eut lieu en Angleterre [1]; les déistes repoussèrent la Bible et conservèrent Dieu. Voltaire, réfugié en Angleterre (1726), devait répandre le déisme sur les ailes de l'esprit français, pendant que Samuel Reimarus entreprenait en silence (1774) le siège de la religion positive [2]. Enfin, la troisième transformation fut consommée, sinon commencée, en France : les matérialistes de l'*Encyclopédie* repoussèrent Dieu et ne conservèrent que la croyance à la matière.

la pensée humaine, dans l'antiquité, en Orient, en Occident, et jusqu'aux civilisations préhistoriques elles-mêmes. Là encore nous retrouverions le *monisme*, car les anthropologistes ont étudié et décrit certains crânes tellement conformés qu'ils n'ont pu appartenir qu'à des matérialistes pratiques ; comme aussi, nous rencontrerions le *dualisme*, puisqu'il est démontré que plusieurs de ces peuplades professaient le culte des morts, la religion des tombeaux et, par conséquent, le spiritualisme.

1. Voir le programme doctrinal de Collins : *Discours sur la liberté de penser*.

2. *Apologie pour les adorateurs de Dieu selon la raison* : le premier fragment fut publié en 1774 ; le nom de l'auteur ne fut connu qu'en 1827.

Du Bois-Reymond attribue surtout à Diderot cette « évolution du déisme vers le monisme[1] ». De la France, la foi nouvelle, ainsi perfectionnée, est rentrée en Allemagne ; elle y a prospéré, elle y prospère encore à l'état de matérialisme scientifique ; c'est là qu'elle a rencontré sa formule la plus radicale : « Je ne reconnais que deux réalités, dit Max Stirner, moi et ce que je mange ; » c'est surtout de là, de ce puissant foyer allemand qu'elle s'étend chaque jour, avec la « culture moderne », en Europe et en Amérique.

Ce qui doit soutenir notre confiance, à l'heure présente, dans la crise matérialiste que nous traversons, c'est l'expérience du passé, l'opinion universelle des grands siècles et des grands génies. Le matérialisme brutal n'apparaît qu'à de rares intervalles, à certaines époques de décadence et d'orgueil, comme les grands fléaux, comme les épidémies légendaires. Les uns et les autres sont terribles, sans doute, mais de courte durée. Il est frappant, il est consolant surtout de voir combien, dans l'histoire des doctrines, les matérialistes déclarés sont rares. En Grèce, trois noms émergent de la foule : Leucippe, Démocrite, Épicure ; à Rome, un naturaliste, Pline ; un poète, Lucrèce, et encore, contradiction étrange, admet-il la liberté

1. Discours prononcé à l'Académie de Berlin, 3 juillet 1884, à l'occasion du centenaire de Diderot.

comme ses maîtres grecs. Il en est de même des doctrines contradictoires des sectes gnostiques, des systèmes manichéens, du panthéisme matérialiste de certains philosophes arabes, de quelques autres manifestations isolées... après quoi il faut traverser de longues années pour arriver à l'évolution contemporaine telle que nous l'avons fait connaître.

Une autre grande leçon est donnée par l'histoire de la pensée humaine : le matérialisme, comme toute erreur, plus que toute autre erreur, est condamné à tourner éternellement sur lui-même, à se répéter sans cesse, alors même qu'il semble revêtir les formes les plus nouvelles. Hégel, en soutenant l'identité des contraires absolus, l'identité de l'esprit et de la matière, etc., n'a fait que reproduire les affirmations d'Héraclite ou de Démocrite; et Feuerbach n'a eu qu'à « mettre les points sur les *i* de Hégel », pour en conclure logiquement le matérialisme le plus grossier.

Un des représentants de la science « renouvelée », John Tyndall, dans sa profession de foi de Belfast que nous avons citée plusieurs fois, ne trouve rien de mieux que de rééditer, à l'usage de l'athéisme scientifique, le plus suranné des systèmes, le système atomistique d'Épicure. Il est donc vrai de dire que la foi « nouvelle » des matérialistes contemporains ne mérite guère cette qualification ; elle serait bien plutôt un exemple d'hérédité intellectuelle, un mémorable cas d'atavisme.

« Fiez-vous à la gloire, s'écriait Victor Cousin dans un de ces mouvements d'éloquence qui lui étaient familiers, fiez-vous à la gloire, ce juge incorruptible et dont on n'appelle point. Rappelez-vous de quel côté fut toujours la gloire, quels sont les systèmes qui ont laissé la trace la plus lumineuse, la plus durable, la plus féconde, la plus honorée. » Tel est, en effet, le critérium de vérité. Pendant de longs siècles, l'humanité a vécu, respiré à pleins poumons, accompli les plus grandes choses, sous les chaudes et fécondes haleines du spiritualisme chrétien. Ce sont elles qui ont assoupli les barbares, fondé les sociétés modernes, créé des langues incomparables, des littératures immortelles, peuplé l'Occident de chefs-d'œuvre ; ce sont elles qui ont mis à la tête des grandes nations notre vieille France que le matérialisme seul pourrait arracher à ses royales destinées... Tel est le verdict suprême de l'histoire, dont le matérialisme ne saurait appeler ; en se couvrant du manteau de la science, il a pu, il peut encore, à cette heure, cacher le stigmate séculaire et faire illusion au grand nombre, mais cela ne durera point.

Son ulcère commence à pourrir son manteau.

CHAPITRE TREIZIÈME

§ I. Développement de la vie sur le globe. — La foi a-t-elle des prescriptions à cet égard ? La science a-t-elle des certitudes ?

§ II. Les claires affirmations de la Bible et les révélations de la géologie.

> C'est une des études les plus attrayantes auxquelles on puisse se livrer que celle des transformations subies par notre terre depuis sa condition première ; incompatible avec l'existence de l'organisme le plus rudimentaire. jusqu'à cet état final où la vie s'épanouit à sa surface dans toute la splendeur de son infinie variété. Quel spectacle que celui de ce plan incessamment poursuivi, sans qu'aucun retour en arrière vienne jamais obscurcir l'idée d'ordre dont il est comme imprégné !
>
> (De Lapparent, *Traité de géologie.*)

§ I.

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SUR LE GLOBE. — LA FOI A-T-ELLE DES PRESCRIPTIONS A CET ÉGARD? LA SCIENCE A-T-ELLE DES CERTITUDES?

Comment la vie s'est-elle manifestée pour la première fois sur le globe ? — Comment s'est-elle développée dans la suite des temps? Il n'est personne qui ne voie aussitôt combien ces deux questions diffèrent l'une de l'autre. Nous venons d'exposer et

de critiquer les systèmes, les hypothèses, les erreurs qui se rattachent à la première; il nous reste à étudier les difficiles problèmes que renferme la seconde : Comment la vie s'est-elle développée? Après l'origine de l'être vivant, l'histoire des êtres vivants.

Avant d'entrer en matière, nous tenons à bien établir que, dans cette première étude, il ne doit pas être question de l'homme; le problème anthropologique sera réservé. La quatrième partie de notre Programme est consacrée tout entière au règne humain, à ses origines, à sa nature, à son histoire, à ses destinées. Nous ne reculerons devant aucune des questions soulevées par la science contemporaine, mais il importe de ne point mêler les thèses, d'éviter toute confusion.

Cette distinction de l'homme d'avec le reste de la création, dans les études de biologie ou de morphogénie, est prescrite par la logique, par la nature des faits observés; nous le démontrerons. Elle est, de plus, autorisée par des exemples qu'on ne saurait récuser. Darwin, dans son célèbre ouvrage sur l'*Origine des espèces*, n'entendait pas s'occuper de l'homme; et ce n'est pas seulement la philosophie chrétienne ou la théologie, c'est la libre pensée positiviste et matérialiste qui a fait de l'anthropologie une science à part; on a créé pour la développer et pour la propager des chaires, des revues, des expositions, des sociétés spéciales. Peut-être, sans cette observation préliminaire,

eût-il été difficile d'apprécier justement la signification et le caractère de certaines conclusions doctrinales que nous aurons à formuler.

Cela posé, revenons à nos formules, qui nous mériteront peut-être une accusation de monotonie, mais qui auront du moins cet avantage de parler clair, de rasséréner les consciences en leur montrant nettement ce qui est libre et ce qui ne l'est pas, en débarrassant les questions controversées de toute exagération, de toute interprétation particulière, n'ayant rien de commun avec le dogme chrétien [1].

Que prescrit la foi touchant le développement du règne organique, touchant les manifestations successives de la vie sur le globe terrestre?

Rien.

Il suffit de rappeler que les opinions contraires : la création simultanée — les créations successives, ont été soutenues par des Pères de l'Eglise, par des docteurs également célèbres, également respectés. Les maîtres de l'école allégorique d'Alexandrie, Clément et Origène, saint Athanase [2], en cela leur

1. Dans les livres de science hostiles à la foi, dans les manuels populaires destinés à être répandus, certaines interprétations traditionnelles, souvent très peu autorisées, sont données comme des articles de foi imposés à la croyance catholique, d'où l'on tire un moyen aussi facile que peu loyal de tourner en ridicule l'autorité dogmatique de l'Eglise. Voir, par exemple, *les Mondes disparus*, ouvrage récent de M. Zaborowski, 1884.

2. « Aucune créature n'est plus ancienne que l'autre; toutes les espèces ont été créées à la fois, ensemble, ἀθρόως ἅμα, par un seul et même commandement. » (Or. *II contra Arianos*).

disciple fidèle, proclamaient la création simultanée. L'école cappadocienne, avec saint Basile, admet la simultanéité de la création élémentaire[1]. Saint Grégoire de Nysse, en complétant l'œuvre de son frère, est plus explicite sur ce point : toutes les énergies, tous les germes furent créés simultanément et se développent successivement; les êtres individuels furent produits dans la suite des six jours; Dieu créa par un seul acte, les causes secondes font le reste. Dans l'Église latine saint Hilaire, saint Ambroise et, plus tard, saint Grégoire le Grand embrasseront des opinions analogues; saint Augustin exposera plus fortement encore « la création simultanée de toutes les puissances causatrices »[2]. L'école littérale d'Édesse avec saint Ephrem, l'école d'Antioche avec saint Chrysostome proclament, au contraire, la doctrine des créations successives. On comprend qu'à la suite de tels maîtres la liberté du chrétien reste entière.

1. Saint Basile soutient la réalité des productions ou transformations successives là où l'exégèse alexandrine ne voyait qu'une allégorie.

2. ... Quand nous considérons la semence d'un arbre, dit saint Augustin, nous disons qu'elle contient les racines, le tronc, les branches, les fruits et les feuilles, non pas parce qu'ils y sont, mais parce qu'ils doivent en sortir. C'est en ce sens qu'il a été dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », c'est-à-dire la semence du ciel et de la terre ; la matière du ciel et de la terre n'était pas encore distincte ; mais il était certain que le ciel et la terre devaient en sortir... Sous le nom du ciel et de la terre est désignée toute créature faite et produite par Dieu... » (*De la Genèse contre les Manichéens.*)

Que nous enseigne la science sur le développement de la vie? A-t-elle des certitudes à cet égard?

Oui.

La géologie et la paléontologie démontrent que depuis l'origine de la vie sur la terre, l'échelle organique, soit végétale, soit animale, s'élève suivant une loi de progrès constant, du moins dans l'ensemble, sinon dans les détails. Ces phases successives ont pu être exactement déterminées. Pour bien comprendre, dans toute sa majesté, dans toute sa réalité, ce grand spectacle de la création se manifestant ainsi progressivement, depuis l'algue et le ver jusqu'à l'homme; pour apprécier « la beauté de ce plan incessamment poursuivi sans qu'aucun retour en arrière vienne jamais obscurcir l'idée d'ordre dont il est comme imprégné », quelques notions générales de géologie sont indispensables. Heureusement, il est assez facile de se familiariser avec la nomenclature des terrains et des époques ou phases telluriques, de pénétrer dans ces profondeurs révélatrices.

Le tableau suivant, de la plus grande simplicité, accompagné d'un commentaire à larges traits, permettra de se reconnaître, au milieu des vastes horizons que présente l'histoire de la terre et de la vie :

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES TERRAINS ET DES ÉPOQUES GÉOLOGIQUES

Grandes séries ou groupes de terrains.	Subdivisions ou systèmes de terrains.	Époques géologiques. Organismes caractéristiques.
—	—	—
Terrain quaternaire	diluvium. inondations, glaciers.	*Époque quaternaire.* Espèces actuelles. HOMME
Terrain tertiaire	pliocène. miocène. éocène.	*Époque tertiaire.* Arbres et mammifères.
Terrain secondaire.	crétacé. jurassique. triassique.	*Époque secondaire.* Conifères et reptiles.
Terrain primaire ou de transition.	permocarbonifère. devonien. silurien. cambrien. (laurentien).	*Époque primaire.* Fougères et poissons. Mollusques. Crustacés. Algues et vers.
Terrain primitif	écorce granitique.	*Époque primitive.* Azoïque.
Noyau terrestre	matières éruptives.	

On remarquera tout d'abord, dans ce tableau, les cinq grandes *séries* ou *groupes* principaux de terrains, correspondant aux cinq *époques* de l'histoire de la terre à l'état de planète : séries ou époques : *primitive, — primaire, secondaire, tertiaire, quaternaire.*

L'écorce granitique, la plus ancienne et la plus profonde, remonte à l'époque où la terre, se refroi-

dissant peu à peu, passa de la phase stellaire à la phase planétaire. Elle constitue la première série, les terrains *primitifs*, de contexture cristalline [1], de formation *interne ;* elle est complètement azoïque, et n'entre pas, par conséquent, dans l'histoire du développement de la vie.

Les quatre groupes suivants sont de formation *externe* ou sédimentaire; ils constituent les époques paléontologiques, et renferment dans leurs flancs l'histoire écrite, authentique, du développement de la vie.

Immédiatement au-dessus de l'écorce primitive commence la série des terrains *primaires* [2] dits aussi terrains *de transition*, parce qu'ils servent de lien entre la forme cristalline et la forme franchement sédimentaire. Ils constituent le groupe paléozoïque, « caractérisé par la grande distance qui sépare ses types organiques de ceux du temps présent ». La série primaire comprend quatre subdivisions ou systèmes assez nettement déterminés :

1. A peine la première croûte formée de silicate était-elle devenue cohérente et obscure, que plusieurs des éléments de l'atmosphère primitive se précipitèrent à sa surface. On se figure ce que pouvait être la puissance de cristallisation dans un tel milieu, avec une pression d'au moins trois cents atmosphères. Par là s'explique la nature du substratum cristallin qui partout supporte les séries sédimentaires. (Vid. *Revue scientifique* du 14 février 1885.)

2. On peut consulter, pour les détails, l'excellent *Traité de géologie* de M. de Lapparent, livre deuxième : *Description des formations d'origine externe ou sédimentaire.*

1° Le terrain ou système *Cambrien* (nom romain du pays de Galles, où ce terrain a été d'abord étudié, 1835), auquel se rattache le *T. Laurentien*. renferme les premières traces de la vie; on y rencontre les trilobites primordiaux, des mollusques, des polypiers, des fucoïdes, etc. — 2° Le terrain *silurien* (ancien pays des Silures), « où tous les embranchements du règne animal sont déjà abondamment représentés, à l'exception de l'embranchement supérieur des vertébrés ». — Un fait important pour la discussion de la théorie transformiste, c'est l'apparition *subite*, à ce premier âge de la vie, de certains types organiques relativement très complexes et très élevés (trilobites et céphalopodes), représentés tout à coup par de nombreux individus atteignant la perfection de leur espèce. — 3° Le terrain *devonien* (du Devonshire) voit naître les premiers poissons, les premiers vertébrés qui se manifestent à leur tour avec une subite richesse de formes et d'individus; les végétaux terrestres prennent définitivement possession de la terre ferme plus largement émergée. — 4° Les terrains *houiller* et *permien* (de Perm, Russie), qu'on tend à réunir aujourd'hui en un seul système *permo-carbonifère*. Pendant cette période, les surfaces continentales se dessinent, entrecoupées de larges lagunes; la végétation atteint une puissance extraordinaire, les vastes dépôts de houille s'entassent, les premiers reptiles apparaissent, et quelques-uns, par certains caractères de leur squelette, font déjà

pressentir les oiseaux et même les mammifères.

Telle se manifeste au géologue la première série des terrains sédimentaires, telle fut la première époque de l'histoire du monde organisé. On a déjà pu suivre, comme pas à pas, un réel épanouissement de la vie depuis ses plus humbles représentants jusqu'aux poissons, en ce moment maîtres souverains de l'immense mer. Continuons; le drame de la création se déroule en se perfectionnant, à mesure que l'on remonte vers la surface de la terre.

Au-dessus du groupe primaire, paléozoïque, commence la série *secondaire* mésozoïque, « où l'on voit apparaître les précurseurs du monde organique actuel ». Elle se compose de trois systèmes ou terrains : 1° le système *triassique;* l'âge des reptiles commence; 2° système *jurassique*; les premiers mammifères se montrent (marsupiaux) : 3° le terrain *crétacé;* les reptiles règnent en maîtres. « La terre ferme appartient aux grands dinosauriens bipèdes, pourvus de caractères mixtes, qui les font participer à la fois des reptiles, des oiseaux et des mammifères. » Dès le début, la flore correspond à une époque de transition; plus tard, la diffusion rapide des plantes à fleurs et à feuillage caduc témoigne d'une lumière solaire suffisamment vive, et d'un certain jeu de saisons; mais on constate encore une assez grande uniformité climatérique.

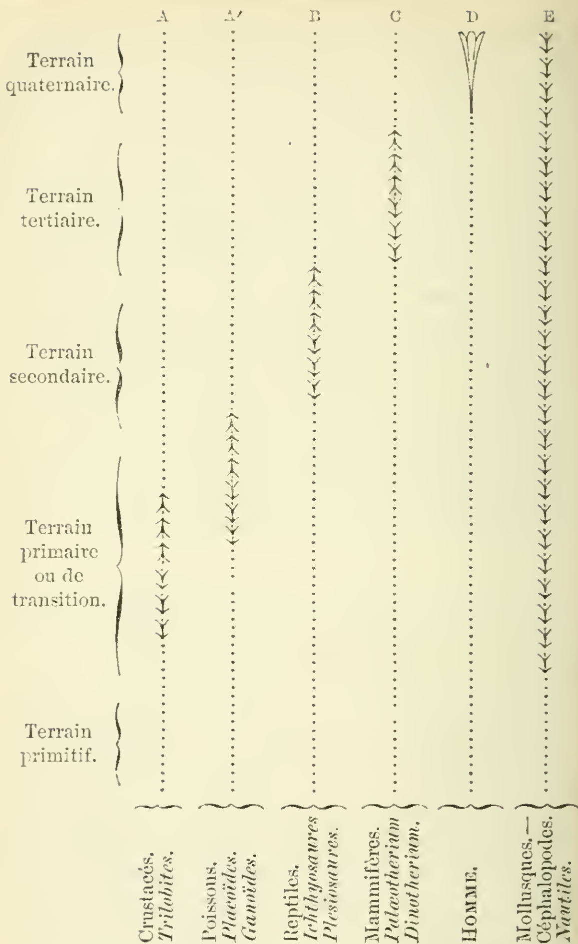
A la série des terrains secondaires succède le groupe *tertiaire*, néozoïque, « dans lequel la faune

et la flore n'offrent plus, pour ainsi dire, que des types modernes... Les conditions climatériques et biologiques, jusqu'alors remarquablement uniformes, se différencient au point de produire la variété qui caractérise l'ère actuelle. » L'époque tertiaire est celle des vertébrés à sang chaud. Les mammifères, longtemps atrophiés, se développent avec une vigueur extraordinaire et prennent possession du globe, tandis que le règne végétal déploie une ampleur et une diversité jusqu'alors inconnue. Ce groupe, comme le précédent, comprend trois périodes ou systèmes de terrains : 1° Le système *éocène*. mammifères aux caractères mixtes et grands oiseaux marcheurs, premiers singes (prosimiens) ; flore puissante et variée ; les végétaux angiospermes, c'est-à-dire à graines enveloppées, succèdent aux espèces à graines nues (gymnospermes), dont le règne est fini. Changements profonds et localisation des climats. 2° La période *miocène*, inaugurée par le soulèvement des Pyrénées ; « l'activité interne, endormie pendant l'époque secondaire, s'est réveillée en donnant lieu, sur toute la surface du globe, à des manifestations grandioses, dont les phénomènes volcaniques actuels ne sont qu'un écho très affaibli. » Mélange des deux faunes tertiaires extrêmes : la famille des chevaux est représentée par l'*Hipparion ;* les crevasses de l'écorce terrestre se remplissent de métaux utiles ou précieux ; le règne de l'homme se prépare. 3° La période *pliocène*, qui date du

principal soulèvement des Alpes, est remarquable par ses proboscidiens gigantesques : les éléphants, les mastodontes, etc. L'âge des arbres à fruit et des mammifères supérieurs marque le dernier développement des deux règnes végétal et animal ; il ne manque à la création que son roi : l'HOMME.

L'époque *quaternaire*, caractérisée géologiquement par une activité extraordinaire des précipitations atmosphériques, par les vastes glaciers qui en furent le résultat, par des inondations torrentielles et diluviennes, est proprement l'ère humaine. C'est là notre terrain à nous ; nous aborderons plus tard cette étude difficile mais nécessaire ; elle nous fera mieux comprendre un important chapitre à peine entr'ouvert de l'histoire de l'homme : l'histoire avant l'histoire.

Un second tableau, plus simple encore que le premier, complétera ce résumé rapide, en montrant, par *quelques exemples* juxtaposés, aussi exactement que cela est possible avec des signes typographiques, ce que furent, à travers les âges, les apparitions et les diparitions d'espèces animales. Parmi celles qui sont éteintes, il en est qui furent puissamment armées dans le combat pour l'existence, tandis que d'autres, beaucoup plus faibles, ont pu traverser l'immense durée des temps géologiques, et se montrent de nos jours telles qu'elles furent au début de la vie.



Dans les couches les plus profondes du terrain primaire (ligne A) se manifestent les *trilobites.*

L'âge silurien a été nommé l'âge des trilobites; ils fournissent, en effet, les fossiles les plus abondants. Plus tard, ils diminuent et finissent par disparaître. Le système devonien (A') voit apparaître et dominer les poissons *ganoïdes* et *placoïdes* (Agassiz), quelques-uns revêtus de fortes cuirasses (*Pterichthys cornutus*). Ils commencent à décroître dans la période houillère.

Les reptiles, qui s'étaient déjà montrés à l'époque primaire, se multiplient surtout à l'époque secondaire (B), qui prend le nom d'ère des reptiles. Les plus monstrueux, tels que les *ichthyosaures* et les *plésiosaures*, que nous avons choisis pour exemples, après avoir régné en maîtres, disparaissent à leur tour.

Des phases analogues d'apparition et de disparition se retrouvent à l'époque tertiaire (C), depuis l'éocène caractérisé par des tapiridés (*paleotherium*) jusqu'au pliocène, qui conserve les restes puissants des proboscidiens (*mastodonte*, *dinotherium*, etc.).

Enfin, à l'âge quaternaire (D) se montre, se multiplie et se répand sur toute la surface du globe l'HOMME actuellement régnant, mais dont le règne doit aussi finir : la science et la foi sont d'accord pour l'affirmer.

La dernière ligne, à droite (E), rappelle certains organismes comme les *nautilides*, qui ont pris leur plus grand développement à la période silurienne, et qui sont, aujourd'hui encore, représen-

tés par des individus vivants (Nautile flambé de la mer des Indes, etc.).

Depuis combien de temps la vie existe-t-elle? Depuis combien de temps se développe-t-elle sur le globe? Non seulement la science ne possède aucune certitude à cet égard, mais elle n'a pas même pu donner quelque caractère de probabilité à ses évaluations. « Rien ne semble plus difficile à apprécier que la durée des temps géologiques. Tout essai de la traduire en chiffres, en se fondant sur le temps qu'exige aujourd'hui la formation d'un dépôt sédimentaire ou l'accumulation d'un massif éruptif, se heurte à cette objection, que les forces naturelles, toujours identiques dans leur essence, ont certainement dû varier dans leur mode d'action. Ce qu'on sait, c'est que la succession si variée des couches sédimentaires et l'incessante transformation des faunes et des flores ont exigé un temps considérable. Ce n'est pas trop de l'évaluer en millions d'années. Mais quand il s'agit de préciser davantage, les divers résultats obtenus, qui ne méritent guère moins de confiance les uns que les autres, peuvent varier de 1 à 20, parfois même de 1 à 100[1]. » Sir William Thomson est arrivé à cette conclusion, qu'on ne saurait faire remonter au-delà de cent millions d'années le moment où notre planète, revêtue d'une écorce

1. Voir de Lapparent, *Traité de géologie.*

suffisamment refroidie, a pu recevoir les premiers germes de la vie organique. M. Dana, le savant géologue américain, paraît préférer l'hypothèse de quarante-huit millions d'années ; et, après avoir comparé les épaisseurs respectives des divers étages dans les régions où ces épaisseurs atteignent leur maximum, il croit pouvoir attribuer trente-six millions d'années à l'époque *primaire*, neuf millions à l'époque *secondaire* et trois millions à l'époque *tertiaire*.

Les résultats de ces sortes de calculs, quels qu'ils puissent être, n'ont aucune importance exégétique ou apologétique. Il n'en est pas de même de l'ère quaternaire ; ici, la question de durée, sans intéresser directement la foi, offre un intérêt bien autrement puissant, parce que cette ère géologique est la patrie de l'homme dans le temps. Et pourtant, comme nous le verrons, l'incertitude des appréciations chronométriques est la même, soit que l'on s'appuie sur les hypothèses cosmiques, sur la formation des dépôts, ou sur les variations des organismes.

Tels sont les enseignements de la géologie et de la paléontologie. Sans doute, dans cette question du développement des êtres organisés, il reste encore de nombreuses et larges lacunes, des interprétations hypothétiques, des classifications toutes personnelles et souvent contradictoires. Mais au-dessus de ces obscurités de détail, une lumière brille, une certitude est acquise, un plan est mani-

feste. On a pu déterminer scientifiquement une série de terrains superposés, correspondant à une série d'époques successives; ces terrains et ces époques sont « caractérisés par des faunes et des flores qui se montrent dans un ordre croissant de perfection organique, de telle sorte que les plus parfaits sont arrivés les derniers ».

§ II.

LES CLAIRES AFFIRMATIONS DE LA BIBLE ET LES RÉVÉLATIONS DE LA GÉOLOGIE.

« Dans l'hypothèse mosaïque de la création, deux des plus importantes propositions de la théorie évolutive se montrent à nous *avec une clarté et une simplicité surprenantes... l'idée d'un développement progressif*, et l'idée d'une différenciation graduelle de la matière primitivement simple. Nous pouvons donc payer à la grandiose idée renfermée dans la cosmogonie hypothétique du législateur juif un juste et sincère tribut d'admiration, sans pour cela y reconnaître ce que l'on appelle une manifestation surnaturelle. »

Ces paroles sont de Hæckel; on reconnaît aisément l'auteur de la *Création naturelle* à l'inconséquence logique qui les couronne. Elles renferment néanmoins un témoignage significatif. On

vient de voir résumées, à larges traits, les révélations les plus récentes de la géologie ; qu'on veuille bien relire le premier chapitre de la Genèse, de part et d'autre, dans les deux Bibles — la nature et l'Écriture — c'est le même enseignement qui domine sur le développement de la vie. Les êtres vivants ont apparu aux diverses époques, manifestant dans l'ensemble des flores et des faunes un progrès continu.

Sans doute, l'ordre de la création tel qu'il est indiqué par Moïse n'intéresse directement ni la foi, ni les mœurs ; les exégètes partisans d'un idéalisme exagéré sont rigoureusement libres de n'y voir qu'une série de visions apocalyptiques, un plan purement rationnel, un chant liturgique, etc.; il n'en est pas moins vrai, comme le reconnaît Hæckel lui-même, que « l'idée d'un développement progressif s'y montre avec une clarté et une simplicité surprenantes » : il n'en est pas moins logique de tirer cette conséquence vainement repoussée par le chef de l'école moniste : il y a là une manifestation surnaturelle.

Nous insistons à dessein : plus de trente siècles avant les découvertes et les conquêtes définitives de la science, la Bible écrite dans un coin obscur de l'Asie, chez un peuple dont la culture intellectuelle n'était pas plus avancée que celle des autres peuples, seule entre tous les recueils des traditions anciennes, a clairement affirmé une vérité, de l'ordre scientifique, présentée avec raison comme

une des plus glorieuses conquêtes des temps modernes. N'est-il pas évident que Moïse n'a pu connaître ces grands faits biologiques, étroitement liés au récit de la création, que par une révélation directe ou indirecte, par une « manifestation surnaturelle? »

Cette « idée grandiose » de développement progressif qui domine toute l'histoire de la vie, cette ligne maîtresse arrêtée tout d'abord et d'un seul trait dans le Livre sacré, et reconstruite peu à peu, si longtemps après et si péniblement par la science, nous paraît suffire à l'apologiste. D'autres, parmi les savants et les exégètes chrétiens, ont cru devoir pousser le parallélisme plus loin, et démontrer l'accord de la Bible et de la science jusque dans les principaux détails. Citons, par exemple, le livre de M. Jean d'Estienne : *Comment s'est formé l'univers ;* cette savante analyse se termine par une série de tableaux où l'auteur a mis en regard le *texte* de la Genèse, les *faits* géologiques et les *théories* de la science. Un même regard peut tout embrasser, et, avec un peu d'attention et de bonne volonté, dissiper bien des doutes, bien des malentendus.

Le Dr Carl Güttler résume également toute son exégèse, qui tient le milieu entre l'idéalisme et le concordisme exagéré, dans une synopsis générale destinée à parler aux yeux. Nous en reproduisons la dernière partie concernant le sujet qui nous occupe, le développement de la vie.

LA SCIENCE	LA BIBLE
Une première végétation prend naissance.	Et Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, et des herbes portant semence. et des arbres portant fruit; et la terre les produisit.
Les phénomènes cosmiques se sont succédé, et la lumière s'est concentrée dans le soleil et les étoiles.	Et Dieu fit les deux grands luminaires, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moindre pour présider à la nuit, et les étoiles.
La végétation et les astres réalisant alors les conditions d'existence de la vie animale, celle-ci se développe, en même temps que le monde végétal, suivant une progression déterminée : Animaux aquatiques. — Acotylédones. Reptiles et oiseaux. — Monocotylédones. Animaux terrestres. — Dicotylédones.	Et Dieu créa : Les animaux aquatiques et tous les êtres rampants et ailés, et les quadrupèdes hauts et bas sur jambes, et les animaux des champs. — Verdure ou végétaux cryptogames. Herbes portant semence. Arbres portant fruit.

On voit que pour obtenir, du côté de la Bible, le parallèle voulu du côté de la science, le Dr Güttler est obligé de reproduire, à côté du texte correspondant à la création des animaux (cinquième et sixième jours), l'énumération des principales catégories de plantes que la lettre rattache à l'œuvre du troisième jour. Pour l'interprétation de ce passage difficile du troisième jour biblique, il propose d'admettre, dans le récit de Moïse, une dérogation à l'ordre chronologique. A l'occasion des premiers végétaux créés, Moïse aurait aussitôt mentionné,

par une sorte de concomitance, tous les autres types du même règne, bien que les plus élevés d'entre eux ne dussent faire leur apparition qu'avec les animaux des cinquième et sixième jours. « Il n'y a rien assurément dans cette exégèse qui puisse porter ombrage à l'orthodoxie la plus scrupuleuse[1]. »

Il est certain que lorsqu'on veut comparer en détail l'ordre de la création indiqué par la Bible avec la succession des êtres organisés constatée par la science, la principale difficulté, la difficulté unique peut-être, concerne l'époque relative de l'apparition des plantes et des animaux.

D'après Moïse, la création des plantes a précédé la création des animaux marins et des animaux terrestres; la science constate l'apparition simultanée des plantes et des animaux. Telle est l'objection; les solutions sont nombreuses; celle de Güttler est très raisonnable; en voici quelques autres : — Le premier monde vivant qui surgisse *en masse* est le monde végétal (période houillère); le monde animal *en masse* n'apparaît que plus tard (Ebrard). — Moïse a voulu seulement indiquer l'ordre de création des *prototypes* qui devaient se développer dans la suite des temps; les prototypes végétaux précédèrent les prototypes animaux. — L'animal ne peut vivre que par la plante, qui seule a le don de transformer la matière minérale en

1. V. *Revue des questions scientifiques*, avril 1880.

matière organique. La plante a dû, par conséquent, exister avant l'animal. — Joachim Barrande, persuadé que, selon Moïse, la vie végétale a précédé la vie animale, met au service de cette interprétation sa grande érudition paléontologique. En Suède, dans les dépôts paléozoïques horizontaux, immédiatement au dessus des roches cristallines, des gneiss, des granites se trouve le grès à fucoïdes, plantes maritimes; la faune primordiale est au dessus. Dans certaines couches inférieures du terrain silurien, on rencontre des globules carbonisés, graines de lycopodes; tous les animaux terrestres sont au dessus. Donc, comme l'enseigne Moïse, sur la terre émergée, aussi bien qu'au fond des mers, la vie végétale a précédé la vie animale...

Ces efforts de la science chrétienne sont assurément très louables et leurs résultats bien dignes de fixer l'attention. Il n'en est pas moins vrai qu'une trop grande préoccupation concordiste peut gêner l'apologiste dans ses mouvements. Les détails techniques importent peu; je vois dans le grand fait du développement progressif de la vie une claire affirmation de la Bible en même temps qu'une certitude de la science: cela me suffit pour faire entrer la géologie dans la Bible polyglotte, comme un idiome de plus.

CHAPITRE QUATORZIÈME

§ I. Développement de la vie sur le globe; — hypothèses scientifiques : le transformisme ou l'évolution des espèces organiques ; lamarckisme ; darwinisme.

§ II. Faits et arguments favorables au transformisme.

§ III. Faits et arguments opposés au transformisme.

§ IV. Conclusions : le transformisme et la science; le transformisme et la foi.

> Rarement vit-on problème aussi important que le transformisme traité d'une façon plus légère, nous pourrions dire plus absurde. S'il ne s'agissait pour bâtir une théorie que de choisir et de combiner des phénomènes d'une certaine manière, nous pourrions tous, tant que nous sommes, rester tranquillement au coin du feu, fumer un cigare et nous construire une petite théorie..... Le peu que nous savons doit nous rendre circonspects. Il est plus prudent de laisser la question pendante.
>
> (Virchow.)

Non ad probandum sed ad noscendum.

§ I.

DÉVELOPPEMENT DE LA VIE SUR LE GLOBE ; — HYPOTHÈSES SCIENTIFIQUES : LE TRANSFORMISME OU L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES ORGANIQUES ; LAMARCKISME ; DARWINISME.

Depuis l'apparition des premiers êtres vivants jusqu'à l'homme, la vie s'est développée suivant une loi de progrès organique constant, dans l'en-

semble sinon dans les détails. Tel est le *fait* scientifiquement constaté par la géologie, et clairement affirmé par le récit de la Genèse. *Comment* ce développement progressif s'est-il effectué? Il est aisé de comprendre toute l'importance et tout l'intérêt d'une pareille question.

Deux doctrines sont en présence :

— La doctrine des créations successives indépendantes, c'est-à-dire l'intervention directe du Créateur se produisant aux diverses époques géologiques. C'est l'opinion traditionnelle; elle proclame la fixité de l'espèce, elle domine jusqu'à ces derniers temps, non seulement dans l'exégèse chrétienne, mais encore dans la science.

— La doctrine de l'évolution, de la transformation successive et progressive des organismes vivants, qui repose sur l'hypothèse de la variabilité de l'espèce. Il ne faut pas confondre l'idée générale ou, comme on l'a appelé, « le principe » du transformisme avec les conceptions ou systèmes particuliers : — transformations brusques par tendance interne, ou évolution proprement dite; — transformations lentes, par adaptation organique, auxquelles se rattachent le lamarckisme et le darwinisme.

L'histoire des sciences et de la philosophie n'offre peut-être pas l'exemple d'une idée, ou, si l'on veut, d'une hypothèse, ayant exercé une influence comparable à celle de l'hypothèse transformiste dans la seconde moitié de ce siècle. Ne pas en tenir

compte serait aller contre toutes les règles de la tradition apologétique. Ajoutez à cela qu'elle est le plus souvent mal comprise et faussement interprétée, dans ses conséquences doctrinales, par la masse des croyants et des incroyants[1].

Un exposé critique des principales thèses contradictoires, envisagées sous leurs différents aspects et dans leurs rapports avec la foi, permettra de résoudre bien des objections, de dissiper bien des fantômes que l'on rencontre à chaque pas.

Les grands naturalistes sont assez d'accord s'il s'agit simplement de définir l'*espèce*. Pour Lamarck comme pour Cuvier, pour Buffon comme pour Carl Vogt, l'espèce est la réunion d'individus semblables, issus de parents qui leur ressemblent comme ils se ressemblent entre eux ; c'est l'individu répété et continué dans le temps et dans l'espace. Mais l'accord cesse dès qu'il s'agit d'établir l'origine des espèces. Sont-elles *invariables ?* remontent-elles à l'acte créateur ? Faut-il admettre

1. L'auteur de *la Religion en face de la Science*, peu suspect d'engouement à l'égard des théories aventureuses de notre époque, dit, à propos du transformisme : « Il n'est plus permis aujourd'hui, en présence des découvertes récentes, de traiter en plaisantant des problèmes aussi sérieux, et qui touchent aux plus hautes vérités dogmatiques et morales. C'est pourtant ce que font chaque jour, dans les brochures, les journaux, les revues, des gens qui ne connaissent pas le premier mot de la question, et qui pensent la trancher par un trait d'esprit... Ces gens-là font beaucoup plus de mal qu'ils ne croient à la cause qu'ils pensent défendre, parce que nos adversaires de bonne foi, et il y en a, attribuent à la science catholique, en général, l'impuissance et l'ignorance des apologistes dont je parle. »

l'axiome de Linné : *Tot numeramus species quot ab initio creavit infinitum Ens?* Sont-elles *variables?* peuvent-elles descendre, par transformation, d'un petit nombre de types ou même d'un seul type initial? La constance de l'espèce est-elle absolue ou seulement relative et temporaire? La question du transformisme est là tout entière.

La conception originale, mais bien confuse encore, la première ébauche de la thèse transformiste, est due au philosophe naturaliste de Maillet. Les véritables initiateurs furent : Lamarck, le plus profond; Gœthe, le plus hardi, et Darwin, le plus ingénieux et de beaucoup le plus populaire.

« Ce n'est pas un objet futile, écrivait Lamarck dans sa *Philosophie zoologique* (1809), juste un demi-siècle avant le livre de Darwin sur l'*Origine des espèces* (1859), ce n'est pas un objet futile que de rechercher s'il est vrai que les espèces ont une constance absolue, sont aussi anciennes que la nature, et ont toutes existé originellement telles que nous les observons aujourd'hui; ou si, assujetties aux changements de circonstances qui ont pu avoir lieu à leur égard, quoique avec une extrême lenteur, elles n'ont pas changé de caractère et de forme par la suite des temps. » Frappé de la difficulté que présente souvent la détermination des espèces, se fondant, pour ainsi dire, les unes dans les autres, Lamarck se prononce en faveur de leur variabilité. Pour expliquer leurs transformations successives, il fait intervenir trois fac-

teurs principaux : — « Les phénomènes d'*adaptation* ou l'influence des circonstances extérieures, dont les changements amènent de nouveaux besoins qui ne peuvent être satisfaits que par des modifications appropriées de l'organisme; — l'*hérédité*, dont le rôle est considérable, et en vertu de laquelle tout changement, produit dans l'organisation des individus, se transmet, par voie de reproduction, à leur descendance ; — le *temps*, condition nécessaire de la transformation des espèces, celles-ci ne se modifiant que lentement et par gradations insensibles. »

Ce sont là certainement les éléments essentiels de l'hypothèse transformiste ; mais, publiées à une heure encore peu favorable, les idées de Lamarck passèrent presque inaperçues. La discussion retentissante qui s'éleva, vingt ans après, entre Bory de Saint-Vincent et l'illustre Cuvier, ne servit pas à les accréditer [1]. « La théorie de la descendance était repoussée par presque tous les naturalistes, et la croyance à l'immutabilité de l'espèce était générale, quand parut, en 1859, le livre célèbre de Darwin. Celui-ci venait à l'heure propice ; acclamée par les uns, vivement combattue par les autres, l'œuvre du naturaliste anglais a été le point

1. Après Lamarck, Et.-Geoffroy Saint-Hilaire, qui se proclamait « le disciple de son illustre collègue », soutint, en France, l'opinion de la variabilité et de la descendance commune des espèces (1830). Les savants mêlés à la suite de ces débats sont trop nombreux pour que nous essayons même de les nommer.

de départ d'un mouvement tel en faveur de la doctrine généalogique, que celle-ci est souvent désignée sous le nom de *Darwinisme*. C'est donc la théorie du savant anglais qu'il importe surtout de connaître pour comprendre le sens et la portée de la controverse transformiste actuelle. Et comme il n'y a guère de question plus ressassée que celle-là, nous allons la résumer aussi brièvement que possible.

Un premier fait sert de point de départ : les variations constatées dans l'histoire des plantes cultivées et des animaux domestiques. L'homme transforme et améliore les races. Des variations analogues se manifestent sous nos yeux indépendamment de tout artifice humain ; elles résultent de l'action des milieux, des climats, de la flore et de la faune environnantes, de la nourriture plus ou moins facile, de l'habitude, de l'exercice soutenu ou trop longtemps abandonné de tel ou tel organe, pouvant amener un perfectionnement ou une atrophie véritable, etc. Darwin a rédigé, à ce sujet, tout un code fort compliqué : lois d'adaptation, lois de corrélation, de croissance, de divergence de caractères, etc. C'est un luxe de rouages ou de mots qui ajoute au prestige scientifique : c'est une habile amplification de la première idée de Lamarck.

Un second fait, dont la formule est devenue populaire, s'ajoute au précédent pour servir de base au darwinisme. C'est le *struggle for life :* combat

pour l'existence de l'individu, combat pour la perpétuité de l'espèce. La concurrence vitale sera d'autant plus meurtrière que les espèces et les individus se rapprocheront davantage, dans un même espace, avec les mêmes habitudes et les mêmes besoins. Les variétés les plus opposées auront plus de chance de vivre, et tendront ainsi de plus en plus à s'écarter du type commun.

On a constaté que la population végétale et animale tend à croître suivant une progression géométrique, tandis que les moyens de subsistance n'augmentent que dans une proportion arithmétique. Les conséquences d'une telle disproportion sont inévitables; les plus faibles, les moins favorisés par les circonstances, disparaissent fatalement dans la lutte pour la vie; les plus forts, les mieux doués, survivront seuls avec les avantages acquis. C'est la *sélection naturelle*, ce rayon de lumière qui a transformé la science en éclairant dans ses profondeurs le problème du développement progressif de la vie; ce Dieu-Machine qui permet de concevoir un but inconsciemment poursuivi, infailliblement atteint (Vogt, Hæckel), et qui doit remplacer le Dieu de la foi ancienne pour une postérité plus heureuse.

Les merveilleux résultats de la sélection naturelle se transmettent et se perpétuent grâce à un autre fait, a une autre grande loi difficilement contestable : l'*hérédité*. Le rôle de ce troisième élément est capital; il explique la continuité du

perfectionnement généalogique, il caractérise la théorie de la descendance.

Enfin, la théorie darwinienne réclame impérieusement un dernier facteur, d'une puissance illimitée, qui ne manque jamais d'intervenir dans les cas difficiles, lorsque le jeu du système, scruté de trop près, semble mis en défaut : le *temps*, les siècles accumulés[1].

Tel est, dans son expression la plus concise, le lamarckisme perfectionné par Darwin. Le savant anglais a enrichi le système original d'un grand nombre d'observations et d'expériences; il l'a complété, ou, si l'on veut, transformé, par la sélection naturelle, qui constitue le trait caractéristique du darwinisme. Aux yeux du grand public, et pour un certain temps, Darwin a supplanté Lamarck, dont la postérité reconnaîtra, sans doute, la très réelle supériorité.

Comme nous l'avons fait remarquer, l'idée générale d'évolution organique peut être conçue en dehors ou au-dessus des systèmes imaginés pour l'expliquer. Un assez grand nombre de naturalistes et de philosophes repoussent, plus ou moins, les explications systématiques, les théories toutes faites, et

1. Pour faire comprendre cette action du temps, dont l'intervention est d'autant plus commode qu'elle est plus mystérieuse, plus difficilement contrôlée, Lamarck a recours à cette image : « Supposez des êtres qui ne vivent qu'une seconde, en présence d'une aiguille d'horloge; combien faudra-t-il de générations pour que les mouvements de l'aiguille soient devenus sensibles »! (*Philosophie zoologique.*)

maintiennent l'idée ou l'hypothèse transformiste.

De même que la génération spontanée, le transformisme, idée ou système, se présente à notre examen sous deux aspects très distincts : comme conception philosophique, affirmation doctrinale, ou comme hypothèse purement scientifique. Dans le premier cas, il relève moins de la science que de la philosophie. Le chapitre suivant est consacré à montrer les contradictions manifestes, l'absurdité logique de l'évolution mécaniste et monistique de Hæckel appliquée au développement de la vie. Nous examinerons uniquement ici l'hypothèse scientifique, le transformisme considéré, indépendamment des tendances doctrinales de ses défenseurs, comme une tentative d'application des causes secondes au développement de la vie sur le globe, à l'histoire de la création évolutive. Il s'agit de savoir si les sciences naturelles peuvent, à cette heure, expliquer le monde des êtres organisés, comme les mathématiques, l'astronomie, la physique ont expliqué le monde des corps bruts. Il s'agit de savoir si Lamarck et Darwin promettent de continuer Herschell et Laplace.

Pour plus de netteté, nous allons résumer séparément, dans trois paragraphes, et en les subdivisant en groupes logiquement distincts : 1° les faits et les arguments favorables au transformisme; 2° les faits et les arguments qui lui sont opposés; 3° les conclusions scientifiques dans leur rapport avec la philosophie et la foi chrétienne.

§ II.

FAITS ET ARGUMENTS FAVORABLES AU TRANSFORMISME.

Faits et arguments géologiques, paléontologiques, géographiques[1]. — « Il existe une continuité manifeste entre les organismes appartenant aux différentes périodes géologiques. La paléontologie découvre chaque jour de nouveaux exemples de passages d'une forme à l'autre par degrés insensibles, au point que la délimitation des espèces fossiles en devient souvent très difficile. Tous les degrés de transition sont loin d'être encore représentés; mais l'absence des innombrables variétés intermédiaires qui ont dû exister s'explique par la pauvreté des documents que la géologie nous fournit. Nous possédons à peine quelques fragments de chapitres, quelques lignes éparses de l'histoire du globe, écrite dans un dialecte difficile

1. Pour quelques-uns de ces arguments, nous empruntons à dessein, et afin de mieux assurer notre impartialité, le fond, souvent même les expressions, au récent ouvrage d'un membre de l'enseignement supérieur (déjà cité) destiné aux aspirants à la licence ès sciences naturelles, et dans lequel la théorie darwiniste est officiellement professée. Dans le *Traité de zoologie* de C. Claus, de l'université de Vienne, traduit par M. Moquin-Tandon, professeur à la Faculté de Toulouse, on retrouve à peu près les mêmes méthodes et les mêmes doctrines transformistes.

et traitant de quelques pays seulement. » Cette continuité paléontologique est déjà une forte présomption en faveur de l'idée générale d'évolution organique.

La loi du progrès des êtres, dans le temps, constatée d'une manière générale et admise par tous les paléontologistes, s'accorde pleinement avec la théorie de la sélection naturelle, qui a pour conséquence nécessaire le perfectionnement graduel des espèces. Les formes anciennes furent successivement remplacées par des formes nouvelles, sans cesse améliorées, grâce à la variation, à la survivance du plus apte, et à la transmission par hérédité de toute modification avantageuse.

Le nombre croissant des espèces, à mesure qu'on s'élève dans la série ascendante des couches de terrain, est pareillement en parfaite harmonie avec la conception darwinienne; c'est le résultat naturel de la loi de divergence, et la preuve que les espèces ainsi multipliées descendent d'un petit nombre de types primitifs.

Les lois qui régissent la distribution géographique des animaux sur le globe ne sont pas encore scientifiquement déterminées; néanmoins, les faits observés semblent préparer une précieuse confirmation de la théorie de la descendance. Ainsi, on aurait constaté de frappantes analogies entre les organismes actuels d'un même continent ou de ses îles voisines et les fossiles locaux, tandis que les différences sont plus marquées avec ceux des

contrées éloignées, séparées par des barrières naturelles[1].

Des arguments analogues sont fournis par l'histoire et l'enchaînement des espèces végétales fossiles. Le monde des plantes est allé en se perfectionnant, en s'individualisant. Cette loi de progrès est en rapport avec les divers états du globe, avec les conditions géologiques, climatériques, etc. Les végétaux, dans leur mouvement ascensionnel, ont subi l'influence des milieux. La théorie de l'évolution explique seule, d'une manière satisfaisante, ces faits et ces lois scientifiquement constatés; seule elle explique « les affinités des plantes entre elles, leur rapport avec le règne animal, leur apparition et leur disparition, ainsi que leur distribution à la surface de la terre aux diverses époques de son histoire ».

Faits et preuves physiologiques, morphologiques, embryogéniques. — La conformité de structure, les caractères de ressemblance qui existent entre les organismes des différents groupes, et servent de base aux classifications naturelles,

1. Certaines formes, communes à l'Europe et à l'Amérique du Nord, vont en s'écartant de plus en plus les unes des autres; elles étaient plus voisines à l'époque tertiaire qu'elles ne le sont aujourd'hui. Ce fait s'explique facilement, si l'on admet que ces espèces, d'abord répandues sur les terres qui forment autour du pôle une zone presque continue, ont dû, plus tard, chassées par le froid, émigrer dans les deux mondes; soumises alors à des conditions d'existence différentes, elles se sont modifiées en sens divers, tout en conservant une analogie qui témoigne de leur commune origine.

prouvent une descendance commune. Le défaut de ligne de démarcation tranchée, l'existence des types de transition viennent à l'appui de cette manière de voir[1]. Une telle analogie de structure est d'autant plus frappante qu'elle se manifeste chez des animaux très différents de formes et d'habitudes, la baleine et la chauve-souris, la crevette et le papillon, le genre amphioxus (acranien) et l'embranchement des vertébrés, etc. « La main du singe faite pour saisir, celle de la taupe conformée pour fouir, la jambe du cheval, la palette du marsouin et l'aile de la chauve-souris, sont toutes construites sur le même modèle, comprenant les mêmes os situés dans les mêmes positions relatives. (Darwin.) Parmi les différents ordres d'insectes, il en est qui mordent et qui broient (coléoptères, névroptères — scarabées, libellules), il en est qui lèchent (hyménoptères — abeilles), d'autres piquent et sucent (hémiptères, lépidoptères — punaises, papillons). Les formes de la bouche varient singulièrement : il y a loin de la trompe d'un papillon aux mandibules du lucane cerf-volant, et cependant les éléments sont toujours les mêmes.

Les organes rudimentaires, complètement inu-

1. « Parmi les innombrables espèces que les explorations sous-marines ont fait connaître, les zoologistes ont vu, avec surprise, des centaines de formes animales nouvelles s'intercaler entre les types organiques que l'on supposait fort distincts, et que ces jalons intermédiaires rattachent, au contraire, étroitement. » (A. Milne-Edwards, *Revue critique*, 28 octobre 1882.)

tiles, si nombreux et si frappants chez les animaux supérieurs, les fausses mamelles des mâles, les dents fœtales de la baleine, les rudiments d'aile chez les oiseaux coureurs, le pédoncule de l'œil chez les crustacés aveugles, les ailes membraneuses de certains insectes dont les élytres sont soudées, etc., trouvent une explication toute simple dans la doctrine généalogique. Leur maintien est le résultat de l'hérédité, et leur atrophie est une conséquence du défaut d'usage, ou même de la sélection naturelle lorsque ces organes pourraient nuire à la concurrence vitale.

Il existe des preuves très fortes, dit M. Alf. Wallace, qui semblent démontrer que les changements même profonds, dans la structure des êtres organisés, se sont opérés graduellement par la voie ordinaire de la génération. Les nombreux anneaux intermédiaires que l'on a découverts, et dans les espèces existantes et dans les espèces éteintes, et surtout la ressemblance merveilleuse que l'on peut constater dans le développement embryologique des types vivants les plus divers[1], nous

1. « Je possède, conservés dans l'alcool, deux petits embryons dont j'ai omis d'inscrire le nom, et il me serait actuellement impossible de dire à quelle classe ils appartiennent. Ce sont peut-être des lézards, de petits oiseaux ou de très jeunes mammifères. » (Von Baer, cité par Darwin.) « Cette ressemblance des formes embryonnaires, d'autant plus grande que l'on considère des espèces plus voisines, est en parfait accord avec l'hypothèse d'une parenté réelle entre ces espèces, d'un ancêtre commun. » (H. Sicard.)

amènent forcément à conclure que le règne animal et le règne végétal tout entier doivent les formes si diverses qu'ils nous présentent maintenant à une loi continue de descendance, avec modification de quelques types primitifs[1]. »

L'école transformiste attache une grande importance au parallélisme qu'on a cru constater entre l'évolution de l'individu et l'évolution de l'espèce, entre le développement embryogénique (*ontogénie* de Hæckel), et le développement paléontologique (*phylogénie*). John Lubbock termine ainsi ses patientes recherches sur l'*origine et les métamorphoses des insectes* : « Je crois que le temps viendra où il sera généralement admis que la structure de l'embryon et les transformations qu'il subit en se développant, indiquent vraiment le cours des transformations des êtres organisés dans les anciens temps, au même titre que les débris enfermés dans les roches, et l'ordre dans lequel ils se suivent, nous enseignent le passé de la terre elle-même[2]. »

Les différences provenant des métamorphoses qui se produisent journellement sous nos yeux surpassent de beaucoup les différences spécifiques qui distinguent les faunes et les flores successives. Ces métamorphoses individuelles, si brusques et si complètes, sont acceptées comme très naturelles.

1. *Revue scientifique*, 17 janvier 1880.
2. *De l'Origine et des Métamorphoses des insectes*, p. 126.

Pourquoi les métamorphoses d'espèces, latentes et progressives, seraient-elles moins acceptables? Lubbock s'applique à faire ressortir cet argument transformiste par la gravure. Il multiplie les planches représentant des séries de larves habilement choisies, et les met en regard des séries correspondantes d'insectes parfaits. On voit, par exemple, comment quatre vers, paraissant sortir du même moule, deviennent, après leur transformation, un scarabée (coléoptère), un papillon (lépidoptère), une abeille (hyménoptère) et un iule (myriapode), tous si différents les uns des autres à l'état d'insecte parfait[1]. Ces modifications ne se bornent pas aux apparences, aux formes extérieures; elles sont souvent organiques et profondes, comme dans l'éphémère : la respiration branchiale de la larve est remplacée par la respiration trachéenne de l'insecte ailé. Les phénomènes de métamorphose ne sont autre chose que des phénomènes de morphogénie embryonnaire se manifestant au dehors, en liberté.

Considérations philosophiques et doctrinales. — Certains partisans de l'évolution, parmi les plus sages et les plus respectueux des doctrines traditionnelles, se sont plu à grouper et à inscrire, à l'actif de la théorie générale, des considérations qui, pour n'être pas de l'ordre scientifique, n'en ont pas moins à leur point de vue une valeur réelle.

1. *Op. cit.*, planches I, II, III, IV, p. 102.

Il est bien difficile de concilier la doctrine des créations successives, immédiates, avec les révélations authentiques de la géologie et de la paléontologie : les faunes et les flores se modifiant peu à peu, s'élevant de degré en degré, paraissant se fondre les unes dans les autres comme les espèces elles-mêmes[1]; les manifestations progressives de la vie s'échelonnant dans l'immense durée des périodes telluriques, sans qu'aucun cataclysme universel soit venu exiger l'intervention directe du Créateur. Comment expliquer ces innombrables espèces intermédiaires destinées à disparaître après avoir occupé pendant un temps plus ou moins long la scène du monde? Comment expliquer tant de pages raturées, effacées ou déchirées d'un livre immédiatement écrit de la main divine? « Il serait étrange d'admettre que le Créateur mécontent de son œuvre l'ait anéantie partiellement, puis l'ait recommencée pour la détruire de nouveau en la perfectionnant chaque fois... N'est-il pas certain, d'autre part, que rien, dans la nature, n'apparaît subitement, d'une manière

1. « Il est difficile de douter qu'il y ait eu des enchaînements entre les êtres cambriens et les êtres siluriens, entre ceux-ci et les êtres dévoniens, entre ceux-ci et les êtres carbonifères, entre ceux-ci et les êtres permiens, entre ceux-ci et les êtres que nous rencontrons en abordant l'étude des temps secondaires. Toutes les époques se relient l'une à l'autre, non par des êtres préservés d'une manière exceptionnelle, mais par des faunes et des flores entières. (Gaudry, *les Enchaînements du monde animal.*)

complète et achevée, rien ne débute par l'état adulte, mais tout commence par l'état naissant et rudimentaire, pour arriver à un état plus parfait [1] ? »

Il en est qui ont cru reconnaître dans certaines expressions et dans l'ensemble du premier chapitre de la Genèse une véritable transformation des espèces. « Qu'on veuille bien relire la narration mosaïque de la création, dit M. Naudin, un naturaliste éminent, pour peu qu'on ait l'esprit dégagé d'idées préconçues, on reconnaîtra que la cosmogonie de la Bible n'est, du commencement à la fin, qu'une théorie évolutionniste, et que Moïse a été l'ancêtre de Lamarck et de tous les transformistes modernes [2]. » Malheureusement, d'autres ont prétendu découvrir dans le récit biblique la doctrine de l'invariabilité des espèces. Cela prouve le peu de valeur de ces interprétations toutes personnelles, subtiles et tourmentées ; cela prouve surtout combien il serait imprudent de les présenter comme autorisées par l'Église, ne fût-ce qu'en

1. V. *La Controverse*, octobre 1884.

2. Voici un exemple de ce genre de preuves exégétiques. D'après le récit mosaïque, la création des plantes, depuis l'herbe jusqu'à l'arbre à fruit, a eu lieu en une seule fois, à une même époque. Or, il est absolument démontré par la géologie que les principaux groupes du règne végétal ont apparu progressivement, à des intervalles ou époques immensément éloignées l'une de l'autre. Le seul moyen de concilier la Bible avec la nature est d'admettre la création des types primordiaux successivement et progressivement transformés. (V. la *Revue scientifique*, 5 mars 1875.)

prévision « du cas où les progrès de la science conduiraient un jour à interpréter le texte mosaïque dans le sens transformiste ».

Il est plus aisé et plus conforme à la saine critique de montrer dans les textes hexamériques des docteurs et des Pères de l'Eglise bien des points qui paraissent se confondre avec l'idée générale d'évolution ; il serait difficile toutefois d'y reconnaître les théories systématiques analogues à celles qui ont été conçues et formulées dans notre siècle.

Pendant le moyen âge, la doctrine de l'évolution a eu des représentants parmi les théologiens les plus célèbres, parmi les maîtres de la philosophie chrétienne. Albert le Grrnd l'admet formellement pour le règne végétal. Bien plus, la scolastique enseigne, avec saint Thomas, que l'embryon animal est d'abord informé par une âme purement végétative, c'est-à-dire qu'il est, au début, un véritable végétal contenant, en puissance seulement, la forme animale. Il s'élève au rang d'animal lorsque, après un développement suffisant, il est devenu apte à recevoir l'âme animale. Voilà déjà une évolution très réelle et très énergique, puisqu'elle fait passer brusquement les organismes d'un règne à un autre. Mais la doctrine de l'école ne s'arrête pas là. Elle enseigne, toujours avec saint Thomas, que l'embryon humain traverse, par une double étape, les deux règnes inférieurs ; il est informé, pendant un certain temps, par une âme végéta-

tive; plus tard, lorsque les organes corporels sont assez développés, par une âme animale: et enfin, quand l'organisme atteint le degré de perfection nécessaire, en vertu d'une intervention immédiate de Dieu, d'une création spéciale, il est doué de l'âme spirituelle et devient le composé humain[1]. Sans doute, ce mode de développement progressif est encore loin de ressembler aux systèmes modernes; mais, disent certains partisans sincères de l'évolution, l'idée fondamentale s'y manifeste avec une frappante analogie et une étonnante hardiesse. Ceux qui acceptent cette opinion de la scolastique seraient mal venus à se boucher les oreilles au seul nom de transformisme, et on aurait le droit de leur demander pourquoi ce qui se passe, selon eux, dans le sein maternel, n'aurait pas pu, *mutatis mutandis*, se passer dans le vaste sein de la nature, en vertu de lois initiales, particulières, établies par le Créateur.

C'est là une preuve d'autorité que nous enregistrons pour ce qu'elle vaut, une sorte d'argument *ad hominem* que le transformisme orthodoxe

1. In generatiône animalis et hominis, in quibus est forma perfectissima, sunt plurimæ formæ et generationes intermediæ. Anima igitur vegetabilis, quæ prima inest, cum embryo vivit vita plantæ, corrumpitur et succedit anima perfectior, quæ est nutritiva et sensitiva simul, et tum embryo vivit vita animalis. (*Contra Gentes*, l. II, c. 89.)

Embryo, antequam habent animam rationalem, non est ens pirfectum, sed in via ad perfectionem. (*De Potentia*, q. III, a. 9, ad 10m.)

oppose aux théologiens trop prompts à se scandaliser. Les autorités scientifiques sont ici mieux à leur place, et elles sont considérables. « Il faut bien, dit M. de Quatrefages en parlant de Darwin, que ce grand effort d'un grand esprit ait quelque chose de sérieux autant que de séduisant, pour avoir entraîné, non pas seulement la foule, mais surtout des hommes tels que Hooker, Huxley, Vogt, Lubbock, Brandt, Philippi, Hæckel, Lyell et tant d'autres. » Ce sont là des darwinistes; les transformistes indépendants ne sont ni moins nombreux, ni moins accrédités pour leur savoir et pour leur talent.

§ III.

FAITS ET ARGUMENTS OPPOSÉS A L'HYPOTHÈSE TRANSFORMISTE.

Faits et arguments paléontologiques et géologiques. — S'il est vrai qu'une vue d'ensemble, une connaissance synthétique de l'histoire de la terre semble favorable à l'hypothèse transformiste, il n'est pas moins vrai qu'une étude analytique, plus approfondie et partant plus sûre, de chaque époque tellurique conduit à des conclusions tout opposées. Un exemple frappant dispensera d'entrer dans les détails innombrables que réclamerait un tel sujet, et que notre programme ne saurait comporter.

Joachim Barrande, un des plus grands paléontologistes de ce siècle, n'a jamais menti à cette épigraphe placée en tête de tous ses écrits : « C'est ce que j'ai vu » (*le témoin au juge*) ; il a passé sa vie à étudier un horizon stratigraphique restreint [1], mais de premier ordre, présentant, ce qui est rare, des séries complètes, en superposition incontestable, où l'œil du savant peut lire, dans une langue suffisamment connue à cette heure, les premières phases de la vie au sein des mers primitives. Dans son *Système silurien du centre de la Bohême*, avec autant de compétence que de bonne foi, il a formulé contre l'hypothèse transformiste les objections les plus fortes, et qui n'ont point été résolues.

La brusque apparition, sans formes transitoires et sans prédécesseurs connus, des trilobites déjà si complètement organisés de la faune primordiale : celle des céphalopodes, aussi bien organisés dès l'origine, de la faune seconde, celle des poissons ganoïdes et placoïdes vers la fin de la faune troisième.

Sur trois cent cinquante formes de trilobites examinées avec le plus grand soin, — il est des espèces dont plus de six mille exemplaires lui passèrent par les mains, — dix seulement portent la trace de quelques variations ; trois cent quarante

1. Un plateau de 2,400 kilomètres carrés, centre de la Bohême. V. *Revue des Questions scientifiques*, juillet 1884.

se montrent invariables pendant la durée immense de leur existence spécifique. Bien plus, les rares variations constatées n'effacent point les caractères de l'espèce et finissent par disparaître, au lieu de s'accentuer, comme le demanderait la théorie.

Durant l'incalculable durée des temps siluriens, aucune des trois cent cinquante espèces trilobitiques de la Bohême ne peut être considérée comme ayant produit, par ses transformations, une nouvelle forme spécifique, distincte et permanente.

Des conclusions analogues ont été logiquement tirées, scientifiquement démontrées par Davidson, Carruthers, Pfaff, Gosselet, Grand'Eury, pour les céphalopodes, les acéphales, les brachiopodes du silurien, pour la faune dévonienne du bassin belge, pour les reptiles du commencement du trias, pour les proboscidiens de la fin du tertiaire, pour un grand nombre de végétaux fossiles des périodes houillère, crétacée, etc. [1].

L'analogie des formes, la continuité de structure dans les séries successives des groupes organiques, est loin d'être en réalité ce qu'exige la théorie gé-

1. « Voilà vingt-cinq ans que je poursuis les horizons fossilifères du bassin belge, en les isolant avec soin les uns des autres... Je n'ai encore trouvé, ni dans le temps, ni dans la forme, le passage de deux types bien déterminés (Gosselet). » « Une chose est certaine, c'est que l'ensemble du témoignage des flores fossiles est opposé à la doctrine du développement dû à l'évolution par filiation (Carruthers). » « D'un côté, tous les faits sont en faveur de la création indépendante ; de l'autre, ils sont non moins contraires à la transmutation (Grand'Eury). » (V. *Revue scientifique*, avril 1879.)

néalogique. L'ordre des transformations graduelles et progressives, tel qu'on le suppose, ne s'accorde pas du tout avec l'ordre vraiment chronologique, tel que les observations paléontologiques le montrent (Agassiz). Les espèces, les classes, les ordres apparaiseent simultanément sur de vastes horizons géologiques (Pfaff). Il y a discordance flagrante entre l'hypothèse et les faits.

Les formes de transition, les espèces intermédiaires réclamées par la théorie font absolument défaut, tandis qu'elles devraient être infiniment plus nombreuses que les espèces définitives. On n'a jamais rencontré les traces d'un être inachevé, imparfait dans son genre, en train de « devenir », pourvu d'organes en formation et véritablement transitoires. L'absence de ces documents essentiels est un fait ; il est puéril de se retrancher derrière l'insuffisance des collections, des fouilles géologiques, et d'escompter ainsi, en faveur d'une hypothèse, les recherches et les découvertes hypothétiques de l'avenir. Il est bon de remarquer, d'ailleurs, que si l'on ne connaît encore que des lambeaux de chaque terrain, on possède de ces lambeaux dans tout l'univers. Or, partout la population organique est la même, partout on rencontre les mêmes apparitions brusques, la même absence de formes de passage. Enfin, à côté des types intermédiaires qu'on a déjà découverts ou qu'on espère découvrir, il y a, il y aura aussi bien des types aberrants dont l'origine est complète-

ment inexplicable ; et, parmi les types intermédiaires eux-mêmes, il en est qui sont tels quant à la forme, mais nullement quant à l'âge (par exemple, le type *Gyroceras*, forme intermédiaire entre *Nautilus* et *Lituites*, et qui a apparu longtemps après ceux-ci).

L'inégalité dans l'évolution aux temps primaires est évidente, et ne confirme pas l'idée d'une lutte pour la vie. La paléontologie montre que le contraire a pu avoir lieu. Plusieurs êtres, parmi les plus forts, furent des rois de passage, tandis que les plus petits survivent. La force de longévité des êtres inférieurs réside en partie dans leur faiblesse (Gaudry).

Faits et arguments physiologiques, embryogéniques, psychiques. — Dans le domaine de la physiologie, les arguments opposés au darwinisme sont également nombreux et embarrassants. Que de difficultés péniblement abordées et encore à résoudre ! que de problèmes essentiels soulevés dès le début et qui tiennent toujours ! Les *pourquoi* et les *comment* se pressent, restent sans réponse ou n'obtiennent que des explications insuffisantes quand elles ne sont pas contradictoires !

Pourquoi des espèces vivant dans le même milieu, dans les mêmes conditions, offrent-elles des différences morphologiques considérables, et sans aucune influence dans le combat pour la vie ? Pourquoi les ancêtres des organismes supérieurs ont-ils été pris du désir de quitter leur élément, où

rien ne leur manquait, pour courir aventure à l'air libre et sur la terre émergée, dans des conditions organiques fatalement désastreuses? — Comment un poisson a-t-il pu soutenir la lutte pour la vie ou seulement vivre, pendant la transformation graduelle et lente (c'est l'hypothèse) d'une respiration branchiale en train de devenir pulmonaire, n'étant alors, et pour de longues générations, ni aquatique, ni terrestre, encore moins amphibie? — Comment les articulés, pour devenir vertébrés, ont-ils pu renverser complètement leur attitude primitive, c'est-à-dire se mettre à marcher sur leur ventre, après avoir commencé à marcher sur leur dos? — Alors que Darwin, avec la franchise qui le distingue et qui l'honore, déclare que la sélection ne saurait à elle seule produire un seul organe, comment expliquer l'ensemble et la variété d'organes en si grand nombre et en si merveilleuses relations? comment expliquer la production d'un organisme complet?...

Ces *pourquoi* et ces *comment*, redisons-le, reçoivent des solutions trop souvent inadmissibles et quelquefois grotesques. — Explications inadmissibles, lorsqu'il s'agit de la formation de l'œil par exemple, du mystérieux organe de la vue, l'œil déjà constaté à l'état parfait chez les organismes des premiers temps paléontologiques, et dont le point de départ aurait été le contact fortuit d'un rayon lumineux et d'une cellule, ou plutôt de deux cellules toujours symétriques, et plus sensibles,

que les cellules voisines à l'action de la lumière; on ne dit pas pour quelles raisons!

Explications grotesques; qu'on en juge : la disparition du poil dans l'espèce humaine est une des plus graves difficultés de l'évolution. Il est clair qu'en vertu de l'adaptation, de la sélection, de l'hérédité, la fourrure ancestrale aurait dû se conserver, s'épaissir même chez l'homme, du moins dans les pays froids, comme cela a été constaté pour d'autres animaux. C'est le contraire qui a eu lieu. L'interprétation donnée par Darwin, de cette singulière anomalie, ayant été assez mal accueillie, un des plus sérieux disciples du maître, M. Grant-Allen, est venu à la rescousse. Nous citons textuellement, car il n'y a pas deux manières de dire ces choses : « Nos ancêtres, à moitié humains et en voie d'évolution, prirent l'habitude de marcher debout et de se coucher sur le dos, contrairement aux autre mammifères. Ils perdirent ainsi peu à peu le poil du dos, des épaules, etc., de toutes les parties en contact avec le sol. Or, cet état d'un corps qui a perdu une partie de ses poils devait être assurément fort comique et fort désagréable, présenter une idée de maladie, la gale, par exemple (toujours textuel), et l'on comprend que la *sélection sexuelle* ait eu bientôt raison des malencontreux lambeaux de poil qui restaient encore [1]. »

1. *Revue scientifique*, du 31 janvier 1880, p. 719. Qu'on veuille

Le parallélisme établi entre le développement embryonnaire et le développement paléontologique est plus apparent que réel. Sans doute, pour tout être vivant, la cellule est le point de départ commun; sans doute, il y a dans certaines limites une correspondance positive entre les phases des divers organismes; mais il y a aussi des différences réelles jusque dans les ovules (Costes), et aussitôt que l'embryon commence à montrer quelques traits caractéristiques, ceux-ci présentent des particularités telles que le type peut se distinguer (Agassiz); jamais l'embryon d'un vertébré ne ressemble réellement à un radiaire, à un insecte, à un mollusque, à un ver. A aucun moment il n'y a identité. Les divers embryons se ressemblent par les traits les plus généraux et les plus simples du type commun

bien relire la fable de La Fontaine, intitulée : *l'Homme entre deux âges*, etc. (liv. I, fab. XVII) :

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
. . . .
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre.
. . . .
La vieille à tous moments de sa part emportait
Un peu de poil noir qui restait ;
La jeune saccageait les poils blancs à son tour ;
Toutes deux firent tant que notre tête grise
Demeura sans cheveux. . . . .

C'est bien cela. M. Grant-Allen s'est inspiré de La Fontaine. Le grand fabuliste, en versifiant son apologue, ne se doutait guère qu'il viendrait un jour en aide à Darwin par une si correcte application de la « sélection sexuelle. »

à tous (Müller). Un des maîtres de l'école transformiste, M. Edmond Perrier, dans son savant ouvrage sur *la Philosophie zoologique avant Darwin* (1884), rejette presque dans les mêmes termes l'argument embryogénique, si favorable qu'il paraisse à la théorie de l'évolution, et arrive à cette conclusion : « Si les formes successives de l'embryon sont des formes ancestrales, ce sont certainement des formes ancestrales profondément modifiées ».

Dans ce Manuel, nous évitons à dessein tout étalage d'érudition si aisément plantureuse en pareille matière. Nous croyons, toutefois, devoir nous arrêter quelques instants à un ordre d'arguments moins rebattus, récemment complétés et rajeunis dans un livre d'une haute portée philosophique, malgré la modestie de ses prétentions et de son titre : *Souvenirs entomologiques; Études sur l'instinct et les mœurs des insectes*. L'auteur, M. Henri Fabre, a pris rang parmi les plus habiles observateurs de la nature. Comme philosophe, il appartient à la grande école du bon sens ; ses recherches, ses découvertes et les tendances de son esprit le ramènent sans cesse aux confins de la science et de la métaphysique ; elles éclairent d'un jour nouveau la « théorie de l'instinct et la psychologie comparée ». Quelques-unes de ces conclusions seront appelées en témoignage dans la réfutation des théories monistiques touchant l'homme et la bête ; nous allons exposer ici celles qui con-

cernent le transformisme. On verra comment la plus vive lumière peut jaillir des plus petites choses, *maxime in minimis*.

Les larves d'un grand nombre d'insectes hyménoptères sont carnassières. Il leur faut une proie tout à la fois vivante et immobile, car le moindre mouvement mettrait en péril l'œuf d'abord et, plus tard, le vermisseau, tous deux très délicats. L'animal résout le problème au moyen de la paralysie, qui anéantit le mouvement et laisse, intacte, la vitalité organique. Prenons, comme premier exemple, un de ces insectes très proche voisin des abeilles et des guêpes. L'*Ammophile hérissée*[1] nourrit sa larve d'une chenille très vigoureuse qui ne doit être emmagasinée dans la cellule, avec l'œuf, qu'après avoir perdu toute mobilité. Or, chez cette chenille, les centres nerveux sont dispersés dans les divers anneaux dont son corps est formé. Un anneau rendu immobile par la paralysie n'entraînerait pas l'insensibilité de l'anneau voisin. Il faut que tous les glanglions soient opérés. Ce que dicterait le physiologiste le plus expert, l'Ammophile l'accomplit : son aiguillon se porte d'un anneau à l'anneau suivant, à neuf reprises différentes. La victime, toute vivante, mais

1. « Taille effilée, tournure svelte, abdomen très étranglé à sa naissance et rattaché au corps comme par un fil ; costume noir avec une écharpe rouge sur le ventre, tel est le signalement sommaire des *Ammophiles*. » (Amis des sables.)

incapable de se mouvoir, est alors saisie par la nuque et traînée vers le nid.

« Par deux fois, ajoute M. Fabre, l'Ammophile hérissée m'a fait assister à sa pratique chirurgicale. Toute réflexion déparerait l'éloquence de semblables faits... Pour les expliquer, on invoque la sélection, l'atavisme, le combat pour la vie; cet instinct de l'insecte aurait été suscité par un acte fortuit qui s'est trouvé favorable à la prospérité de la race, et il serait devenu une habitude acquise. En toute sincérité, on demande ici un peu trop au hasard : une série de neuf coups d'aiguillon sur neuf points choisis. Lorsque, pour la première fois, l'Ammophile s'est trouvée en présence de sa chenille, rien, d'après la théorie, ne pouvait diriger l'aiguillon...; l'instinct développé par degrés est ici d'une impossibilité flagrante. L'art d'apprêter les provisions de la larve ne comporte que des maîtres et ne souffre pas des apprentis; l'hyménoptère doit y exceller du premier coup, ou ne pas s'en mêler. Si la chenille n'est point paralysée suivant toutes les règles, l'œuf, la larve et l'espèce disparaissent dès la première génération.

« Des prodiges analogues sont opérés par d'autres mouches du même ordre sur d'autres victimes; les *Cerceris* nourrissent leurs larves de gros coléoptères (charançons et buprestes) revêtus d'une cuirasse extrêmement dure et n'offrant qu'un seul défaut, un seul point vulnérable. Le *Cerceris* plonge son stylet empoisonné dans ce point

unique: il atteint ainsi du même coup les trois centres moteurs, et choisit toujours les groupes de coléoptères dont l'appareil possède précisément ce degré particulier de centralisation !

« Les *Eumènes*[1] offrent dans leur méthode cynégétique, dans leur prévoyance maternelle, une particularité non moins étonnante. Elles ne paralysent qu'imparfaitement leur gibier ; mais l'œuf est suspendu au plafond du logis, et la larve est pourvue, dès sa naissance, tantôt d'un fourreau d'ascension, tantôt d'un fil sauveteur qui lui permet d'éviter tout péril. Otez ce fil à peine visible à la loupe, et la race est éteinte. »

A côté de ces insectes, qui ont besoin d'une proie vivante mais inerte, M. Fabre en a observé d'autres qui chassent pour se nourrir et qui tuent leurs victimes. La science des tueurs n'est pas moins profonde que celle des paralyseurs. Les premiers, vivant de leur proie, frappent le gibier de mort foudroyante en les piquant dans les ganglions cervicaux; les seconds, qui veulent des conserves fraîches pour leurs nourrissons, abolissent le mouvement en piquant le gibier dans les autres ganglions. Tous s'adressent à la chaîne nerveuse, mais chacun choisit le point d'après le but à atteindre.

1. « Costume de guêpe, mi-partie noir et jaune, taille élancée, allure svelte, ailes non étalées pendant le repos ; pour abdomen une sorte de cornue de chimiste qui se rattache au thorax par un long col ; essor peu fougueux, vol silencieux, habitudes solitaires, tel est le rapide croquis des Eumènes. »

« Si l'instinct de ces savants meurtriers n'est pas, chez les uns comme chez les autres, une prédispotion innée, mais bien une habitude acquise, vainement je me mets l'esprit à la torture pour comprendre comment cette habitude a pu s'acquérir. Enveloppez ces faits de nuages théoriques, vous ne parviendrez jamais à voiler leur éclatante affirmation d'un ordre parfait[1]. »

Le *pompile*, assez semblable au frelon, et la *ségestrie perfide* ou grande araignée des caves, fournissent une autre source d'arguments. Il faut à la larve de cet hyménoptère la monstrueuse araignée à ventre noir; mais c'est là un gibier redoutable, car la ségestrie tue un gros bourdon d'un seul coup de son arme; elle pourrait tuer un moineau, une taupe; elle est, de plus, retranchée dans sa forteresse en entonnoir, environnée de lacs poisseux et perfides. Comment s'y prendra l'imprudent frelon? Qu'un fil du traquenard l'enlace par la patte, et c'en est fait de lui; l'autre sera là le poignardant à la gorge. « Ce problème m'a passionné, nous dit le patient observateur; il m'a tenu, des semaines durant, en contemplation devant une triste muraille. » Le drame ne manque pas de péripéties; mais allons au dénouement : « Toujours sautillant et voletant, l'hyménoptère rôde autour de l'entonnoir d'où la ségestrie le surveille, les pattes étalées. Il épie l'instant propice; il bondit,

1. *Op. cit.*, ch. XI.

happe une patte, tire à lui et se jette à l'écart. Le plus souvent l'araignée tient bon... mais la persévérance amène le succès ; d'un élan vigoureux et mieux calculé, le pompile entraîne sa monstrueuse proie, qu'il laisse choir à terre tout aussitôt. Etourdie de sa chute et démoralisée, l'aranéide rassemble ses pattes, se blottit dans un pli du sol, et le chasseur est à l'instant là pour la paralyser d'un coup d'aiguillon dans le thorax. »

Les réflexions philosophiques inspirées à M. Fabre par ce nouveau « spectacle de la nature » sont aussi sages que peu favorables à la théorie darwinienne. « Deux points inverses me frappent : l'astuce du pompile et la sottise de l'araignée. Que l'hyménoptère ait acquis peu à peu, comme très favorable à sa descendance, son instinct si judicieux d'extraire d'abord sa proie de son habitacle pour la paralyser après son péril, je veux bien l'admettre, si l'on m'explique pourquoi la ségestrie, d'un intellect non moins bien doué que celui de son adversaire, ne sait pas encore déjouer la ruse depuis si longtemps qu'elle en est victime. Que faudrait-il à l'araignée noire pour échapper à son exterminateur ? Un rien ; il lui suffirait de rentrer dans son tube au lieu de se camper crânement mais sottement sur le seuil de sa porte. L'expérience des générations accumulées auraient dû lui apprendre cette tactique élémentaire et d'un intérêt sans égal pour la prospérité de sa race. Si le pompile a perfectionné sa méthode d'attaque, pourquoi la séges-

trie n'a-t-elle pas perfectionné sa méthode de défense? Est-ce que les siècles des siècles auraient avantageusement modifié l'un sans parvenir à modifier l'autre? Là, je ne comprends plus, et tout naïvement je me dis : Puisqu'il faut des araignées aux pompiles, de tout temps ceux-ci ont possédé leur patiente astuce et les autres leur sotte audace. C'est puéril, si l'on veut, peu conforme aux visées transcendantes des théories à la mode; il n'y a ni adaptation, ni différenciation, ni atavisme, ni transformisme; soit, mais du moins je comprends... »

Darwin ayant eu connaissance de ces observations révélatrices, principalement en ce qui concerne les *abeilles maçonnes* et leur retour au nid après un dépaysement absolu, suggéra quelques modifications aux expériences. Elles furent exécutées ponctuellement, et les résultats en devinrent plus concluants encore. Si bien que le maître fut amené à reconnaître l'existence d'un sens mystérieux, d'un sens spécial, si étranger à notre organisation, que nous ne pouvons pas même nous en faire une idée : « Un sens de plus s'ajoutant à notre lot, quelle cause de progrès! Pourquoi en sommes-nous privés? Si, comme on le prétend, l'animalité entière provient d'un moule unique et se transforme à travers les âges, favorisant les mieux doués... comment se fait-il que ce sens merveilleux soit le partage de quelques humbles, et n'ait pas laissé de traces dans l'homme, le point culminant

de la série zoologique? Nos précurseurs ont été bien mal inspirés de laisser perdre un si magnifique héritage; c'était plus précieux à garder qu'une vertèbre au coccyx ou quelques poils à la moustache. Je soumets le petit problème aux évolutionnistes, et je suis très désireux de savoir ce qu'en disent le protoplasme et le nucleus...

« La loi de sélection me frappe par sa vaste portée; mais toutes les fois que je veux l'appliquer aux faits observés, elle me laisse tournoyer dans le vide, sans appui pour l'interprétation des réalités. C'est grandiose en théorie, c'est stérile en face des choses [1]. »

Objections philosophiques et doctrinales. — Au point de vue de la méthode scientifique, la théorie transformiste présente à sa base une lacune immense, un vice radical. Elle repose sur une infinité de faits très dignes d'attention, très habilement observés, très ingénieusement groupés, mais qui tous ensemble, malgré leur importance et leur nombre, ne conduisent logiquement qu'à de simples *analogies*. Le seul fait qui permettrait une *induction* rigoureuse, c'est-à-dire le passage bien constaté d'une espèce physiologique à une autre, manque absolument. L'observation a pu

1. *Nouveaux souvenirs entomologiques*, ch. IX, XII, XIII, *passim*. Cet ouvrage a provoqué dans la *Revue scientifique* (nos du 21 avril et du 7 juillet 1883) une conversation contradictoire trop tôt interrompue. M. Herzen avait critiqué les conclusions de M. Fabre; M. Devillario en fit très bien ressortir l'autorité scientifique et la haute portée. M. Herzen se tut.

s'étendre aux temps historiques les plus anciens; les hypogées de l'ancienne Égypte ont conservé des organismes absolument semblables à leurs congénères vivants. Le jeu de l'évolution semble donc relégué en dehors des lieux et des temps accessibles. Non seulement le transformiste vit actuellement de l'hypothèse, édifie ses vastes conclusions sur l'hypothèse, mais il est condamné à l'hypothèse perpétuelle. En effet, la vérification par l'expérience, unique critérium de certitude, lui est et lui sera à jamais interdite; d'après la théorie elle-même, lorsque de nouvelles transformations d'espèces auront lieu, lorsque se développeront les formes et les phases de la prochaine période, l'âge géologique de l'homme et de la science humaine sera passé.

Une seconde difficulté concernant les règles fondamentales du déterminisme scientifique vient de ce que les mêmes faits subissent les interprétations les plus diverses, les plus opposées, et servent à prouver des thèses contradictoires : par exemple, l'unité du plan dans les créations successives et la théorie de la descendance. De telle sorte qu'on pourrait appliquer à ce vaste ensemble d'observations, d'idées et de doctrines, les paroles que M. de Quatrefages prononçait, au sein de l'Académie, quelques jours après la mort de Darwin : « Le savant anglais a institué des expériences auxquelles on n'avait pas songé; il a atteint des résultats inattendus, très positifs, dont auront

désormais à tenir compte la physiologie, la botanique, la zoologie. Mais, chose remarquable, il y a dans cette œuvre des enseignements pour tous. Nulle part, on ne trouvera d'arguments plus sérieux pour combattre les doctrines transformistes qui ont provoqué ces études ; nulle part on ne trouvera de plus solides raisons à opposer aux morphologistes exagérés. » Le darwinisme réfuté par Darwin et par les darwinistes, voilà un thème séduisant et nullement irréalisable.

Enfin, une dernière objection, la plus répandue peut-être parmi les croyants, et dont les meilleurs esprits paraissent vivement impressionnés, ce sont les conséquences doctrinales du transformisme et ses tendances si généralement manifestées. Le darwiniste logique comprend l'homme dans sa théorie. Pour lui le règne humain diffère moins du règne animal que celui-ci ne diffère du règne végétal ; entre les plantes et les animaux, la bifurcation remonte au point de départ, à l'aurore du monde vivant, tandis qu'entre l'animal et l'homme elle est de date beaucoup plus récente. Darwin est lui-même un éclatant exemple de cette évolution doctrinale et fatale : il avait tout d'abord exclu formellement l'espèce humaine de ses déductions ; il a fini par écrire *La descendance de l'homme*, laissant planer le doute sur sa croyance au monde invisible et à la vie future. Puisque le transformisme conduit ainsi fatalement à la négation des vérités essentielles, des espérancs lese

plus chères à l'humanité, c'est qu'il est faux. La fausseté du système serait ainsi démontrée par la fausseté de ses conséquences logiques.

§ IV.

CONCLUSIONS : LE TRANSFORMISME ET LA SCIENCE, LE TRANSFORMISME ET LA FOI.

Nous avons exposé le plus fidèlement possible les principales pièces du procès, nous avons résumé, sans parti pris, les arguments contradictoires.— Que peut-on conclure au nom de la science positive? — Que doit-on conclure au nom de la philosophie spiritualiste et de la foi chrétienne?... Disons de nouveau que, dans l'histoire de la pensée, il serait difficile de citer une doctrine, une idée ayant exercé sur toute une époque une pareille influence, pouvant plus facilement déconcerter les âmes, troubler les croyances par de fausses interprétations. Il est donc bien utile de savoir à quoi s'en tenir.

Et d'abord, que peut-on conclure au nom de la science? Où en est l'opinion à cet égard, dans le monde savant? Les représentants les mieux accrédités de la science traditionnelle, de la science classique, si je puis ainsi dire, les plus fidèles continuateurs d'une lignée illustre, les disciples ou les

émules de Linné, de Cuvier, d'Agassiz, etc., repoussent le transformisme. Il est, en outre, aisé de constater que les savants, lorsqu'ils sont réunis, lorsqu'ils ont à exprimer une opinion collective, dans les Congrès, dans les Académies, montrent une grande réserve, réitèrent les « verdicts de pas prouvé ». Virchow félicite solennellement les anthropologistes et les médecins d'Allemagne d'avoir résisté, dès le début, à l'engouement universel. En France, cette opposition, « sénatoriale et conservatrice », se manifeste plus que partout ailleurs. L'Académie des sciences a toujours refusé d'admettre Darwin au nombre de ses associés étrangers, et M. de Quatrefages, avec autant de courtoisie que de fermeté, expose en pleine séance, « d'accord avec le sentiment général de ses collègues, ce qui la sépare du savant anglais », c'est-à-dire la variabilité de l'espèce [1].

Mais, si l'on a foi à l'autorité du grand nombre, si l'on interroge le suffrage universel dans la république des sciences, le doute n'est plus possible; la doctrine transformiste triomphe, et la majorité en sa faveur est considérable. Seulement, une distinction importante doit être faite aussitôt : le transformisme compte, en effet, au point de vue de la mesure dans les affirmations systématiques, deux groupes ou deux écoles bien distinctes. La première comprend les darwinistes à outrance,

1. Séance du 1er mai 1882.

les morphologistes exagérés, les disciples compromettants qui dénaturent la pensée et les conclusions des maîtres, et surtout les sectaires dogmatiseurs — nous les retrouverons tout à l'heure — qui voient dans l'évolution en général, et dans la sélection en particulier, un moyen de remplacer le Créateur et d'accréditer la conception monistique de l'univers. A les en croire, Darwin est « le Messie des sciences naturelles « (Ch. Martins), et le darwinisme, l'Évangile des temps modernes, « la grande explication du monde et de la vraie philosophie » (Renan).

Les transformistes du second groupe — tels que MM. Alfred Wallace ou G. Mivart, en Angleterre; MM. Gaudry ou de Saporta en France, etc., — moins nombreux, sans doute, mais bien autrement autorisés, s'efforcent vaillamment, loyalement, d'élever leur séduisante et majestueuse hypothèse à l'état de certitude scientifique [1].

Il est aussi d'autres savants — Joachim Barrande était de ceux-là — qui évitent de se prononcer sur le *comment* dans la succession des faunes et

1. Dans cette même école, les deux éminents physiciens que nous avons eu l'occasion de citer, MM. Balfour-Stewart et Tait, ne refusent pas d'accorder à la nature le pouvoir de transformer les espèces, si on lui laisse le temps d'agir. Mais ils pensent, avec M. Wallace, que l'action particulière d'une volonté extérieure a été nécessaire pour la production de l'homme, et, avec M. Huxley, que « l'orbite du darwinisme est beaucoup trop circulaire ». Dans vingt ans d'ici, les naturalistes l'auront certainement et notablement modifié.

des flores fossiles. Pour eux. « l'harmonie des anciens mondes organiques, les complications, les irrégularités apparentes qui s'y trouvent, révèlent un ordre de choses transcendant, embrassant des combinaisons infinies, dans le temps et dans l'espace, inaccessible à l'intelligence humaine... »

Il nous semble à nous, que la conclusion la plus sûre, la plus conforme à la dignité de la science, à sa mission providentielle, est tout entière dans ce mot : *Laboremus*.

Que faut-il conclure au nom de la foi? Rien, si ce n'est que la foi est, ici encore, complètement désintéressée, et que nul n'a le droit de l'engager dans une querelle purement scientifique. Il n'y a pas un mot dans le texte sacré qui s'oppose à l'hypothèse d'une évolution ; rien n'est révélé sur la manière dont se sont produits et développés le règne végétal et le règne animal.

On ne saurait davantage engager la Tradition, car on est en présence d'une question nouvelle, sinon en elle-même, du moins dans les termes et avec les circonstances qui la caractérisent. Que l'on se reporte, soit aux temps de la science antique, représentée surtout par Aristote ; soit aux premiers siècles de l'Eglise, lorsque les apologistes chrétiens s'emparaient des richesses de la philosophie païenne pour les faire servir à la défense du vrai Dieu, depuis saint Justin et Origène jusqu'à saint Basile et saint Augustin ; ou bien encore aux

temps des docteurs du moyen âge qui s'efforcèrent le plus d'éclairer la théologie par la connaissance de la nature, depuis Raymond de Sebonde jusqu'au bienheureux Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, jamais le problème de l'histoire de la terre et de la vie ne s'était présenté tel qu'il se présente à la fin de ce siècle, éclairé, transformé par les découvertes de la géologie et de la paléontologie, découvertes encore si incomplètes et pourtant si profondément révélatrices. Ceux qui considèrent la question sous son véritable aspect se sentent attirés vers elle, bien loin de la redouter, et pressentent de nouveaux et plus éclatants triomphes de la vérité philosophique et religieuse.

« La théorie de l'évolution, dit un savant religieux, prise dans son acception générale, a toujours exercé sur moi une attraction irrésistible. Cette théorie, si elle était vraie, répondrait mieux que la doctrine plus facile des créations successives aux idées que je me suis faites de la Sagesse et de la Toute-Puissance divines. N'avons-nous pas l'évolution des mondes en astronomie ?... Je crains seulement que, dans la recherche de la vérité à cet égard, des tendances étrangères ne viennent se substituer aux exigences de la raison [1]. »

Oui, voilà ce qu'il faut craindre, voilà ce qu'il faut combattre : « les tendances étrangères aux

1. *Les Ecrits philosophiques de M. Tyndall*, par le R. P. Delsaux, p. 61.

exigences de la raison. » Après cela nous devons accueillir, avec l'intérêt le plus sympathique, chaque nouvelle révélation de la science positive, et attendre avec une quiétude absolue ses conclusions définitives, si tant est qu'elle puisse jamais aboutir [1].

C'est surtout dans ces débats solennels que le chrétien a le droit de s'emparer des vers du poète : bien mieux que le sage du paganisme dont parle Lucrèce, il peut, de la terre ferme qu'il occupe, contempler avec une joie tranquille ces flots de problèmes péniblement soulevés, agités en tous sens par le souffle de la science humaine ; rien ne saurait troubler la sérénité du temple sacré qui l'abrite et de la foi qui l'éclaire :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terrâ, magnum alterius spectare laborem.
> . . . .
> ... nil dulcius est, bene quam munita tenere
> Edita doctrinâ *Sapientum* templa serenâ.

1. M. l'abbé Arduin, auteur de la *Religion en face de la Science*, répond fort sagement, à ceux qui voient une présomption défavorable au transformisme dans « le *fait* qu'il a été accepté avec enthousiasme, par les matérialistes et les libres penseurs du monde entier, comme un système propre à ruiner la foi catholique... Eh ! de quoi n'a-t-on pas abusé quand il s'est agi de faire de l'opposition à l'Eglise ? Nous devons accuser de tendances matérialistes, non pas la doctrine de l'évolution prise en elle-même et objectivement, mais telle que la conçoivent et la formulent nos ennemis, en lui donnant des caractères qui ne lui appartiennent pas essentiellement. » (T. III, p. 435.)

CHAPITRE QUINZIÈME

§ I. Systèmes pseudo-scientifiques et matérialistes sur le développement de la vie; — l'évolution monistique.

§ II. La finalité dans l'évolution biologique; — la monère initiale et l'existence de Dieu.

> La doctrine transformiste laisse aussi puissant que jamais l'argument en faveur d'un plan, et, par conséquent, d'un architecte.
>
> (Lyell, *l'Ancienneté de l'homme.*)

§ I.

SYSTÈMES PSEUDO-SCIENTIFIQUES ET MATÉRIALISTES SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA VIE; — L'ÉVOLUTION MONISTIQUE.

L'idée générale d'évolution, considérée comme hypothèse biologique, peut être acceptée par tous; le théologien, l'exégète, le philosophe, le savant naturaliste peuvent travailler, chacun selon la méthode qui lui est propre, à la solution de ce grand problème. Le champ est libre; le triomphe de la vérité réserve à chacun ses joies pures et fécondes; *laboremus*.

Il n'en est plus de même si l'on prétend faire de l'hypothèse transformiste la base d'un système de

philosophie athée; si l'on prétend ainsi placer le dogme fondamental du matérialisme sous le couvert de la science. C'est là le but de la théorie monistique. Nous l'avons définie et discutée en traitant de l'origine de la vie; elle se présente ici sous un aspect nouveau; mais son caractère pseudo-scientifique, antirationnel, fatalement contradictoire ne change pas. La réfutation pourra donc être brève; elle nous permettra de rappeler, en l'adaptant aux conceptions et aux formes de langage de la science moderne, une des plus éclatantes preuves de l'existence de Dieu — la finalité dans l'évolution.

La théorie monistique de l'évolution a été adoptée par Strauss au nom du criticisme théologique; par Hæckel et ses disciples, au nom des sciences naturelles; par Spencer et par son école, au nom du positivisme philosophique et sociologique; on a même essayé d'en faire la base unique de la morale, « d'expliquer la conscience morale par des règles d'utilité devenues habitudes et passant, avec le temps, à l'état de sentiment inné... C'est le propre des genèses, c'est leur séduction à la fois et leur danger que d'éliminer les mystères des choses en montrant comment celles-ci se sont faites. Preuve en soit la nouvelle histoire naturelle, celle qui porte le nom de Darwin, et la façon dont elle a bouleversé tous les départements du savoir humain... On ne se lasse pas d'admirer comment le darwinisme a résolu les plus gros problèmes,

non de front, mais en les tournant... Ces nouvelles formes de l'athéisme sont des plus troublantes, des plus perfides ; elles arrivent d'autant mieux à leur fin qu'elles y arrivent de biais. » (Ed. Schérer.)

On a déjà vu comment la théorie matérialiste de l'évolution éternelle « tournait les gros problèmes », comment elle parvenait « à éliminer le mystère », c'est-à-dire l'être nécessaire, le créateur personnel, Dieu. On a déjà vu comment la genèse monistique, à trois reprises différentes, et pour « arriver de *biais* à ses fins », a dû violer de *front*, et le principe de causalité dont la science ne peut pas plus se passer que la métaphysique, et le principe de contradiction, qui ne diffère pas de la raison elle-même : — une première fois, pour expliquer, en dehors de « l'absolu », l'atome matériel en mouvement ; — une seconde fois, pour expliquer l'évolution cosmique et l'harmonie des mondes ; — une troisième fois, pour expliquer l'origine de la vie. Nous la retrouvons ici en présence d'une quatrième énigme également désespérante, en dehors de toute cause première extérieure : — l'évolution biologique et l'harmonie du monde vivant.

Nous n'avons pas à modifier notre argumentation pas plus qu'on n'a coutume de modifier un axiome. Si l'évolution biologique, si le développement progressif de la vie sur notre globe est, comme l'enseigne la doctrine mécaniste, une suite nécessaire, une conséquence inéluctable de l'évo-

lution d'une matière éternelle, puisqu'il a eu toute l'éternité pour se produire, il a dû être produit et aboutir de toute éternité. L'effet nécessaire d'une cause éternelle est nécessairement éternel.

Il n'est pas une monère, pas une molécule matérielle, qui n'ait pu, qui n'ait dû atteindre le plus haut de l'échelle organique, puisqu'elle a eu toute l'éternité pour épuiser les circonstances favorables à sa transformation successive, à son évolution parfaite[1]. Pour échapper à cette absurdité logique, il n'est pas permis de supposer une successsion infinie de phases biologiques, évolutives, car ce serait admettre un nombre actuellement infini, un nombre concret, déterminé, c'est-à-dire actuellement fini et en même temps infini, ce serait la contradiction plus manifeste encore, ce serait l'impossibilité mathématique.

Pour compléter cette réfutation *a priori*, et par l'absurde de la théorie monistique du développement de la vie, il est bon d'ajouter que l'application la plus célèbre qui en a été faite, avec une habileté et une érudition incontestables, est repoussée par le plus grand nombre des savants matérialistes eux-mêmes. Les caractères antiscientifiques de la phylogénèse de Hæckel offusquent les

1. Pour faire mieux comprendre cela, on s'est servi de cette comparaison, très boiteuse assurément : supposez un moucheron microscopique, aveugle, enfermé dans une voûte de cristal aussi immense que vous l'entendrez, percée d'un seul trou également microscopique ; si vous donnez au moucheron l'éternité pour tâtonner, il passera infailliblement.

meilleures volontés. M. Ch. Robin n'y voit qu'une « accumulation poétique de probabilités sans preuves, et d'explications séduisantes sans démonstration ». « Ces arbres généalogiques, dit du Bois-Reymond, ont, aux yeux de la science, à peu près autant de valeur qu'en ont, aux yeux de la critique historique, les arbres généalogiques des héros d'Homère. »

M. Vacherot va plus loin : « Alors même que la science parviendrait à nous expliquer, dans tous leurs détails, comment ont dû s'opérer toutes ces métamorphoses, en s'appuyant sur un ensemble de faits authentiques et décisifs, le dernier mot de la question resterait à dire. L'évolution par laquelle on aurait réussi à expliquer toutes choses resterait elle-même un mystère inexplicable avec les principes de l'école mécaniste. Comment l'évolution a-t-elle pu faire sortir de la matière des êtres qui ont de tout autres propriétés? Comment a-t-elle pu opérer ces miracles d'effets sans causes?... La philosophie mécanique s'épuise en hypothèses ingénieuses, le mystère des transformations de la vie universelle n'en demeure pas moins impénétrable. C'est ici que se montre l'impuissance des sciences physiques et naturelles, et que se fait sentir l'impérieuse nécessité de chercher ailleurs le mot de l'énigme[1]. » Dans *le Nouveau Spiritualisme*, « le dernier ouvrage qui doive sortir de

1. Vacherot, *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1878.

sa plume » (1884), M. Vacherot reprend cette thèse, lui consacre de longues pages, et démontre victorieusement l'inanité de l'évolution matérialiste.

§ II.

LA FINALITÉ DANS L'ÉVOLUTION BIOLOGIQUE ; — LA MONÈRE INITIALE ET L'EXISTENCE DE DIEU.

Je retrouve dans mon exemplaire de la *Physiologie générale* de Claude Bernard, marqués de larges traits au crayon, ces remarquables passages, ces observations profondes sur la finalité dans l'évolution de l'être vivant. Le grand physiologiste est sans cesse amené à constater « l'idée créatrice, la puissance organisatrice, l'impulsion formatrice, le devenir, le dessin idéal, la direction préconçue, etc. »

« Quand on considère l'évolution complète d'un être vivant, on voit clairement qu'elle est la conséquence d'une loi organogénique qui préexiste d'après une idée préconçue. Gœthe compare la nature à un grand artiste. C'est qu'en effet la nature et l'artiste semblent procéder de même dans la manifestation de l'idée créatrice de leur œuvre. Nous voyons dans l'évolution apparaître une simple ébauche de l'être, avant toute organisation... Mais dans ce canevas vital est tracé le dessin idéal

d'une organisation, encore invisible pour nous, qui a assigné à chaque élément sa place, sa structure et ses propriétés. Là où doivent être des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles, des os, etc., les cellules embryonnaires se changent en globules de sang, en tissus artériels, veineux, musculaires, nerveux et osseux. L'organisation, d'abord vague et seulement indiquée, se perfectionne par un fini dans le détail de plus en plus achevé. Cette puissance génératrice n'existe pas seulement au début de la vie; elle poursuit son œuvre chez l'adulte, en présidant aux manifestations des phénomènes vitaux...

« Quand il s'agit d'une évolution organique qui est dans le futur, nous ne comprenons pas une propriété de la matière à longue portée... l'œuf, la cellule embryonnaire est un *devenir;* or, comment concevoir qu'une matière ait pour propriété de renfermer des propriétés et des jeux de mécanisme qui n'existent pas encore?... Je ne concevrais pas qu'une cellule formée spontanément et sans parents pût avoir une évolution, puisqu'elle n'aurait pas cette direction originelle, cette sorte de formule organique qui résume les conditions évolutives d'un être déterminé, etc.[1]. »

Un autre physiologiste, penseur distingué, est plus explicite encore : « Le spectacle d'une finalité immanente que l'homme découvre partout en lui

1. *De la Physiologie générale*, pp. 177, 156, 148.

se retrouve à tous les degrés de l'ordre vivant. Tout animal, tout être organisé, le végétal lui-même, possèdent une fin propre. Rien ne vit qu'à la condition de tendre à un but... La fin est le couronnement et la raison même de l'institution vivante; et à mesure que cette institution s'élève, la fin qui la domine apparaît plus éclatante[1]. »

La série et l'enchaînement des phénomènes qui prouvent la finalité dans l'évolution de l'individu ont une force probante plus irrésistible encore dès qu'il s'agit de l'évolution générale des êtres vivants.

Le plus célèbre représentant de la philosophie allemande à l'heure présente, Édouard de Hartmann, admet « la théorie de la descendance comme partie intégrante de la conception de l'univers ». Mais il répudie l'explication mécaniste, et il a composé un livre important pour démontrer que « le progrès dans l'organisation n'a pu exister qu'en vertu d'un plan déterminé, d'une loi d'évolution interne, d'une impulsion formatrice; on ne peut le concevoir en dehors de l'action permanente d'une *intelligence* qui a conçu l'ordre, d'une *volonté* qui l'a voulu, d'une *puissance* qui le réalise ».

Le transformisme sans finalité est un système purement mécanique, une réhabilitation du système le plus suranné et dont on ne veut plus, du

1. E. Chauffard, *la Vie*, p. 318.

hasard aveugle. « Le matérialisme antérieur à Darwin niait l'ordre dans la nature, en dépit des faits ; le darwinisme matérialiste ne le nie pas, mais il croit pouvoir l'expliquer comme le résultat de processus purement mécaniques. Or, si l'on admet l'ordre comme un fait, et si l'on prétend y voir le résultat de phénomènes purement mécaniques, on se trouve dans l'alternative suivante : — ou d'admettre le hasard comme facteur décisif de la présence de l'ordre, ce qui est antiscientifique et métaphysiquement absurde, — ou de reconnaître un mécanisme téléologique, produisant des actions conformes à un plan, des lois qui, de leur nature, tendent à une fin, c'est-à-dire un principe supérieur d'unité, dont la téléologie et la causalité ne sont que deux faces différentes[1]. » Ce qui ne diffère pas de l'enseignement de la métaphysique et de la foi chrétienne.

Édouard de Hartmann démontre avec force que la sélection naturelle, aveugle et fatale, facteur principal de l'évolution mécaniste, doit être remplacée par la sélection artificielle la plus clairvoyante, la plus sagace, la mieux raisonnée, et en même temps la plus puissante ; car elle ne se borne pas à choisir les reproducteurs, elle fait surgir la variation dans la direction et dans la mesure qui lui convient ; elle la fixe en la transmettant par hérédité

1. *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie*, par Ed. de Hartmann.

sans défaillance, sans déviation, sans lacune, en dépit des coups imprévus de l'atavisme, et de ce retour au type normal vers lequel nos races les mieux assises se précipitent dès qu'on leur abandonne les rênes [1].

Certes, voilà une doctrine admirable ; les prémisses du disciple de Schopenhauer sont en harmonie parfaite avec la vieille logique, avec la philosophie traditionnelle ; mais sa conclusion est tout à fait digne du transcendantalisme allemand. Si on lui demande quelle est cette intelligence qui a conçu le plan harmonieux de la nature vivante, quelle est cette volonté qui a voulu le réaliser, quelle est cette puissance qui, pour y arriver, a imprimé dans la matière animée l'impulsion formatrice, il répond : C'est un principe métaphysique, c'est l'Inconscient, l'Inconscient immanent à la matière et se développant en elle, l'Inconscient concevant, voulant et atteignant les fins de la nature !... On n'est pas plus transcendantal que cela. Il n'est pas moins vrai que sa démonstration de la finalité dans l'évolution biologique à l'adresse du mécanisme hæckélien est irréfutable [2].

1. *Le Darwinisme*, etc., p. 151.

2. Hartmann, à son tour, a été mis en présence de ce dilemme :

Ou votre loi d'évolution interne a été imposée à la matière par une puissance personnelle, distincte du monde, qui n'est autre que Dieu ;

Ou cette loi est immanente et essentielle à la matière, et dans ce cas, sous la couverture de quelques mots vides, vous intro-

Cette doctrine de l'évidence du plan et de l'évidente nécessité d'un Dieu créateur et ordonnateur dans le transformisme a, d'ailleurs, reçu des hommages peu suspects.

Les premiers théoriciens du transformisme ne furent ni matérialistes ni monistes. De Maillet (1738) consacre les dernières pages de ses *Entretiens*, etc., à prouver non seulement l'orthodoxie philosophique de son système, mais encore « sa conformité avec la Genèse... car il ne détruit ni la création, ni l'existence de la première cause ; au contraire, il la suppose nécessairement comme son commencement et son principe[1]. » Robinet, l'auteur des *Considérations philosophiques sur la gradation des formes de l'être* (1768), écrivit, « pour être publiée immédiatement après sa mort », une profession de foi nettement chrétienne. Le vrai créateur du système, Lamarck, s'efforça de saisir le *comment* de l'œuvre, mais il respecte le *pourquoi* de l'ouvrier. Reprenant la comparaison de Voltaire, il essaye de démonter pièce par pièce les rouages de l'horloge, pour en mieux comprendre le jeu, et il s'étonne qu'on puisse méconnaître le dessein préconçu et la main de l'horloger. « Chose étrange, dit-il, on a pensé que la nature était Dieu même...

duisez à nouveau le hasard comme facteur de l'ordre, ce que vous déclarez antiscientifique et absurde ; votre système n'est que du mécanisme. (Voir *Revue des Questions scientifiques*, juillet 1877.)

1. *Telliamed*, sixième journée, p. 226.

On a confondu la montre avec l'horloger, l'ouvrage avec son auteur ; assurément cette idée est inconséquente. » Les lois de la nature « ne sont que l'expression de la volonté de celui qui les a établies [1]. »

Quant à Ch. Darwin, son histoire a été celle de Laplace et de tant d'autres ; en publiant son livre sur l'origine des espèces, il était loin de penser qu'on pût en faire une arme contre le Créateur. Nous avons eu l'occasion de citer plusieurs de ses paroles très connues et très significatives. Il témoigna une violente colère à l'égard d'un de ses traducteurs, Mme Clémence Royer, qui avait osé le transformer en Titan du matérialisme. « Il la désigne, écrivait l'abbé Moigno avec moins de malice que de bonhomie, par une épithète grossière que je ne pourrais figurer en français que par des initiales... » et le fondateur du *Cosmos* représente, en effet, ces initiales, en lettres capitales aussi peu discrètes que possible.

Terminons cette série de témoignages empruntés aux patriarches du transformisme par une éloquente page de l'éminent professeur du Muséum, M. Gaudry, transformiste lui-même : « Les innombrables créatures des différents étages du globe sont-elles des productions solitaires, çà et là écloses à travers l'immensité des âges ? ou bien ont-elles des liens les unes avec les autres, et, sous l'apparente diversité de la nature, découvrirons-nous les

1. Lamarck, *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. Introduction.

traces du plan où l'Être infini a mis l'empreinte de son unité!... Les paléontologistes ne sont pas d'accord sur la manière dont ce plan de la création a été réalisé ; plusieurs, considérant les nombreuses lacunes qui existent encore dans la série des êtres, croient à l'indépendance des espèces, et admettent que l'auteur du monde a fait apparaître tour à tour les plantes et les animaux des temps géologiques conformément à la filiation qui est dans sa pensée ; d'autres savants, frappés au contraire de la rapidité avec laquelle les lacunes diminuent, supposent que Dieu a produit les êtres des diverses époques en les tirant de ceux qui les avaient précédés. Cette dernière hypothèse est celle que je préfère ; mais qu'on l'adopte ou qu'on ne l'adopte pas, ce qui me paraît bien certain, c'est qu'il y a un plan. Un jour viendra, sans doute, où les paléontologistes pourront saisir le plan qui a présidé au développement de la vie. Ce sera là un beau jour pour eux, car, s'il y a tant de magnificence dans les détails de la nature, il ne doit pas y en avoir moins dans leur agencement général... Notre science est encore tout à fait naissante ; ce que nous savons n'est rien comparativement à ce que nous ignorons. Mais, si petits que nous soyons, c'est un plaisir, c'est même un devoir pour nous de scruter la nature, car la nature est un pur miroir où se réfléchit la beauté divine[1] »

1. *Les enchaînements du monde animal dans les temps géolo-*

Oui, il y a un plan, il y a finalité vivante, unité vivante, harmonie providentielle, intelligence, volonté, puissance ordonnatrice. Les lois de variation, de sélection, d'hérédité, de divergence des caractères, etc., sont des lois téléologiques, de simples instruments, dont la fin est caractérisée par les noms mêmes qui les désignent. Le *processus* vital, dans son ensemble, n'est autre chose qu'une marche vers un but préconçu, dans un ordre tracé d'avance. Le *struggle for life*, le célèbre combat pour la vie, est un admirable balancement qui produit l'équilibre, une loi d'harmonie la plus féconde peut-être de la nature entière : en détruisant elle conserve. Pas un être ne succombe sans que d'autres soient soulagés ou frappés. Ce qui ressort de ce vaste conflit, sans réciprocité directe, c'est la paix, c'est la vie universelle, c'est l'éclatante manifestation des causes finales dans la nature.

« Il ne s'en faut guère, dit M. Edmond Schérer, que l'univers ne nous soit un scandale. Nous avons beau recourir aux éloquentes considérations sur les harmonies de la nature, notre conscience se trouble à la pensée de ce régime de sang et de larmes qui s'appelle la lutte pour la vie. Le tigre déchire la gazelle, et ses os qui crient sous la dent du fauve ont je ne sais quelle éloquence

giques, par M. Albert Gaudry, de l'Institut. Introduction. — Paris, 1883.

d'athéisme. L'univers, avec les douleurs qu'il porte en ses flancs, a-t-il du moins une raison d'être, et cette raison d'être est-elle le bien... [1] » Ce n'est pas seulement « la théologie qui répond à ces doutes affreux », c'est la philosophie naturelle, c'est la science positive. Il y a longtemps qu'Aristote écrivait : « Tout tend à l'homme dans la nature, toutes les formes inférieures sont comme des degrés par où la vie s'élève jusqu'à cette forme excellente». Telle est la loi préexistante de l'ordre vivant : une ascension régulière des êtres en vue d'un type supérieur à atteindre. L'homme et, ce qu'il y a de plus grand dans l'homme, sa destinée morale, voilà le but qui implique, comme éléments essentiels, la liberté, l'épreuve, la lutte, la douleur, l'expiation, le triomphe, l'immortalité. La douleur existe dans la nature, parce qu'elle entre, comme élément essentiel, dans la destinée de l'homme, telle est sa profonde, sa sublime finalité.

Oui, il y a un plan, une idée directrice qui se manifeste surtout dans l'instinct ; l'instinct, finalité dans la spontanéité vivante, action créatrice perpétuée, signature indélébile du Tout-Puissant, éternel « casse-cou » de l'athéisme sous toutes ses formes philosophiques et scientifiques, anciennes et modernes. Nous avons montré au chapitre précédent, par quelques exemples pris dans le plus humble coin de la nature, dans le monde des

1. Ed. Schérer, *le Temps*, 30 septembre 1884.

insectes, combien l'explication darwiniste, la théorie de l'habitude acquise par des actes répétés, et transmise par hérédité, était inadmissible, absolument inconciliable avec les faits les plus avérés. Mais cette démonstration a pu être à peine effleurée, et c'est en présence de pareilles thèses qu'on se sent mal à l'aise dans les étroites limites d'un manuel. Encore une page, une seule, sur ces éclatantes manifestations d'une impulsion extérieure dans l'évolution biologique d'un être infime.

Il s'agit de l'*hypermétamorphose* des méloès, insectes assez voisins des cantharides, « disgracieux scarabées, à lourde bedaine, dont les élytres molles baillent largement sur le dos, comme les basques d'un habit trop étroit pour la corpulence de celui qui le porte. » La larve de cet insecte naît sur les fleurs, mais elle ne peut s'en nourrir, et elle attend à jeun, quelquefois fort longtemps, l'arrivée des abeilles (*anthophores*). Dès que celles-ci commencent à butiner, l'étrange animalcule s'attache au poil des mâles qui sortent les premiers; il est ainsi transporté à domicile. Là, il saisit l'occasion, qui ne se fait pas attendre, de passer sur la toison de la femelle, et de la femelle il se glisse sur l'œuf au moment de la ponte. C'est par ce premier enchaînement de manœuvres complexes, après ces périlleuses voltiges au haut d'un poil d'une mouche sans cesse en mouvement, que la larve du méloès se trouve finalement campée sur un œuf, au centre d'une cellule pleine de miel. La voilà

enfin en possession des divers genres de nourriture qui lui conviennent ; il était temps. Elle éventre l'œuf, en absorbe le contenu, et se sert de la coque comme d'un radeau pour voguer sur le liquide sucré mais perfide, et qui causerait immédiatement sa perte si elle se laissait engluer. Et alors que se passe-t-il ? L'animalcule si alerte, le rusé parasite, l'intrépide aéronaute se transforme complètement, et, par une adaptation merveilleuse au milieu qui l'entoure, il devient une larve informe, aveugle, sans pattes, à bouche rudimentaire, mais à ventre énorme, qui dévore tout le miel de la cellule. Après quoi elle se chrysalide dans sa peau pour passer l'hiver, et redevient larve au printemps pour se chrysalider de nouveau. L'insecte parfait sort une dernière fois de ses langes pour aller pondre sur des fleurs, et recommencer ses pérégrinations, ses évolutions, ses hypermétamorphoses. M. H. Fabre a complété les observations déjà faites par de patients naturalistes ; il a vu tout ce qu'il décrit. Les faits d'ailleurs ne sont pas contestés ; et, pour les expliquer, la théorie des tâtonnements, de l'expérience accumulée n'est plus qu'une amusette puérile, un jouet d'enfant.

Que sera-ce si on considère non plus l'évolution d'un vermisseau, mais l'évolution universelle, les métamorphoses et les hypermétamorphoses du monde vivant tout entier ! Que deviennent ces pompeuses affirmations de Strauss, de Vogt, de Hækel : « Aujourd'hui, grâce au darwinisme, le tourment

de l'intelligence méditant sur le monde et forcé d'admettre la finalité est adouci, les aspirations vers les causes premières sont calmées. La sélection naturelle a changé tout cela. Elle permet de concevoir un but inconsciemment déterminé, infailliblement atteint; elle remplacera Dieu pour une postérité plus heureuse... »

La vérité est que la preuve de l'existence de Dieu par les causes finales revêt une force, un éclat inattendus dans l'hypothèse évolutionniste. Admettons pour un instant les doctrines et les formules les plus avancées :

Tous les êtres vivants furent d'abord des plastidules, des molécules de matière, d'imperceptibles atomes d'hydrocarbure d'azote, atomes identiques pour les végétaux, pour les animaux, pour l'homme. Voilà donc une monère, une parcelle de matière invisible à l'œil nu, infiniment petite, destinée à devenir un brin d'herbe ou un chêne gigantesque, un infusoire, un animal supérieur, un homme, un grand génie, un héros. Toutes les merveilles de la nature vivante décrites par les savants ou par les poètes, toutes les harmonies, toutes les adaptations, toutes les formes, toutes les forces réelles ou virtuelles sont concentrées, contenues en puissance dans un point imperceptible. Si par la pensée vous diminuez encore cet atome de matière, la toute-puissance créatrice est mise à nu; l'investigation athée se rencontre face à face avec le Dieu qu'elle prétendait anéantir.

QUATRIÈME PARTIE

ORIGINE, HISTOIRE ET DESTINÉE DE L'HOMME

CHAPITRE SEIZIÈME

§ I. L'homme; intérêt suprême de cette étude; — trois méthodes anthropologiques.

§ II. Origine et nature de l'homme : enseignements de la foi.

§ III. Origine et nature de l'homme : certitudes scientifiques.

§ IV. Harmonies de la foi et de la science positive.

Creavit Deus hominem ad imaginem suam.
(GENÈSE.)

A ceux qui m'interrogent sur le problème de nos origines, je n'hésite pas à répondre, au nom de la science : *Je ne sais pas.*
(DE QUATREFAGES.)

§ I.

L'HOMME ; INTÉRÊT SUPRÊME DE CETTE ÉTUDE; TROIS MÉTHODES ANTHROPOLOGIQUES.

Le développement de la vie dans la nature aboutit à l'homme; à l'homme si diversement apprécié et défini — fils de Dieu, roi de la création, *micro-*

cesme, gloire et merveille de l'univers (Darwin), roseau pensant, animal qui se fait des outils, animal qui rit, dernier produit du sol créateur, singe perfectionné, le premier des primates, etc.

Qu'est-ce que l'homme? Est-il formé d'une substance unique? est-il seulement un peu de matière organisée, douée d'un peu de mouvement pendant un peu de temps, atome imperceptible dans le grand tourbillon de la vie, dans l'immensité des mondes?... Est-il, au contraire, un composé de deux substances essentiellement distinctes et personnellement unies, d'un corps et d'une âme, selon la croyance traditionnelle des siècles?

D'où vient l'homme? A-t-il toujours habité ce globe terrestre sur lequel il règne en maître? Comment est-il apparu pour la première fois? en quel temps, en quel lieu? Est-il un simple échelon ajouté à la série animale, ou bien a-t-il droit à une place à part dans la nature? Faut-il maintenir une distinction essentielle entre l'être qui *sait* et le reste de l'univers visible qui ne *sait pas*

Le corps de l'homme qui se peut voir et toucher, qui fait partie du *moi*, qui se meut, qui vit, qui palpite, qui s'emporte, qui décline et meurt, quelle est sa destinée après le tombeau, après la désagrégation des éléments dont il se compose?... Et l'âme, cette « cause inconnue des phénomènes exclusivement humains » (De Quatrefages), et que j'appelle *moi*, peut-elle exister séparée du corps,

isolée de toute matière ? Existera-t-elle réellement dans une vie future ? Sera-t-elle de nouveau complétée, servie par des organes ? Et alors, où sera-t-elle ? Les mondes qui nous entourent, les mondes infinis seront-ils de son domaine ?

Cette soif de vie, de lumière, d'amour, de bonheur, cette soif insatiable qui me dévore, est-ce un leurre, une cruelle ironie, ou bien un avant-goût intuitif, un pressentiment infaillible, une promesse divine? Et ce mot qui ravit et terrifie tout à la fois — immortalité ; ce mot qui n'est pas l'infini et qui est presque aussi écrasant pour la pensée humaine que l'infini, immortalité, éternité; aurais-je pour demeure l'éternité ? serai-je l'hôte de l'éternité ?

Il serait difficile de concevoir une suite d'investigations scientifiques ou philosophiques plus importantes, plus attachantes, puisqu'il s'agit de savoir ce que nous sommes aujourd'hui, ce que nous serons demain. Les études qui précèdent ne sont, en définitive, qu'une préparation à celle-ci. Le terrain est déblayé dans le vaste champ de la création. Dès le début, la foi, appuyée sur les certitudes les plus rationnelles de la métaphysique, nous a montré la cause première, l'être nécessaire, le Dieu créateur. Et aussitôt la science a pu rechercher et constater librement, dans l'immensité du temps et de l'espace, les premières évolutions de la matière, la formation de l'univers des atomes, l'apparition de la vie sur le globe et son dé-

veloppement progressif. Nous voici arrivé au dernier terme de la série, au dernier acte de la Genèse; d'après les enseignements de la Bible, Dieu apparaît de nouveau pour consommer, pour couronner lui-même son œuvre : *Faciamus hominem.*

Les différentes méthodes suivies jusqu'à ce jour pour arriver à la connaissance de l'homme peuvent être rattachées à trois principales : la méthode de la philosophie chrétienne, celle de la science pure, celle du matérialisme de parti pris.

Le philosophe, persuadé que, dans une étude aussi importante et aussi difficile que celle de l'anthropologie, ce n'est pas trop de tous nos moyens de connaître, puise largement à chacune des trois sources de certitude : la science, la métaphysique, la foi. Il est ainsi rationnellement amené à constater dans l'homme une étroite association de quatre ordres de causes correspondant à quatre ordres de phénomènes : — causalité générale, physique et chimique : l'homme a un corps ; — causalité une, vivante, physiologique : il est un être organisé ; — causalité intellectuelle et morale : il est raisonnable et libre; — causalité supraturelle : il a une destinée supérieure au reste de la nature. C'est là le plan d'une anthropologie complète ; il est difficile de rien concevoir au delà. Un célèbre exemple, un des plus beaux modèles de cette première méthode, est connu de tous : *la Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet.

Pour le naturaliste, le but de l'anthropologie est surtout « l'étude de l'homme considéré comme espèce », la détermination et l'interprétation des phénomènes caractéristiques qui distinguent l'espèce humaine de tous les autres animaux. Il peut, sans blesser les règles de la logique, « se renfermer strictement dans les limites qu'imposent, à quiconque veut rester exclusivement fidèle à la science, l'expérience et l'observation; il s'abstient d'empiéter sur le domaine de la philosophie ou de la théologie; il leur abandonne l'individu intellectuel et moral », à plus forte raison l'être surnaturel. Mais, en s'abstenant, il ne nie pas, il ne combat pas l'autorité de la métaphysique ou de la foi. Sans doute, cette « méthode naturelle » est loin d'épuiser le problème anthropologique; elle est incomplète, mais elle est légitime, rationnelle, éminemment utile, car elle fournit des éléments indispensables au philosophe et au théologien. M. de Quatrefages a ainsi étudié l'homme en naturaliste, dans un ouvrage très scientifique et en même temps très populaire, dont le titre fait suffisamment comprendre le but, l'esprit et la méthode : *l'Espèce humaine*.

La troisième méthode est celle des positivistes ou des matérialistes de parti pris. Pour ceux-là, non seulement l'homme est un animal (ce qui est vrai), mais il n'est qu'un animal, le premier dans la classe des mammifères. Ils nient l'autorité de la métaphysique, refusent à la foi toute compétence,

et réduisent la connaissance de l'homme *tout entier* à la détermination de phénomènes purement matériels. Un type de ce genre, un parfait modèle de cette méthode tout à la fois illogique et antiscientifique, c'est l'*Anthropologie* de M. Topinard[1].

Pour avoir une juste idée des procédés d'investigation de nos savants matérialistes, dans cette noble étude de l'homme, pour comprendre et apprécier l'évolution, l'abaissement d'une science qui produisit de si beaux chefs-d'œuvre et occupa de si grands génies, il suffirait de rapprocher l'un de l'autre deux des livres que nous venons de citer et qui représentent les deux écoles opposées, *la Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet et l'*Anthropologie* de M. Topinard. Un tel rapprochement est peu honorable sans doute pour notre époque ; mais il est instructif[2].

L'anthropologie traditionnelle et chrétienne comprend tout l'homme, l'âme, le corps, la cause première, les causes finales, les destinées, « la différence extrême entre l'homme et la bête ». Sans parler de la hauteur de vue, de la grandeur dans la simplicité, de la clarté dans la profondeur, des expressions de génie, des coups de lumière qui sont le propre de Bossuet, on retrouve là des pro-

1. Cette *Anthropologie* n'est que « le résumé des enseignements de Broca ». (Dédicace de l'ouvrage.)

2. Ceux qui sont au courant de la littérature matérialiste me rendront ce témoignage que je choisis ce qu'elle a de mieux.

cédés logiques, une marche rationnelle, toutes les facultés de l'homme s'élançant ailes déployées à la conquête de l'homme.

L'anthropologie matérialiste n'a plus les mêmes horizons, la même envergure ; les dimensions étroites, étouffées et souvent peu saines d'un amphithéâtre y suffisent. C'est une étape isolée de la zoologie, un chapitre tronqué d'histoire naturelle. L'observation sensible, l'expérimentation matérielle, les manipulations, le scalpel, le microscope, des réactifs, des statistiques, des mensurations de crânes et de squelettes, et voilà tout. Quelques alinéas, perdus dans un chapitre de physiologie humaine, sont consacrés à ce qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, « les manifestations psychiques », qui ne sont autre chose que des fonctions animales perfectionnées. Il n'est pas question de l'âme une seule fois; le nom de Dieu n'est pas même prononcé. En revanche, les caractères physiques, physiologiques et pathologiques, tous les viscères, tous les muscles, tous les os sont comptés, étiquetés, parafés ; pas une sinuosité du cerveau, pas une déformation de son enveloppe osseuse qui ne soient minutieusement décrites. C'est la bête humaine avec des échantillons de toutes les races et de tous les pays. Sans doute, nous le savons, tous ces caractères, tous ces phénomènes, beaucoup mieux déterminés aujourd'hui qu'ils ne pouvaient l'être au dix-septième siècle, doivent être compris parmi les éléments d'une anthropologie complète; mais

ils constituent ici l'anthropologie tout entière, toute la science de l'homme, et voici la conclusion bien digne des prémisses : « L'homme, pour l'anthropologie matérialiste, n'est qu'un mammifère, celui dont l'organisation, les besoins, les maladies sont les plus complexes, celui dont le cerveau et ses admirables fonctions ont atteint le maximum de développement. Comme tel, il est soumis aux mêmes lois que le reste des animaux ; comme tel, il partage leurs destinées [1]. »

Que de tristesses, que de hontes dans ces paroles : toute différence essentielle entre l'homme et la bête, formellement niée, toute espérance de vie future abandonnée. Une étiquette, une vitrine, et l'anthropologie matérialiste se tient quitte envers cet animal connu sous le nom d'homme : *Homo sapiens* (Linné) [2]. Telle est la conséquence logique d'une méthode radicalement vicieuse. Nous protestons au nom de la science positive. C'est toujours par les certitudes de la science que nous allons faire la contre-épreuve des certitudes de la foi.

1. Dans l'œuvre de Bossuet, l'anthropologie est un hymne à Dieu et à l'âme ; dans l'œuvre matérialiste, elle devient un hymne à la matière ; et quel hymne ! Qu'on lise et qu'on choisisse entre Bossuet et M. Topinard.

2. « Lorsque Linné parle non plus seulement de l'homme *physique*, mais de l'homme *tout entier*, il le met en opposition avec tous les animaux, et cela en termes tels que la notion d'un *règne humain* en ressort invinciblement. (De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, p. 17.)

§ II.

ORIGINE ET NATURE DE L'HOMME ; ENSEIGNEMENTS DE LA FOI.

Que nous enseigne la foi touchant l'origine première et la nature de l'homme ? Dieu est l'origine et la fin de l'homme, union personnelle d'un corps matériel et d'une âme spirituelle, libre, responsable, et par conséquent immortelle. L'homme, quant à son âme, est une créature immédiate de Dieu, c'est-à-dire supranaturelle [1].

Tous les hommes qui ont existé depuis Adam, qui existent aujourd'hui, qui font ou qui feront

1. Il est évident que, pour tous les hommes, sauf pour le premier, le corps est une créature médiate de Dieu ; il est le produit de la génération. D'après quelques théologiens (Conf. Mazella, etc.), la création immédiate du corps du premier homme serait de foi divine, c'est-à-dire non définie par l'Eglise, mais évidemment enseignée par la Bible et par la tradition. Ce ne serait jamais, en tout cas, une création proprement dite, mais seulement une *transformation* de la matière déjà créée, brute ou vivante. Ce mot de *transformation* peut être interprété de bien des manières. Quant à l'âme des fils d'Adam, quoique l'Église ne se soit pas explicitement prononcée, plusieurs de ses décisions sont indirectement en faveur du *créatianisme*. — On comprendra que nous évitions certaines distinctions théologiques, importantes sans doute, mais non nécessaires pour le but que nous nous proposons. — Comme complément de la doctrine touchant la nature de l'homme, voir, au chapitre XVIII, les enseignements de la foi sur l'homme *primitif*.

partie du cycle humain actuel, descendent d'un seul et même couple, du couple adamique.

D'après l'enseignement manifeste et certain de la Bible, l'homme est le dernier et le plus haut terme de l'œuvre créatrice; son apparition est donc relativement récente.

Interrogeons maintenant la science.

§ III.

ORIGINE ET NATURE DE L'HOMME; CERTITUDES DE LA SCIENCE.

Quels sont les enseignements de la science positive touchant l'origine de l'humanité! « Dans la question des origines, quelques hommes éminents par la science et riches d'imagination ont cru pouvoir se passer de l'observation et de l'expérience... D'autres ont résisté à l'entraînement du jour, et sont restés fidèles à la méthode mère de la science moderne,... autant que les plus fougueux partisans des doctrines soi-disant avancées, ils ont applaudi à tout progrès véritable; ils ont accueilli avec autant de faveur toute conception nouvelle, à la condition pour elle de reposer sur l'expérience et sur l'observation. Mais lorsqu'on leur a posé des questions insolubles et qui le seront peut-être à jamais, ils n'ont pas hésité à répondre : NOUS NE SAVONS

PAS... J'ose dire que je suis toujours resté dans les rangs de cette phalange, à laquelle, en définitive, appartient l'avenir. Voilà pourquoi, à ceux qui m'interrogent sur le problème de nos origines, je n'hésite pas à répondre, au nom de la science : JE NE SAIS PAS [1] ».

A ces lignes écrites hier, il n'y a rien à changer aujourd'hui. Tout anthropologiste fidèle aux principes du déterminisme scientifique en est là. Mais à côté de ces *ignoramus*, *ignorabimus*, qui ont si souvent retenti dans les Congrès de la science, se sont manifestées, dans une pleine lumière, un certain nombre de vérités, de certitudes scientifiques, touchant le règne humain.

L'homme n'a pas toujours existé sur la terre; de longues époques géologiques se sont écoulées avant son apparition. Son existence n'est scientifiquement constatée qu'à l'époque appelée quaternaire, la dernière de toutes. L'homme tertiaire n'est sans doute qu'un mythe [2]; mais serait-il démontré, les conclusions seraient les mêmes. L'origine de l'espèce humaine est donc relativement récente. Première certitude.

Par sa nature propre, par l'ensemble de ses caractères physiques, physiologiques, intellectuels et moraux, l'homme occupe le haut de l'échelle animale; sa royauté dans la création est incontes-

1. De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, livre II, ch. XI.
2. Vid. *infrà*, ch. XX, § 3.

table et incontestée; elle est reconnue comme royauté de fait, sinon de droit divin, par tous les anthropologistes, même par les plus obstinés défenseurs des doctrines transformistes et matérialistes. Deuxième certitude.

« Tous les hommes sont de la même espèce... Il n'existe qu'une seule espèce humaine. Les faits recueillis jusqu'à ce jour autorisent à regarder le plateau central de l'Asie comme le berceau de l'espèce humaine [1]. » L'enseignement renfermé dans ces propositions n'est pas donné avec la même unanimité; mais il présente tous les caractères d'une véritable certitude. Par le nombre et la nature des faits sur lesquels il s'appuie, par le nombre et l'autorité des savants qui le soutiennent, il peut être regardé comme l'enseignement de la science anthropologique à l'heure présente.

§ IV.

HARMONIES DE LA FOI ET DE LA SCIENCE POSITIVE.

Nous rencontrons ici, une fois de plus, des affirmations absolument claires de la Bible, sur des points de doctrines autorisés par la foi, et correspondant aux plus graves problèmes actuellement agités ou définitivement résolus par la science.

1. De Quatrefages, *l'Espèce humaine*, livre II, ch. XI.

Sur la question d'origine première, tandis que la Bible affirme, que la foi définit, la science positive déclare ne pouvoir rien affirmer; elle « ne sait pas ». Il n'y a donc point, il ne saurait y avoir de conflit.

Sur la question de date relative, touchant l'apparition de l'homme dans la série des êtres vivants, la Bible et la nature, la foi et la science, suivant chacune les principes et la méthode qui lui sont propres, aboutissent aux mêmes enseignements : — l'homme est le dernier terme de la création.

Sur la question de rang et de dignité, de la place occupée par l'homme dans la nature, les procédés de la science et de la foi sont également divers, et la conclusion est toujours la même : — l'homme est le plus haut terme de la création.

Sur la question de descendance, la foi enseigne l'unité de l'espèce humaine; l'immense majorité des savants affirme et démontre le monogénisme; l'anthropologie positive est monogéniste. La Bible et la science se rencontrent, enfin, pour assigner à l'humanité un même berceau, au centre du même continent.

Dans ces divers rapprochements, il n'y a rien de cherché, de tourmenté ; aucune violence à la doctrine, au texte de l'Écriture, aux lois de la nature scientifiquement manifestées. Avant les découvertes de la géologie, de la paléontologie. et en dehors de la révélation, nul ne pouvait même soupçonner que l'homme était apparu le dernier,

à la suite de nombreuses transformations géologiques, après de longues périodes de vie purement animale. La Bible enseignait, il y a trente siècles, ce que la science constatait hier à peine.

Le professeur Huxley, empruntant au livre inspiré qu'il repousse, une de ses plus saisissantes figures, semble prendre en pitié ceux qui « usent leur vie à vouloir mettre le vin nouveau et généreux de la science dans les vieilles outres du judaïsme». Le vin nouveau de la science, si généreux soit-il, sera maintenu dans les vieilles outres du judaïsme, devenues, par un Testament en bonne et due forme, les outres du christianisme, comme les eaux non moins tumultueuses de l'Océan sont maintenues dans le vieux lit que la main divine a creusé.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

§ I. Systèmes pseudo-scientifiques : les origines naturelles de l'humanité ou la descendance animale de l'homme.

§ II. L'homme et la bête.

> Que l'homme s'examine, s'analyse et s'approfondisse, il reconnaîtra bientôt la noblesse de son être, il sentira l'existence de son âme, il cessera de s'avilir; il verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'Être suprême a mise entre lui et les bêtes.
>
> (BUFFON.)

§ I.

SYSTÈMES PSEUDO-SCIENTIFIQUES : LES ORIGINES NATURELLES DE L'HUMANITÉ OU LA DESCENDANCE ANIMALE DE L'HOMME.

Nous arrivons au dogme capital de l'anthropologie matérialiste, du monisme contemporain : la descendance animale de l'homme. Cette doctrine de l'évolution biologique appliquée à l'espèce humaine est clairement exprimée par la formule suivante : « Les origines naturelles de l'humanité plongent dans le monde *indivisible* des êtres vivants[1] ». Ce qui veut dire que le développement

1. *Matériaux pour l'histoire naturelle et primitive de l'homme*, novembre 1884.

de la vie sur le globe, que la série entière des êtres organisés forment une gamme chromatique, s'élevant par tons et par demi-tons de la monère à l'homme. De telle sorte qu'il n'y a entre l'homme et l'organisme « le plus simple qui se puisse concevoir » aucune différence essentielle, mais seulement une différence de degré.

Les professions de foi de ce genre ne se comptent plus. La *Revue des Deux-Mondes* publiait naguère un article de M. Ch. Richet, directeur de la *Revue scientifique*, sur *le roi des animaux*. L'importance et la publicité de ces deux recueils donnent une signification particulière aux conclusions très explicites de l'auteur : « Tous les êtres se touchent, forment une chaîne de vie qui ne paraît interrompue que par suite de notre ignorance des formes éteintes ou disparues. Dans cette hiérarchie des êtres, l'homme est au premier rang, mais il n'est pas hors rang. » Ce n'est pas seulement par la descendance ou par la naissance que l'homme se confond avec la bête, c'est plus encore peut-être par la mort et par les destinées : « Mêmes organes, mêmes appareils, mêmes fonctions ; même naissance, même vie, même mort... Il n'est pas deux manières de mourir, l'une pour le demi-dieu homme, l'autre pour le simple animal. Le demi-dieu et le simple animal périssent de la même façon. Le cœur s'arrête, la respiration cesse, le système nerveux perd ses propriétés ; puis les atomes chimiques qui constituent le corps se dis-

socient et retournent à d'autres combinaisons. Le carbone et l'oxygène du corps de l'homme ne sont pas d'une autre nature que le carbone et l'oxygène du corps des animaux... On peut donc regarder comme prouvé qu'il n'y a pas un abîme infranchissable entre l'homme et les animaux. » Voilà ce qu'on affirme « au nom de la physiologie et de la psychologie[1] ».

La poésie s'en mêle à son tour : « Mon chien est assis devant moi et me regarde droit dans les yeux. Et moi aussi je le regarde dans les yeux..., je comprends qu'il n'y a aucune différence entre nous. Nous sommes identiques; en chacun de nous vacille la même petite flamme tremblotante. La mort arrivera sur nous, et nous frappera de son aile large et froide. Qui pourra ensuite reconnaître la différence des petites flammes qu'il y avait en lui et en moi[2]? »

Lorsque le monisme anthropologique a tenté d'appuyer sa conception *a priori* de la descendance animale, des origines purement naturelles de l'humanité, sur la réalité des faits, lorsqu'il a dû passer de la fantaisie théorique à la science positive, une première difficulté s'est présentée : quel est ou quel a été le dernier terme de l'évolution animale, l'ancêtre immédiat de l'homme? Aucun des singes anthropoïdes actuels ne peut

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1883, pp. 819-821-830.
2. Tourguenief, *Petits poèmes en prose*.

prétendre à l'honneur de le représenter; les plus chauds partisans de la descendance sont d'accord là-dessus. Le précurseur de l'homme n'existe plus parmi les vivants; ajoutons qu'il est introuvable parmi les morts; pas le plus mince débris fossile de son squelette. Sur ce second *desideratum* l'accord est encore unanime.

Et cependant, bien qu'on ne soit nullement assuré de la chose, on s'est empressé de lui donner un nom. L'*eozoon* et le *bathybius* eux aussi avaient été baptisés avant terme. Seulement ici les parrains ont été moins heureusement inspirés, le nom proposé est moins poétique et moins harmonieux. Notre précurseur simien s'appellera, quand on l'aura découvert, *pithecanthrope* ou *anthropopithèque*, selon qu'il paraîtra se rapprocher davantage soit du singe, soit de l'homme; ou bien encore *Homo alalus*, le plus proche voisin de l'*Homo sapiens*, de Linné, car il sera constaté que l'ancêtre immédiat de l'homme et de la femme fut muet; la théorie conçue d'avance le veut ainsi.

De l'étiquette scientifique à la description savante et détaillée il n'y a pas loin. La voie est d'autant plus engageante qu'on a moins à redouter le contrôle ou le démenti des faits. Ch. Darwin n'abuse pourtant pas de la situation; il se montre assez discret, même un peu vague. « Les simiadés se sont séparés en deux grands troncs : les singes du nouveau et ceux de l'ancien monde; et c'est de ces derniers qu'à une époque reculée

a procédé l'homme, la merveille et la gloire de l'univers... mais, il faut le dire, d'origine peu noble[1]... L'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui, probablement, vivait sur les arbres et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les quadrumanes. »

Hæckel est beaucoup plus précis : « L'*Homo primigenius* était très dolichocéphale, très prognathe; il avait des cheveux laineux, une peau noire ou brune. Son corps était revêtu de poils plus abondants que chez aucune race humaine actuelle; ses bras étaient relativement plus longs et plus robustes; ses jambes, au contraire, plus courtes et plus minces, sans mollets; la station n'était chez lui qu'à demi-verticale, et les genoux étaient fortement fléchis... Ce fut dans l'immense durée des temps tertiaires que les singes catharriniens, dont les griffes avaient déjà été transformées en ongles, durent perdre leur queue, se dépouiller partiellement de leurs poils (on a déjà vu de quelle façon[2]); leur crâne cérébral prédomina sur leur crâne facial; plus tard, les extrémités antérieures devinrent les mains de l'homme, les postérieures devinrent les pieds, et ils se montrèrent enfin des hommes véritables par la graduelle

1. *La Descendance de l'homme*, ch. VI Affinités et généalogie de l'homme.
2. V. *supra*, p. 290.

transformation du cri animal en sons articulés. Le développement de la fonction du langage entraîna naturellement celle des organes qui y correspondent, c'est-à-dire du larynx et du cerveau[1]... »

Un être aussi chimérique ne pouvait guère susciter de discussion sérieuse parmi les savants transformistes. La difficulté augmente et les divisions s'accentuent, en présence d'êtres réels, et à mesure qu'on essaye de remonter la ligne censée directe des ascendants de l'homme. Darwin, ici encore, se montre peu affirmatif : « Personne ne saurait dire actuellement par quelles lignes de descendance les trois classes les plus élevées et les plus voisines, mammifères, oiseaux et reptiles, dérivent de l'une des deux classes inférieures, amphibiens et poissons... Dans l'obscurité du passé nous entrevoyons que l'ancêtre de tous les vertébrés a dû être un animal aquatique, ressemblant, plus qu'à toute autre forme connue, aux larves de nos ascidies marines actuelles. »

Mais les disciples sont beaucoup moins réservés. Chacun n'a-t-il pas le droit, « en fumant son cigare au coin du feu » (Virchow), de dresser un arbre généalogique à sa façon? Les affirmations contradictoires se sont heurtées; elles ont suscité de

1. *La Création naturelle.* — Nous avons sous les yeux plusieurs gravures du précurseur de l'homme ainsi *reconstitué;* on ne saurait dire que c'est du *réalisme;* c'est pourtant très laid. Sur un tel sujet la plume et le crayon peuvent se donner également carrière.

véritables tempêtes dans le pays classique des querelles transcendentales. Voici ce qu'écrivait, il y a quelques années, un des plus célèbres tenants de l'évolution matérialiste, le professeur Carl Vogt, de Genève :

« La discussion sur l'origine de l'homme, peu animée dans les autres nations civilisées, s'est élevée à son apogée en Allemagne, et a pris un caractère singulièrement acerbe et passionné Il pleut des brochures, des poésies et des bouffonneries même, dans lesquelles chacun accable son adversaire de raisonnements plus ou moins plaisants, de gros mots et de calomnies. Deux camps sont en présence : les uns, sous la direction de M. Hæckel, soutiennent la parenté directe de l'homme avec le *vénérable* Amphioxus et les ascidies ; tandis que M. Semper et ses vaillants disciples luttent pour une parenté plus directe et plus rapprochée avec les annélides [1]. »

Autrefois, on disait en Angleterre : Rose blanche ou Rose rouge ; en France : Bourguignon ou Armagnac ; en Italie : Guelphe ou Gibelin ; notre siècle aura vu les deux camps de l'Allemagne savante adopter pour mot de passe : Annélide ou Ascidien.

Ces pauvres petites bêtes, qui occupent fort paisiblement leur modeste place dans l'échelle animale, ont, les unes et les autres, le sang incolore et froid ; il n'en est pas ainsi de leurs petits-fils

1. C. Vogt, *l'Origine de l'homme*. V. *Revue scientifique* du 12 mai 1877.

allemands, quand il s'agit de venger la paternité méconnue de leur ancêtre de prédilection.

Telle est la doctrine évolutionniste et matérialiste sur les origines de l'humanité, telles sont les hypothèses, les affirmations, les amplifications fantaisistes qu'elle a suscitées [1]. A cette doctrine, à ce dogme fondamental de l'évolution monistique appliquée à l'homme... au nom du sens commun et de la science positive, au nom de la foi chrétienne et de la métaphysique séculaire, nous opposons la doctrine suivante :

Il existe entre l'homme et la bête une différence essentielle, une différence de nature. La création seule et non l'évolution peut expliquer le passage du néant à l'être, de l'être inorganique à la vie, de la vie animale à la raison et à la liberté. L'atome matériel, le premier germe de vie, la substance spirituelle, raisonnable et libre, impliquent l'intervention directe de la cause première, de la cause créatrice.

§ II.

L'HOMME ET LA BÊTE.

Les caractères qui distinguent l'homme de l'animal ont été divisés en deux groupes : les caractères

1. Par sa réfutation du darwinisme, de l'homme-singe, M. le Dr Constantin James a montré comment on peut mêler l'esprit à l'érudition dans un ouvrage de vulgarisation scientifique.

physiques, déterminés par la physiologie et par l'anatomie comparées, et les caractères psychiques, c'est-à-dire intellectuels et moraux. Les premiers ont été minutieusement étudiés et savamment décrits; ils ont inspiré de très belles pages, où la science, la philosophie et la poésie[1] rivalisent pour démontrer, dans l'organisation du corps humain, un progrès, une supériorité incontestable. Ne pouvant entrer dans les détails, nous ramènerons à trois les caractères purement physiques propres à l'homme.

Le plus important et le moins contesté, c'est la perfection relative du système nerveux et cérébral qui atteint chez l'homme le maximum de développement. La structure et la masse de l'encéphale, instrument de la pensée[2], font déjà pressentir une

1. Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.
(Ovid., *Métam.*)

Nonne vides hominum excelsos ad sidera vultus
Sustulerit Deus ac sublimia finxerit ora.
(Silius Italicus, xv, 84.)

D'après Quinet, la station verticale s'explique tout naturellement : « L'homme a dû naître sur quelque plateau, d'où il apercevait au-dessus de lui une contrée montagneuse qui le contraignait à lever la tête jusqu'à ce qu'il rencontrât le ciel..... En escaladant un roc escarpé, il se trouva naturellement debout, et c'est ainsi qu'il a été dégagé des habitudes quadrumanes. »
(*La Création*).

2. « Necessarium fuit quod homo inter omnia animalia respectu sui corporis haberet maximum cerebrum..., ut liberius in eo perficerentur operationes interiorum virium sensitivarum, quæ sunt necessariæ ad intellectus operationem. » (S. Th., P. 1ª, Q. 91, a. 3.)

supériorité d'une toute autre nature. La conformation et la structure de la tête, dans l'attitude verticale, ne sont qu'une conséquence naturelle[1], un complément harmonieux de ce premier témoignage de royauté.

Le second caractère distinctif, de l'ordre physique, c'est la main. On verra bientôt quel lien puissant, quelles admirables relations unissent, chez l'homme, la raison, la parole et la main. L'homme civilisé voile ce qui est chez lui matière inférieure ; il dérobe la bête aux regards, mais il découvre son visage, image de Dieu, son front qu'habite la pensée, et sa main, symbole de l'action, *manu fortis*. Son front reste découvert pour recevoir la couronne; sa main reste nue et libre pour tenir le sceptre de la création.

Enfin, le troisième caractère est dans la faiblesse même du corps humain, dans l'insuffisance des armes offensives et défensives dont il est naturellement pourvu (système dentaire, nudité de la peau, infériorité de l'instinct, etc.). « Tandis que la nature, dit Pline l'Ancien, a placé sur la terre les animaux pourvus de tout ce qui leur est nécessaire, vêtus, armés et guidés par un instinct sûr, marâtre plus que mère, elle a jeté l'homme *nudus in nuda humo*. » Avec le misérable lot qu'il apporte

1. « Ut interiores vires liberius suas operationes habeant, dum cerebrum, in quo quodammodo perficiuntur, non est depressum sed super omnes partes corporis elevatum. » (S. TH., P. 1a, Q. 91, a. 3.)

en naissant, l'homme n'est rien, et il doit être tout.

L'ensemble des caractères qui distinguent l'homme, anatomiquement et physiologiquement, des animaux supérieurs sont à peu près incontestés; mais, considérés en eux-mêmes, ils servent tout au plus, aux yeux de certains savants, à constituer « une *famille*, la première dans l'*ordre* des primates, le premier dans la classe des mammifères » (Topinard); ce n'est donc pas là ce que nous cherchons. En parlant de l'image de Dieu, dit le savant et très croyant d'Homalius d'Halloy, la Bible n'a pu faire allusion à la partie matérielle et décomposable de l'homme, mais à sa partie spirituelle douée d'immortalité[1]... »

Deux facultés, primordiales, irréductibles, la *raison* et la *liberté*, constituent entre l'homme et l'animal une différence essentielle, une barrière absolument infranchissable par voie de transformation ou d'évolution progressive, un « abîme ». L'existence, les propriétés, la nature de ces facultés propres à l'homme sont démontrées par une série de faits, constatés eux-mêmes par l'observation, rigoureusement déterminés d'après une mé-

1. D'après le Dr Testut, honoré du *prix Broca* et « appuyé sur des preuves irrécusables, il n'y a plus possibilité de maintenir entre l'homme et les singes l'abîme que Gratiolet et autres auteurs avaient prétendu exister ». (*Matériaux pour l'hist. de l'homme*, octobre 1884.) L'abîme n'est pas où on le suppose; les conclusions du Dr Testut fussent-elles « irrécusables », la thèse spiritualiste n'y perdrait rien.

thode et avec une certitude qui ne le cèdent en rien à la méthode, à la certitude scientifiques. Tout phénomène exige une cause proportionnée; la nature du phénomène révèle infailliblement la nature de la force qui le produit. Tel est le double principe, absolument indiscutable, qui servira de base à notre démonstration, comme il sert de base au déterminisme scientifique.

Pour éviter toute confusion dans le langage, distinguons d'abord l'intelligence de la raison. Admettons, si l'on veut, que l'intelligence est la faculté générale de connaître, et qu'elle comprend les différentes espèces de connaissances : la connaissance sensible aussi bien que la connaissance réfléchie ou rationnelle. Nous pourrons ainsi admettre cette formule, peu rigoureuse en soi et trop communément employée, « l'intelligence des animaux[1] ». Il y a chez l'animal des phénomènes de connaissance sensible qui offrent les apparences, mais les apparences seulement, des connaissances supérieures.

La raison est le pouvoir d'abstraire, de généraliser, d'inventer; le pouvoir d'atteindre et de saisir les principes, les vérités premières et nécessaires, les réalités immatérielles : l'être, la substance, la cause, la simplicité, l'unité, la pluralité, le vrai,

1. Le mot *intelligence*, dans le sens étymologique et rigoureux, ne diffère pas de la raison; c'est l'intellect agent ou actif de la scolastique, faculté de dégager l'espèce, l'intellectuel, l'universel des images matérielles fournies par les sens; pouvoir d'abstraire les essences des choses, et de les rendre intelligibles.

le bien, le beau, le temps, l'espace, l'infini, l'absolu. La raison est un élément, une condition essentielle de la liberté, de la responsabilité, de la spiritualité, de l'immortalité ; elle ne peut se réduire, par l'analyse, à d'autres facultés ; elle ne peut être conçue comme une synthèse ou comme une résultante de puissances inférieures, encore moins comme une fonction d'organes purement matériels. Telle est la *raison*, principe de la connaissance intellectuelle propre à l'homme.

La connaissance sensible commune à l'homme et à l'animal a pour objet le particulier, le singulier, le concret : cet objet, cet individu, ce plaisir, ce besoin, cette douleur. Elle comprend la mémoire des choses sensibles, la faculté de retenir, de rappeler, d'associer les impressions extérieures ; elle suffit à expliquer tous les faits attribués à ce qu'on appelle l'intelligence des animaux.

Montaigne avait déjà dit qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête, et Bossuet ne peut s'empêcher « de prendre en pitié un si bel esprit, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière si sérieuse ». L'anthropologie transformiste s'est emparée du mot de Montaigne, et le répète à satiété. On prend l'homme fossile des premiers temps quaternaires, tel qu'on le suppose ; l'homme sauvage, tel qu'on croit le connaître ; on les compare aux animaux qui paraissent les plus intelligents, et l'on conclut dogmatiquement que,

même au point de vue de la raison, de la puissance de réfléchir, il y a une plus grande distance de l'homme de génie au sauvage ainsi déshérité, que de ce même sauvage au gorille ou au chimpanzé.

On oublie deux choses : l'une, que les hommes étant de même nature, « la perfection de l'âme humaine doit être considérée dans toute la capacité où l'espèce se peut étendre » ; l'autre, que les hommes les plus stupides — nous le démontrerons tout à l'heure — ont des choses d'un ordre supérieur au plus parfait des animaux. Mais admettons qu'il existe un homme sauvage assez dégradé pour que la raison ne laisse pas de trace. Ce serait là un état purement accidentel et n'affectant en rien sa nature d'homme. La raison chez lui est irrémédiablement atrophiée, annihilée par défaut de culture ou d'usage, mais elle est tout entière comme faculté. Ce qui le prouve, c'est que chez le descendant de l'homme fossile, dans le fils de l'homme sauvage, il y a l'homme civilisé, il peut y avoir l'homme de génie. Chez l'animal et le descendant de l'animal, en dépit de toute culture, l'uniformité est absolue ; la raison qui réfléchit, qui généralise, qui invente, qui progresse, est toujours et essentiellement nulle. Donc, entre l'homme, quel qu'il soit, et la bête, quelle qu'elle soit, il y a le rapport d'une quantité quelconque à zéro, c'est-à-dire un abîme infranchissable.

La seconde faculté, également irréductible, qui

établit entre l'homme et l'animal une différence de nature, c'est la liberté. « Du principe de réflexion qui agit en nous, dit Bossuet, naît un principe nouveau, la *liberté*. L'âme élevée par la raison au-dessus des objets corporels n'est point entraînée par leurs impressions, et demeure libre et maîtresse des objets et d'elle-même. Ainsi elle s'attache à ce qui lui plaît et considère ce qu'elle veut, pour s'en servir selon les fins qu'elle se propose [1]. »

La thèse philosophique de la liberté, si faussement interprétée, si malheureusement dénaturée de nos jours, même par les esprits les plus distingués, ne saurait entrer dans notre programme. Ici autant que jamais nous tenons à nous rapprocher le plus possible des procédés de la physiologie et de la psychologie expérimentale, ou, si l'on veut, de la *psycho-physique*. Examinons donc attentivement le jeu comparé des « actions réflexes », chez l'homme et chez l'animal; nous y découvrirons tous les éléments nécessaires à une démonstration expérimentale de la liberté, caractéristique de l'espèce humaine.

Chez l'homme, comme chez l'animal, toute impression reçue par les organes des sens se transmet au cerveau, et provoque une « action réflexe », c'est-à-dire une réaction proportionnée à l'action directe. L'homme seul, doué d'une volonté libre, a le pouvoir d'interrompre, de modifier la transmis-

1. *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, § 9.

sion réflexe d'un mouvement impressionnel, les effets naturels d'une vibration cérébrale. Il ne subit pas, comme l'atome, l'action mécanique, ou, comme l'animal, l'action physiologique et fatale. Sans doute, il n'anéantit pas la force mise en jeu, mais il la dirige, il la détourne, il la retient; il peut même la transformer, il peut renverser la vapeur, comme le mécanicien d'une locomotive; à une vibration cérébrale, naturellement destinée à provoquer la douleur ou la colère, il peut répondre et il répond de fait quelquefois par une expression contraire, par le dédain, par l'indifférence, par la joie, par le sourire. Le témoignage des faits s'ajoute ici au témoignage de la conscience : sous le couteau du vivisecteur l'animal ne peut pas ne pas manifester au dehors les souffrances qu'il endure ; l'homme, même dégradé, le sauvage scalpé vivant par son ennemi dissimule ses tortures, insulte à son bourreau par une apparente impassibilité, et semble défier la douleur.

C'est parce que ces transmissions du mouvement nerveux et cérébral se produisent nécessairement fatalement chez l'animal, qu'il ne peut avoir de langage conventionnel, lequel suppose, comme condition essentielle, le pouvoir de discerner et de dominer le mouvement impressionnel. L'homme raisonnable et libre peut ce que ne peut pas la bête ; sa raison et sa liberté sont ici en pleine évidence, elles expliquent la faculté qu'il possède seul de créer le langage artificiel dont nous allons

parler, un langage arbitraire qui n'offre aucun rapport naturel entre le signe et la chose signifiée[1].

Les deux facultés maîtresses, fondamentales, caractéristiques de l'âme humaine, la raison et la liberté, sont rendues plus manifestes encore par un ensemble de faits, d'opérations intérieures et extérieures, directement observables, rigoureusement et universellement constatées, qui en dérivent et qui conduisent à la détermination scientifique du règne humain.

Cet ensemble de phénomènes et de facultés comprend — le langage conventionnel : la mimique, la parole, l'écriture; — la faculté d'inventer, de progresser, la perfectibilité; — la perception du bien et du mal moral, la conscience morale; — la perception du beau, la faculté esthétique; — la perception du divin, l'idée de Dieu et tout ce qui se rattache à l'idée de Dieu. Nous insisterons davantage sur les deux premiers ordres de phénomènes, parce qu'ils sont plus facilement saisissables par les procédés ordinaires des sciences d'observation.

Il en est du langage comme de l'intelligence : on dit communément : le langage des animaux, comme on dit : l'intelligence des animaux. Aussi, de même que nous avons distingué la connaissance sensible de la connaissance rationnelle, nous devons distinguer, tout d'abord, le langage naturel

1. Voir J. Rambasson, *Phénomènes nerveux*, etc.; 1883.

commun à l'homme et à l'animal, expression de l'instinct, du langage artificiel, propre à l'homme, expression de la raison.

Le langage des animaux est purement émotionnel; il exprime uniquement et directement une sensation, un sentiment; — le langage propre à l'homme est rationnel; il exprime la sensation, le sentiment et, de plus, la pensée. Deux savants positivistes, MM. Littré et Robin, reconnaissent que le pouvoir d'abstraire et de généraliser constitue une condition nécessaire du langage conventionnel, et que la raison humaine seule possède ce pouvoir. Le langage humain est absolument inexplicable sans les idées universelles, et il suppose la liberté.

L'animal, lorsqu'il manifeste ses impressions, ne les manifeste pas librement, et il ne sait pas qu'il les manifeste: — l'homme, lorsqu'il exprime sa pensée, entend la manifester, et il sait qu'il la manifeste (*intendit manifestationem*).

Il existe un rapport naturel, nécessaire, infaillible, entre le langage de l'animal et la chose exprimée; la bête est physiologiquement et absolument incapable de mentir; — chez l'homme seul, nous venons de le voir, la volonté libre peut modifier l'action réflexe, les vibrations du cerveau ou des nerfs, et, par suite, leur manifestation extérieure; il peut exprimer des pensées, des sentiments différents ou même opposés à ceux qu'il éprouve. C'est en cela, redisons-le, que consiste véritablement la

faculté qu'il possède seul de créer des langues conventionnelles. Le pouvoir anatomique ou physiologique d'articuler des sons n'est qu'une condition secondaire, concernant une espèce particulière de langage, la parole.

Par cela même qu'il est naturel, instinctif, inné, le langage de l'animal ne se perfectionne pas, ne progresse pas, ne change pas; il est invariablement le même pour chaque espèce, partout et toujours, dans l'espace et dans le temps. — Le langage artificiel étant le résultat d'une convention libre est toujours perfectible, essentiellement variable, les formes du langage humain sont innombrables; c'est là peut-être son caractère distinctif le plus frappant.

Ces considérations théoriques s'appuient sur des faits aussi éloquents qu'irrécusables. Dans ses dernières et très consciencieuses études d'anthropologie — *Hommes fossiles et hommes sauvages*[1] — M. de Quatrefages s'étend, avec une prédilection marquée, sur une race noire qui semble avoir plus que toute autre « un droit à l'intérêt des hommes de science et aux sympathies de tous »; elle n'existe plus; son dernier représentant est mort en 1877. On comprend qu'il s'agit de la race *tasmanienne*, qui occupait la terre de Van-Diémen. Les Tasmaniens ont toujours été placés aux plus bas degrés de l'échelle humaine. « Par les

1. Paris, 1884.

caractères sur le vivant, dit M. Topinard, ils sont inférieurs même aux Australiens. » D'après sir John Lubbock, c'est à peine si les voyageurs « paraissent les considérer comme des êtres doués de raison ». M. de Quatrefages nous apprend à les mieux connaître; et c'est présisément à cause de leur réputation d'infériorité relative que nous les appelons en témoignage dans les graves questions qui nous occupent. Pour mieux faire sentir la différence de nature qui sépare l'animal de l'homme, nous prenons l'homme qui semble le plus rapproché de l'animal.

« Constatons d'abord que tous les témoignages attestent la multiplicité des langues parlées par ces insulaires... On ne comptait pas moins de huit à dix langues ou dialectes pour environ deux cents individus pris dans les diverses parties de l'île... Les prisonniers, forcés de vivre en commun, s'instruisirent l'un l'autre, et il se forma une sorte de *langue franque* ou commune... Le Rév. Nixon, évêque de Tasmanie, avait recueilli huit enfants parlant huit langues fort différentes par les mots[1]... » Qu'on veuille bien faire un simple rapprochement entre cette variété de langues chez une peuplade si restreinte et si dégradée, et la constante uniformité du langage chez tous les animaux de la même espèce; c'est, d'un côté, la

1. De Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 330; 1884.

raison et la volonté libre; de l'autre, le pur instinct dans son ornière de fer.

Dans la suite des variations et des transformations que présente l'histoire des langues humaines, l'époque la plus ancienne, l'époque primitive, est celle des mots racines qui sont l'expression des concepts. L'agglutination des racines plus ou moins intactes ou altérées, les flexions si variées qui servent à exprimer les nuances de choses ou d'action, ne viennent qu'après. La parole, le langage humain par excellence, est donc, dès sa naïssance, l'expression de la raison. Il n'y a pas de transition ménagée, d'évolution possible, du cri ou du chant purement émotionnel à la racine, à l'élément primitif de tout langage articulé. En-deçà de cette barrière infranchissable, j'admettrai, pour l'histoire évolutive des langues humaines, dans une juste mesure, la série des lois darwiniennes de la sélection naturelle ou artificielle, l'influence du milieu et de l'hérédité, les groupements naturels, les adaptations, les affinités, l'hybridation, l'atavisme, les vestiges de structure primordiale et d'organes atrophiés; je suivrai, avec l'intérêt le plus vif, la longue chaîne et chacun de ses anneaux ingénieux : mais je ne peux admettre une chaîne sans fin, plongeant dans le monde animal, privé de raison et de liberté. Si l'on prétend retrouver, dans les cris articulés de la bête, la monère philologique, l'embryon de la parole, je proteste, et toute la nature vivante proteste avec moi, jusqu'à la plus humble

et la plus honnie de nos bêtes de somme, par l'éternelle et bruyante uniformité de son langage.

Nous sommes naturellement amené à la faculté d'inventer et de progresser à la puissance de civilisation, autre privilège exclusif de l'homme, autre conséquence de la raison et de la volonté libre. « Deux choses font naître les inventions, dit encore Bossuet : 1° nos réflexions ; 2° notre liberté... Nous remarquons nos sensations, nous les comparons avec leurs objets, nous recherchons les causes,... en un mot nous entendons et nous raisonnons, c'est-à-dire que d'une vérité nous allons à l'autre,... et dès que dans ce chemin nous avons fait un premier pas, nos progrès n'ont plus de bornes. Car le propre des réflexions, c'est de s'élever les unes sur les autres ; de sorte qu'on réfléchit sur ses réflexions jusqu'à l'infini... Ceux-là s'abusent qui, voulant donner aux bêtes du raisonnement, croient pouvoir le renfermer dans certaines bornes. Car une réflexion en entraîne une autre, et la nature des animaux pourra s'élever à tout dès qu'elle pourra *sortir de la ligne droite*[1]. »

Cette page est admirable. Qu'une hirondelle fasse un nid comme une mésange, qu'une mésange fasse un nid comme une hirondelle, elles sortent de la ligne droite, il n'y a pas de raison pour qu'elles s'arrêtent sur le nouveau chemin où

1. *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, § 8.

elles ont fait un premier pas. Qu'une locomotive puisse spontanément quitter ses rails, c'en est fait de l'inertie de la matière ; l'*inertie de l'instinct* le plus merveilleux, le plus fécond en prodiges est absolument comparable à l'inertie de la matière. « L'homme, continue Bossuet, par cette force qu'il a de réfléchir, s'est formé des desseins ; il a cherché des matières propres à l'exécution :... *il s'est fait des instruments, il s'est fait des armes ;...* il a changé toute la face de la terre... Après six mille ans d'observations, l'esprit humain n'est pas épuisé ; il cherche et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini[1]. » On a défini l'homme : un animal qui se fait des outils (Franklin). Ce mot est plus profond qu'il ne le paraît tout d'abord ; tout animal qui se fait des outils possède les deux facultés distinctives de l'homme : la raison et la liberté ; il pourra par là même « s'élever à tout, et ce serait s'abuser que de vouloir le renfermer dans certaines bornes ».

L'outil, dans sa forme la plus simple et la plus grossière, a donné naissance à la science préhistorique, il a été le signe révélateur de la présence de l'homme aux temps quaternaires. Il n'est pas de peuple sauvage qui n'ait quelque outil. On a cru longtemps que les Tasmaniens n'avaient aucun engin de pêche, ni filet, ni hameçon, que leur

1. *De la Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. v, § 8.

seule arme était une perche droite, dont un des bouts était aiguisé ; ils paraissent ignorer comment on pourrait rallumer le feu, s'il venait à s'éteindre[1]. Aiguiser et polir des zagaies, alimenter et conserver le feu[2], ce serait déjà suffisant pour révéler l'être humain. Mais M. de Quatrefages a pu recueillir sur ces pauvres habitants de la terre de Van-Diémen, longtemps calomniés, les témoignages d'une industrie beaucoup plus avancée. Ainsi, les Tasmaniennes, pour dénicher les sarigues, qui se cachent parfois très haut dans les branches, s'aidaient d'une corde grossière, qui embrassait l'arbre et soutenait le corps, tandis qu'avec une hachette de pierre elles pratiquaient dans l'écorce

1. J. Lubbock, d'après Cook et Dove, *op. cit.*

2. A ce sujet, M. de Cherville raconte ce qui suit d'un chien griffon auquel, comme on dit, il ne manquait que la parole, et, de plus, très frileux : « A plusieurs reprises, en choisissant toujours les journées froides, je disposai dans l'âtre une petite lampe à la portée d'un joli tas de copeaux. Il suffisait de rapprocher une de ces brindilles de la flamme pour avoir une de ces joyeuses flambées dont mon animal était si friand. Je l'observai : il vint, selon son habitude, s'asseoir sur la queue devant le foyer ; il y resta pendant quelques minutes, grelottant, contemplant mélancoliquement ce lumignon qui chauffait si peu, puis s'en alla se coucher dans un coin. Au bout de quelques instants, il reprit son premier poste en accentuant son attitude douloureuse. L'idée de pousser un des copeaux sur la lampe ne se fit pas jour dans son cerveau, bien que, pour lui en faciliter la conception, lui prenant la patte, je lui démontrasse plusieurs fois le brillant résultat qu'il pouvait obtenir d'un de ces mouvements... Tout acte complexe est absolument hors de la portée de l'intelligence animale. »

(*Le Temps*, 11 janvier 1875, cité par M. H. Joly.)

ces entailles qui surprirent si fort les anciens voyageurs[1].

Voilà donc chez une peuplade, que Dove considérait comme à peine douée de raison, un système d'ascenseur très rationnel, très ingénieux, usité encore à notre époque de haute civilisation industrielle, et qui suppose des réflexions accumulées.

Empruntons encore à ces malheureux et si intéressants insulaires un dernier trait caractéristique, un dernier témoignage d'une signification plus haute. Parmi les phénomènes et les manifestations de l'ordre intellectuel qui démontrent une différence essentielle entre l'homme et la bête se place la pudeur. « Une toile d'araignée, dit excellemment Joubert, faite de soie et de lumière, ne serait pas plus difficile à exécuter que la réponse à cette question : Qu'est-ce que la pudeur? » Je n'essayerai donc pas de la définir, je dirai seulement qu'elle dérive tout à la fois de la morale et de l'esthétique ; qu'elle est en même temps une manifestation du bien et une manifestation du beau. Or M. de Quatrefages nous dit des Tasmaniens qu'il a si bien étudiés, et qui semblent représenter l'état sauvage à son degré le plus bas : « Leurs habitudes journalières accusent un profond sentiment de décence et de pudeur. Les garçons qui avaient dépassé la première enfance avaient leurs feux et leur quartier à part dans le

1. De Quatrefages, d'après Bonwick, etc., *op. cit.*

campement. Au matin, ils s'éloignaient de bonne heure pour ne pas assister au réveil de la tribu. Les jeunes gens ne rôdaient jamais dans les bois avec les femmes ; et s'ils rencontraient un groupe de l'autre sexe, ils devaient s'éloigner dans une autre direction. » (*Op. cit.*, p. 345.)

Prétendre reconnaître ou seulement rechercher dans l'animal, même le plus domestiqué, une simple trace de pudeur, ce serait tomber dans le pire des inconvénients en matière de science ou de doctrine, ce serait tomber dans le ridicule. On ne l'a jamais essayé que je sache. Il y a donc, ici encore, entre l'homme et la bête, la différence qui sépare zéro d'une quantité quelconque, c'est-à-dire l'infini.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage sur *l'Homme avant l'histoire* [1], et sous ce titre significatif : *Dernières remarques*, un des patriarches de la science préhistorique et archéo-ethnologique, que j'ai déjà cité, sir John Lubbock, condense sa théorie dans un raisonnement du plus piquant intérêt, qui lui permet de passer tout doucement du singe à l'homme, et qui peut être résumé ainsi :

Nous savons que les singes emploient des pierres rondes pour casser des noix ; de là à faire usage d'une pierre tranchante pour couper, il n'y assurément pas loin ; de là à aiguiser des pierres, par hasard sinon par réflexion, il n'y a qu'un pas :

1. *L'homme avant l'histoire*, ch. XIV.

la pierre grossièrement taillée et la pierre polie, ça se touche ; lorsqu'on polit la pierre on ne peut manquer d'observer qu'elle s'échauffe, et le feu est inventé.

Voilà la civilisation en train direct et rapide. Il nous semble, néanmoins, qu'avec le même système de locomotive, et en forçant un peu la vapeur, on pourrait aller plus loin et plus vite. Sir Lubbock a tort de s'arrêter en si beau chemin ; pourquoi ne pas poursuivre son fécond raisonnement ? Un animal quelconque, s'il n'est pas aveugle comme la taupe, peut voir une pomme tomber ; de la chute d'une pomme à l'hypothèse de l'attraction universelle, il n'y a assurément pas loin, la preuve c'est Newton : de l'hypothèse de l'attraction à la mécanique céleste, il n'y a qu'un pas, la preuve c'est Laplace.

Sans la raison réfléchie et la volonté libre, il est aussi impossible de découvrir et de fabriquer la hache de pierre ou l'aiguille avec son chas, que d'inventer la boussole, l'imprimerie ou la machine à vapeur. Ce sont là des opérations intellectuelles qui peuvent différer par le degré, mais qui sont de même nature et supposent les mêmes facultés.

M. H. Fabre, que nous regrettons de ne pouvoir citer ici plus longuement, démontre par des faits, par des observations variées et profondes, ce qu'il appelle « l'antithèse de l'instinct [1] » — ce que nous

1. *Op. cit.*

avons appelé « l'inertie de l'instinct » — c'est-à-dire l'extrême stupidité à côté de l'habileté extrême Tant que l'animal suit la ligne droite qui lui a été primitivement tracée, ce sont prodiges d'habileté: dès qu'il s'en écarte, ce sont prodiges de stupidité. « Les animaux à qui nous voyons faire les plus beaux ouvrages, dit Bossuet, sont ceux qui paraissent avoir le moins d'esprit. »

Nous avons démontré la différence extrême, essentielle qui existe entre l'homme et la bête, en nous appuyant sur deux ordres particuliers de faits ou de phénomènes — phénomènes de langage artificiel — phénomènes d'invention ou de civilisation industrielle. Nous allons continuer cette réfutation de la grande erreur anthropologique de notre temps, sous une forme nouvelle, concrète, saisissante, accessible à tous, qui nous permettra d'aborder les idées et les faits de l'ordre le plus élevé. Nous ne croyons pas que dans l'histoire entière de la philosophie, considérée comme étude et observation de l'esprit humain, il existe rien de comparable à la série de phénomènes que nous allons exposer. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de désirer une plus claire manifestation de l'âme, de la substance spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations les plus hautes, dans ses conceptions purement intellectuelles.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

§ I. Une claire manifestation de l'âme humaine; — Marthe Obrecht.

§ II. Distinction de l'âme et du corps; méditation psychologique.

> Quand je suis venue ici, *j'étais seule*; je ne comprenais rien, je ne pensais rien... Maintenant, je suis bien heureuse de comprendre tout.
>
> (Marthe OBRECHT, *sourde-muette et aveugle.*)
>
> Larnay, 3 janvier 1885.

§ I.

UNE CLAIRE MANIFESTATION DE L'AME HUMAINE. — MARTHE OBRECHT.

« Faute d'une langue, écrivait Diderot, la communication est entièrement interrompue entre nous et ceux qui naissent sourds, aveugles et muets; ils croissent, mais ils restent dans un état d'imbécillité. » L'auteur des *Lettres sur les aveugles et sur les sourds-muets* ne croyait pas à la possibilité d'arriver, par l'éducation, jusqu'à l'âme d'un enfant sourd-muet et aveugle de naissance, d'établir avec lui un signe conventionnel, un lan-

gage, une communication quelconque, et il le condamnait à l'imbécillité perpétuelle.

Sous l'inspiration de sa charité et d'une expérience déjà féconde en merveilles, l'abbé de l'Épée se sentit vivement attiré vers un problème à la fois si attachant et si douloureux ; « quelques années avant sa mort, il fit annoncer, par la voie des journaux du temps, qu'il désirait se charger de l'entretien et de l'instruction de tout enfant qui viendrait au monde dans ce malheureux état. »

L'abbé Sicard, le disciple et le continuateur immédiat de l'abbé de l'Épée, a exposé et commenté le principe et le plan général d'éducation que son « illustre maître » avait l'intention d'appliquer à un pareil élève. Il comprend et il fait bien sentir la profondeur, la grandeur de l'entreprise.

« Si, dans l'ordre des exceptions de la nature et parmi ses mutilations les plus affligeantes, nous trouvions sur nos pas un sourd-muet et aveugle à la fois, quels seraient nos moyens ? à quelle distance immense il serait des autres hommes, cet homme si cruellement dégradé ? Qu'il serait grand et difficile à combler l'intervalle entre lui et nous ? Quel instituteur donner à cet enfant si affligé ? serait-ce celui des muets ? Mais tout son art se borne à rendre la pensée visible, et l'infortuné est privé du sens de la vue ; il est également privé du sens de l'ouïe. Ne pouvant choisir une imitation sonore, ne pouvant parler aux yeux, il faudrait *parler à la main*... Je ne me dissimule pas qu'ici les diffi-

cultés naîtraient à chaque pas; car comment convenir, sans jamais se voir et sans jamais s'entendre, du signe à établir entre l'objet et son signe [1] ? »

Ce passage renferme un mot profond, un pressentiment de génie : il faudrait *parler à la main*. « Dieu, dit l'Africain Lactance, a donné à l'homme trois choses qui contiennent tout : la raison, la parole, la main. » On peut supprimer la parole, il restera le haut de l'âme, et le plus pénétrant, le plus puissant de nos organes sensitifs, il restera la raison et la main ; comme on va le voir, cela suffit, cela « contient tout ».

Un des plus célèbres représentants de la philosophie écossaise, c'est-à-dire de l'observation psychologique, Dugald-Stewart, présentait, en 1812, à l'Académie royale d'Édimbourg, un important Mémoire sur l'histoire d'un jeune garçon né aveugle, sourd et muet, le 11 novembre 1795, nommé James Mitchel. L'habile et curieux psychologue, l'auteur de la *Philosophie de l'esprit humain*, avait mis tous ses soins à s'entourer des renseignements les plus précis. Il les expose, les complète, les commente assez longuement dans sa notice ; quelques lignes suffiront pour résumer ce qu'ils offrent de plus intéressont et de plus significatif.

« Les sens du toucher et de l'odorat sont, chez le jeune Mitchel, d'une délicatesse merveilleuse ; sa

1. *Cours d'instruction à l'usage des sourds-muets ;* préface

physionomie, malgré sa malheureuse infirmité, porte la marque évidente de la pensée... Il aime à visiter les boutiques des charpentiers et autres artisans, maniant les outils, et cherchant à deviner ce qu'ils font. Quand il soupçonne dans un objet quelque mécanisme, il essaye de le découvrir en le palpant; il montre une prédilection particulière pour les plus compliqués, pour les serrures et pour les clefs (manifestation évidente du *sens de l'outil*, de l'invention, de la faculté de réfléchir).

« Il paraît avoir une affection très vive pour sa famille. A la mort de son père, il s'étendit sur le cercueil après qu'on y eut mis le corps; il alla ensuite souvent à sa tombe, se jetant dessus, frappant doucement le gazon. Peu de temps après, il s'aperçut que sa mère était malade au lit, et on le vit pleurer...

« Ceux qui l'entourent savent parfaitement dans quelle disposition d'esprit il se trouve et ce qu'il veut. Il exprime sa joie et sa satisfaction en tapant doucement la personne ou l'objet qui excite ce sentiment; il l'exprime plus généralement par le sourire. (Le sourire, qui est refusé aux brutes, émane de la raison. — Milton.)

« Sa sœur aînée a sur lui plus d'ascendant que personne. Le principal moyen qu'elle emploie pour lui faire connaître ce qu'elle veut qu'il fasse, c'est de lui toucher la tête avec divers degrés de force et de différentes manières; il paraît comprendre sur-le-champ son intention. On se sert aussi de

certains signes naturels qui tiennent évidemment du langage mimique. Ainsi, pour lui faire comprendre qu'une chose arrivera dans deux, trois ou quatre jours, on lui place doucement la tête, deux, trois ou quatre fois sur un oreiller, ce qui signifie qu'il a autant de sommeils à faire auparavant...

« Il serait assez difficile de dire si James Mitchel a quelque idée religieuse, quelque sentiment de dévotion. Il reste assez tranquillement à l'église, se met à genoux pendant la prière de famille... Depuis quatre ans (1822), il a cessé d'aller à l'église, à cause de l'ennui qu'il éprouve à être renfermé; il refuse de prendre la Bible de sa sœur, comme il faisait autrefois, pour n'avoir pas à assister à l'office divin...

« Quel contraste, dit Dugald-Steward, le jeune Mitchel, ainsi isolé du monde extérieur, ne présente-t-il pas avec les animaux les plus intelligents, quoique ceux-ci soient entourés de tous les arts de l'homme civilisé, et en pleine possession de toutes leurs facultés perceptives extérieures!... James Mitchel avait donc la capacité d'entretenir un commerce avec d'autres êtres raisonnables... Jusqu'à quel point la culture de ses facultés intellectuelles aurait pu être poussée par l'extension de ces rudiments de langage, c'est ce qu'il est difficile de conjecturer... Quelle précieuse occasion on a perdu d'enrichir l'histoire naturelle de l'esprit humain! Je n'aurais rien négligé, pour ma part, dans une entreprise dans laquelle j'aurais eu la

coopération bienveillante de la Société royale d'Édimbourg[1]. »

Il serait difficile, en effet, d'imaginer une plus précieuse occasion d'enrichir la science de l'esprit humain que celle d'une semblable éducation. C'est encore Diderot qui a dit : « Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, Locke et Leibniz. » Que serait-ce s'il s'agissait de préparer et d'interroger un sourd-muet et aveugle de naissance? Nous venons de constater une sorte de marche progressive des idées et des faits à cet égard. Diderot condamne les malheureuses victimes de « la triple mutilation naturelle » à l'idiotisme forcé. L'abbé de l'Épée et son plus illustre disciple conçoivent un plan d'instruction où se manifeste leur haute compétence; ils meurent sans avoir pu en tenter l'épreuve ardemment désirée. Dugald-Stewart se rencontre en face de la réalité; il ouvre une enquête minutieuse, et, malgré les imperfections et les lacunes d'une éducation à peine ébauchée, il constate un langage rudimentaire, un frappant contraste entre l'homme le plus déshérité et l'animal le plus favorisé, il constate la présence de l'âme.

Voici un nouvel exemple vivant sous nos yeux, un véritable « enchaînement de prodiges » et de

1. *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, t. III; appendice au ch. II.

témoignages bien autrement révélateurs. Dans une de nos maisons congréganistes de France, l'établissement des sourdes-muettes de Larnay (Poitiers), l'éducation d'une enfant sourde-muette et aveugle a été récemment entreprise, poursuivie, complétée, dans les circonstances les plus attachantes, avec une assiduité de dévouement aussi habile qu'infatigable, avec des résultats inespérés. Les renseignements qui nous ont été donnés, les réponses qui ont été faites à chacune de nos questions, offrent toute la clarté, toute la précision désirables dans ce genre d'investigation d'une délicatesse extrême. Nous les reproduisons en les classant dans l'ordre le plus naturel, avec les rares commentaires qui nous ont paru indispensables pour en faire ressortir la portée philosophique, pour préparer les conclusions doctrinales qui sont l'objet de ces études et que nous ne devons jamais perdre de vue. C'est l'histoire d'une âme isolée d'abord dans les profondeurs de la matière et de la nuit, laborieusement mise au jour, en contact avec le monde extérieur, avec d'autres âmes, se manifestant peu à peu avec ses propriétés actives, essentielles, caractéristiques, s'épanouissant enfin dans les régions les plus hautes, les plus lumineuses de la pensée.

« Larnay (Poitiers), de mars 1878 à janvier 1885.

« M***,

« Il est assez difficile de vous donner des notes

bien précises sur la manière dont nous avons procédé pour instruire et pour élever notre petite sourde-muette et aveugle, attendu que nous ne nous en rendons pas compte entièrement nous-même. Cependant voici la marche que nous avons suivie :

« Cette pauvre enfant avait huit ans quand elle nous a été confiée, à Larnay (1875). C'était comme une masse inerte, ne possédant aucun moyen de communication avec ses semblables, n'ayant pour traduire ses sentiments qu'un cri joint à un mouvement du corps, cri et mouvement toujours en rapport avec ses impressions.

« La première chose à faire était de lui donner un moyen de communiquer ses pensées et ses désirs. Dans ce but, nous lui faisions toucher tous les objets sensibles, en faisant sur elle le signe de ces objets ; presque aussitôt elle a établi le rapport qui existe entre le signe et la chose... »

Nous rencontrons ici, dès le premier pas, la difficulté la plus grave : il s'agissait de faire la première trouée à travers l'épaisse muraille de chair, pour arriver à l'âme. « Nous lui faisions toucher tous les objets sensibles, en faisant sur elle le signe de ces objets. » Mais quel pouvait être ce signe ?

Comment *désigner* (*designare*) à une enfant sourde-muette et aveugle de naissance le signe correspondant à l'objet qu'elle touche ? « Comment convenir, sans jamais se voir et sans jamais s'en-

tendre, du signe à établir entre l'objet et son signe ? »

L'abbé de l'Épée avait cru qu'on pourrait tout d'abord « familiariser les mains de l'élève avec des caractères alphabétiques en fer poli ; et puis, lui faire toucher l'objet d'une main et lui en faire distinguer le nom (le signe écrit) de l'autre ». L'habile initiateur se trompait : il franchissait un intermédiaire indispensable. Le signe ou langage mimique, plus naturel que conventionnel, doit précéder le signe ou langage alphabétique, purement conventionnel. Telle a été la marche très ingénieusement suivie par les institutrices de Poitiers.

« Vous me demandez, M***, quels ont pu être, entre nous et l'enfant, les premiers signes conventionnels, puisqu'elle ne voyait ni n'entendait ? Ici, le sens du toucher (la main) a joué un rôle qui nous a jetés maintes fois dans le plus grand étonnement... Dès le début, lorsque nous lui présentions un morceau de pain, nous lui faisions faire de la main droite l'action de couper la main gauche, signe naturel que font tous les sourds-muets. La petite élève ayant remarqué que chaque fois qu'on lui présentait du pain, on lui faisait ce signe ou qu'on le lui faisait faire, a dû *raisonner* et se dire : Quand je voudrai du pain je ferai ce signe. En effet, c'est ce qui a eu lieu. Quand, à l'heure du repas, on a tardé, tout exprès, à lui donner du pain, elle a reproduit l'action de

couper la main gauche avec la main droite. Il en a été de même pour les autres choses sensibles; et du moment qu'elle a eu la clef du système, il a sufli de lui indiquer une seule fois le signe de chaque objet. »

Voilà donc cette petite enfant, cette « masse inerte », mise déjà en possession d'une première idée générale, purement intellectuelle. Les objets qu'elle touche, qu'elle palpe de ses mains sont des objets sensibles, les signes correspondants qu'on lui fait ou qu'on lui fait faire sont également choses sensibles; mais le lien, le rapport qui unit chaque objet à son signe, l'idée générale de ce rapport, *la clef du système*, n'a rien de commun avec la matière, rien de sensible, ne saurait être conçu comme une forme ou un mouvement d'atomes, comme un produit ou une fonction d'organes matériels. Cette idée générale de rapport révèle déjà nécessairement une cause proportionnée, distincte de la matière, indépendante, active, créatrice, substantielle. Ne perdons pas de vue cette première manifestation, cette première évidence.

« Nous sommes passées ensuite aux choses intellectuelles. Il a fallu une longue et constante observation, afin de saisir les impressions les plus diverses de l'enfant, afin de lui donner, sur le fait même, le signe de l'idée ou du sentiment qui se révélait en elle. La surprenait-on impatiente, livrée à un mouvement de mauvaise humeur, vite on lui faisait faire le signe de l'impatience, et on

la repoussait un peu pour lui faire comprendre que c'était mal.

« Elle s'était attachée à une sourde-muette déjà instruite et qui s'est dévouée avec beaucoup de zèle à son éducation. Souvent elle lui témoignait son affection en l'embrassant, en lui serrant la main. Pour lui indiquer une manière plus générale de traduire ce sentiment de l'âme, nous avons posé sa petite main sur son cœur en l'appuyant bien fort. Elle a compris que ce geste rendait sa pensée, et elle s'en est servie toutes les fois qu'elle a voulu dire qu'elle aimait quelqu'un ou quelque chose; puis, par *analogie*, elle a repoussé de son cœur tout ce qu'elle n'aimait pas.

« C'est ainsi que peu à peu nous sommes parvenues à la mettre en possession du langage mimique en usage chez les sourds-muets. Elle s'en est facilement servie dès la première année... »

La puissance de réfléchir, de généraliser, de raisonner se manifeste de plus en plus; ce sont là des opérations essentiellement intellectuelles, absolument incompatibles avec la substance matérielle, inerte, inactive, composée de parties, etc. Dès la première année, la jeune Marthe se sert facilement du langage mimique dont la nature est d'être *idéologique*. Les idées, les notions qu'elle possède, — notions de choses sensibles ou intellectuelles, — ne sont pas représentées, suscitées dans son esprit par des mots, par des combinaisons de sons articulés ou figurés, — elle n'entend pas,

elle ne voit pas — mais, par des impressions du toucher, impressions de formes et de mouvements transitoires, qui expriment directement, immédiatement la notion ou l'idée. L'âme intelligente apparaît ici d'autant plus distinctement qu'elle se meut, vit et agit dans une région tout immatérielle.

« De ces opérations de l'esprit aux premières révélations de la conscience la gradation est insensible et facile. Déjà dans le courant de la première année nous avons pu lui donner quelques leçons de morale. Comme tous les enfants elle manifestait assez souvent des penchants à la vanité et à la gourmandise.

« Lorsque des dames visitaient l'établissement, la petite enfant se plaisait à faire l'examen de leur toilette. Le velours, la soie, la dentelle, éveillaient en elle un sentiment d'envie. Aussi, lorsque quelque découpure lui tombait sous la main, elle s'en faisait ou un voile ou une cravate. Pour la guérir de ce penchant naturel à la vanité, il a suffi de lui faire comprendre que, sa mère n'étant pas ainsi vêtue, il ne fallait pas désirer ces choses.

« Pour la corriger de ses petites gourmandises, on lui a dit que les personnes à qui elle reconnait une supériorité — les Sœurs, la supérieure, le Père aumônier — avaient aussi ces défauts dans leur enfance, mais que leur mère leur ayant dit que c'était mal, elles s'étaient corrigées. Ces raisonnements ont eu sur l'enfant un grand empire, et ces légers défauts ont disparu. »

Il est aisé de reconnaître, dans ces quelques traits, la distinction du bien et du mal, le discernement de ce qui est permis et de ce qui est défendu ; l'idée d'autorité morale — sa mère, ses supérieurs — l'idée d'obligation et de loi morale. Il est aisé de constater des actes de volonté libre, des actes de commandement à soi-même, de réaction vertueuse contre les impressions extérieures, contre les appétits naturels — la gourmandise, la vanité.

On peut enfin constater également une perception confuse du beau, des symptômes du sentiment esthétique, véritablement étranges chez un être privé des deux sens esthétiques par excellence, des deux sens révélateurs de l'harmonie des lignes, des couleurs ou des sons, — de la vue et de l'ouïe. Le velours, la soie, la dentelle révèlent à son toucher manuel des qualités *sui generis;* elle a compris que le vêtement ne sert pas seulement de protection pour le corps, mais aussi de parure. N'insistons pas ; nous sommes en présence d'un plus étonnant prodige : dans cette enfant de dix ans à peine, hier encore « masse inerte », en apparence bien au-dessous de la bête, nous allons voir se former ou s'éveiller, nous allons voir éclater l'idée de Dieu.

« Vers la fin de la deuxième année, nous avons cru pouvoir aborder les questions religieuses. L'enfant ne savait encore ni lire, ni écrire ; le langage mimique était le seul moyen de commu-

nication entre elle et nous. Nous sommes passées des choses visibles aux invisibles. Pour lui donner la première idée d'un être souverain, nous lui avons fait remarquer la hiérarchie des pouvoirs dans l'établissement. Elle avait déjà compris, dans ses rapports avec nous, que les Sœurs étaient au-dessus des élèves, etc. Quand Mgr l'évêque vint nous visiter, nous lui fîmes comprendre qu'il était encore au-dessus des personnes qu'elle était habituée à respecter, et que bien loin, là-bas, il y avait un premier évêque qui commandait à tous les autres : évêques, prêtres et fidèles. De cette souveraineté qui lui paraissait bien grande, nous sommes passées à celle du Dieu créateur et souverain seigneur[1].

« Impossible de décrire l'impression produite chez l'enfant par la connaissance de cette première vérité d'un ordre supérieur. L'immensité de Dieu l'a aussi beaucoup frappée. La pensée que ce Dieu souverain voit tout, même nos plus secrètes pensées, l'a beaucoup émue. Et maintenant,

1. « Avant de lui donner le signe mimique de Dieu (ce signe conventionnel, c'est-à-dire de rappel, a été celui que l'on apprend à tous les sourds-muets) nous lui avons fait connaître, autant que cela est possible, les attributs divins les plus frappants : la puissance créatrice et conservatrice, l'immensité, la bonté, la justice... De même pour l'âme, avant d'en donner le signe, nous en avons fait remarquer les opérations : la faculté de penser, de comprendre, de se rappeler, de vouloir, d'aimer... ayant soin de mettre en parallèle certaines opérations du corps, afin que l'enfant pût saisir plus facilement la supériorité de l'âme. »

quand on veut arrêter chez elle quelque petite saillie d'humeur, il suffit de lui dire que le bon Dieu la voit.

« Cette connaissance de l'existence de Dieu étant acquise, nous avons suivi l'enchaînement des autres vérités, et jusqu'ici, toutes ont pénétré dans son âme avec la même facilité. Elle répond avec une précision étonnante à toutes les questions qui lui sont adressées sur les choses qu'on lui a apprises. »

Cette description rapide, mais suffisamment analytique, de la méthode suivie dans un enseignement, à coup sûr sans précédent, des révélations de la métaphysique et de la foi, est saisissante. Ces procédés, aussi simples que rationnels, offrent une frappante analogie avec ceux de la philosophie traditionnelle. Marthe connaît les principales vérités de la religion; elle a l'idée de Dieu et de l'âme, et, chose qui appelle la méditation, elle ne connaît pas encore le nom de Dieu, elle n'a pas même la première notion d'un mot correspondant à l'idée qu'elle a de Dieu...

Cependant l'instruction scolaire de Marthe, engagée dans une voie nouvelle, va progresser comme par bonds et se produire pour la première fois par le langage alphabétique, par la dactylologie, qui est l'équivalent de la parole articulée, et enfin par les divers genres d'écriture.

« Avant d'apprendre à l'enfant à lire et à écrire comme les aveugles, nous avons dû lui enseigner

la dactylologie. Nous avons commencé dans le courant de la troisième année. Ici encore le sens du toucher a été le grand moyen de communication et de convention. Lorsque, recevant un morceau de pain, elle en a fait le signe, nous lui avons dit qu'il y avait un autre moyen de désigner le pain, et, à l'aide de la dactylologie, nous avons figuré dans sa main la suite des lettres qui composent le mot *pain*. Ce nouveau système, cette révélation nouvelle a été pour cette jeune intelligence ce qu'est un rayon de soleil pour une fleur naissante, après une sombre et froide nuit. Elle a demandé elle-même le nom de chacun des objets dont elle savait le signe; le nom des personnes de la maison, qu'elle reconnaissait très bien d'ailleurs en leur touchant la main. »

Marthe Obrecht ne voyant pas, n'entendant pas, avait donc assez de finesse de tact dans la main, assez de puissance de mémoire pour démêler et retenir une série d'impressions successives très variées, dont l'ensemble formait le nom de chaque objet, de chaque personne. Elle avait assez d'énergie active dans l'intelligence pour isoler chacune de ces impressions particulières, de ces formes fugitives que lui révélait sa main, pour discerner vingt-quatre types différents correspondant aux vingt-quatre lettres de l'alphabet, pour saisir leurs combinaisons indéfiniment variées et le plus souvent arbitraires... Cela fait songer à cette singulière boutade de Diderot : « Si un aveugle se met-

tait à philosopher, il placerait le siège de l'âme au bout des doigts, et, très probablement, après un effort de profonde méditation, il éprouverait une aussi forte douleur aux doigts que nous à la tête ». Un représentant de l'anthropologie matérialiste sera peut-être tenté de dire que, chez Marthe Obrecht, l'âme est une fonction de la main. Après tout, cette affirmation n'est ni plus ni moins absurde que cette autre très répandue : l'âme est une fonction du cerveau.

Nous n'avons pas encore épuisé la série des révélations et des merveilles.

« Lorsque notre élève nous a paru suffisamment exercée à la dactylologie, allant toujours à petits pas, du connu à l'inconnu, nous lui avons fait toucher l'alphabet et l'écriture des aveugles, lui faisant comprendre que c'était encore là un moyen de transmettre, de fixer sa pensée, et de s'instruire comme ses compagnes privées de la vue. Nouveau rayon de soleil, nouvelles émotions fécondes et révélatrices pour cette chère petite âme!..... L'enfant s'est mise au travail avec une ardeur incroyable; elle a très bien saisi la convention établie entre l'alphabet manuel et l'alphabet pointé des aveugles[1], et bientôt elle a pu lire et écrire des mots et de petites phrases. »

1. Nous voudrions donner une idée de cet alphabet, de cette écriture *pointée*. Un professeur aveugle, M. Braille, a inventé le procédé, dont l'expérience démontre chaque jour les immenses avantages. Tout le système repose sur des combinaisons de

J'ai sous les yeux un spécimen d'écriture *pointée* de la main de cette pauvre petite fille sourde-muette et aveugle. C'est une lettre adressée à une Sœur qui avait participé à son éducation. Je la reproduis dans sa naïveté enfantine :

Ma bonne Mère.

Je suis fâchée vous part vite, embrasser rien, parce que je vous aime beaucoup. Je vous remercie oranges. Les sourdes-muettes contentes manger oranges. La bonne Mère supérieure est très malade, elle tousse beaucoup. Monsieur médecin défend la bonne Mère se promener, je suis très fâchée... Je bien savante, prie pour vous bien portante. Sœur Blanche est mère pour Marthe, je prie pour Sœur Blanche. Je désire vous embrasser.

Marthe OBRECHT.

points *en relief*, de un à six, différemment placés sur trois lignes, horizontales. La lettre *é*, qui est ainsi figurée ⠿, comprend les six points employés, et indique bien les diverses places qu'ils peuvent occuper. Voici les premières lettres de l'alphabet :

⠁ ⠃ ⠉ ⠙ ⠑ ⠋ ⠛ ⠓
a b c d e f g h

Le mot *bac* s'écrirait donc de la manière suivante :

⠃ ⠁ ⠉

En promenant ses doigts sur ces lignes de points en relief, l'aveugle lit avec une facilité merveilleuse. Il écrit au moyen d'un appareil ingénieux qui dirige sa main et assure la régularité de l'écriture. Les mêmes signes servent à écrire les mots, les chiffres et la musique.

La Sœur Blanche est cette même sourde-muette, devenue religieuse, qui a servi de *monitrice* pour l'éducation de Marthe. C'est elle qui l'a continuellement suivie pas à pas, qui lui a révélé le langage des signes, qui lui a appris à lire et à écrire avec une patience infatigable et un dévouement tout maternel. Cela explique cette phrase de la lettre : « Sœur Blanche est mère pour Marthe ». Phrase bien simple assurément, élan spontané du cœur, et pourtant bien digne d'attention. Car, à elle seule, elle suffirait à manifester, dans cette âme à peine éveillée, la faculté active, indépendante de la matière, de discerner l'essence des choses, de séparer par l'abstraction les qualités communes à toutes les mères, d'en former une idée générale, et de l'appliquer à la Sœur qui lui prodigue ses soins : « Sœur Blanche est mère pour Marthe. »

L'orthographe irréprochable de cette lettre n'est pas moins surprenante. Plus on réfléchit sur la nature absolument arbitraire des signes alphabétiques, sur leur rôle souvent capricieux dans la composition des mots, sur la valeur objective et bien mystérieuse qu'ils peuvent avoir pour un être humain qui n'a jamais rien vu, ni rien entendu, moins on s'explique par quel art merveilleux, par quelle longue patience équivalent au génie, on a pu communiquer, obtenir une si parfaite connaissance de l'orthographe française... La réponse qui a été faite à mes questions, à cet égard, est aussi brève que compréhensive ; elle offrirait

à l'analyse psychologique un thème fécond. « La dactylologie nous a servi pour lui apprendre l'orthographe des mots, et le langage mimique pour la construction des phrases... »

« Depuis deux ans Marthe a appris à écrire comme nous; je vous envoie un second spécimen de son travail. » Dans ces pages, écrites comme nous écrivons, et qui me sont adressées, la jeune fille sourde-muette et aveugle me dit :

. . . .

Quand je suis venue ici pour m'instruire, j'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien, pour dire : il faut toucher tout pour bien comprendre, faire des signes et apprendre l'alphabet pendant deux ans. Après, pendant un an j'ai appris pointer comme les aveugles, maintenant je suis bien heureuse de bien comprendre tout.

Depuis deux ans j'ai voulu apprendre écrire comme les voyantes, j'écris bien un peu.

Quand je suis venue ici ma maman est partie; j'ai été très colère et crié fortement. Les chères Sœurs m'ont caressé beaucoup, j'ai été moins colère, je les aime bien, elles sont toujours bonnes pour moi.

« J'étais seule, je ne pensais rien, je ne comprenais rien... Maintenant je suis très heureuse de bien comprendre tout. » Elle comprend tout en effet, même les vérités les plus hautes. « Elle répond d'une manière étonnante à toutes les ques-

tions qui lui sont adressées sur Dieu et sur l'âme. La religieuse sourde-muette, Sœur Blanche, sa seconde mère, lui traduit toutes les instructions religieuses qui se font à la chapelle; l'enfant saisit tout, rend compte de tout ce qui a été dit... Il faudrait la voir pour se rendre un compte exact du développement de son intelligence et de son angélique piété[1]... Oui, M***, c'est là un enchaînement de prodiges... »

N'avions-nous pas raison de le dire, l'histoire de la philosophie, considérée comme étude et observation de l'esprit humain, n'offre rien de comparable à la série des phénomènes que nous venons d'exposer. Il n'est pas possible de désirer, il n'est guère possible de concevoir une plus claire manifestation de l'âme, de la substance spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations les plus hautes, dans ses conceptions purement intellectuelles.

Aux savants positivistes ou matérialistes, si nombreux et si bruyants à cette heure, qui nient toute différence essentielle entre l'homme et la bête, qui considèrent la pensée comme une sim-

1. « Marthe a fait sa première communion au mois de mai 1879. Cette action, à laquelle elle s'était préparée avec un soin extraordinaire, fit sur elle la plus vive impression. Interrogée ce jour-là par des ecclésiastiques sur ce qu'elle éprouvait, elle répondit en signes d'une expression indescriptible : « Mon cœur « est *plein*, *plein* de bonheur; je ne sais pas comment le dire. » Bientôt sa piété devint si ardente qu'il lui fut permis de communier au moins deux fois la semaine, ce qu'elle a continué de faire avec une ferveur toujours égale. »

ple vibration d'atomes, et l'âme comme une fonction du cerveau, nous dirons : Allez à Larnay... Demandez, non pas à un philosophe, mais à une pauvre enfant sourde-muette et aveugle, de vous prouver l'existence du mouvement; elle se lèvera et elle marchera.

§ II.

DISTINCTION DE L'AME ET DU CORPS ; MÉDITATION PSYCHOLOGIQUE.

Nous venons de constater expérimentalement, nous venons de voir clairement, directement, à travers une masse de chair devenue plus transparente que le cristal, une âme humaine, avec ses propriétés actives et créatrices, mais une âme étrangère. Il dépend de chacun de voir tout aussi clairement, et plus directement encore, son âme à lui, d'en constater expérimentalement la réalité substantielle, spirituelle, indépendante de la matière dans ses opérations caractéristiques.

Il existe un procédé intellectuel, un moyen de connaître tout aussi sûr et beaucoup plus rapide que le meilleur raisonnement, que la démonstration la plus logique : l'observation intérieure, le témoignage du sens intime, l'intuition. Il y a quelque chose de mieux que de conclure, c'est de voir. Après un raisonnement, si rationnel qu'on le sup-

pose, il peut y avoir place pour la discussion, pour les révoltes de l'esprit; après une intuition immédiate, il n'y a place que pour la certitude ou pour le scepticisme le plus absolu.

« La logique du sens commun est plus irrésistible que la logique la plus savante ne le fut jamais; la grande logique du sens commun, de l'âme tout entière, qui ne divise pas l'homme, qui ne mutile rien, qui procède toutes forces réunies, toutes facultés déployées... »

Nul ne peut, sans abdiquer, sans sortir de l'humanité, récuser ces jugements prompts, sûrs, instantanés qu'impose l'évidence, ces élans de la raison, ces cris souverains de la conscience, l'impérieux témoignage du sens intime.

Essayons d'appliquer cette maîtresse logique à l'existence de notre propre âme, à sa distinction essentielle de notre corps et de toute matière.

Transportons-nous, par la pensée, sur un de ces sommets qui dominent de vastes horizons, sur ces hauts lieux que la grande poésie aime tant, où l'air plus pénétrant et plus pur dilate les sens et dispose aux émotions de l'intelligence, aux méditations fécondes.

C'est pendant une nuit sereine; l'œil peut plonger à l'aise dans les profondeurs du ciel. Je regarde, je me livre tout entier à ce spectacle. Les enseignements de l'astronomie se réveillant dans ma mémoire me rappellent l'effrayante distance des étoiles, l'incalculable quantité des mondes

dont chacun de ces astres est le centre et le soleil.

Dans cette contemplation, où la science et la poésie, la rigueur des chiffres et les libres élans de l'imagination semblent se confondre, je ramène aisément mon regard de l'espace indéfini au point imperceptible de ce même espace que j'occupe. Je comprends la petitesse de la terre perdue dans l'immensité, la petitesse de mon corps, qui n'est qu'un atome sur ce globe infime. Mais, en même temps, je sens, je vois, je comprends toute la grandeur, toute la puissance du *moi* qui peut ainsi parcourir et mesurer les mondes, d'un pôle à l'autre, en un clin d'œil, qui épuise toute distance pour ne s'avouer vaincu que devant l'infini.

Ce premier contraste est déjà un rayon de lumière qui me révèle une différence essentielle entre mon corps, composé de matière, et le *moi* qui pense et qui contemple. A mesure que mon corps, comparé à l'univers, semble se rapetisser et se rapprocher du néant, mon âme s'élève avec ma pensée, grandit, plane librement dans l'espace ; elle domine tout, elle embrasse tout. Il y a donc là deux choses distinctes quoique étroitement unies : et plus je les considère, plus la distance qui les sépare me paraît immense. Je ne raisonne pas, je n'argumente pas, je ne conclus pas : cette distinction, je la vois directement, elle s'offre à mon regard d'une manière saisissante, immédiate, irrésistible.

Poursuivons :

Tous ces mondes que je contemple, que je parcours du regard et de la pensée, je puis les concevoir comme n'existant pas. Déjà, pendant que je médite, le jour s'avance, le ciel s'éclaire et blanchit de toutes parts, les étoiles, c'est-à-dire les mondes, disparaissent les unes après les autres : je puis les concevoir comme n'existant plus. La terre qui me porte et qui n'est qu'un atome dans l'immensité de l'univers, je puis la concevoir comme ayant cessé d'exister.

Et mon corps lui-même, je puis le mutiler par la pensée; je ne me sens pas diminué pour cela : je suis ce que j'étais. Aucune de ses parties n'est *moi*, la réunion de ces parties ne saurait être *moi*. Je dis mon cerveau, comme je dis ma main. Je puis donc anéantir mon corps par la pensée, il n'y a là aucune contradiction dans les termes, aucune impossibilité logique. De fait, plusieurs philosophes ont regardé le corps comme une création de notre intelligence, comme ayant une existence purement subjective. Ce système est faux, mais il n'implique pas d'absurdité.

Il n'en est pas de même de l'âme, du *moi;* je ne puis me concevoir raisonnant comme je raisonne, et en même temps n'existant pas. Cela implique contradiction, cela est absurde. Il y a donc entre mon corps que je puis anéantir sans m'anéantir moi-même, et mon âme qui résiste à toute tentative de doute, à tout effort de scepti-

cisme, et qui est moi-même, il y a une distinction profonde, essentielle, un abîme.

Ne nous lassons pas, ne nous arrêtons pas dans cette méditation psychologique; il n'y a rien d'artificiel, rien de convenu, pas de mots techniques ou scolastiques: nous sommes dans un laboratoire familier à tous, nous n'avons à manier qu'un seul instrument que nous portons toujours avec nous-même, notre propre conscience, le sens intime.

Un penseur profond, « le plus grand métaphysicien depuis Malebranche », disait Cousin; « notre maître à tous », avait déjà dit Royer-Collard, en tout cas un des plus attentifs et des plus recueillis parmi les observateurs de l'âme en ce siècle, et qui fut conduit du matérialisme de Cabanis, son maître, au spiritualisme le plus élevé, par la seule observation intérieure, Maine de Biran, choisit avec raison un point d'appui plus large que celui de Descartes, pour supporter l'édifice psychologique. La pensée, en tant que phénomène passif, n'implique pas immédiatement l'existence du *moi*, comme cause substantielle. Maine de Biran part d'un autre fait tout aussi évident: la volition libre.

Je veux, je remue le bras, parce qu'il me plaît de le remuer; donc, j'existe comme cause libre. Je sens que je suis le principe de ce mouvement, que je suis activité, spontanéité, causalité vivante, indépendante et consciente; je suis donc une substance. Non pas simplement une résultante, une action réflexe, un pur phénomène, une fonction

d'organes, — telles sont les expressions adoptées par le matérialisme pour désigner l'âme, — mais une substance réelle. Je vois, je constate, encore et toujours, la manifestation des deux parties du composé humain : l'une qui pense, qui veut, qui est cause active, spontanée, libre, c'est l'âme; l'autre, qui est étendue, multiple, dépourvue de spontanéité, c'est le corps; et elles sont clairement, essentiellement distinctes l'une de l'autre.

Lorsque je veux, lorsque je lève mon bras, je sens, je sais que j'ai préexisté à cette volition, que je lui survivrai; je sens que je suis une substance permanente, une, identique.

Plus je pénètre dans l'intérieur de ma conscience, plus je me retourne, plus je creuse, plus je sonde, et plus je m'assure que ces régions ne sont pas celles de la matière, du nombre, de l'étendue, du mouvement, que me révèlent la physique ou la chimie.

Je rencontre au-dedans de moi des phénomènes, des facultés, des lois qui n'ont rien de commun avec les phénomènes matériels, avec les propriétés des corps. La substance corporelle que je touche ne me sent pas; celle que je regarde ne me voit pas; celle que j'interroge ne m'entend pas [1]. Con-

1. « Nous contemplons, dit M. Faye, nous connaissons, au moins dans sa forme immédiatement saisissable, ce monde qui, lui, ne connaît rien. Ainsi il y a autre chose que les objets terrestres, autre chose que notre propre corps, autre chose que ces astres splendides : il y a l'intelligence et la pensée... » (*Sur l'origine du monde*, etc.)

naître, raisonner, c'est avoir des idées générales, des idées de rapport, de principe et de conséquence, de cause et d'effet, etc.; admettre tout cela, soit dans le grain de sable que le vent emporte, soit dans cette masse énorme qui forme une montagne, soit dans une molécule de mon corps, me paraît également insensé. Mon esprit recule, résiste invinciblement. La matière obéit aux lois, mais elle ne reflète pas les lois.

Un enfant qui saisit pour la première fois le plus simple rapport entre les nombres — un et un font deux — est, par là même, à une distance infinie du monde des atomes, du cosmos matériel tout entier. Il connaît le vrai.

Lorsque cet enfant comprend qu'il est honteux de mentir — *turpe est mentiri*, comme dit la grammaire — il a conscience de sa liberté, de sa responsabilité, d'une loi morale; il connaît le bien, il est séparé du reste de la création par un abîme.

Enfin, lorsque ce même enfant reçoit les premières émotions du beau, il entre dans un ordre de phénomènes qui n'ont rien de commun avec force et matière. Le beau se dresse comme un défi devant toutes les explications purement physico-chimiques ou physiologiques. Aucune force connue, aucun élément organique ou inorganique, aucune combinaison d'atomes si subtils qu'on les suppose, ne rendront compte de ces émotions du beau que mon âme reçoit du spectacle de la nature, d'une chaîne de montagnes, de la vaste

mer, d'une simple fleur : ils ne rendront jamais compte du beau littéraire, du beau artistique, de l'idéal.

Et c'est le même *moi* qui est le sujet de toutes ces perceptions, du vrai, du bien, du beau. Je me sens un, simple, identique ; je connais mon âme, non pas à l'aide d'un raisonnement, mais directement, à travers le phénomène. Je la vois, et si elle n'était pas telle que je la vois, telle que je la sens, je ne serais rien, pas même le sceptique qui doute ou le fou qui déraisonne, car, pour douter et pour déraisonner, il faut être, et il faut être une âme [1].

L'esprit et la matière se sont rencontrés dans l'homme ; « il rassemble sur sa noble figure la magie des deux mondes auxquels il appartient : le monde des âmes, le monde des corps. Chaque pli de sa chair, chaque mouvement de sa vie renferme, sous une seule beauté, le double empire du Beau

1. Dans sa longue carrière d'apologiste, le P. Lacordaire a consacré à peine quelques lignes à démontrer la spiritualité de l'âme, sa distinction du corps. — Il est vrai que le positivisme et le matérialisme étaient loin d'être ce qu'ils sont aujourd'hui. — Ces lignes résument admirablement ce que nous venons de dire :

« L'esprit s'affirme lui-même avec une présence si vive, que le raisonnement et les analogies périssent devant la splendeur de cette affirmation. Mon esprit, c'est moi ; j'en sens la vérité. Je sens la distinction de mon âme et de mon corps avec un tel empire, qu'il me semble que ma vie tout entière n'est qu'une confrontation de l'un à l'autre... Je me vois deux et un avec une lucidité que rien ne diminue, parce que rien ne combat contre la présence réelle des choses. » (48e conférence : *Du plan général de la création.*)

visible et du Beau idéal. » Si infime que soit la poussière dont il est revêtu, il doit à cette poussière d'aspirer à une dignité plus haute que s'il était un pur esprit. Sa destinée en est devenue plus belle aux yeux de la Raison, plus belle surtout aux yeux de la Foi.

Il est une pièce de poésie, devenue populaire, qui se présente vivement à ma pensée toutes les fois que je considère cette magnifique hiérarchie des êtres, que l'homme parcourt et qu'il épuise à lui seul. Ce chef-d'œuvre, d'une si haute et si fière inspiration, eût suffi à répandre la renommée de Longfellow dans les deux mondes ; le titre seul en fait pressentir la beauté : *Excelsior*.

Un jeune homme traverse un village des Alpes, au milieu de la nuit, de la neige, de la tempête. Il porte une bannière avec cette étrange devise : *Excelsior! Plus haut!*

Pour l'arrêter, on lui parle des fatigues, des dangers qui l'attendent ; à la lueur des éclairs, on lui montre là-haut les spectres des glaciers, l'écume des torrents, l'horreur des précipices ; auprès de lui, le tiède repos du foyer, le plaisir tranquille et sûr... Son œil, dit le poète, avec la flamme du poignard, reste fixé sur les hauteurs ; sa voix, comme un clairon de cuivre, répond : *Excelsior*, et il monte toujours.

Bien mieux que ce héros imaginaire, l'homme, au jour de la création, reçoit cette bannière à la fière devise.

Il se reconnaît aisément le maître et le roi de tout ce qui l'entoure. Seul, il est debout, la tête haute, le regard tourné vers le ciel. Il résume toutes les merveilles des corps vivants ; morte ou animée, la nature entière lui rend hommage. Il est le premier des primates, disent les matérialistes eux-mêmes. Et pourtant, seul, il éprouve le besoin de s'élever encore ; il s'inquiète d'une place plus haute : *Excelsior*.

Le spectacle de la création est, pour lui, la source de sentiments et de voluptés d'un ordre supérieur, auxquels nul autre ne peut atteindre. Son œil ne sert pas seulement à le guider dans sa marche, à découvrir sa nourriture, il lui révèle l'harmonie des lignes, des formes et des couleurs, les beautés splendides du jour, les beautés mystérieuses de la nuit. Son oreille ne l'avertit pas seulement du danger qui le menace ; elle lui révèle l'harmonie, le puissant langage des sons.

Sa main crée l'outil, c'est-à-dire le sceptre souverain qui lui servira à dompter la matière, à s'emparer du globe. Il a reçu un don merveilleux : sur ses lèvres sonores naissent des sons articulés jusque-là inconnus à la création : il possède le verbe et, avec le verbe, la pensée. Sur les ailes de la parole et de la pensée, il pénètre le secret des lois éternelles. Dans les sciences, dans les lettres, dans les arts, il s'élèvera jusqu'au génie. Et, pourtant, sa destinée est encore plus haute que tout cela : *Excelsior*.

Seul, toujours seul dans la nature, il possède un don plus grand que l'intelligence : la liberté morale. Il est capable de choisir entre le bien et le mal ; il dépend de lui d'obéir aux lois que sa conscience lui révèle ou de les fouler aux pieds. Au travers de rochers plus aigus que ceux des Alpes, au travers de ses passions, il peut aller à son Créateur, s'unir à lui par le sacrifice, par la vertu, par l'amour.

Sommes-nous au sommet? Oui, aux yeux de la philosophie naturelle; mais une voix tombée du ciel crie encore à l'homme : *Excelsior!*

Ici commencent l'ordre surnaturel et divin, les mystères de la foi, l'ineffable hymen de l'humanité et de la divinité. Cette progression ascendante de l'homme accomplissant sa destinée se perd dans les cieux comme l'échelle de Jacob...

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

§ I. Histoire de l'homme : état primitif de l'humanité ; — enseignement de la foi.

§ II. Histoire des premiers hommes ; — enseignement de la science positive ; harmonies des deux enseignements.

La Bible et la nature marquent également le pas de Dieu.

(Mgr Pecci, arch. de Pérouse.)

§ I.

HISTOIRE DE L'HOMME : ÉTAT PRIMITIF DE L'HUMANITÉ ; — ENSEIGNEMENT DE LA FOI.

Nous connaissons la nature et l'origine de l'homme. Il est une créature immédiate de Dieu ; il est composé d'un corps et d'une âme spirituelle. L'âme humaine est un principe substantiel, raisonnable et libre, essentiellement distinct du corps auquel il est personnellement uni, indépendant de la matière dans ses opérations les plus hautes, ne pouvant être le résultat d'une simple évolution biologique, pas plus qu'un organisme vivant, doué de sensibilité consciente, ne peut être le résultat d'une simple évolution des corps bruts.

L'homme occupe une place à part dans le monde divisible et profondément divisé des êtres vivants, parce que, seul, il est raisonnable et libre; parce que, seul, grâce à sa raison et à sa liberté, il peut réfléchir, créer un langage conventionnel, inventer, progresser; parce que, seul, il connaît l'essence des choses, le vrai, le bien, le beau, l'universel, l'absolu. Nous venons de le démontrer.

Nous devons rechercher et déterminer maintenant les conditions dans lesquelles est apparu, sur le globe, cet être « hors rang ». Quels sont les enseignements de la foi, quels sont les enseignements de la science touchant l'histoire du premier homme, touchant l'histoire primitive de l'humanité?

Deux questions souveraines résument et dominent l'histoire de l'homme avant l'histoire :

1° L'état primitif de l'humanité a-t-il été l'état sauvage?

2° Que faut-il penser de l'antiquité de l'espèce humaine?

Ces deux problèmes ont pris, dans ces derniers temps, de très vastes proportions; les difficultés apparentes, les objections, les malentendus qu'ils ont suscités sont de ceux qui peuvent troubler les âmes croyantes, qui déconcertent le plus aisément quand ils ne sont pas suffisamment étudiés. Les solutions sont pourtant très claires et très rationnelles; nous les exposerons dans deux chapitres séparés.

Et d'abord, dans quelles conditions l'homme

est-il apparu pour la première fois sur la terre? Quels sont les enseignements de la foi chrétienne à cet égard?

Jusqu'à présent, et tant qu'il n'a été question que de l'univers matériel et de sa formation, de l'origine et du développement de la vie, les prescriptions de la foi ont été réduites à l'expression la plus simple; elles ont consisté dans un seul dogme: la création *ex nihilo;* l'action indéfinie des causes secondes, l'œuvre de formation ou de développement (*opus distinctionis*), étant livrée tout entière aux libres recherches de la science. Mais dès qu'il s'agit de l'homme, de l'être raisonnable et libre, image de Dieu, l'enseignement révélé devient plus compréhensif et plus explicite,

De soi, l'homme est mortel. Sa nature pure est, en cela, semblable à celle des autres animaux; sa condition, si je puis dire *a priori*, c'est d'être soumis, comme eux, à l'évolution vitale, à l'action des forces physico-chimiques : de naître, de croître, de décliner, de souffrir, de mourir. Le propre de son corps est d'être voué à la désagrégation du tombeau.

Mais la Révélation nous enseigne que le premier homme, que le premier couple humain fut créé dans un état *préternaturel*[1], c'est-à-dire avec

1. *Préternaturel :* dons au-dessus des exigences strictes de la nature humaine, mais ne la faisant pas entrer dans un ordre supérieur. *Surnaturel :* communications divines dépassant de beaucoup les exigences du sujet auquel elles sont accordées,

des privilèges au-dessus des exigences strictes de sa nature. Ces dons gratuits comprenaient — avec la justice originelle — l'immortalité, la connaissance de tout ce qu'il devait savoir pour remplir sa destinée, l'exemption du mal physique (douleur, etc.) et du mal ou désordre moral (concupiscence). Après un temps d'épreuve heureusement traversé, il devait entrer en possession d'une félicité éternelle, et jouir de la vision béatifique de Dieu.

L'homme abusa de la liberté morale qui lui avait été donnée pour atteindre cette fin glorieuse; il se révolta contre son Créateur. La mort spirituelle fut la suite de cette chute originelle; la mort naturelle avec tout ce qui la précède ou l'accompagne — le travail, la souffrance, la lutte pour l'existence, etc., — en fut le châtiment. L'homme, quant à sa vie matérielle, devint, dès lors, semblable aux autres animaux. De la condition préternaturelle et tout exceptionnelle qui lui avait été octroyée, il descendit à la condition ordinaire des êtres vivants, il rentra dans le droit commun de l'animalité. Ce fut une décadence profonde pouvant conduire promptement, surtout au point de vue de la « civilisation industrielle », à l'état sauvage le plus misérable.

mais n'étant pas en dehors de ses aptitudes. (Schrader, *de Triplici ordine.*)

§ II.

HISTOIRE DES PREMIERS HOMMES : RÉVÉLATIONS DE LA SCIENCE PRÉHISTORIQUE; — HARMONIES DES DEUX ENSEIGNEMENTS.

Quels sont les enseignements de la science, de l'anthropologie positive sur les commencements de l'humanité? Une première vérité acquise, nous l'avons déjà dit, c'est l'unité de l'espèce humaine. « Les groupes humains, quelque différents qu'ils puissent être ou nous paraître, ne sont que les races d'une seule et même espèce, et non des espèces distinctes... Peu de vrais savants, à coup sûr, refuseront d'admettre ce point de départ. Ils concluront, avec les grands hommes dont je ne suis que le disciple, avec les Linné, les Buffon, les Lamarck, les Cuvier, les Geoffroy, les Humboldt, les Muller, que tous les hommes sont de la même espèce, qu'il n'existe qu'*une seule espèce d'hommes*[1]. »

Une seconde certitude acquise, c'est la différence essentielle qui sépare l'homme de l'animal. Nous avons démontré cette vérité fondamentale en nous appuyant sur un ensemble de faits ou de phénomè-

1. De Quatrefages, *l'Espèce humaine;* conclusion du livre Ier.

nes rigoureusement déterminés, et sans nous écarter de la méthode scientifique. Un intermédiaire entre les deux règnes n'a pas pu exister; il ne peut pas même être conçu, parce que la raison, faculté caractéristique, indivisible, irréductible, est ou n'est pas, *non datur medium*. Donc, à son point de départ, l'espèce humaine, reconnue une par la science, était tout ce qu'elle devait et pouvait être, en soi et par sa nature propre. Il y a donc eu un premier homme, un premier couple humain, non moins essentiellement distinct de la bête que l'homme actuel le plus favorisé, le plus civilisé[1].

Les données de l'observation et de l'expérience, aussi bien que les déductions de la métaphysique, conduisent sûrement jusque-là, mais elles s'arrêtent là. Aucune des sciences anthropologiques ou préhistoriques ne sait rien, ne saura jamais rien en tant que science, et en vertu des méthodes qui lui sont propres, de la condition intellectuelle ou morale *du premier homme,* de ses dons gratuits,

1. La doctrine opposée a été ainsi formulée : « ... Dans la série de nos ascendants, si nous les connaissions tous, il n'y aurait pas moyen de s'arrêter à l'un d'eux et de lui dire : Tu es le premier homme. » (*Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.*) On comprend qu'un transformiste puisse dire : Il n'y a pas eu un premier vertébré, un premier poisson, un premier reptile, un premier oiseau, un premier mammifère ; mais cette théorie des transformations lentes, graduelles, progressives doit s'arrêter à l'être doué de raison et de volonté libre, nous l'avons assez clairement démontré. Une hypothèse en opposition avec des faits scientifiquement déterminés n'est plus une hypothèse scientifique.

de ses privilèges préternaturels ou surnaturels; cela est évident. Sur tous ces problèmes que la philosophie naturelle peut pressentir, que la foi seule peut éclairer, nous connaissons la réponse de la science positive : Je ne sais pas; *ignoramus, ignorabimus.*

En résumé : les conclusions de la science s'accordent avec les enseignements de la foi, touchant l'existence d'un premier homme véritablement homme, d'un premier couple véritablement humain. Et, dès qu'il s'agit de déterminer les conditions dans lesquelles ce premier couple humain est apparu, la science se tait. Donc, sur ce point particulier et capital, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir conflit.

Passons à la seconde partie du problème : après le premier homme, les premiers hommes. C'est là une distinction importante; non seulement elle contient la solution grave de toute difficulté, mais elle permet d'établir de réelles et frappantes harmonies entre les récits bibliques et les faits scientifiquement constatés. Si donc nous considérons, non plus le premier homme tel qu'il est sorti de la main de Dieu, mais les premiers hommes, l'humanité après la chute, l'humanité primitive se multipliant et se répandant sur la surface entière du globe terrestre, une science toute nouvelle s'offre à nous et nous apporte, sur cette histoire primitive du genre humain, des révélations d'une gravité in-

contestable. L'apologiste doit compter avec elle ; il doit soumettre à une critique impartiale chacune de ses découvertes, chacune de ses conclusions ; il doit s'efforcer de tout connaître pour tout éclairer, pour tout harmoniser.

« L'archéologie préhistorique existe à peine depuis un quart de siècle ; on chercherait vainement, dans l'histoire des connaissances humaines, une science plus féconde en résultats nouveaux et inattendus, en progrès de jour en jour plus considérables. Une activité immense règne dans ce champ à peine livré aux travailleurs et déjà remué en tous sens. Au Musée de Saint-Germain, la bibliothèque spéciale consacrée uniquement à cette littérature particulière compte déjà plus de six mille ouvrages. Onze fois déjà, les adeptes de la jeune science se sont réunis en Congrès internationaux, qui ont suscité des travaux remarquables et d'importantes discussions. Des revues nombreuses alimentent sans cesse ce besoin nouveau de l'intelligence humaine. Dans tous les grands centres intellectuels de l'Europe et de l'Amérique, de l'ancien et du nouveau monde, on a créé des Musées d'une richesse incomparable. Des esprits distingués ont conquis dans ces études une réputation qui n'a rien à envier aux noms les plus honorés des sciences classiques[1]. »

Et cependant, peut-on dire que l'archéologie

1. *Revue des questions scientifiques*, octobre 1884.

préhistorique, la paléoethnologie ou le *préhistorique* tout court (mot assez malheureux adopté par M. de Mortillet) soit, à cette heure, une science dans le sens rigoureux du mot? Il serait difficile de l'affirmer. Le trésor des documents s'enrichit tous les jours, les matériaux sont immenses; mais il s'en faut que l'édifice soit encore construit; ses grandes lignes sont à peine tracées, les bases qui doivent le supporter ne sont pas même définitivement assises. Les théories aventureuses, les systèmes préconçus, les affirmations dogmatiques, les conclusions prématurées se croisent, se contredisent et disparaissent tour à tour.

« La science préhistorique, dit M. de Quatrefages, touche à la fois à l'anthropologie, à la géologie, à la poléontologie, à l'étude des minéraux et à celle des êtres organisés vivants et fossiles. C'est comme un carrefour où se croiseraient un grand nombre de routes, et où se rencontreraient des voyageurs qui, partis des points les plus divers, se communiqueraient leurs découvertes [1]. »

Cette image saisissante et juste fait bien comprendre la marche rapide de la science nouvelle, sa grande popularité, mais aussi ses difficultés très réelles. La plus grave, sans doute, vient précisément de son caractère encyclopédique : elle suppose, elle exige les connaissances et les aptitudes les plus diverses, sinon les plus opposées. L'archéo-

1. *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 1.

logue a sans cesse besoin de consulter le naturaliste, qui, lui-même, est obligé de se dédoubler, ou plutôt de se multiplier à son tour, et, après tous ces témoignages de la géologie, de la paléontologie, de l'anthropologie, de l'archéologie, on se demande à quelle compétence ressortira le verdict définitif.

Les premiers résultats méthodiques[1], vraiment utiles, permettant de se reconnaître dans ce chaos de faits, d'idées et d'hypothèses, incessamment soulevés, fiévreusement agités, ont été des essais

1. Nous ne changeons rien à ces pages, nous voulons conserver notre foi comme notre estime à l'égard de tout effort scientifique pouvant conduire à la vérité.

Mais nous avons entendu des savants autorisés, voués à ce genre d'études, se demander avec anxiété si le *préhistorique* n'était pas condamné à tourner dans le même cercle, à s'agiter sur place, sans pouvoir atteindre le but suprême de toute recherche, de toute connaissance : la certitude. Des diverses sciences particulières qui lui viennent en aide, quelle est celle qui peut lui répondre de l'avenir ?

Est-ce l'archéologie ? — Ses fouilles et ses découvertes se succèdent avec une désespérante monotonie. Les silex s'entassent dans les collections, offrant les mêmes types depuis longtemps connus, avec les mêmes différences et les mêmes ressemblances, à peu près comme les galets de nos fleuves ou les feuilles de nos forêts. Dans les revues et les livres spéciaux on voit les mêmes clichés reparaître avec la régularité des phases lunaires.

Est-ce l'anthropologie ? — Les rares débris humains, les crânes principalement, ont été palpés, mesurés, interrogés de toute manière; ils ont donné les réponses les plus contradictoires, ils deviennent de plus en plus énigmatiques. Le sphinx antique paraîtrait le plus lumineux des oracles auprès d'un crâne préhistorique.

Est-ce enfin la géologie ? — On serait assez d'accord pour lui

de classifications [2], classifications provisoires, sans doute, comme dans toute science naissante, mais commodes et fécondes quand elles reposent sur des bases sérieuses ; classifications multiples comme ces bases elles-mêmes ; voici les principales :

— Classification géologique fondée sur la nature des terrains : temps ou terrains tertiaires, quaternaires, récents.

— Classification archéologique, d'après les types industriels, la matière, la forme, la perfection relative des instruments, des armes, des parures, etc. On a d'abord distingué trois âges : de la pierre, du bronze, du fer. L'âge de la pierre, le

laisser la parole : mais les géologues les plus sincères avouent leur incertitude touchant les terrains pliocène et quaternaire, ceux-là précisément où la préhistoire cherche à s'orienter ; ils avouent surtout leur impuissance dès qu'il s'agit de chronomètre et de chronométrie *géologico-historique*.

Quoi qu'il en soit, nous repoussons toute idée préconçue de scepticisme, toute tentation de découragement, et nous répéterons, à propos du problème préhistorique, ce que nous avons déjà dit à propos du problème de la vie : *laboremus*.

2. « En 1847, trois savants danois, un géologue, un naturaliste et un archéologue, furent chargés, par la Société des antiquaires du Nord, d'étudier les marais et les *Kjækkenmæddings* (débris de repas des anciens habitants, coquilles, squelettes d'animaux, etc.) de leur patrie. Jamais association scientifique ne fut plus féconde. MM. Forchammer, Steenstrup et Worsaæ firent pour l'histoire de l'homme ce que de Buch, Elie de Beaumont et Cuvier avaient fait pour l'histoire du globe et des animaux. Ils fondèrent l'archéologie préhistorique... Dans un passé sans histoire ils déterminèrent des époques successives ; ils distinguèrent, les premiers, l'âge du fer, l'âge du bronze et l'âge de la pierre. » (De Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 78.)

plus important au point de vue de nos études apologétiques et doctrinales, a été subdivisé en trois périodes : *éolithique* ou de la pierre éclatée, *paléolithique* ou de la pierre taillée, *néolithique* ou de la pierre polie. La période paléolithique a été elle-même subdivisée de nouveau en quatre époques désignées par le nom de certaines stations préhistoriques, où les divers types caractéristiques paraissent dominer : Époque *chelléenne*, de la station de Chelles (Seine-et-Marne) ; E. *Moustérienne*, du Moustier (Dordogne) ; E. *Solutréenne*, de Solutré (Saône-et-Loire) ; E. *Magdalénienne*, de la Madeleine (Dordogne).

— Classification zoologique, d'après les espèces animales, successivement disparues ou émigrées, qui dominèrent aux différentes époques préhistoriques : Époques de l'éléphant antique, du mammouth, du grand ours des cavernes, du renne, etc.

Dans ses deux ouvrages, *le Préhistorique* et *le Musée préhistorique*, M. de Mortillet donne un tableau synoptique destiné à faire comprendre les relations synchroniques de ces différentes classifications. Nous reproduisons, en la simplifiant, la partie de ce tableau qui concerne l'âge de la pierre.

AGE DE LA PIERRE

TEMPS ou TERRAINS	PÉRIODES	ÉPOQUES
Récents ou actuels.	Néolithique ou de la pierre polie.	ROBENHAUSIENNE (de Robenhausen, Suisse). 1re lacustre, dolmens.
Quaternaires.	Paléolithique ou de la pierre taillée.	MAGDALÉNIENNE des cavernes (partie), du Renne (presque totalité).
		SOLUTRÉENNE du Renne, du Mammouth (partie).
		MOUSTÉRIENNE du grand Ours des cavernes.
		CHELLÉENNE du Mammouth (partie), de l'Eléphant antique.
Tertiaires.	Éolithique ou de la pierre éclatée.	THENAISIENNE (de Thenay, Loir-et-Cher).

Ces classifications, plus ou moins discutées, plus ou moins remaniées, ne sauraient offrir un caractère définitif, bien moins encore un caractère universel. Comme on le verra au chapitre suivant,

l'époque thenaisienne, c'est-à-dire toute la période éolithique ou de la pierre éclatée, a été fortement compromise au récent Congrès scientifique de Blois. Dans les stations quaternaires, dont le nombre augmente sans cesse, les différences caractéristiques, les progrès de l'industrie ne sont pas toujours aussi tranchés qu'on semblait le croire; la superposition d'un type à un autre n'est pas toujours manifeste; les mélanges de formes, les étages de transition font naître des incertitudes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, M. de Mortillet avait déjà changé son époque acheuléenne en chelléenne, il avait substitué Chelles à Saint-Acheul, parce que, dans cette dernière station, on rencontre des formes qui se rapprochent de celles du Moustier. Or, M. d'Acy a récemment démontré l'existence à Chelles du même mélange. On le voit, il est prudent d'attendre.

Dans cette poussière de faits où elle s'agite, où elle s'agitera longtemps encore, la paléoethnologie a pu ébaucher quelques synthèses préhistoriques locales : synthèses préhistoriques de la Gaule, des principales contrées de l'Europe, de certaines parties de l'Amérique, etc.; elle a recueilli de nombreux documents sur presque tous les pays du monde. Elle a vaillamment abordé les difficiles problèmes de la formation des races, des immigrations, des synchronismes et des alternances des civilisations antiques, comme celles qui se sont manifestées sur les ruines de Troie. Elle est encore loin, bien loin

d'une synthèse préhistorique générale. Une certitude scientifique semble pourtant se dégager de ces vastes recherches : il est permis de constater l'existence d'une grande loi, la loi universelle du développement progressif de l'industrie, de la civilisation humaine, depuis l'instrument de pierre le plus grossier jusqu'aux métaux, jusqu'aux temps où commence l'histoire.

La Bible, elle aussi, contient et proclame depuis bien des siècles une synthèse préhistorique en évidente harmonie avec les synthèses de la science. Le plan qu'elle poursuit est nettement déterminé : l'apparition du premier homme, sa chute, les premiers hommes tombés, se multipliant et se répandant sur la surface de la terre, et aussitôt, l'histoire d'un peuple particulier. Le point de départ est la création ; le terme proposé, la rédemption. On y peut suivre, tout aussi bien que dans les fouilles de nos alluvions et de nos cavernes, le relèvement laborieux et lent de l'humanité déchue, la douloureuse épopée de la civilisation reconquise, avec ses étapes successives : la vie errante, les premiers retranchements, la chasse, la domestication des animaux utiles, les métaux, l'agriculture, les grandes cités, etc.

D'après les révélations de la préhistoire, les progrès plus ou moins brusques de l'industrie ne se produisent guère sur place, mais semblent venir du dehors et du même côté, de l'Orient, du plateau central de l'Asie. Il y aurait donc eu, parmi les

tribus restées dans le voisinage du berceau du genre humain, une lignée privilégiée, héritière plus immédiate et plus fidèle de la lumière primitive. C'est encore l'enseignement séculaire de la Bible. Quel magnifique chapitre Bossuet pourrait ajouter, de nos jours, à son *Discours sur l'histoire universelle,* l'histoire de cette première et longue expiation de l'humanité !

Les conclusions de ce chapitre sont claires : s'il s'agit du premier homme, la foi parle, la science se tait et se taira, donc il n'y a pas, il n'y aura pas de conflit. S'il s'agit des premiers hommes, l'harmonie des deux enseignements est indéniable.

CHAPITRE VINGTIÈME

§ I. Antiquité de l'espèce humaine : enseignements de la foi ; — interprétations chronologiques de la Bible.

§ II. Antiquité de l'espèce humaine : certitudes, hypothèses de la science ; — époque quaternaire, chronomètres géologiques.

§ III. Systèmes et hypothèses pseudo-scientifiques : l'homme tertiaire ; le précurseur de l'homme ou l'anthropopithèque.

§ IV. Le déluge mosaïque ; Bible et science.

C'est une erreur de croire que la foi catholique enferme l'existence de l'homme dans une durée qui ne peut dépasser six mille ans. L'Église ne s'est jamais prononcée sur une question si délicate.

(Mgr Meignan.)

La chronologie biblique flotte indécise ; c'est aux sciences humaines qu'il appartient de trouver la date de la création de notre espèce.

(L'abbé Le Hir.)

§ I.

ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE : ENSEIGNEMENTS DE LA FOI ; — INTERPRÉTATIONS CHRONOLOGIQUES DE LA BIBLE.

Entre toutes les questions soulevées par les fouilles et les découvertes de l'archéologie préhistorique, celle qui concerne l'antiquité de l'espèce

humaine sur le globe a été, nous ne dirons pas la plus grave, mais la plus retentissante et la plus inattendue. Les ennemis de la foi religieuse se sont cru en possession de tout un arsenal d'armes nouvelles et d'arguments décisifs contre la véracité des livres saints. L'émotion a gagné la controverse catholique; et l'on a vu de savants théologiens, d'éloquents apologistes recourir à certaines solutions hardies, admettre certaines hypothèses au moins inutiles, sinon dangereuses.

C'est dans la discussion de semblables thèses, dont l'aspect nouveau déconcerte trop facilement les vieilles habitudes, que l'on peut apprécier l'efficacité, la sûreté de la méthode apologétique fidèlement suivie dans notre Programme : discerner, préciser les enseignements de la foi et les certitudes de la science positive; montrer à nu les systèmes purement fantaisistes, les affirmations gratuites de la fausse science, de la science « idéale ».

Quels sont les enseignements de la foi touchant l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre? A l'égard de l'ancienneté plus ou moins considérable de l'espèce humaine, la foi ne précise rien; l'âge de l'humanité n'a jamais été l'objet d'une prescription formelle. Pour s'en assurer, il suffit d'ouvrir un des cours d'Écriture sainte, un des manuels bibliques en usage dans nos séminaires. On peut lire, dans l'un des plus récents et des plus autorisés : « Il existe de nombreux systèmes de chronologie biblique... il n'existe pas de chrono-

logie ecclésiastique officielle... L'Ancien Testament contient des données chronologiques, c'est-à-dire des éléments de calcul dont on peut se servir pour construire une chronologie... Ces éléments sont les générations des patriarches, et le nombre d'années pendant lesquelles ils ont vécu. Dans l'état où ils nous sont parvenus, ils sont insuffisants pour établir une chronologie rigoureuse et certaine... Non seulement nous ignorons quels sont les vrais chiffres primitifs des listes généalogiques de la Bible, mais nous ignorons si ces listes mêmes sont tout à fait complètes... Il est possible qu'il y ait des omissions dans la liste des patriarches antédiluviens et postdiluviens... La seule possibilité des omissions permet de répondre à toutes les objections qu'on peut soulever au nom des diverses sciences (histoire, paléontologie, etc.) contre la chronologie biblique. Si elles parvenaient à prouver que la date qu'on assignait généralement à la création de l'homme n'est pas assez reculée, il en résulterait que les systèmes des chronologistes sont faux : mais le texte biblique demeurerait toujours lui-même hors de cause [1]. »

Dans son ouvrage, *la Bible et la Nature,* publié presque au début de ces controverses sur l'antiquité de l'espèce humaine, le Dr Reusch disait plus explicitement encore : « Il peut se faire que l'in-

1. *Manuel biblique*, etc., par MM. Bacuez et Vigouroux, t. I, ch. III, art. 2.

terprétation commune des passages de la Bible, d'où nous extrayons la chronologie, soit inexacte; il peut se faire que le texte lui-même ait été corrompu... Nous sommes donc obligé de créer, en quelque sorte, la chronologie de l'époque qui s'est écoulée depuis Adam jusqu'à notre ère, en nous servant de quelques dates consignées en passant... Cette question est de celles que nous pouvons traiter en nous servant d'arguments purement scientifiques; et toutes les modifications de la chronologie biblique que la science pourrait réclamer seraient dès lors permises[1]. »

A la suite des exégètes et des théologiens, des écrivains laïques, éminents par leur science et par leur foi, ont également compris et démontré l'insuffisance des données de la Bible pour fixer la date de l'apparition de l'homme sur la terre.

« ... La chronologie de la Bible ne peut s'établir que par des listes généalogiques. Or, les Orientaux, dans leurs généalogies, ne s'attachent qu'à une chose : suivre la ligne droite, sans s'inquiéter des intermédiaires; mais des générations supprimées, ce sont des années, des siècles même, qui se dérobent au calcul... La Bible comporte donc toute la durée que la science se croit le droit d'assigner à la création de l'homme[2]. »

« La Bible, dit François Lenormant, ne donne

1. *La Bible et la Nature*, ch. XXXI.
2. Wallon (*Journal des Savants*, fév. 1869), cité par M. de Nadaillac.

aucun chiffre positif au sujet de la naissance du genre humain. Elle n'a pas, en réalité, de chronologie pour les époques initiales de l'existence de l'homme, ni pour celle qui s'étend de la création au déluge, ni pour celle qui va du déluge à la vocation d'Abraham. Les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique; elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique... »

« La chronologie de la Bible, dont on ne connaît pas le vrai texte, ne se présente à nous que profondément corrompue, avec des variations qui dépassent les proportions habituelles en pareil cas. On est forcément amené à refuser tout caractère historique aux chiffres de durée énoncés dans la Genèse, à l'occasion des patriarches antédiluviens, et à y reconnaître des nombres cycliques. Mais ces nombres sont aujourd'hui tellement incertains que l'étude vraiment scientifique en est presque impossible. Les trois recensions du texte canonique (hébreu ou de la *Vulgate*, des Septante, Samaritain) offrent entre elles des divergences énormes : et saint Augustin n'hésitait pas à y reconnaître, comme le fait aujourd'hui la critique, les traces de remaniements artificiels et systématiques... »

Voici un exemple de cette confusion probable ou possible de chiffres : « Le texte actuel de la Genèse énonce d'abord un âge où chacun des patriarches eut le fils qui continue la lignée, puis la

longueur totale de la vie, dont la moindre partie se trouve ainsi compter dans la succession des temps. Dans ce système, et d'après le texte hébreu, le temps écoulé d'Adam au déluge ne dépasse pas 1656 ans; tandis que les chiffres de la durée totale de la vie des patriarches, chiffres qui paraissent bien moins remaniés, donnent un total de 8575 ans, durée qui correspond assez exactement aux 144 cycles chaldéens... D'autre part, on a essayé de démontrer que le chiffre de 1656 années avait été obtenu par les Hébreux en mettant une semaine là où les chaldéo-babyloniens comptaient cinq ans (Oppert). Enfin, on est assez d'accord pour reconnaître que ces remaniements, ces réductions plus ou moins considérables des chiffres originaires beaucoup plus étendus, ont été l'effet de scrupules suscités par la crainte de tomber dans les périodes énormes des Chaldéens, par le désir de couper court aux généalogies sans fin favorables au polythéisme [1]. »

Les indications chronologiques, telles que les ont entendues et données les écrivains sacrés, ont dû être, ont été certainement exactes. On ne peut admettre d'erreur absolue dans le texte inspiré. Mais, sans parler des obscurités et des différences dans les systèmes d'évaluation du temps, les chiffres sont sujets, plus que toute autre chose, aux

1. Vid. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*; — *les Origines de l'histoire*, *passim*.

erreurs de copie, de lecture, etc. Une providence spéciale a veillé à la conservation de la substance doctrinale; elle ne s'est pas étendue aux nombres.

On peut donc conclure, avec Sylvestre de Sacy : « Il n'y a pas de chronologie biblique. » On peut dire, avec le représentant le plus autorisé peut-être des sciences exégétiques et sémitiques, dans notre siècle, avec l'abbé Le Hir : « La chronologie biblique flotte indécise; c'est aux sciences humaines qu'il appartient de trouver la date de la création de notre espèce. »

M. de Mortillet nous dit, avec cette élégante aménité de langage qui le distingue : « La Bible, ce prétendu produit de la révélation, et le réceptacle de toute vérité, a semé le désaccord le plus complet entre les chronologistes. Il est si clair et si net qu'il a été impossible de s'entendre sur le temps écoulé entre la création d'Adam et la naissance du Christ. Autant d'auteurs, autant de chiffres différents. Jugez plutôt... » Et il cite trente-deux variantes [1].

Nous ne savons si l'auteur du *Préhistorique* a fait de longues recherches et s'est donné beaucoup de mal pour découvrir ces trente-deux systèmes interprétatifs de la chronologie biblique; mais il lui eût suffi d'ouvrir un de ces manuels classiques d'Écriture sainte que nous venons de citer, pour s'assurer qu'il en existe, non pas seulement trente-

1. Le *Préhistorique*, p. 515.

deux, mais plus de cent. Cela prouve uniquement qu'il n'y a pas de chronologie prescrite par la foi, d'évaluation précise des temps, autorisée par l'Église, et que l'accord des deux enseignements, de la Bible bien comprise et de la science vraie, n'est pas aussi difficile qu'il le suppose.

Observons, de plus, que la différence entre les versions extrêmes des divers commentateurs ne dépasse guère trois mille ans; tandis que, entre certains systèmes de chronologie géologique, même pour les terrains les plus rapprochés de nous, la différence atteint et dépasse cent mille ans! Peut-être l'entente sera-t-elle moins difficile entre la révélation et la géologie positive qu'entre cette dernière et l'archéologie fantaisiste ou de parti pris, représentée par M. de Mortillet. Ce sera, nous l'espérons, la conséquence logique de ce chapitre.

§ II.

ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE : CERTITUDES ET HYPOTHÈSES SCIENTIFIQUES; — ÉPOQUE QUATERNAIRE; CHRONOMÈTRES GÉOLOGIQUES.

Que nous enseigne la science préhistorique touchant l'ancienneté de l'homme sur la terre? Sa chronologie est-elle mieux fixée que celle de la Bible? La marche à suivre dans l'examen critique

de cette question est bien différente, selon qu'il s'agit des temps *quaternaires* ou des temps *tertiaires*. Commençons par l'époque quaternaire ; elle est de beaucoup la plus importante, elle est même la seule qui intéresse positivement l'histoire de l'humanité.

M. de Nadaillac conclut ainsi la première partie de ses consciencieuses études sur *les premiers hommes et les temps préhistoriques* : « Les faits répondent surabondamment aux objections sur la réalité des découvertes préhistoriques... Un simple caillou, taillé par l'homme, est un témoin aussi irrécusable de son existence que le squelette même de cet homme. Aujourd'hui, le nombre d'ossements humains remontant incontestablement à l'époque quaternaire et aux temps paléolithiques est assez considérable pour nous permettre d'affirmer que l'homme a vécu en Europe avec les grands ours, les grands félides, les mammouths, etc., alors que les conditions physiques et climatologiques étaient absolument différentes des conditions actuelles [1]... »

L'ère quaternaire est véritablement l'ère humaine. C'est là une certitude acquise à la science. La question de l'ancienneté de l'homme est donc étroitement liée à une question géologique, à l'ancienneté des formations quaternaires. Le problème est ainsi nettement posé ; nul ne le contestera ;

1. Marquis de Nadaillac, *les Premiers hommes*, etc., ch. III. Conclusion.

voyons si la solution en deviendra plus facile.

Quels sont les enseignements de la géologie sur l'époque quaternaire?

« La partie de l'ère moderne qu'on a désignée sous le nom d'*époque quaternaire* est caractérisée par l'apparition de l'homme sur le globe. Depuis que ce grand fait s'est produit, le monde organique ne s'est enrichi d'aucune espèce nouvelle, mais plusieurs formes ont disparu ou émigré. L'époque quaternaire se distingue des temps actuels par une activité extraordinaire des précipitations atmosphériques. Comme conséquence de ce changement de climat, de grandes nappes de neiges et de glaces ont couvert les massifs montagneux ainsi que les régions septentrionales, produisant, au moins en Europe, un refroidissement marqué, avec lequel l'âge des grands cours d'eau a pris fin. Plus tard, la température s'est radoucie et le régime actuel a commencé.

« Quelque rapprochée qu'elle soit de la nôtre, cette époque est encore très mystérieuse. La succession des dépôts est parfois très obscure. L'absence ou la rareté des débris organiques rendent particulièrement délicate la détermination de l'âge relatif... C'est seulement en Europe et dans le nord de l'Amérique que les dépôts quaternaires commencent à être bien connus.

« L'époque quaternaire a été caractérisée par une activité tout à fait extraordinaire des agents extérieurs. Juger par ce qui se passe sous nos yeux

du temps qui a été nécessaire pour déblayer certaines vallées encombrées de dépôts meubles, serait oublier que les précipitations atmosphériques étaient au moins dix ou vingt fois plus abondantes que de nos jours... Le creusement des vallées n'est point l'œuvre de l'époque quaternaire; à la fin du pliocène, les grandes érosions et les principales découpures étaient déjà faites jusqu'au cœur des massifs, et leurs fonds étaient déjà tapissés d'alluvions et de graviers.

« Les variations de la faune terrestre aux temps quaternaires se réduisent à la disparition de quelques grands pachydermes... La flore est restée la même; seule, la distribution de quelques espèces a changé par voie de migration. Les modifications de la faune marine ont été si légères que si les dépôts terrestres ne nous étaient pas connus, il ne viendrait à l'idée d'aucun géologue de faire de cette phase de l'histoire du globe, non pas un système, ni un étage, ni un sous-étage, *mais même une simple assise*.

« La science n'en est pas encore à ce point d'avoir conquis un chronomètre qui lui permette de mesurer le temps écoulé, même dans la période qui a immédiatement précédé la nôtre. Il est sage de n'attendre cette conquête que de l'avenir. Pour nous, il nous suffit d'avoir établi à quel point sont dépourvus de base rigoureuse tous ces calculs qui distribuent généreusement des centaines et des milliers de siècles entre les diverses phases de

l'époque quaternaire... Nous ne voyons dans les faits géologiques de l'époque quaternaire absolument rien qui motive les évaluations considérables devant lesquelles certains auteurs n'ont pas reculé[1]. »

Ces courtes pages, prises dans le Traité de géologie « le plus récent et le plus complet que nous ayons en France », et qui « est devenu pour ainsi dire classique », renferment le dernier mot de la science jusqu'à l'heure présente.

Les observations, les expériences, les théories chronométriques, les évaluations d'années ou de siècles, absolues ou relatives, sur l'époque quaternaire sont innombrables. J'en ai suivi quelques-unes, qui semblaient promettre un peu de lumière, avec l'intérêt le plus sincère, le plus attentif, je dirai même le plus ému : je n'ai rencontré au dernier bout que des déceptions, des conclusions incertaines, quelquefois extravagantes, des contradictions étranges, des hypothèses et encore des hypothèses.

Voici un exemple de ces conclusions étrangement contradictoires : « Deux savants également expérimentés, MM. Arcelin et Forel, étudiant des phénomènes analogues, s'appuyant sur le même système chronométrique, cherchant à déterminer une même date : la fin de l'époque glaciaire, aboutissent, l'un à une ancienneté de sept mille ans,

1. De Lapparent, *Traité de géologie*, pp. 1114-1115.

l'autre à une antiquité de cent mille, c'est-à-dire quatorze fois plus considérable. Ce n'est pas, on le voit, une simple différence de fractions, et les écarts de ce genre ne sont pas rares. »

Quant aux entassements d'hypothèses, il nous suffira de rappeler le cas déjà cité à propos de la science « idéale » et de ses divers procédés. M. de Mortillet couronne son ouvrage sur le *Préhistorique,* destiné à résumer l'état de nos connaissances en cette matière, par une théorie chronologique qui peut être citée comme modèle du genre. Il s'agissait de déterminer scientifiquement l'antiquité de l'homme. Il est difficile d'imaginer une plus séduisante combinaison d'hypothèses, une plus apparente sincérité de chiffres et de calculs.

Première hypothèse : identité parfaite dans l'intensité des forces naturelles, dans l'énergie des causes agissant à l'époque glaciaire et aux temps actuels. — Seconde hypothèse : division du quaternaire et détermination précise de la durée proportionnelle des différents âges préhistoriques. — Troisième hypothèse : identification de la période glaciaire et de la période dite *moustérienne.* — Quatrième hypothèse : évaluation en années de la période glaciaire. Cette dernière hypothèse est la plus ingénieuse, la plus féconde en résultats merveilleux : elle sert de base chronométrique à tout le système. Il ne s'agit plus d'une durée relative mais absolue, évaluée en chiffres ; pour cela, il a fallu écarter tous les facteurs embarrassants, accu-

muler les conditions favorables, arranger convenablement la formation et le mouvement des glaciers, la vitesse de la marche, la pente du sol, les temps d'arrêt et de recul, les étapes des blocs erratiques, etc.

Cette série d'affirmations arbitraires et de prémisses complaisantes une fois posée, rien n'est plus facile que d'aligner des chiffres et de venir à bout de son petit calcul. L'auteur nous le dit lui-même avec un charmant abandon : « Du moment où l'*on sait* que le glaciaire ou moustérien a duré cent mille ans », et moyennant quelques suppléments de siècles et d'hypothèses, la conclusion devient manifeste : « c'est un total de deux cent trente mille à deux cent quarante mille ans pour l'antiquité de l'homme[1]. »

Concluons : la tradition dans la science sacrée, et aussi dans l'histoire profane, l'interprétation la plus commune a longtemps assigné au genre humain une antiquité restreinte de six à huit mille ans. Mais comme on l'a toujours reconnu, comme on le reconnaît aujourd'hui plus que jamais, cette date n'appartient, en aucune façon, au dogme proprement dit. Il y a depuis longtemps une tendance générale, parmi les savants exégètes les plus orthodoxes, à laisser le champ libre aux investigations scientifiques de toute nature.

D'autre part, les savants les plus autorisés, les

1. *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, p. 627.

représentants les plus sérieux de la science positive, tout en reconnaissant la nécessité de modifier les idées et les dates communément acceptées jusqu'à ce jour, refusent de s'aventurer dans les hypothèses et les calculs follement exagérés. De même que les anciennes interprétations bibliques restreintes n'ont jamais appartenu à la foi, les prétentions immodérées de la première heure n'ont jamais appartenu à la science.

§ III.

ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE : HYPOTHÈSES PSEUDO-SCIENTIFIQUES ; — L'HOMME TERTIAIRE ; — LE PRÉCURSEUR DE L'HOMME OU L'ANTHROPOPITHÈQUE.

L'homme tertiaire a longtemps été présenté comme l'obstacle le plus formidable à l'accord de la science et de la révélation. Et, circonstance vraiment singulière, c'est un excellent prêtre qui a créé et mis au monde cet épouvantail inattendu. Aujourd'hui, cette question, après avoir fait beaucoup trop de bruit, est bien près d'être scientifiquement résolue.

Dans une excursion géologique, en longeant un chemin creux qui coupe la colline sur la rive gauche du ruisseau de Thenay (Loir-et-Cher), M. l'abbé Bourgeois, directeur du collège de Pont-

Levoy, aperçoit à la base de l'escarpement, dans une argile tertiaire, un fragment de silex noir. Il le ramasse, le contemple avec émotion, et bientôt croit y remarquer tous les signes qui dénotent l'action de l'homme : les retouches, les entailles symétriques, les traces de percussien et d'usure, l'action du feu, enfin la reproduction de certains caractères parfaitement connus[1]... De cet humble caillou devait jaillir non plus seulement des étincelles, mais de véritables tempêtes. Il est inutile de raconter en détail les suites de cette découverte, les hésitations prolongées, les incertitudes, les discussions solennelles des savants appelés à se prononcer, les conclusions précipitées de quelques-uns d'entre eux, etc. Je m'en tiens au point de vue apologétique ; je passe à l'objection doctrinale, qui peut être ainsi résumée, sous la forme d'un dilemme :

— Ou bien les instruments de silex, appartenant à une couche si ancienne, ont été taillés par des êtres humains, et alors l'homme existe depuis des milliers et des milliers de siècles ; — ou bien ils ont été confectionnés par un être intermédiaire entre le singe anthropoïde et l'homme, et voilà une preuve nouvelle, irrécusable du transformisme universel, de la descendance animale du genre humain. Les adversaires de la foi religieuse ne

1. Voir la relation écrite par l'abbé Bourgeois lui-même, *Revue des questions scientifiques*, octobre 1877.

cachent pas leur préférence pour cette dernière alternative, qui serait de beaucoup la plus grave.

C'est ici que d'éloquents apologistes, des controversistes éminents, effrayés par les données probables de la géologie, touchant l'antiquité des terrains tertiaires, trop difficilement compatible avec les croyances traditionnelles, n'ont pas craint d'admettre l'existence possible d'un animal capable d'inventer ou de conserver le feu, de tailler la pierre, de fabriquer des outils... Avec tout le respect que je dois à de tels hommes, nos maîtres, je crois devoir protester contre une concession inutile et dont les conséquences m'effrayent.

Si les silex tertiaires sont de véritables instruments, éclatés, comme on le prétend, à l'aide du feu, artificiellement retouchés; s'ils portent des traces évidentes d'un travail intentionnel, des traces de finalité, ils sont l'œuvre d'un être semblable à nous, ils sont l'œuvre de l'homme. Admettre le contraire, ce serait combler l'abîme qui sépare l'être raisonnable de l'animal ; ce serait préparer les voies à l'évolution biologique appliquée à l'âme. On a vu avec quelle force, avec quelle éloquence Bossuet repousse d'avance une telle doctrine. Se faire des outils est le propre de l'homme, parce que c'est le propre de l'homme de réfléchir, de raisonner, d'avoir des idées générales de cause et d'effet, de but à atteindre, etc. En fouillant les entrailles de la terre, en remontant d'assise en assise, on a rencontré des débris bien

autrement merveilleux, des organismes de plus en plus parfaits; mais c'est toujours le même monde d'êtres, fossiles ou vivants, toujours la pure animalité. En présence d'un caillou grossièrement taillé, on s'étonne, on s'arrête : un être absolument nouveau, l'être raisonnable et libre, a passé par là. Il est deux choses dont on reconnaît toujours la trace inimitable : le doigt de Dieu et la main de l'homme, image de Dieu.

En repoussant cette seconde partie de la disjonctive, nous nous trouvons en présence de la première, c'est-à-dire en présence de l'effrayante ancienneté de l'espèce humaine[1]. Alternative grave, difficulté vraiment sérieuse, si elle reposait sur des faits bien constatés, et qui faisait dire à l'un de nos apologistes les plus assidus au travail, toujours debout sur la brèche, à l'abbé Moigno : « Parfois j'ai perdu pied, je me suis trouvé comme noyé dans un océan d'incertitudes, au point de me sentir attristé et comme angoissé... J'ai donné alors un nouvel élan à mes recherches, et j'ai de nouveau revu la lumière. » Pour remonter à la lumière, à la quiétude, à la sérénité la plus par-

1. Dans son ouvrage aussi savant que hardi, sur *les Origines de la terre et de l'homme*, M. l'abbé Fabre d'Envieu admet l'existence d'un homme antéadamique, en dehors du cycle de l'humanité actuelle, et n'ayant rien à faire avec le récit de Moïse et la chronologie biblique. Cette hypothèse n'offre pas les mêmes dangers que celle d'un animal capable de fabriquer des outils; mais sans parler de quelques autres inconvénients, elle est également inutile.

faite, il nous suffira d'exposer ici les résultats des dernières recherches, le verdict le plus récent et le plus concluant des sciences préhistoriques.

« Une vingtaine de découvertes, dit M. l'abbé Hamard, ont été tour à tour alléguées comme ayant pour résultat l'existence de l'homme à l'époque tertiaire. On a parlé de silex taillés, d'ossements incisés ou percés, et même de squelettes humains trouvés dans les terrains *miocène* ou *pliocène*. La plupart de ces découvertes n'ont pas tenu devant un examen attentif. De l'aveu de M. de Mortillet même, aucun des squelettes en question n'est authentique. Quant aux ossements incisés ou perforés, ils l'ont été, non par l'homme, mais bien par la dent des squales ou d'autres animaux marins. Restent les silex réputés travaillés par l'homme. Trois localités en auraient fourni : la commune de Thenay, les environs d'Aurillac (Cantal), les environs de Lisbonne. Tout est contestable dans les silex du Portugal : leur taille, leur origine et leur âge. On n'a aucune garantie sérieuse sur l'authenticité des silex du Cantal, ni sur l'âge des terrains auxquels on les attribue, ni sur la nature de leur taille[1]. »

1. *Le Congrès de Blois et l'homme tertiaire* (*la Controverse et le Contemporain*, novembre et décembre 1884), travail complet et concluant. M. l'abbé Hamard était le seul ecclésiastique, parmi les quarante membres du Congrès, qui prirent part à l'excursion de Thenay, ce qui lui inspire les réflexions suivantes, auxquelles nous nous associons pleinement : « Il me semble que jusqu'ici nous nous sommes trop tenus à l'écart de

L'existence de l'homme tertiaire reposait donc uniquement sur les silex de Thenay, lorsque, au mois de septembre 1884, l'Association française pour l'avancement des sciences, réunie en Congrès, a tenu à Blois une de ses plus importantes sessions. Nous avons sous les yeux plusieurs comptes rendus rédigés par des membres du Congrès, d'une compétence réelle, mais de tendances ou de convictions très diverses[1]. Pour éviter toute accusation de partialité nous reproduisons, en l'abrégeant, celui que M. Cotteau, géologue et paléontologiste éminent, a publié dans un recueil peu suspect assurément de préoccupations orthodoxes, dans la *Revue scientifique* :

ces « grandes assises de la science », comme on se plaît à appeler les Congrès. Il importe que nous ayons là notre place; autrement il est à craindre qu'on ne dise encore que nous avons peur de la vérité scientifique... La vue de quelques ecclésiastiques associés aux soi-disant représentants de la science en dirait beaucoup plus au peuple que nos revues et nos journaux qu'il ne lit pas, et voilà pourquoi il me semble que nous avons tort de nous tenir à l'écart. En pareil cas, la modestie n'est pas de mise. Posons nous-mêmes en savants. A voir avec quelle facilité se décerne ce titre, assurément nous pouvons nous l'attribuer à nous-mêmes... En nous associant extérieurement aux travaux scientifiques, prouvons que la conquête de vérités nouvelles ne nous est pas moins chère qu'à tout autre. »

1. Pour MM. Arcelin, dans la *Revue des questions scientifiques*; Cotteau, dans la *Revue scientifique*; Hamard, dans la *Controverse* et le *Contemporain*, la question est « tranchée »; pour MM. Cartailhac et Chantre, dans les *Matériaux pour l'histoire naturelle et primitive de l'homme*, « la question reste encore ouverte »; pour M. de Mortillet, dans sa revue *l'Homme*, le Congrès de Blois n'a aucune autorité, attendu qu'il a subi l'influence d'un « milieu clérical » !

« La question de géologie la plus intéressante qui devait être étudiée et discutée au Congrès de Blois était, assurément, la question de l'existence de l'homme à l'époque tertiaire... Quarante membres du Congrès, appartenant soit à la section d'anthropologie, soit à celle de géologie, ont consacré une journée à l'étude géologique du gisement de Thenay et à la recherche des silex taillés... Ils ont d'abord parcouru les lieux environnants et constaté, d'une manière positive, la superposition des couches... La première partie de la question est tranchée : le gisement de Thenay est certainement placé dans les strates profondes du terrain tertiaire.

« Quant à la seconde partie, elle nous paraît bien près également d'avoir trouvé, dans cette excursion, une solution définitive. Malgré les fouilles pratiquées sur une grande étendue et le nombre des silex mis à découvert; malgré les recherches minutieuses de quarante membres du Congrès, deux silex seulement, offrant l'apparence de quelques retouches, ont été rencontrés. Les silex craquelés sont plus nombreux; mais il est résulté des discussions que le craquelage, attribué au feu et à l'action de l'homme, a pu être produit par une cause physique demeurée inconnue. Aussi, la plus grande partie des membres qui ont assisté à l'excursion, en présence de l'ancienneté énorme du gisement, sont demeurés convaincus que l'homme n'existait pas encore. Pour admettre son existence

à une époque si reculée, il faudrait des preuves autrement convaincantes que quelques petits silex, sans usage défini, manquant du bulbe de percussion, et n'offrant, comme indice d'un travail intentionnel, que quelques retouches inégales, irrégulières, et dues sans doute au hasard [1]. »

Un anthropologiste distingué, qui a toujours montré un esprit critique très sûr, écrit dans la *Revue des questions scientifiques* [2] : « Après avoir relu cette importante discussion, je suis allé visiter les vastes dépôts d'argile à silex du Mâconnais... J'ai recueilli, à tous les niveaux de ce terrain, des silex éclatés, dont quelques-uns portent des cônes de percussion, et même des apparences de retouches telles qu'on n'hésiterait pas à les attribuer à l'homme, si l'on ramassait ces silex dans un terrain quaternaire. Les silex craquelés, absolument identiques à ceux de Thenay, se trouvent par milliers à la surface de nos argiles... Il est difficile d'expliquer autrement que par un parti pris philosophique la foi robuste de quelques anthropologistes. Car, en définitive, sans les silex présumés taillés, personne n'aurait songé à l'homme tertiaire, et cette épreuve expérimentale venant à faire défaut, il ne reste rien en faveur de l'hypothèse [3]. »

1. *Revue scientifique*, 25 octobre 1884.

2. *Revue des questions scientifiques*, janvier 1885.

3. Nous avons reçu de M. de Quatrefages un travail tout récent : *Thenay et les îles Andamans* (Extrait des *Matériaux*

Bien des physiciens, bien des archéologues, parmi les plus renommés, défenseurs déclarés de la science libre, affirment que l'eau et le sable, le sable et le vent, les changements brusques de température, la pression, etc., peuvent intervenir dans la taille des silex, et leur donner des formes en apparence intentionnelles. Le savant anglais John Tyndall en possède une collection ainsi façonnée. « Si on les rencontrait, dit-il, avec des débris humains, on ne manquerait pas de les classer dans

pour servir à l'histoire primitive de l'homme, mars 1885), où l'éminent anthropologiste brûle ses dernières cartouches en faveur de l'homme tertiaire. Il s'efforce de répondre aux « difficultés nouvelles soulevées par l'enquête du Congrès de Blois », en s'appuyant sur une hypothèse érigée, bien à tort, en principe par une certaine école d'anthropologie préhistorique : « Il est universellement admis, dit-il, que l'on peut éclairer l'histoire de ces ancêtres lointains, en les comparant aux populations actuelles présentant un état social analogue à celui que tout indique avoir été le leur. »

Cela est si loin d'être « universellement admis » que le célèbre philologue d'Oxford, M. Max Müller, soutenait presque en même temps (*le Sauvage*, dans le *XIX*^e^ *Siècle*, *Nineteenth Century*, janvier 1885) la thèse opposée, à l'encontre de « tant de philosophes aux aguets pour découvrir dans le sauvage noirci à plaisir le chaînon qui manque entre l'homme et la bête ». (V. le *Français* du 4 avril 1885.) M. Max Müller constate les traces évidentes d'une civilisation antérieure, souvent très élevée, chez certaines races données comme type de l'humanité primitive. Chez les Fuégiens, par exemple, dont le langage, d'après Darwin, mériterait à peine d'être dit articulé, on rencontre un vocabulaire de plus de trente mille mots. « L'ouvrier, ajoute M. Max Müller, doit avoir été aussi grand que son œuvre ; et si les ruines de l'Amérique centrale nous parlent d'architectes plus grands qu'aucun de ceux que ce pays pourrait produire maintenant, les magnifiques ruines qui nous frappent dans des dialectes

quelque période de l'âge de la pierre[1]. » Le professeur allemand Virchow exprimait au Congrès de Lisbonne, dont il était président, la même opinion, appuyée sur des faits analogues : « Depuis dix ans je me pose cette question : Peut-on reconnaître, dans la forme d'un éclat de silex, si l'opération qui l'a produite est intentionnelle?... Cette question est de nature à alimenter encore la discussion de plusieurs Congrès... Ici nous sommes en désaccord, et beaucoup nient... Je soumettrai au prochain

comme ceux des Fuégiens, des Mohawks ou des Hottentots, nous parlent de constructeurs intellectuels qu'on ne pourrait égaler aujourd'hui... L'idée que le sauvage est une sorte de *conserve* faite à notre usage, et parvenue intacte jusqu'à nous, à travers des milliers d'années, afin que nous puissions étudier le type original de l'homme, est une rêverie qui n'est basée ni sur les faits, ni sur l'analogie, ni sur la raison. »

Appuyé sur une prémisse si contestable et si contestée, M. de Quatrefages décrit, avec la grande érudition qu'on lui connaît, les habitudes des *Mincopies*, insulaires des îles Andamans, en plein golfe de Bengale, rameau isolé de la grande race Négrito. Après quoi, son argumentation se réduit à ceci : « Si l'on admet qu'aux temps tertiaires les plaines de la Beauce étaient habitées par des tribus menant la vie des Mincopies, on s'expliquera facilement — le nombre considérable des éclats de silex sans trace de travail intentionnel — le petit nombre de pièces portant des retouches... » Conclusion : « L'histoire ethnographique des Mincopies répond à certaines objections que l'on peut faire à l'existence de l'homme tertiaire de Thenay... Je n'en reconnais pas moins qu'elle ne lève pas toutes les difficultés. Mais celles qui subsistent encore sont du ressort de la géologie. Celles-ci sont en dehors de ma compétence... » (P. 107).

Quand un savant tel que M. de Quatrefages bat ainsi en retraite, on peut bien dire que la cause est suffisamment entendue et jugée, *causa finita est*.

1. *Les Mondes*, 3 octobre 1878.

Congrès des échantillons avec tous les caractères réclamés, et recueillis dans de telles conditions que l'homme n'y aura été pour rien. »

Nous voilà donc bien à l'aise et tout à fait maître de nos mouvements entre les cornes inoffensives de ce prétendu dilemme (*argumentum cornutum*) : — ou bien l'homme tertiaire, c'est-à-dire une antiquité immense, désespérante pour le croyant ; — ou bien l'anthropopithèque, le précurseur de l'homme, c'est-à-dire la descendance animale, les origines naturelles de l'humanité.

Ni l'un ni l'autre. Telle est la réponse de la science positive, tel est le troisième terme démontré par les faits.

L'anthropologie moniste ou matérialiste s'est efforcée de nous dérober le premier homme, le premier visage humain que la pensée habita, sous le masque de l'animalité, sous un masque simien. Mais il nous est aujourd'hui permis de dire, en modifiant un peu le vers du poète : A mesure que la science progresse, à mesure que la lumière se fait,

Le masque tombe, l'homme reste,
Et le *singe* s'évanouit.

§ IV.

LE DÉLUGE MOSAÏQUE ; — BIBLE ET SCIENCE.

Pour épuiser la série des questions pouvant intéresser l'apologie scientifique, dans cette histoire de l'homme mêlée à l'histoire de la terre, il reste à dire quelques mots, mais quelques mots seulement, du déluge mosaïque. La principale difficulté, on pourrait dire l'unique difficulté que fait naître le récit de la Bible, se rapporte à l'universalité du déluge. Cette question en renferme trois autres d'une importance très inégale. Le grand cataclysme, demeuré dans le souvenir de tant de peuples, a-t-il été universel : 1° quant à la surface de la terre ; 2° quant aux animaux ; 3° quant aux hommes ? Les deux premières ne sauraient nous arrêter. « Des auteurs catholiques de toute classe, prêtres, religieux, laïques, tous défenseurs connus de l'honneur de l'Église et de l'intégrité de la divine parole, ont abandonné, à ce double point de vue, l'interprétation traditionnelle. Ils ont rejeté l'universalité dans l'espace ; ils ont considérablement restreint la partie du règne animal submergée par les eaux, sans qu'aucune réclamation de poids ait été formulée. On peut dire que leur sentiment a pris largement possession de l'exégèse. »

Les difficultés plus ou moins sérieuses d'ensemble ou de détail, se rapportant à ces deux premiers points, n'existent donc plus pour l'apologiste.

Quant à la troisième question, plus grave assurément et plus difficile, « des écrivains catholiques, mus par des sentiments très chrétiens, et non par l'esprit de nouveauté et de témérité, poursuivant jusqu'au bout les conséquences logiques de l'exégèse déjà admise, ont déclaré légitimement possible de restreindre l'action diluvienne, non seulement quant aux lieux et quant aux animaux, mais quant aux hommes. »

Cette opinion a été récemment et très savamment débattue dans la *Controverse*. On ne pouvait guère espérer une solution définitive, d'autant que le débat, qui prenait des proportions de plus en plus vastes, a été interrompu[1]. Mais voici

1. M. l'abbé Motais, de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Écriture sainte et d'hébreu, vient de publier une très loyale et très savante étude, bien propre assurément à éclairer cette difficile question, sinon à la résoudre : *Le déluge biblique devant la foi, l'Écriture et la science* (Paris, 1885). Ce qui le frappe, c'est beaucoup moins les faits scientifiques sur lesquels on appuie la non-universalité de la destruction humaine que l'étude purement exégétique du plan de la Genèse. C'est au nom de l'exégèse qu'il permet à l'apologiste et au savant d'interpréter le récit de la Genèse dans le sens d'un déluge *triplement restreint ;* cette liberté laissée par le texte et par la tradition lui paraît certaine. Il insiste sur la nécessité de mettre à la disposition de la conscience des croyants les solutions possibles et licites des problèmes soulevés, avec les raisons qui les appuient. Sa thèse comprend deux parties : — l'une *négative*, où il démontre « que rien ne barre le passage à l'exégète, que la voie est libre » ; — l'autre *positive*, où il propose cette solution qui

des conclusions pratiques, très sages et qui suffisent pleinement à l'apologie scientifique de la foi.

Il convient de s'en tenir à l'interprétation commune, à celle qui entend le texte sacré dans le sens d'une destruction complète de la race humaine par le déluge, à l'exception de la famille de Noé; elle est évidemment la plus sûre.

On peut, sans aller contre l'enseignement de l'Église, défendre l'interprétation nouvelle, et ceux qui la soutiennent ne doivent pas être taxés d'erreur en matière de foi catholique. L'Église ne s'est pas encore prononcée explicitement dans ce débat; et, d'autre part, l'enseignement commun, sur ce point, ne possède pas les caractères requis pour être une règle de la croyance catholique.

Pour établir une contradiction entre la science et la Bible, il est nécessaire que le sens des textes bibliques allégués soit certain, incontesté et incontestable pour les catholiques, de même que les affirmations apportées au nom de la science doivent être incontestées et incontestables pour les savants. Or, dans le cas actuel, le sens de la Bible n'est pas absolument certain; il est contesté. Les

lui paraît « si reposante, si libératrice, si rationnelle : le déluge biblique emporta le monde patriarcal, et non le monde de l'humanité ».

L'*imprimatur* de Mgr l'archevêque de Rennes est motivé « sur le jugement favorable du théologal examinateur, qui est persuadé que ce livre est appelé à rendre un vrai service à l'exégèse;... sur la science solide de l'auteur, sur sa piété, sa foi et son esprit de parfaite soumission à la sainte Église ».

apologistes ont donc le droit d'écarter *a priori* toute objection tirée de l'universalité du déluge, non seulement quant à l'espace et quant aux animaux, mais aussi quant à l'homme [1].

Après avoir exposé les différentes opinions ou théories sur le déluge, M. Jean d'Estienne conclut très justement ainsi : « Ce grand point reste toujours acquis, que si les sciences physiques ne fournissent pas de preuve directe et matérielle du déluge de Noé, elles montrent, du moins, qu'il rentre dans la catégorie des phénomènes qui ont marqué, aux premiers âges de l'humanité, les dernières transformations du globe. Il est donc géologiquement possible et vraisemblable ; il est, de plus, historiquement certain. Aucun doute, aucune difficulté grave ne peut subsister à son sujet devant la loyauté et la bonne foi [2].

De nos études d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, il résulte jusqu'à présent que l'homme diffère essentiellement du reste des animaux par son origine, par sa nature, par son histoire ; il en diffère également par sa destinée. Telle sera notre dernière conclusion.

1. Vid. la *Controverse*, octobre 1883, mars et avril 1884.

2. *Les théories du déluge* (*Revue des questions scientifiques*, octobre 1881.)

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

§ I. Les destinées de l'homme : enseignements de la foi ; — affirmations pseudo-scientifiques du nihilisme contemporain.

§ II. La vie future et l'observation scientifique.

§ III. La vie future et la conception de l'univers visible.

§ IV. La vie future et l'idée de Dieu.

§ V. La vie future et la résurrection des corps.

> L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est.
>
> (PASCAL.)

§ I.

LES DESTINÉES DE L'HOMME ; ENSEIGNEMENTS DE LA FOI ; AFFIRMATIONS PSEUDO-SCIENTIFIQUES DU NIHILISME CONTEMPORAIN.

« Celui qui combat pour la vérité morale dans ce monde d'angoisse et de péché est assurément plus fort quand il croit que, tôt ou tard, une vision de paix et de bonheur s'emparera de son être. De même, celui qui travaille au sommet d'une montagne est plus courageux quand il voit, par-delà les rocs et les neiges, le foyer (le *home*) et le repos qui l'attendent... Si une pareille foi pouvait re-

poser sur une base solide, le genre humain s'y attacherait aussi obstinément que le matelot qui se noie se cramponne à la bouée de sauvetage. » Ces paroles d'un des chefs les plus accrédités de la science positiviste, du professeur Huxley, expriment tout à la fois, et la négation de l'immortalité de l'âme, et l'aspiration irrésistible du cœur humain, qui donne au nihilisme un impitoyable démenti.

Les enseignements de la foi sur la destinée de l'homme et sur la vie future sont renfermés dans cette première leçon du catéchisme :

D. Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ?

R. Pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

La métaphysique la plus haute, la plus rationnelle répond comme la foi.

La désolante doctrine de l'anéantissement total après la mort se retrouve un peu partout aujourd'hui, et sous toutes les formes, dans certains livres de haute science et dans bien des ouvrages de vulgarisation. En Allemagne et même en France, on l'a déjà vu, une bruyante querelle s'est élevée entre savants pour savoir si cette conséquence logique de l'athéisme ne devait pas entrer dans les programmes de l'enseignement à tous les degrés. Chose étrange et vraiment monstrueuse, on s'est même inquiété de trouver des formules propres à initier au nihilisme le petit enfant qui demanderait où va quelqu'un qui vient de mourir ?

Un des premiers vulgarisateurs de l'école matérialiste contemporaine, dite scientifique, Louis Büchner, s'est montré surtout brutal dans la négation de l'immortalité de l'âme. « Un esprit sans corps, disait-il, est aussi peu concevable qu'une électricité sans métal ; le naturaliste doit donc protester contre l'idée d'une immortalité individuelle; nous ne pouvons admettre que l'âme d'un individu mort continue d'exister;... elle est morte pour ne plus revenir. » J'ose à peine rappeler ici ses odieux blasphèmes contre le cimetière chrétien, ce champ béni où germe la semence d'immortalité, ce mystérieux dortoir (Κοιμητήριον), selon le langage symbolique de la foi religieuse, où tant de morts aimés attendent le signal du réveil. Büchner ne voit dans le culte des tombeaux qu'une atteinte au droit commun, à l'économie rurale, à la libre circulation de la matière fertilisante ! « La meilleure chose, la plus utile que l'homme puisse laisser de lui-même en mourant, c'est une plus grande quantité de phosphate de chaux de sels rares et féconds, destinés à former une plus riche association de molécules et, par là, à augmenter le bien-être du genre humain. » Voilà le matérialisme scientifique dans toute sa hauteur, dans toute sa splendeur [1].

1. Voici comment un des recueils périodiques les plus répandus dans le monde savant parle de la sixième édition française de *Force et Matière*, et de ses révoltantes doctrines : « Signalons une nouvelle édition française du livre célèbre de Louis

Ce même Louis Büchner, dans un livre plus récent : *Lumière et Vie,* s'enthousiasme autant que jamais pour la métaphysique de l'athéisme, pour cette « immanence d'une seule et même force circulant éternellement, sous tous les aspects, dans l'univers; pour ces tourbillons infinis de matière où l'homme n'est qu'un être infime, habitant pour quelques jours un grain de poussière, et ne laissant rien après lui... Mille cieux, mille terres se sont déjà évanouis dans la grande nuit. Un jour aussi, quand notre immense univers sera mis en pièces, une vie nouvelle fermentera, de nouveaux essaims de soleils et de planètes surgiront, chargés d'êtres dont le malheur fera sa proie; mais les atomes, les ruines même n'en garderont pas plus de traces que s'ils n'avaient jamais été. »

Ces phrases vides et sonores, ces théories insensées, affublées çà et là de lambeaux scientifiques, séduisent les masses et portent le ravage dans les âmes. Nous pourrions multiplier les citations douloureuses ou sinistres; nous aimons mieux, ici encore, reproduire, pour la réfuter, une page de

Büchner. Peu d'ouvrages ont eu une destinée aussi glorieuse et ont exercé sur la direction générale des idées une pareille influence... Le succès de *Force et Matière* est légitime et s'explique facilement. Sous la plume de Büchner, les lois et les principes de la science deviennent des arguments saisissants et irréfutables en faveur du matérialisme... *Force et Matière* est un des livres les plus remarquables de la philosophie de ce siècle. » (*Revue scientifique* du 8 novembre 1884.) — En vérité, ceux qui ne verraient pas le danger de la crise philosophique et religieuse que nous traversons seraient bien aveugles.

Strauss. Nul mieux que le maître n'a su résumer l'argumentation matérialiste contre la vie future. Il est piquant, en vérité, de voir ce fier contempteur « de la loi et des prophètes » avouer que la seule idée de l'éternité « lui donne le frisson ».

« Les prétendus arguments de l'existence de Dieu et la soi-disant immortalité de l'âme sont ordinairement considérés comme les plus puissantes bases religieuses : où prenons-nous le droit de contredire à l'apparence qui voit l'homme tout entier aller à la mort, et de perpétuer, en nous, une partie que nous ne pouvons observer nulle part ?... Le *moi* de l'homme est son corps, qui, après le trépas, est détruit par la corruption du tombeau, par les chiens ou par les vautours... Les soi-disant facultés de l'âme se développent, croissent et se fortifient avec le corps, en particulier avec leur organe le plus immédiat, le cerveau; elles décroissent avec lui dans la vieillesse. Ce qui est si étroitement lié à l'organe corporel cesse de vivre après la destruction de celui-ci, de même qu'un point cesse d'être le centre d'un cercle quand la circonférence n'est plus. Il n'y a d'incorporel que ce qui n'est pas. Quiconque ne s'enfle pas d'orgueil sait ne manifester aucune prétention au-delà de cette vie terrestre : l'éternité en perspective donne le frisson [1] ».

Voilà l'objection positiviste, le nihilisme systé-

1. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, Confession, ch. XLI.

matisé, affirmé mais nullement prouvé. Il est aisé, il est surtout opportun de le combattre en suivant une méthode que la science moderne ne peut récuser. Nous demandons uniquement pour cela qu'on veuille bien s'observer un instant soi-même, se souvenir, interroger le sens intime, ouvrir les yeux, regarder et voir [1].

§ II.

LA VIE FUTURE ET L'OBSERVATION SCIENTIFIQUE.

L'âme et le corps sont tellement distincts l'un de l'autre, la vie de l'âme offre des caractères si nettement opposés à ceux de la vie organique, que la mort du corps ne peut et ne doit en aucune façon entraîner la mort de l'âme. Ici quelques considérations un peu abstraites deviennent indis-

1. La philosophie traditionnelle distingue deux sortes de preuves de l'immortalité de l'âme : — les preuves intrinsèques, fondées sur la nature même de la substance spirituelle et de ses opérations ; — les preuves extrinsèques tirées du dehors : l'anéantissement de l'âme raisonnable et libre, par conséquent responsable, répugne à la sagesse, à la bonté, à la justice de Dieu. — Nous conservons ces deux ordres de preuves consacrées par le temps et par les grands maîtres ; seulement, elles seront présentées sous une forme et d'après une méthode en harmonie avec les tendances, avec les aptitudes et les procédés de l'esprit scientifique contemporain. C'est la méthode d'observation extérieure ou intérieure, la méthode expérimentale qui dominera.

pensables, mais elles seront brèves, faciles à saisir, et se transformeront sous nos yeux en preuves concrètes, vivantes, en action ; il sera aisé d'appliquer à l'étude de la survivance de l'âme la méthode d'observation, je puis même dire d'expérimentation, que le positivisme lui-même ne saurait récuser.

Le corps vient du dehors; il se forme successivement d'éléments multiples et dissemblables; il est le produit de la propagation humaine, de la nutrition et de l'assimilation; il constitue, pour les atomes qui le composent actuellement, une manière d'être purement accidentelle, temporaire, à laquelle doivent succéder d'autres formes, d'autres manières d'être. Les physiologistes de toutes les écoles l'affirment assez haut, et ils ont raison en cela : les molécules dont est formé notre corps appartenaient naguère aux règnes végétal ou animal qui servent d'alimentation ordinaire à l'homme, et dans peu de temps elles rentreront dans la circulation de la poussière terrestre.

L'âme, au contraire, n'est et ne peut être que le produit immédiat d'une création. Avant d'être *moi* elle n'a jamais été autre chose, elle ne sera jamais autre chose que *moi*. Elle n'a pas été formée par agrégation de molécules étrangères ; elle ne peut être dispersée comme les atomes matériels du corps, puisqu'elle est une, simple, indécomposable, spirituelle; elle n'est pas un pur accident, un phénomène passager, puisqu'elle est cause substan-

tielle, toujours et absolument identique à elle-même. L'observation psychologique, le témoignage du sens intime, démontrent tout cela avec la même certitude que le déterminisme le plus rigoureux appliqué à l'étude des phénomènes sensibles.

Remarquons bien, au double point de vue qui nous occupe, ces premiers caractères essentiels de l'âme et du corps, non seulement distincts, mais opposés. D'un côté, formation extérieure, variabilité incessante dans la composition et la décomposition; de l'autre identité absolue, permanence totale dans l'unité, dans la simplicité. Ici, une chose qui passe, qui fuit, qui vieillit, qui, à chaque instant, cesse d'être ce qu'elle était, qui meurt continuellement; là, une chose qui se perpétue vivante, intégrale et qui ne peut se continuer autrement que par son existence actuelle complète. Ce n'est pas tout :

Le corps n'a qu'une individualité naturelle et non personnelle, absolument comme une plante, comme le premier organisme venu. Il est passif, il ne se possède pas lui-même, il n'est pas *sui compos*.

L'âme constitue un être personnel, responsable, un être en *soi* et pour *soi*, qui se possède, qui se détermine lui-même, ayant une individualité nette et absolue. La perpétuité individuelle est donc son essence. Voilà déjà, pour qui sait voir, l'immortalité de l'âme logiquement déduite, métaphysiquement exprimée. Dans ce sens, Leibniz avait raison

de dire : « L'homme est naturellement immortel. » Mais continuons.

La vie du corps est une lutte incessante contre les lois physiques et chimiques, qui poussent à la désagrégation des éléments organiques. La mort ou la décomposition de l'organisme corporel est donc une chose plus naturelle que la vie. Une digue arrête un torrent; rompez la digue, le torrent s'écoule par son propre poids: de même le corps se désagrège par sa propre pente, qui finit toujours par l'emporter. On connaît les efforts persévérants mais toujours inefficaces de la science pour embaumer les corps, pour conserver à ce peu de matière ses formes, ses couleurs, pour retenir des atomes que la vie vient d'abandonner, et qu'une force irrésistible doit rendre à l'incessante circulation d'où ils étaient sortis.

S'il s'agit de l'âme au contraire, c'est la vie qui est le propre de sa nature, c'est la mort qui serait le prodige, l'inexplicable. La mort de l'âme ne peut se réaliser, se concevoir que par l'anéantissement. Or, l'anéantissement d'une substance quelconque est un fait supranaturel; la science positiviste elle-même le déclare naturellement impossible. La mort de l'âme, substance réelle, personnelle, ne peut donc être en aucune façon la conséquence de la mort naturelle du corps.

Je n'insiste pas davantage sur ces considérations métaphysiques, sur ces raisonnements un peu abstraits. Heureusement qu'il est aisé, et ce sera plus

piquant, de les montrer en action, de suivre le spectacle des deux vies parallèles : l'une, celle du corps, qui progresse, s'épanouit, décline, tombe, disparaît; l'autre, celle de l'âme, qui progresse aussi, mais n'arrive jamais ici-bas à l'épanouissement complet, qui est toujours séparée de l'idéal par un abîme, qui semble commencer sa course, entrer à peine dans sa destinée, lorsque le corps, à bout de forces, s'affaisse et l'abandonne.

Ce spectacle, si attrayant par lui-même, le paraîtra bien davantage, si nous songeons que c'est de nous-mêmes qu'il s'agit, que c'est notre propre histoire, passée, présente ou prochaine, que je vais raconter.

Voilà un enfant, voilà un homme qui vient de naître; il est là dans son berceau; les yeux sont encore fermés, les lèvres muettes; mais nous savons qu'au centre de ce bourgeon naissant, sous cette frêle enveloppe, une âme repose. Bientôt tout se réveille, les yeux s'ouvrent; on comprend déjà que c'est un esprit qui regarde. Les lèvres sourient et savent parler, même avant de pouvoir articuler aucun son. Enfin le bouton éclate, l'âme se manifeste, le corps s'agite, l'être humain est debout, il a commencé le cours de la vie.

L'âme et le corps se sont mis en marche comme deux joyeux et fidèles compagnons; très inégaux de nature, d'humeur et de goûts, et pourtant enchaînés, enchevêtrés l'un avec l'autre, formant un

composé unique, en lutte quelquefois, trop souvent dupes ou complices de leurs mutuelles infirmités.

L'enfance, la jeunesse, l'âge mûr se passent; l'union et l'harmonie des forces semblent persister; on croirait l'âme et le corps faits pour atteindre un même but, destinés à ne se quitter jamais.

Cependant quelques symptômes étranges se manifestent. Un moment arrive où l'on s'étonne, où l'on s'attriste de découvrir dans ces deux parties d'un même être des aspirations différentes ou même incompatibles. Elles ne semblent plus faites l'une pour l'autre; on dirait les tristes préludes d'un divorce.

L'une, c'est l'âme, insatiable d'être, non seulement ne se sent pas fatiguée de vivre, mais elle en est plus avide qu'au moment du départ. Elle a plus de vigueur, c'est-à-dire plus de savoir, plus de vouloir, une ambition plus haute et plus large que jamais. Que lui importe le peu de chemin qu'elle a parcouru? elle a découvert l'infini, elle a reconnu son domaine, et n'aura de repos que lorsqu'elle se sentira chez elle.

L'autre, le corps, cinquante, soixante ans de marche l'ont rudement éprouvé; il a beau se raidir pour seconder et suivre l'âme qui le presse et le traîne; il se sent attiré vers le bas, sur une pente douce d'abord, mais inexorable. C'en est fait, il ne cessera plus de descendre et de tendre au repos: et l'autre monte, monte toujours pour vivre.

Le temps, qui est le grand ouvrier de la mort,

de la décomposition, qui pèse sur le corps pour l'écraser un jour de son poids seul, sans autre accident, le temps, en abattant toute chose autour de l'âme, semble la dégager de ses bandelettes et tout préparer pour un dernier essor. Le célèbre chimiste Davy, dont le génie aimait à s'élever en présence des grandes scènes de la nature, a écrit une savante et poétique méditation sur le temps, cause de toute ruine des choses périssables. Il nous fait admirer les pics aigus, les aiguilles immuables dominant les chaînes de montagnes, après que les tempêtes, les frimas, les siècles les ont peu à peu débarrassés des roches plus friables qui les recouvraient; le granit se montre à nu et semble défier le génie de la destruction. Le granit, ici, c'est l'âme; à mesure que le corps tombe comme un revêtement inutile, le pic indestructible se redresse et se montre à nu.

Dans la nature matérielle, les agents les plus puissants, les forces inaperçues mais souveraines, concourent sans relâche à l'œuvre du temps : destruction et reconstruction, évolution universelle. Ce qui résiste à la foudre, aux vagues de l'Océan, aux secousses des tremblements de terre, succombe sous l'action incessante de la rosée, de la goutte d'eau, de la molécule de vapeur. C'est l'histoire du corps humain. Mais s'il s'agit de l'âme spirituelle, toutes ses forces, toutes ses facultés, tous ses actes : la pensée, la liberté, l'amour, la science, sont des témoins et des agents de vie;

tout ce dont elle se nourrit, le vrai, le beau, le bien, sont des aliments et des gages d'immortalité.

Arrivons au bout, au dernier acte, au dénouement inévitable du drame de la vie, de ce dialogue si diversement accidenté entre l'âme et le corps. Nous sommes partis du berceau, nous voici au lit de mort; c'est encore un berceau avec des perspectives bien autrement profondes et de plus longues espérances.

Voilà un homme d'intelligence et de talent, et, si l'on veut, un homme de génie qui va mourir. Je pourrais lui donner bien de noms connus qui justifieraient ce que je vais dire. Je vois un corps exténué, abattu sous la triple action du travail, de l'âge, de la maladie; la mort a déjà posé ses doigts de glace sur chacun de ses membres. Une plume, une feuille de papier seraient un poids trop lourd pour cette main qui n'a plus même la force de trembler comme la main des vieillards.

Et, en même temps, je vois l'esprit, l'intelligence, l'âme qui a conservé toute sa force, toute sa vie; que dis-je, ce sont des élans, des éclairs, des manifestations plus radieuses que jamais. N'a-t-on pas vu des pages admirables, des chefs-d'œuvre dictés par des moribonds? Il fallait approcher l'oreille de ces lèvres inhabiles à donner un corps à quelque grande pensée qui s'efforçait en vain de les agiter [1].

1 Herder mourant disait à son fils : « Suggère-moi quelque grande pensée : cela seul me donne un peu de force. »

Eh quoi ! cette âme si lumineuse, faite pour connaître et pour vouloir, devrait suivre la destinée de ce corps, et tout à coup, sans aucun symptôme de décadence ou de lassitude, cesser de connaître et de vouloir !..... Ce corps privé de vie va encore conserver pendant quelque temps sa chaleur, sa forme, l'empreinte de grandeur, j'allais dire l'empreinte d'immortalité qu'il ne tient que de l'âme, et l'âme toute vivante, en un clin d'œil, serait réduite à néant !

Un spectacle moins rare et tout aussi éloquent, plus éloquent peut-être que le spectacle du génie, c'est celui de l'amour, de la tendresse, c'est-à-dire d'une âme toute brûlante dans un corps déjà froid. Le cœur ne bat presque plus; mais un foyer de chaleur intime, le foyer de l'amour, est plus embrasé que jamais. Toute description est ici inutile. Qui n'a vu de ses yeux, qui ne s'est senti ému, attendri, brisé, par cet excès de vie d'une âme aimante dans un corps agonisant ! Et qui donc a jamais pu croire qu'une âme faite pour aimer était destinée à cesser d'être, à cesser d'aimer à l'instant même où elle aimait le plus !

Et le spectacle de la sainteté, qui résume et comprend tout le reste; un saint au moment de la mort, au seuil de la vie éternelle !... Ici encore, un corps exténué, épuisé par la fatigue, par le dévouement, par les sacrifices, couché sur la cendre et se distinguant à peine de la cendre, ou bien mutilé, déchiré par la main d'un bourreau, les os

broyés, les chairs à moitié dévorées par les bêtes du cirque! Et l'hôte qui l'habite, l'âme se montrant à découvert, pour entonner un chant de vie, de triomphe, pour commander aux bourreaux, aux lions, à la douleur, à la mort même! Celui qui a vu mourir un véritable saint a vu de ses yeux, a contemplé la vie future.

§ III.

LA VIE FUTURE ET LA CONCEPTION DE L'UNIVERS VISIBLE.

Dans une lettre adressée par Charles Darwin à un jeune étudiant d'Iéna, et dont la publication posthume produisit une assez vive émotion, le célèbre auteur de l'*Origine des espèces*, « vieux et malade », déclare que « l'habitude des recherches scientifiques rend un homme difficile en fait de preuves... En ce qui concerne la vie future, ajoute-t-il, chacun doit se décider pour son compte, entre des probabilités vagues et contradictoires. » Deux mathématiciens et physiciens éminents, que l'habitude des sciences exactes a rendus certainement « difficiles en fait de preuves », se sont proposé d'élever « ces probabilités vagues et contradictoires » à l'état de vérités scientifiques, de démontrer par des spéculations purement physi-

ques, la possibilité, la réalité d'une vie future immortelle.

En se conformant aux règles du déterminisme le plus sévère, MM Tait et Balfour-Stewart pénètrent jusqu'aux confins de la pensée pure, jusqu'aux limites extrêmes qui séparent la science expérimentale de la métaphysique et de la théologie; et là, sans sortir de leur domaine, en vertu d'un principe universellement accepté par la science moderne, en vertu du principe de « continuité » dans la succession des phénomènes, ils relient fortement l'ordre présent des choses à un état passé et à un état futur ; ils jettent l'ancre dans cet univers invisible qui a précédé l'univers actuel, qui coexiste avec lui et qui lui survivra.

Les auteurs de l'*Univers invisible* nous disent d'eux-mêmes, dès les premières pages, qu'ils ne sont ni métaphysiciens, ni moralistes, encore moins théologiens; ils sont physiciens et mathématiciens, et traitent scientifiquement de la vie future. « La science, loyalement développée, loin de se présenter en adversaire du Christianisme, devient son soutien le plus efficace. La science et la religion ne sont pas, ne peuvent pas être deux champs de connaissances sans communication possible entre eux. Une semblable hypothèse est simplement absurde. Il existe indubitablement une avenue conduisant de l'une à l'autre. Malheureusement, cette avenue a été murée avec cet écriteau : *On ne passe pas ici.* » Leur but et leur

espoir est de renverser ce mur de séparation.

La démonstration de MM. Tait et B. Stewart est tout entière dans ce syllogisme :

Le principe de Continuité, fondement de la science moderne, exige la continuation des choses, puisque rien n'est anéanti ;

La continuation des choses, scientifiquement démontrée impossible dans l'univers actuel qui doit nécessairement finir, exige un univers invisible qui lui succède ;

Donc, le principe fondamental de la science moderne exige et prouve l'existence de l'univers invisible, d'une vie future qui continue la vie actuelle de l'homme.

On peut sans doute discuter de semblables thèses, on n'en saurait nier l'importance et la grandeur; on ne saurait nier le puissant attrait de ces questions qui « nous touchent si profondément », poursuivies avec la vigueur d'élan et la sûreté de vue que donne la science bien comprise.

§ IV.

LA VIE FUTURE ET L'IDÉE DE DIEU.

Il est utile aujourd'hui, pour tant d'esprits habitués à rechercher les lois dans l'observation des faits, de présenter ainsi les grands problèmes de

la vie et de la destinée sous une forme sensible. Les premiers philosophes convertis au christianisme et devenus apologistes de leur foi, en écrivant pour les savants païens, pour les Diognète et les Autolycus, savaient se conformer aux habitudes, aux aspirations intellectuelles de leur époque. Il en fut toujours ainsi dans la suite des temps; c'est là un des plus féconds enseignements de la tradition. Mais cela ne veut pas dire qu'en ces graves matières, quand il s'agit des vérités fondamentales, on doive abandonner ou seulement négliger les grandes preuves qui ont nourri, consolé, fortifié la foi de nos pères, qui ont éclairé notre raison naissante, qui ont préparé notre conviction à toute épreuve et la garderont de toute défaillance.

Une lumière infaillible, la conscience morale, l'idée de la justice éternelle, souveraine, nous montre la réalité, la nécessité de la vie future, de la vie de l'âme séparée du corps, aussi sûrement que la lumière du soleil nous révèle l'existence des mondes matériels. Ecoutons encore un des grands vulgarisateurs du nihilisme contemporain : « Les molécules de fer qui battaient dans la tempe d'un poète ou pensaient dans le cerveau d'un philosophe, qui s'agitaient sous la poitrine du tyran le plus barbare, ou souffraient dans le cœur de la plus innocente victime, maintenant dévorent l'espace peut-être dans les rouages d'une locomotive. » Du vice et de la vertu, des actes de dévouement ou de

barbarie, du scélérat ou du héros, du persécuteur ou du martyr, voilà tout ce qui reste pour le matérialiste! Il ne faut pas s'étonner si d'autres ont ajouté depuis : « A quoi bon ? »

« Le fier César, mort et changé en argile,

« Peut être aujourd'hui bouche une crevasse pour repousser le vent;

« Ah! le mortel qui jadis remplit le monde de terreur

« Bouche le trou d'un mur pour chasser les rigueurs de l'hiver. »

On rappelle et on applaudit ces paroles de Shakespeare, parce qu'elles semblent exprimer, plus poétiquement qu'on n'aurait su le faire, la thèse de l'anéantissement. Mais si le César, dont il ne reste qu'un peu d'argile à la crevasse d'un mur, s'appelait Néron ou Domitien, s'il a fait traîner devant son tribunal des milliers de victimes innocentes, s'il les a déchirées de coups, s'il les a outragées, égorgées, parce qu'elles voulaient rester chrétiennes ou simplement honnêtes?... Ces choses-là se sont reproduites de bien de manières dans tous les temps et dans tous les pays; il y a eu et il y aura toujours des méchants oppresseurs, des innocents opprimés, des monstres et des anges sous forme humaine, et les uns comme les autres rentreraient tout entiers dans la circulation universelle de la matière, et tout serait fini!

Ce que je vais dire n'est pas un blasphème, au contraire, c'est le cri de la foi que le blasphème

irrite, c'est un acte d'adoration. Pour qui sait ce qu'a été le monde, ce qu'il est, ce qu'il sera, il n'y a pas de milieu entre les termes de ce formidable dilemme : ou il faut croire à une juste sanction dans une vie future, ou il faut répéter avec le terrible logicien que l'on sait : « Dieu, c'est le mal ».

Si toute la moisson humaine, l'ivraie et le bon grain, devait être un jour couchée, ensevelie à tout jamais dans le même sillon, il serait vrai de dire : « Dieu, c'est le mal ».

Si à tant de soupirs, à tant de larmes et de prières étouffées, à tant de sang et de sacrifices perdus, à tant d'injustices, d'infamies, de cruautés impunies, doit succéder un silence de mort, un silence éternel, si le même linceul doit tout envelopper, « Dieu, c'est le mal ». Je ne blasphème pas votre nom, ô mon Dieu! je crois, je proclame, je venge votre justice outragée.

Les savants sont assez d'accord pour admettre que notre satellite, après avoir été un globe incandescent, s'est refroidi peu à peu; peut-être même, pendant un certain temps, a-t-il pu donner asile à la vie, puis se refroidissant toujours il est devenu une masse stérile et morte, ne conservant pour tout bien que cette lumière mélancolique et douce qui lui vient du soleil et qu'il nous envoie. Un jour, sans doute, notre terre, si verdoyante et si peuplée, deviendra à son tour un immense glacier. Ah! je comprends ces belles paroles du poète Richter :

« Lorsque, après des milliers et des milliers d'an-

nées, notre terre aurait péri de décrépitude et de froid, lorsque tout bruit vivant se serait enseveli dans ses entrailles, se peut-il que l'esprit immortel, que le Dieu créateur, abaissant ses regards sur ce globe muet, se dise en contemplant ce grand champ mortuaire : « Sur cette terre glacée, d'innombrables « ombres ont vécu, ont pleuré, faisant le bien ou « le mal ; maintenant tout s'est évanoui pour ja- « mais ». — Non, le ver torturé se redresserait alors pour dire au Créateur : « Tu n'as pas pu me « créer pour souffrir (ou pour jouir), indifférent « au vice et à la vertu ; tu ne le devais pas, tu « ne le pouvais pas ». — Et celui qui donne au ver le droit de parler ainsi, c'est le Tout-Puissant lui-même, qui met en nous l'esprit de justice et de bonté, et qui seul éveille en nos âmes les aspirations et les élans d'espérance vers Lui. »

C'est avec joie que nous reproduisons ici une noble protestation contre la doctrine nihiliste, au nom de la morale, du bonheur social et de la dignité humaine. C'est une vieille preuve éloquemment rajeunie. Elle a été écrite tout récemment par un homme également sympathique par le talent et par l'honnêteté, mais qui n'est pas encore chrétien, dans un recueil peu suspect d'aveugle tendresse pour l'orthodoxie religieuse ou philosophique.

« Je ne suis point de ceux que la foi a touchés ; ceux qui croient sont heureux, et j'envie leur

bonheur... J'affirme que pour les nations, comme pour l'homme, le spiritualisme c'est la vie, et que le matérialisme c'est la mort. Donner à l'âme une existence transitoire, la réduire aux luttes, aux déceptions de la vie actuelle, la faire périr en même temps que la matière qui l'enveloppe et qu'elle illumine, lui défendre d'espérer une récompense, lui interdire de redouter un châtiment; lui promettre le néant, la rendre inférieure aux molécules du monde visible qui se transforment et ne disparaissent jamais, c'est chasser de l'homme le souffle divin et c'est le condamner à la bestialité forcée.

« Je ne connais qu'une croyance et qu'un refuge, « dit George Sand : la foi en Dieu et en notre « immortalité..... » Il est étrange, il est presque douloureux d'avoir à défendre ces doctrines : elles ont fait la gloire de l'humanité... Sans elles les peuples ne sont que des troupeaux combattant pour l'existence, selon la formule de Darwin, se dévorant les uns les autres, mangeant, jouissant et crevant, au lieu de mourir[1]. »

Résumons-nous. L'âme existe, elle pense, elle est libre; donc elle est immortelle. Lorsque la vie, la pensée, la liberté se trouvent réunis dans une même substance personnelle, cette substance ne saurait être anéantie : la personnalité, la responsabilité constituent en face de la mort une double

1. Maxime Du Camp, *Revue des Deux-Mondes*, 1er avril 1883.

garantie souveraine, au nom de la raison et de la justice éternelle.

Prétendre avec le matérialisme dit scientifique, avec le monisme contemporain, que l'âme n'est qu'un phénomène, un produit idéal, une résultante des mouvements de l'organisme humain, c'est une assertion, une hypothèse non seulement gratuite, mais démentie par l'évidence intuitive, par le raisonnement, par l'expérience. Elle veut, elle se sent cause, principe d'activité libre; elle est donc nécessairement et par là même substance réelle, complète; elle peut et doit exister indépendamment de toute autre substance.

Non seulement l'âme survit au corps, mais elle est immortelle. Où donc, après cette première victoire, irait-elle faire naufrage? S'il est certain, comme nous l'avons dit à satiété, que même dans le temps, dans la création naturelle, aucun atome, aucun mouvement ne se perd, comment l'âme substantielle, après avoir traversé le temps, pourrait-elle se perdre, disparaître dans l'éternité? On ne peut franchir le seuil de l'éternité immobile sans participer par là même à cette immobilité d'existence : être dans l'éternité, c'est être immortel.

L'âme est si peu faite à la mesure de ce qui passe, de ce qui doit finir, elle s'adapte si naturellement à ce qui est éternel, que ses instincts, ses appétits, ses aspirations d'ici-bas débordent de toutes parts. Dès qu'elle entrevoit des limites, elle

souffre comme un aigle dans une cage de fer. Je ne suis pas, je ne serai jamais ici ce que je puis, ce que je dois être; entre la réalité qui m'étreint et l'idéal vers lequel j'aspire, il y a l'immensité. Quand il a faim ou soif, le corps s'agite et crie; dès qu'il est repu, dès que la chair est contente, il attend en repos le réveil des appétits. Il n'est pas une seule faculté de l'âme que nous puissions ainsi rassasier, que nous puissions soustraire un seul instant à l'attraction de l'infini[1].

Nous savons, tous tant que nous sommes, ce que c'est que le deuil, puisque nous faisons partie de l'humanité condamnée à mourir. Nous avons vu se fermer des yeux dont le regard avait été la lu-

1. Nous nous sommes efforcé d'éclairer cette grande et consolante vérité de la vie future, par les seules lumières de la raison et de l'observation scientifique. Elle se montre plus éclatante encore sous les rayons de la foi. Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de toucher à ce genre de preuves, il nous sera permis de rappeler en terminant ces magnifiques paroles de Prophète. C'est le chant de l'immortalité :

« J'ai entendu des voix lointaines, de ravissantes harmonies qui semblaient venir de la patrie future, et j'ai tressailli d'espérance. Pourquoi ce corps de boue me tient-il enchaîné à la terre d'exil ? qu'il tombe en poussière, qu'il me permette de prendre mon essor. Les enfants des hommes aveugles, insensés, portent envie à la nature qui reverdit chaque printemps sur leur tombe toujours fermée. Moi, qui me sens plus vivant que la nature entière, je sais qu'un temps viendra où le figuier ne fleurira plus, où la vigne n'aura plus de bourgeons; un temps viendra où il n'y aura plus de fruits à l'olivier, plus de moissons dans les champs, plus de troupeaux dans les pâturages; et moi, plein de vie, j'habiterai les demeures joyeuses de l'éternité. »

mière et la joie de notre vie, nous avons vu des lèvres à demi glacées s'ouvrir une dernière fois pour nous dire : Au revoir. En nous séparant de ces morts bien-aimés, en les confiant à la garde du tombeau jusqu'au rendez-vous éternel, n'avons-nous pas compris combien était enraciné au fond de nos entrailles ce dogme sacré de l'immortalité de l'âme? N'avons-nous pas compris combien était consolante et vraie cette pensée de Pétrarque, ce que les insensés appellent la mort :

Quel che morir chiaman gli sciocchi,

c'est le commencement de la vie, c'est l'aurore du jour qui n'aura pas de nuit ?

Ce n'est pas assez de faire pénétrer cette vérité fondamentale jusqu'aux derniers replis, jusqu'aux plus intimes profondeurs de notre conscience et jusqu'à la moelle de nos os : il faut la professer hautement, la défendre, la propager; il faut la démontrer patiemment et fortement à ceux dont la foi est en péril, et qu'un enseignement athée semble « condamner à la bestialité forcée » : il faut leur dire et redire sans trêve : La destinée de l'homme est de mourir pour vivre, et non de « crever » pour disparaître dans le néant. Nous sommes des âmes, nous sommes immortels.

§ V

LA VIE FUTURE ET LA RÉSURRECTION DES CORPS

Le problème de la destinée humaine ne comprend pas seulement l'immortalité de l'âme, mais bien la vie future de l'être humain tout entier, c'est-à-dire la résurrection du corps. Une portion de matière sera de nouveau et définitivement informée, rendue vivante par son union personnelle avec la substance spirituelle, avec l'âme. Telle est la doctrine enseignée par la foi; complément nécessaire du symbole chrétien, elle a été niée, combattue, raillée dès les premiers siècles; elle a toujours été victorieusement défendue [1].

La raison, l'anthropologie philosophique appuie les enseignements de la foi : — Le corps est un « élément essentiel » du plan divin primitif. L'homme, le composé humain, est le terme unique dans lequel les deux autres termes de l'univers, l'esprit et la matière, s'unissent actuellement et doivent s'unir définitivement pour constituer la perfection de l'œuvre créatrice. — La résurrection, telle qu'elle est enseignée par la foi chrétienne, est logiquement comprise dans l'idée de l'homme,

1. Voir, pour les trois premiers siècles, les écrits sur la Résurrection, d'Athénagore, d'Origène et de Tertullien. L'étude comparée de ces traités célèbres est très instructive.

puisque le corps est un des « éléments essentiels » de sa nature; l'intégralité dans l'immortalité de la nature humaine est à ce prix. — La résurrection de la chair entre comme « élément essentiel » dans la distribution de la justice suprême. L'union du corps et de l'âme est telle, pendant la vie mortelle, que les actes libres de l'homme, bons ou mauvais, participent des deux substances. L'identité de la personne devant le juge, dans la peine et dans la récompense, ne peut être autrement comprise, autrement réalisée. — Le corps est pour l'homme un « élément essentiel » de béatitude complète; l'horreur de la mort, la répugnance invincible pour la séparation des deux substances partielles, impliquent le désir, la nécessité de la résurrection.

Que nous enseignent, que peuvent nous enseigner les sciences expérimentales touchant le dogme de la résurrection des corps? Evidemment rien. On ne saurait même concevoir ici une application possible de la méthode du déterminisme. Et cependant, entre toutes les objections sans cesse reproduites, il en est qui offrent des apparences scientifiques et semblent ainsi se rattacher à notre programme apologétique. Nous allons les résumer conformément au désir qui nous a été exprimé; et l'on voudra bien remarquer d'ailleurs que, pour si anciennes et si ressassées qu'elles paraissent, leur réfutation présente, à cette heure, un intérêt particulier : elle permet de constater des rapprochements inattendus, de singulières harmonies

entre certains pressentiments, entre certaines hypothèses hardies de la science la plus moderne, ou même la plus hostile.

La première objection a été formulée de bien des manières. Après la mort de chaque homme, les éléments dont son corps était formé se décomposent et rentrent dans le grand tourbillon de la matière; ils feront bientôt partie de nouveaux organismes, plantes et animaux, et l'on peut dire, sans avoir recours à l'anthropophagie, qu'ils ne tarderont pas à circuler dans d'autres corps humains. Tout cela arrive même bien avant la mort, en pleine vie, puisque notre corps se renouvelle sans cesse. Dans cette dispersion infinie d'atomes ayant appartenu à des milliers d'êtres humains, comment concevoir la reconstruction du corps de chacun? Dans ce tourbillon universel de molécules, quelle est la substance qui sera rendue à l'âme, celle qui correspond aux années de l'enfance ou de la jeunesse, de l'âge mûr ou de la vieillesse, elle a été tant de fois et si complètement renouvelée?

Voilà une difficulté censée formidable; elle est spécieuse au premier aspect et puérile au fond. Plus on s'efforcera de la grossir, plus on insistera sur l'incessante circulation des atomes vivants, et plus on fera ressortir la simplicité de la solution, mieux on fera comprendre que l'identité d'un corps vivant ne dépend nullement de l'identité des éléments matériels. Le principe de l'identité du

corps humain, c'est son union personnelle permanente avec une seule et même âme; son unité comme corps vivant est ainsi maintenue malgré l'évolution continuelle des molécules dont il se compose.

« Il ne saurait y avoir le moindre doute, dit Mgr Freppel, sur cette identité individuelle, pas plus que sur celle de la plante ou de l'animal, bien que l'un et l'autre ne conservent plus, au bout d'un certain temps, une seule des molécules qui auparavant faisaient partie de leur substance » ... « Pourquoi le corps ressuscité devrait-il être plus identique au corps détruit par la mort que ce corps n'était resté identique à lui-même à travers les différentes phases de sa vie mortelle?... La foi n'est nullement intéressée dans ces hypothèses scientifiques, car l'Église n'a pas défini en quoi consiste précisément l'identité spécifique et individuelle des corps. L'objet du dogme, c'est la résurrection de l'homme avec *son propre corps*, selon l'expression du quatrième concile de Latran; hors de là, le champ reste ouvert à la liberté des opinions[1]. »

1. *Les Apologistes chrétiens au deuxième siècle*, p. 192; — *Origène*, t. II, p. 45. — « Le corps ressuscité, dit encore Mgr Freppel, sera identique au corps mortel. Mais en quoi consiste précisément cette identité? Serait-elle détruite si le corps de chaque homme ne recouvrait à la résurrection les mêmes molécules qui servaient à le former pendant la vie présente? Ici, nous quittons le terrain du dogme pour entrer dans le domaine des opinions libres. L'Église a bien défini que tous les

Une seconde objection se présente sous une forme moins surannée, sans être plus sérieuse ni surtout plus scientifique. L'immortalité d'un corps vivant est impossible; tout organisme, par cela seul qu'il est doué de vie, doit « évoluer », croître, décroître et finir. L'immortalité suppose l'immutabilité, la permanence, la persistance absolue du tout et de ses parties, ce qui est en opposition avec l'idée de vie organique, avec l'idée de décomposition et de réorganisation, de destruction et de « création » continuelles. Tout corps animé suppose un système de fonctions caractéristiques de la vie, essentielles à la vie, c'est là une certitude physiologique; or, de deux choses l'une : ou bien les organes actuels, dont l'ensemble constitue le corps humain, seront frappés de stérilité, deviendront inutiles et ridicules; ou bien la vie des corps ressuscités sera telle que nous la connaissons, c'est-à-dire périssable...

hommes ressusciteront avec leurs propres corps, ceux qu'ils portent maintenant, suivant l'expression du quatrième concile de Latran, *cum suis propriis corporibus quæ nunc gestant;* mais l'Église n'a pas déterminé ce qui constitue l'identité spécifique et individuelle des corps... » « Il serait encore vrai de dire que nous ressusciterons avec *nos propres corps*, lors même que nous ne conserverions plus une seule des molécules qui en faisaient partie avant la mort, pourvu, d'ailleurs, que le corps ressuscité reproduise... les mêmes différences spécifiques qui le distinguaient alors. Seulement, nous ne voyons pas pourquoi il serait plus difficile à la puissance divine de restituer à chaque corps ses propres éléments organiques, que de le recomposer à l'aide d'éléments étrangers. » (*Ibid.*, *ibid.*)

Nous venons de montrer comment la plus ancienne difficulté concernant la résurrection était un effet de l'ignorance sur le principe d'identité des corps vivants. Notre ignorance est encore plus complète sur l'essence même de la matière, sur l'essence de la vie organique. « La substance des corps se manifeste actuellement par des molécules sensibles : mais ne peut-elle pas exister indépendamment de ces molécules ? Sous les qualités physiques et chimiques, il y a un *substratum* permanent, essentiel, qui ne répugne en rien à l'idée de vie perpétuelle, immortelle... Il suffirait de modifier les lois de l'attraction pour qu'on pût réduire l'univers matériel à une masse d'aussi petite dimension qu'on le voudra... qui sait si toute la matière dont les mondes sont formés ne sera pas un jour unie aux âmes et rendue participante de l'immortalité ?... Quelles perspectives infinies dans ces paroles de Ritter : « Les mondes, dans leurs révolutions perpétuelles, cherchent peut-être le lieu et la condition de leur éternel repos » ; et dans cette pensée de saint Thomas d'Aquin : « Rien ne se meut pour se mouvoir, mais pour arriver ; tous ces mouvements cesseront » ; et enfin dans cette prophétie de saint Pierre, si merveilleusement vérifiée, confirmée par la science moderne : « Il y aura de nouveaux cieux et de nouvelles terres ».

Mais, en dehors de ces considérations d'un ordre trop élevé peut-être quoique très légitime, nous ne voyons pas comment la nature de la vie organi-

que, telle qu'elle a été déterminée et formulée par la physiologie positive, s'oppose à l'idée d'immortalité. Rien n'empêche, en effet, d'admettre dans les corps ressuscités une évolution d'atomes, une incessante variété d'éléments matériels, un éternel « renouveau ». L'union personnelle de l'âme qui a suffi pour reconstituer l'identité du corps, suffira pour la perpétuer, malgré le changement continuel des molécules. Ce tourbillon vivant, ce tourbillon céleste s'harmonise même admirablement avec l'idée de corps glorieux telle que la Révélation nous permet de le concevoir.

Ces harmonies, souvent inattendues, de l'enseignement de la foi, non seulement avec les pressentiments de la science positive, mais encore avec les hypothèses les plus hardies de la science la plus « avancée », sont nombreuses ; rien n'est plus attachant, rien n'est plus propre à provoquer les méditations de l'apologiste. Ainsi :

L'évolution cosmique : la fin de l'univers visible, actuel, les systèmes solaires se dévorant les uns les autres ; l'indestructibilité de la matière, les mondes se transformant dans un perpétuel échange de jeunesses et de sénilités ; de nouveaux cieux et de nouvelles terres. — L'évolution biologique : la cellule, l'atome organique, conservant, avec l'empreinte d'un passé indéfini, l'idée créatrice et directrice d'un épanouissement sans limites. Le germe de vie pouvant passer sans être frappé de mort, à travers l'espace glacé ou la nébuleuse

incandescente (W. Thompson). — L'évolution de l'humanité : le progrès indéfini préparant une humanité supérieure de plus en plus indépendante de la matière inconsciente, de plus en plus maîtresse de la force, véritable transfiguration de la vie terrestre actuelle... Que de vases d'or on pourrait enlever aux faux dieux de la science pour orner l'autel du vrai Dieu ! que d'oracles altérés ! quelle exégèse révélatrice, à l'adresse des incroyants, du texte des Écritures sur la résurrection des corps !

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LA CROIX

Ad lucem per crucem.

Puissiez-vous, ô mon Pays! aimer Dieu qui est le père de tout ce que vous aimez, et vous agenouiller devant [LA CROIX de] son fils Jésus-Christ, le libérateur du monde.

(LACORDAIRE.)

Nous avons choisi comme synthèse typique de l'erreur au dix-neuvième siècle, comme centre d'opérations, dans nos études apologétiques, la *Confession* de Strauss; nous l'avons choisie parce qu'elle présente l'ensemble le plus complet, le mieux systématisé des négations du criticisme et du matérialisme réunis, une véritable Somme contre Dieu. Le puissant sophiste, rééditant le plus cynique blasphème de Gœthe, couronne son attaque contre toute foi religieuse par un chapitre sur LA CROIX, « ce bois raide en travers sur du bois ».

Ce sera pour nous une joie et un honneur de répondre à de tels outrages, et de laisser à cette apologie scientifique du christianisme, comme dernière empreinte, le signe de la croix.

Voici le passage de Strauss : « Sur l'autel de notre église moderne nous rencontrons encore l'image du Christ crucifié. L'Eglise catholique est prodigue de cet antique symbole fondamental de la chrétienté, et aime à le placer sur les chemins et les sentiers. L'Église protestante l'a relégué, avec une sorte de honte, dans l'intérieur des temples, des maisons et des cimetières.

« Pendant ses voyages dans les pays catholiques, Gœthe prit l'antipathie qui lui fit placer la croix dans le vers si critiqué d'une épigramme célèbre. La seule forme de ce signe, *ce bois raide en travers sur du bois*, comme il s'exprime, lui était désagréable... Mais c'était bien certainement chez Gœthe plus qu'une question de forme, plus qu'une répulsion esthétique ; il se sentait choqué par cette *image de la douleur sur du bois*, dont on ne devait pas *lui faire un Dieu.*

« Le crucifix, avec un Dieu mort pour les péchés des hommes, est, aux yeux des croyants, non seulement le gage visible et saisissant de la rédemption, mais aussi l'apothéose de la souffrance. C'est l'humanité dans sa forme la plus triste, avec tous ses membres meurtris ou brisés, et que la difformité rend en quelque sorte joyeux, comme personnification de la destinée du chrétien, et de la malédiction dont est frappé le monde à ses yeux.

« L'humanité moderne, satisfaite de vivre et d'agir, ne peut plus trouver dans un tel symbole

l'expression de sa conscience religieuse, et, le conserver dans l'Église, c'est ajouter une raison de plus à toutes celles qui la rendent déjà incapable d'exister[1]. »

Ainsi, la croix est désormais un anachronisme, un signe de décadence, un symptôme de caducité. Le chrétien et son Église n'ont qu'à choisir : répudier la croix ou cesser de vivre ; briser la croix ou se résigner à mourir...

Dans nos demeures chrétiennes, le crucifix occupe sans doute une place d'honneur, on est habitué à le voir ; pas assez peut-être à le regarder. Essayons de regarder et de comprendre. Examinons quelle a été, quelle est encore sa signification au sein de l'humanité, la grandeur de son rôle, la puissance de son action[2].

1. *L'Ancienne et la Nouvelle foi*, Confession, par D.-F. Strauss. Paris, 1876, pp. 79 et 80.

2. On imaginerait difficilement le touchant attrait, les fécondes leçons que renferme l'étude iconographique du crucifix, c'est-à-dire l'histoire des symboles, des représentations diverses de Jésus en croix, successivement adoptés dans l'Eglise et adorés par les fidèles.

Aux premiers siècles, les traces du crucifix sont rares, du moins dans le culte public, et l'on ne saurait s'en étonner. Ce n'était pas, en effet, le souvenir des souffrances et de la mort du Sauveur qu'il fallait présenter au regard des païens convertis et des néophytes, mais bien plutôt les témoignages de sa résurrection, de sa puissance, de ses triomphes à venir. Sa passion se continuait trop réellement pour eux dans ses détails les plus cruels : le prétoire, la flagellation, le crucifiement. Chaque jour amenait quelqu'un de ces drames sanglants où ils devaient jouer le rôle de témoins ou de victimes. Ajoutez à cela le désir,

Ce symbole de la pensée éternelle, ce poème infini de l'amour, exprimé par la parole ou par l'écriture, se retrouve chez tous les peuples civilisés, dans toutes les langues; figuré par la peinture ou par la sculpture, il est dans tous les foyers catholiques, sur des milliers de poitrines, sur toutes les tombes.

Pendant une longue suite de siècles, cette image d'un supplicié a été l'objet le plus vénéré, le plus aimé, le plus invoqué. Il ne s'est pas écoulé un seul instant qu'elle ne fût arrosée des larmes de la douleur, couverte des baisers de l'amour.

Depuis bien des siècles, des milliers d'hommes et de femmes passent leur vie dans d'étroites cel-

la nécessité d'effacer dans le culte nouveau toute analogie avec les idoles, et la crainte de provoquer les railleries, les calomnies, les dénonciations de leurs impitoyables persécuteurs.

Il faut être bien pénétré de cette situation du christianisme naissant et persécuté pour apprécier le soin pieux, l'art délicat, l'ingénieux symbolisme des premières représentations de Jésus crucifié.

L'agneau couché est une des plus anciennes. C'est l'image traditionnelle, le symbole classique de la douce victime sur l'autel du sacrifice. Un peu plus tard, le Sauveur est représenté les bras étendus en forme de croix, mais la croix elle-même n'est pas figurée. On exprimait de cette manière la prière, l'amour, la rédemption, tout en écartant le souvenir du gibet infâme. Ailleurs, c'est la figure du Christ entourée d'un nimbe crucifère, entre les deux larrons; la croix est tracée, mais dans un nimbe, dans une auréole, c'est-à-dire dans la lumière, dans la gloire, ou bien encore accompagnée du symbole de la résurrection.

Ce ne fut guère qu'au septième siècle que le crucifix complet, c'est-à-dire Jésus cloué à la croix, fut publiquement exposé dans les basiliques, aux regards des fidèles assemblés. Mais, dès

lules qui n'ont d'autre ornement qu'un crucifix; ils sont là volontairement, et ils y sont heureux.

Depuis bien des siècles, des milliers de chrétiens, parmi les plus instruits, comme parmi les plus simples d'esprit et de cœur, à l'heure suprême, à l'heure révélatrice, regardent comme une consolation ineffable de presser le crucifix sur leurs lèvres; très souvent, l'agonie dans les bras du Christ ressemble à une extase.

Chez la plupart des peuples civilisés, la justice est rendue en présence et sous le regard de ce condamné à mort. Le serment prêté sur la croix est le plus sacré des serments; celui qui le viole est plus qu'un parjure, il est renégat.

cette époque, il présente un caractère bien digne d'attention : le Christ est toujours revêtu d'une tunique. La main respectueuse de l'artiste ne manquait jamais de lui rendre la robe sans couture qui lui fut arrachée au moment du supplice. La discipline de l'Église réprouva longtemps encore toute autre manière de représenter l'Homme-Dieu. On s'en tenait à la pieuse légende du prêtre Basile qui, dans une vision, avait reçu de Notre-Seigneur lui-même l'ordre de lui donner un vêtement.

Sans doute les artistes chrétiens de ce temps-là connaissaient aussi bien que nous les douloureuses nudités de la flagellation et du crucifiement, ils savaient adorer ces mystères d'expiation préparés par la justice de Dieu, mais ils pensaient que le corps de Jésus-Christ, comme le tabernacle de l'ancienne loi, paraîtrait plus saint et plus adorable s'il était voilé. Il y avait là un premier hommage, un acte de respect et de foi; on évitait, en outre, toute comparaison avec la beauté sensuelle des idoles, qni encombraient les temples et les portiques.

La tunique du crucifix s'étendit d'abord des épaules jusqu'aux pieds. Peu à peu, et après le huitième siècle, elle fut raccourcie, devint une tunicelle, et enfin cette bande d'étoffe, cette écharpe flottante que chaque artiste varie selon sa fantaisie.

Adorer le crucifix, c'est l'acte religieux le plus explicite, le plus compréhensif, le plus absolu ; le fouler aux pieds est l'acte d'apostasie réputé le plus odieux, le plus infâme.

Le Dieu de la Bible, Jéhovah, était le Dieu terrible : le Dieu de l'Evangile, Jésus-Christ, est le Dieu Sauveur.

Sous les foudres et les éclairs de Jéhovah, l'homme révolté pouvait être tenté de répondre comme Satan : Je ne veux pas obéir, *non serviam* ; sous les larmes de sang du Crucifix, la révolte est bien plus inexcusable, car il ne lui reste que cette seule réponse : Je ne veux pas aimer !

La vie de l'humanité n'a qu'une date, et c'est lui ; depuis la création, tous les événements s'acheminent vers lui ou procèdent de lui ; il est comme l'équateur entre les pôles du temps, entre les commencements et la suite des âges.

Voilà des faits que personne ne songe à nier, que personne ne saurait expliquer en dehors des données de la foi. Ils prouvent, ou que l'immense majorité des hommes civilisés, depuis dix-neuf siècles, est atteinte de folie, ou que le crucifix, « cette image désagréable, cette apothéose de l'ignominie et de la douleur », est vraiment divin.

Dans les régions de la pensée pure, les triomphes du crucifix ne sont pas moins éclatants ; l'action qu'il a exercée, les transformations qu'il a opérées ne sont pas moins significatives.

Trois génies puissants, trois grands systèmes de philosophie dominent l'antiquité savante : Platon ou l'Académie, Aristote ou le Péripatétisme, Zénon ou le Portique.

Le caractère propre, l'honneur du premier système, du platonisme, c'est la métaphysique « ailée et chantante », un rayon de lumière philosophique si pur, qu'on ne sait s'il procède de la pensée humaine ou de la révélation divine. La puissance du second, du péripapétisme, c'est la logique, la méthode; il a pour mission d'organiser toutes les connaissances, toutes les découvertes, de créer la science. Le caractère, la gloire du stoïcisme, c'est l'aspiration vers une morale élevée, le culte passionné du juste, la fierté du cœur, un certain mépris de la force au profit du droit.

Ces trois conceptions comprennent tout ce qu'il y eut de grand dans la sagesse humaine livrée à ses propres forces. Ce sont les seuls « vrais dieux » de la civilisation antique, et je ne connais rien de plus digne d'attention dans l'histoire de la philosophie que leur rencontre avec la croix. Ils ne pouvaient tomber, disparaître complètement devant elle comme les idoles païennes, parce qu'ils possèdent des fragments de vérités impérissables; ils se sont ralliés, ils se sont soumis, ils se sont rangés à la suite des premiers disciples de la croix, pour apporter leur témoignage et propager la religion nouvelle.

Les premiers versets de l'évangile de saint Jean

suffisaient à conquérir le platonicien. Habitué à la contemplation de l'idée éternelle, il la reconnut bien vite dans le Verbe incarné et suspendu à la croix. L'école chrétienne d'Alexandrie fonda la métaphysique nouvelle et la théologie transcendantale.

Le stoïcisme, ce refuge des âmes fortes et fières, s'était élevé jusqu'au mépris de la douleur, par amour pour le bien et le juste ou ce qui en portait les apparences; le culte d'un juste supplicié, la déification de la douleur volontaire et du sacrifice, séduisit ses plus sincères sectateurs et enfanta des milliers de nouveaux disciples.

Enfin, lorsque la révélation chrétienne attaquée, défendue, triomphante, eut enseigné à la place de chaque erreur ancienne une vérité nouvelle, le péripatétisme se mit à l'œuvre et l'organisa en un corps de doctrine, en une Somme philosophique et théologique, qui devait représenter et résumer le savoir universel.

Voilà donc la trinité philosophique devant le crucifix, transfigurée sous ses rayons : le disciple de Platon devient un Père de l'Église, le disciple d'Aristote un docteur scolastique, le disciple de Zénon un anachorète ou un martyr.

Nous nous souvenons d'avoir vu l'ébauche d'un superbe tableau ainsi conçu : au centre de la toile, sur un plan peu élevé, saint Thomas d'Aquin est assis et tient dans ses mains la *Somme de théo-*

logie. Dans son regard, sur ses lèvres, on distingue le mouvement de la pensée et de la parole, le Docteur angélique enseigne la science divine. — Autour de lui, un auditoire, ou, si l'on veut, une école silencieuse et attentive, composée de cinq personnages illustres : le vieux Pérugin appuyé sur son jeune élève Raphaël, Dante, Palestrina et Bramante; la peinture, la poésie, la sculpture, l'architecture, la musique, tous les beaux-arts s'inspirant de la théologie. On voit la lumière inspiratrice, les rayonnements du génie se jouer au milieu de ce groupe immortel; on sent passer sur ces grandes figures le souffle créateur qui doit faire surgir un monde de merveilles, peupler de chefs-d'œuvre, la plus glorieuse, la plus féconde époque de l'art chrétien.

Cette conception est belle parce qu'elle est simple et vraie, mais elle est incomplète, elle ne remonte pas assez haut. Il faut à ce tableau un pendant qui l'explique et qui l'éclaire, un second tableau non moins simple, d'une portée encore plus haute, et qui épuiserait l'idée et les faits, la doctrine et l'histoire. Cette seconde toile représenterait saint Thomas d'Aquin, non plus dans une chaire de docteur et entouré de disciples, mais disciple à son tour, écrivant la *Somme* à la lumière et sous la dictée du Crucifix. C'est lui-même qui nous a révélé le secret de son génie et de son immense savoir.

Voilà la véritable genèse de l'inspiration, de la science et de l'art chrétien. L'idéal en tout cela

n'est autre chose que l'Homme-Dieu, dans sa manifestation la plus éloquente, attaché à ce « bois raide en travers sur du bois », c'est-à-dire le Crucifix.

Quel est celui qui n'a pas contemplé quelquefois le spectacle si souvent décrit d'une nuit sereine, d'un ciel profond, peuplé d'innombrables étoiles? Quel est celui qui ne s'est pas senti attiré, fasciné et bientôt accablé par cette révélation de l'espace sans bornes, que les découvertes et les calculs de la science moderne rendent plus accablante encore?... Un prie-Dieu et un crucifix dans un simple oratoire ouvrent à l'âme des horizons encore plus vastes, un spectacle bien autrement révélateur [1].

Lorsque l'œil humain se plonge dans les cieux étoilés, il atteint à des distances à peine calculables, mais la pensée le dépasse aussitôt, et se perd dans l'immensité. L'œil découvre un dernier point lumineux, c'est-à-dire une limite et s'arrête; la pensée veut savoir ce qui est au delà et encore au delà, et s'impatiente. Chacun se meut dans sa sphère, l'œil dans l'espace, la pensée dans l'infini: de là, une lutte, une souffrance, le vertige.

Dès que le regard se repose sur le crucifix, toute souffrance, toute lutte cesse; vous ne pouviez aller

1. Notre Le Verrier, vers la fin de sa vie, avait fait apporter un crucifix à l'Observatoire, et c'est dans cette contemplation qu'il aimait à se reposer de la contemplation des mondes que son génie avait si profondément pénétrés.

à l'Infini, l'Infini est venu à vous; il s'est incarné afin que l'œil pût l'embrasser sans effort, afin que la pensée fût rassasiée; pour l'un et pour l'autre, c'est la pleine lumière. c'est le repos.

A mesure que vous pénétrez dans l'espace, que vous accumulez les distances, que vous découvrez des mondes, vous vous sentez plus petit; atome sur la terre qui vous porte, et qui n'est elle-même qu'un atome dans le concert universel.

A mesure que vous pénétrez le mystère qui unit Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, dans le Crucifix, vous vous sentez plus grand. Je me croyais un atome, et je suis une âme rachetée par le sang divin; je me croyais le proche voisin du néant, et je suis le frère, le fils, l'héritier de Dieu.

Tous ces mondes qui se meuvent et brillent autour de moi existaient avant moi, ils existeront quand je ne serai plus. Mais ils doivent finir; la science l'affirme tout aussi bien que la foi. Il y a des soleils éteints, des planètes refroidies. Quand notre terre deviendra glacée à son tour, la poussière qui est aujourd'hui mon corps, que sera-t-elle ?... Au fond de ce spectacle de la vie, du mouvement, de la lumière, tout me parle de caducité, tout me parle de mort.

Dans l'image de ce supplicié meurtri, ensanglanté, expirant, tout me parle de résurrection, de glorification, d'immortalité. Il dépend de moi de lier ma destinée à la sienne, ma chair à sa chair, ma vie si chétive à son éternité.

Si j'en crois certains disciples de Gœthe et de Strauss, « satisfaits de vivre et d'agir, et qui se sentent choqués par l'image de la douleur sur du bois », le lendemain de la mort sera pour moi le néant. D'autres me prédisent de longues pérégrinations expiatoires d'étoile en étoile, pour aboutir à la substance universelle, où je dois me perdre et m'abîmer.

Dans mon oratoire je n'ai qu'à faire un pas pour tomber aux pieds du crucifix. Son Évangile, d'accord avec ma raison, avec la foi des siècles, m'enseigne que le lendemain de la mort est pour le juste le premier jour de la vie.

Dans toute vie humaine, la douleur domine. C'est le refrain impitoyable, monotone, universel. C'est le proverbe cosmopolite, le grand poème de toutes les langues et de tous les temps. « Il n'y a que deux futurs que l'homme puisse s'appliquer avec certitude et sans orgueil : je souffrirai, je mourrai. » Pouvons-nous lutter victorieusement contre la douleur? pouvons-nous jouir de la douleur? Quel vivant problème et comme il intéresse la pauvre humanité!

L'homme livré à lui-même, à ses propres forces, a essayé de le résoudre. Cette héroïque mais vaine tentative du cœur humain fatigué de sa servitude peut exciter l'admiration, il est difficile de croire qu'elle ait jamais rendu un seul homme véritablement heureux. Le sage antique défiait le malheur

comme un tyran impuissant et méprisable; mais ce dédain factice, cette fierté d'emprunt servait de masque à la douleur, et non de contrepoids. Le tyran insulté se vengeait cruellement, et plus d'une fois, sans doute, dans le secret des nuits, son esclave révolté lui payait avec usure le tribut de larmes et de soupirs qu'il lui refusait en public.

Combien nous paraît plus grande, plus enviable et surtout plus vraie la résignation à la douleur, l'inaltérable paix du chrétien au pied de la croix qu'il embrasse ! La transfiguration de la douleur en plaisir, la volupté de la souffrance est une chose plus rare sans doute, mais très sincère et très réelle. Que de tableaux, que de scènes intimes, pleines de douceur et de larmes, que la terre ignore et que le ciel admire !

Entre toutes les douleurs humaines, la douleur suprême, c'est la mort ; voilà la grande épreuve..., c'est le triomphe du Crucifix. « Vous mourrez seul » ; ce mot de Pascal donne le frisson. Oui, celui qui ne croit pas mourra seul et bien seul ; mais s'il s'agit du chrétien agonisant, Pascal se trompe : le chrétien n'est pas seul à mourir. Quand tout a disparu pour lui, les parents, les amis, le bruit, la lumière, tout..... le Crucifix lui reste; ils sont deux mourants, ils seront deux morts.

Ils seront deux toujours ensemble, jusque dans « les quatre planches » dont parle encore Pascal,

car, si pauvre qu'il soit, le chrétien peut toujours emporter son crucifix de bois... Pour qu'on ne s'y méprenne point, la croix précède le cortège dans les rues des grandes villes, le long des sentiers du village; et quand le cortège s'éloigne, la croix reste sur la tombe.

Joubert, qui fut un penseur ingénieux et un écrivain exquis, se sentait « tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot ».

Il exprimait ainsi le rêve, ou plutôt, comme il le dit, le tourment de la parole humaine aux prises avec la pensée. Ce problème a été résolu; ce noble rêve, vainement poursuivi par la langue impuissante des hommes, est merveilleusement réalisé dans le christianisme : la Bible, l'Evangile, la révélation, le mystère du plan divin et de la destinée humaine, la Somme de la foi, de la métaphysique, de la science, tout est dans ce mot, qui sera le dernier de mon livre — le *Crucifix*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

SECONDE PARTIE

ORIGINE ET FORMATION DE L'UNIVERS

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

TROISIÈME PARTIE

ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DE LA VIE

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

QUATRIÈME PARTIE

ORIGINE, HISTOIRE ET DESTINÉE DE L'HOMME

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

FIN DE LA TABLE

Toulouse, imp. Douladoure-Privat, rue Saint-Rome, 39. — 162




OF ST. MICHAEL'S

